

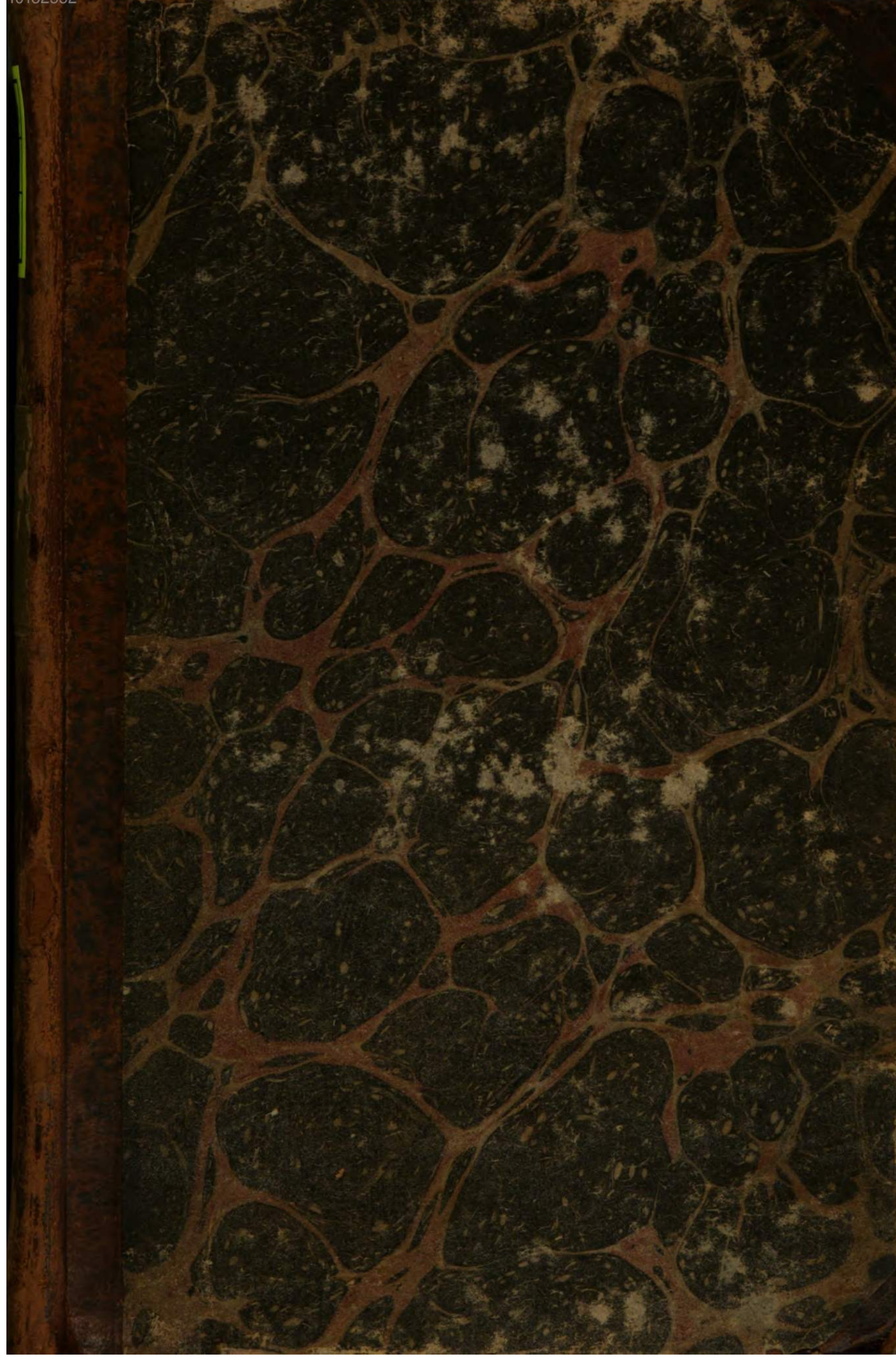
Collin de Plancy, Jacques Albin Simon

Dictionnaire infernal ou recherches et anecdotes sur les démons, les esprits, les fantômes, les spectres, les revenants, les Loups-garoux ... en un mot, sur tout ce qui tient aux Apparitions, à la Magie, au Commerce de l'Enfer, aux Divinations, aux Sciences secrètes, aux Superstitions aux

Paris 1818

Phys.m. 36 s-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10132552-1



Angs misc.
365 (2)

Collin



E

Phys. m. 36 s-2

<36613316550011

S

<36613316550011

Bayer. Staatsbibliothek

**DICTIONNAIRE
INFERNAL.**

II.

Prix de cet ouvrage :

12 fr., et 15 fr. franc de port.

DICIONNAIRE

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

INFERNALE

II



Seb. Le Roi Inv.^t

Delignon Sculp.

Une Scène du Sabbat

DICTIONNAIRE INFERNAL.

OU

RECHERCHES ET ANECDOTES,

Sur les Démons, les Esprits, les Fantômes, les Spectres, les Revenans, les Loups-garoux, les Possédés, les Sorciers, le Sabbat, les Magiciens, les Salamandres, les Sylphes, les Gnomes, etc; les Visions, les Songes, les prodiges, les Charmes, les Maléfices, les Secrets merveilleux, les Talismans, etc.; en un mot, sur tout ce qui tient aux Apparitions, à la Magie, au Commerce de l'Enfer, aux Divinations, aux Sciences secrètes, aux Superstitions, aux choses mystérieuses et surnaturelles, etc.etc.etc.

PAR J. A. S. COLLIN DE PLANCY.

Il n'y a point de peur qui trouble l'homme, comme celles que la superstition lui inspire. Car celui-là ne craint point la mer, qui ne navigue point; ni les combats, qui ne suit point les armées; ni les brigands, qui ne sort point de sa maison; ni l'envie, qui mène une vie privée; ni les tremblemens de terre, qui demeure dans les Gaules; ni la foudre, qui habite l'Ethiopie: mais l'homme superstitieux craint toutes choses, la terre et la mer, l'air et le ciel, les ténèbres et la lumière, le bruit et le silence; il craint même jusqu'à un songe.

PLUTARQUE.

TOME SECOND.



PARIS,

P. MONGIE aîné, Libraire, Boulevard Poissonnière, n. 18.

1818.

Staatsbibliothek
München

DICTIONNAIRE

INFERNAL.

M.

MAGIE. — La magie naturelle est l'art de connaître l'avenir et de produire des effets merveilleux par des moyens naturels, mais au-dessus de la portée du commun des hommes.

La magie artificielle est l'art de fasciner les yeux, et d'étonner les hommes, ou par des automates, ou par des escamotages, ou par des tours de physique.

La magie blanche est l'art de faire des opérations surprenantes par l'évocation des bons anges, ou simplement par adresse et sans aucune évocation. Dans le premier cas, on prétend que Salomon en est l'inventeur; dans le second, la magie blanche est la même chose que la magie naturelle, confondue avec la magie artificielle.

La magie noire ou diabolique, enseignée par le diable, et pratiquée sous son influence, est l'art d'évoquer les démons, en conséquence d'un pacte fait avec eux, et de se servir de leur ministère, pour faire des choses au-dessus de la nature. C'est de cette magie que sont entichés ceux qu'on appelle proprement

magiciens. Cham en a été, dit-on, l'inventeur ou plutôt le conservateur, car Dieu n'envoya le déluge que pour nettoyer la terre des magiciens et des sorciers qui la souillaient; mais Cham enseigna la magie et la sorcellerie à son fils Misraïm, qui, pour les grandes merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre. Il composa cent mille vers, sur ce malheureux sujet et enfin il fut emporté par le diable, en présence de ses disciples, et ne parut plus (1). (Voyez *Zoroastre.*)

— Hemmingius, théologien fort célèbre, cita deux vers barbares, dans une de ses leçons, et ajouta, pour se divertir, qu'ils pouvaient chasser la fièvre, parce qu'ils étaient magiques. L'un de ses auditeurs en fit l'essai sur son valet, et le guérit. Peu après on fit courir le remède, et il arriva que plusieurs fébricitans s'en trouvèrent bien. Hemmingius, après cela, se crut obligé de dire qu'il n'avait parlé de la sorte qu'en badinant, et que ce n'était qu'un jeu d'esprit. Dès lors le remède tomba. Mais il y en eut beaucoup qui ne voulurent point se dédire de la foi qu'ils y avaient ajoutée.

Bergerac a dit quelque part que les maladies n'existaient le plus souvent que dans l'imagination: telle personne guérira avec un charlatan, en qui elle a pleine confiance; telle autre ne guérira point avec un excellent médecin, de qui elle se défie.

(1) Suidas.

MAGICIENS. — La magie donne à ceux qui la possèdent une puissance à laquelle rien ne peut résister. D'un coup de baguette, d'un mot, d'un signe, ils bouleversent les élémens, changent l'ordre immuable de la nature, livrent le monde aux puissances infernales, déchainent les tempêtes, les vents et les orages, en un mot, font le froid et le chaud. Les magiciens et sorciers, dit Wecker, sont portés par l'air d'un très-léger mouvement, vont où ils veulent, et cheminent sur les eaux, comme Oddon le pirate, lequel voltigeait çà et là, en haute mer, sans esquif ni navire.

— Grégoire VII était si habile magicien, qu'il faisait sortir du feu de ses bras en les agitant, et gronder le tonnerre dans sa manche (1).

— Un magicien coupa la tête d'un valet, en présence de plusieurs personnes, pour les divertir, et dans le dessein de la remettre; mais dans le temps qu'il se disposait à rétablir cette tête, il vit un autre magicien qui l'en empêchait; et comme cet autre magicien s'obstinait à le contrecarrer, quelques prières qu'il lui fit, il fit naître tout d'un coup un lis sur une table, et, en ayant abattu la tête, son ennemi tomba par terre, sans tête et sans vie. Puis il rétablit celle du valet et s'enfuit (2).

— Venceslas, fils de l'empereur Charles IV, faisant ses noces avec la princesse Sophie de Bavière,

(1) Naudé.

(2) Germain.

le beau-père, qui savait que son gendre prenait plaisir à des spectacles ridicules et à des enchantemens, fit amener de Prague une charretée de magiciens. Le magicien de Venceslas, nommé Ziton, se présente pour faire assaut avec eux, ayant la bouche fendue de part et d'autre jusqu'aux oreilles; il l'ouvre et dévore tout d'un coup le bouffon du duc de Bavière, avec tous ses habits, excepté ses souliers qui étaient sales, et qu'il cracha bien loin de lui. Ensuite, ne pouvant digérer une telle viande, il va se décharger dans une grande cuve pleine d'eau, et rend son homme par le bas (1). Nos vieilles chroniques et nos contes de fées sont pleins de traits semblables.

— Les habitans d'Hamel, sur le Weser, en Basse-Saxe, étant, en l'année 1284, tourmentés d'une quantité surprenante de rats et de souris, jusque-là qu'il ne leur restait pas un grain qui ne fût endommagé, et plusieurs d'entre eux songeant aux moyens de se délivrer de ce fléau, il apparut tout d'un coup un homme étranger, d'une grandeur extraordinaire et effroyable, qui entreprit, moyennant une somme d'argent dont on convint, de chasser sur l'heure toutes les souris hors du territoire de la ville. Après que le marché fut conclu, il tira une flûte de sa gibecière, et se mit à en jouer. Aussitôt tous les rats qui se trouvaient dans les maisons, sous les toits, dans les planchers, sortirent par bandes, en plein jour, et suivirent le joueur de flûte, jusqu'au Weser,

(1) Camerarius.

où, ayant relevé ses habits, il entra dans la rivière, et les souris qui l'imitaient s'y noyèrent.

Lorsqu'il eut ainsi exécuté sa promesse, il vint demander l'argent dont on était convenu avec lui ; mais il ne trouva plus les bourgeois dans la disposition de le lui compter. Cette mauvaise foi le rendit furieux ; il les menaça d'une vengeance terrible, s'ils ne le satisfaisaient sur-le-champ. Les bourgeois se moquèrent de lui et de ses menaces (1).

Mais, le lendemain, le magicien leur apparut, avec une mine effrayante, sous la figure d'un chasseur, avec un chapeau de pourpre sur la tête ; il joua d'une autre flûte tout-à-fait différente de la première, et tous les enfans de la ville, depuis quatre ans jusqu'à douze, le suivirent spontanément. Il les mena dans une caverne, sous une montagne hors de la ville, sans que depuis ce temps-là on en ait jamais revu un seul, et sans qu'on ait appris ce que tous ces enfans étaient devenus. Depuis cette surprenante aventure, on a pris, dans Hamel, la coutume de compter les années, *depuis la sortie des enfans*, en mémoire de ceux qui furent perdus de cette manière (2). Les annales de Transylvanie profitent de ce conte, et disent que, vers ce temps-là, il arriva en Transylvanie quelques enfans dont on n'entendait pas la langue, et que ces enfans, s'y étant établis, y per-

(1) On craignait pourtant bien alors les magiciens, et surtout les magiciens qui faisaient des miracles comme celui-là.

(2) Schokias.

pétuèrent aussi leur langage , tellement qu'encore aujourd'hui on y parle allemand-saxon.

La première preuve de cette histoire consiste dans la vitre d'une église d'Hamel, sur laquelle elle est peinte , avec quelques lettres que le temps n'a pas encore effacées. Nous avons aussi, sur les vitrages de nos églises , des peintures qui nous prouvent que sainte Véronique essuya d'un mouchoir la face de Jésus-Christ allant au Calvaire ; et sainte Véronique n'a jamais existé.

La seconde preuve était sur la porte , appelée la Neuve, où l'on voyait des vers latins, qui apprenaient qu'en 1284, un magicien enleva aux habitans cent trente enfans , et les emmena sous le mont Coppenberg (1).

Ces inscriptions ne prouvent pas que cette histoire soit vraie , mais seulement qu'on le croyait ainsi. Comment les pères laissèrent-ils aller leurs enfans ? s'ils craignaient le flûteur , que ne le payaient-ils ? Comment ces enfans firent-ils deux cents lieues sous terre , pour aller en Transylvanie , par un chemin qu'on n'a pu découvrir ? Si le diable les a transportés en l'air, pourquoi personne ne les a-t-il vus ?... Quelques écrivains sensés pensent que ces enfans furent emmenés , à la suite d'une guerre , par le vainqueur , et que , selon leur louable coutume , les

(1) Cette inscription ne fut gravée que plus de cent ans après le fait ; et cent ans dénaturent bien les choses , chez un peuple superstitieux et crédule.

bonnes femmes en firent un conte à leur façon , pour effrayer les marmots. D'autres regardent cette aventure comme apocryphe et supposée.

— Voici des traits un peu plus anciens , et aussi vrais que la sortie des enfans d'Hamel :

Le magicien Lexilis , qui florissait à Tunis , *quelque temps avant la splendeur de Rome* , fut mis en prison , pour avoir introduit , par des moyens diaboliques , le fils du souverain de Tunis , dans la chambre d'une jeune beauté , que le père se réservait (1).

Environ dans le même temps , il arriva une étrange aventure au fils du geôlier : ce jeune homme venait de se marier , et les parens célébraient les noces hors de la ville. Le soir venu , on joua au ballon. Pour avoir la main plus libre , le marié ôta de son doigt l'anneau nuptial , et le mit au doigt d'une statue qui était proche de là. Après avoir bien joué , il retourne vers la statue pour reprendre son anneau ; mais la main s'était fermée , et il lui fut impossible de le retirer. Il ne dit rien de ce prodige ; et , quand tout le monde fut rentré dans la ville , il revint seul devant la statue , trouva la main ouverte et étendue comme

(1) Ce Lexilis était fort mauvais prisonnier. Lorsqu'on l'emprisonnait pour quelques malices , quoique les portes fussent bien fermées et les fenêtres garnies de doubles grilles , en visitant son cachot , au bout d'une heure , on était sûr de ne plus trouver personne. Apparemment qu'il n'était pas ce jour-là sur ses gardes , car toutes les ressources de son art ne purent le tirer d'embarras.

auparavant , mais sans la bague qu'il y avait laissée. Ce second miracle le jeta dans une grande surprise. Il n'en alla pas moins rejoindre son épouse. Dès qu'il fut au lit avec elle , il voulut s'en approcher , et se sentit empêché par quelque chose de solide , qui était couché entre lui et sa femme , et qu'il ne voyait point.

« C'est moi que tu dois embrasser , lui dit-on ,
» puisque tu m'as épousée aujourd'hui : je suis la
» statue au doigt de qui tu as mis ton anneau. »

Le jeune époux effrayé n'osa répondre , et passa la nuit sans dormir. Pendant plusieurs jours , toutes les fois qu'il voulut embrasser sa femme , il sentit et entendit la même chose.

A la fin , cédant aux plaintes et aux avis de sa femme , il révéla la chose à ses parens. Le père lui conseilla d'aller trouver Lexilis , dans son cachot , et lui en remit la clef. Le jeune homme s'y rendit aussitôt et trouva le magicien endormi sur une table. Après avoir attendu assez long-temps , sans qu'il s'éveillât , il le tira doucement par le pied ; et le pied , avec la jambe arrachée de la cuisse , lui demeura dans les mains...

Lexilis , s'éveillant alors , poussa un grand cri : la porte du cachot se referma d'elle-même ; le jeune homme tremblant se jeta aux genoux de Lexilis , lui demanda pardon de sa maladresse , et implora son assistance. Le magicien accorda tout , et promit au fils du geôlier de le débarrasser de la statue , moyennant qu'on le mît en liberté. Le marché fait , il remit sa jambe à sa place , et sortit.

Quand il fut rentré chez lui , il écrivit une lettre qu'il donna au jeune homme : « Va - t'en à minuit , » lui dit-il , dans un carrefour où aboutissent quatre » rues ; attends debout et en silence ce que le hasard » t'amènera. Tu n'y seras pas long-temps, sans voir » passer plusieurs personnes de l'un et de l'autre » sexe , chevaliers, piétons, laquais , gentilshommes » et autres ; les uns seront armés , les autres sans » armes ; les uns seront tristes , les autres se réjouiront. Quoi que tu voies et que tu entendes, garde- » toi de parler , ni de remuer. Après cette troupe , » suivra *un certain* , puissant de taille , assis sur » un char ; tu lui remettras ta lettre , sans dire un » mot , et tout ce que tu désires arrivera. »

Le jeune homme fit ce qui lui était prescrit , et vit entre les autres une courisane , assise sur une mule , tenant une baguette d'or à la main. Ses cheveux ondoians étaient liés sur sa tête avec une bandelette d'or. Ses habits étaient si déliés qu'on voyait à travers toutes les formes de son corps , outre que ses gestes lascifs la découvraient à chaque pas.

Le maître de la compagnie venait le dernier. Il était monté sur un char triomphal , enrichi d'émeraudes et de saphirs qui rendaient une grande clarté dans les ténèbres. Il passa devant le jeune époux ; et, jetant sur lui des regards terribles, il lui demanda de quel front il osait se trouver à sa rencontre ? Le jeune homme, interdit et mourant de peur, eut pourtant le courage d'avancer la main et de présenter sa lettre. L'esprit, reconnaissant le cachet, la lut aussi-

tôt, et s'écria en rugissant : « Ce Lexilis sera-t-il donc » long-temps encore sur la terre!... » Un instant après, il envoya un de ses gens ôter l'anneau du doigt de la statue, et le fils du geôlier cessa dès lors d'être troublé dans ses amours.

Cependant le geôlier fit annoncer au souverain que Lexilis s'était échappé ; et, tandis qu'on le cherchait de toutes parts, le magicien entra dans le palais, suivi d'une vingtaine de belles filles qui portaient des mets choisis pour le prince. Mais, tout en avouant qu'il n'avait jamais rien mangé de si délicieux, le souverain de Tunis n'en renouvela pas moins l'ordre d'arrêter Lexilis ; et les gardes, voulant s'emparer de lui, ne trouvèrent à sa place qu'un chien mort et puant, dans le ventre duquel ils avaient tous la main...

Ce prestige excita la risée générale. Après qu'on se fut calmé, on alla à la maison du magicien, qui était à sa fenêtre, regardant venir son monde. Aussitôt que les soldats le virent, ils coururent à sa porte qui se ferma incontinent. Le capitaine des gardes lui commanda, *de par le roi*, de se rendre, en le menaçant d'enfoncer la porte s'il refusait d'obéir. « Et si je me » rends, dit Lexilis, que ferez-vous de moi?—Nous » vous conduirons courtoisement au prince, répondit » le capitaine.—Je vous remercie de votre courtoisie, » ajouta le magicien; mais par où irons-nous au palais? » — Par cette rue, reprit le capitaine, en la montrant » du doigt. » Et en même temps il aperçut un grand fleuve, qui venait à lui en grossissant ses eaux, et remplissait la rue qu'il venait de désigner, tellement

qu'en moins de rien , ils en eurent jusqu'à la gorge. Lexilis , riant malicieusement , leur criait : « Re-
» tournez seuls au palais , car pour moi je ne me
» soucie pas d'y aller en barbet. »

Le prince , ayant appris ceci , résolut de perdre la couronne , plutôt que de laisser le magicien impuni. Il s'arma donc lui-même pour aller à sa poursuite , et le trouva dans la campagne qui se promenait paisiblement. Les soldats l'entourèrent aussitôt pour le saisir ; mais , Lexilis faisant un geste , chaque soldat se trouva , la tête engagée entre deux piquets , avec deux grandes cornes de cerf , qui l'empêchaient de se pouvoir retirer. Ils restèrent long-temps en cette posture , pendant que deux petits enfans leur donnaient de grands coups de houssine sur les cornes.

Le magicien sautait d'aise à ce spectacle , et le prince était furieux. Mais ayant aperçu à terre , aux pieds de Lexilis , un morceau de parchemin carré , sur le quel étaient tracés des caractères , le prince se baissa et le ramassa , sans être vu du magicien. Dès qu'il eut ces caractères dans la main , les soldats perdirent leurs cornes , et les piquets s'évanouirent ; Lexilis fut pris , enchaîné , mené en prison , et de là sur l'échafaud *pour y être rompu*. Mais ici il joua encore de son métier ; car comme le bourreau déchargeait la barre de fer sur lui , le coup tomba sur un tambour plein de vin , qui se répandit sur la place , et Lexilis ne reparut plus à Tunis (1).

(1) Mouchemberg. — Je demande pardon au lecteur de lui mettre sous les yeux de pareilles platitudes ; mais j'ai cru que ce mor-

— Les magiciens, ayant d'habiles serviteurs dans les cohortes infernales, n'ont pas grand'peine à s'approprier, sans qu'on s'en doute, le bien d'autrui. Tels étaient ces magiciens, qui faisaient venir dans leurs greniers le blé de leurs voisins ; et cette magicienne qui, selon Delrio, faisait traire par le diable, et apporter chez elle, le lait des vaches de ses voisines, etc. (Voyez *Sorciers, Démons, Prestiges, Charmes, Enchantemens, Simon, Agrippa, etc.*)

MAHOMET, — Fondateur de la religion musulmane.

Mahomet naquit à la Mecque (1), le 22 avril 568. Il était fils d'Abdalla, et arrière-petit-fils de l'illustre Haschem, prince des Koreishites. Sa naissance fut accompagnée de grands miracles, si l'on en croit ce qu'il raconta depuis, et ce que les auteurs musulmans rapportent le plus gravement du monde. Au même instant que le prophète sortit du sein de sa mère, une lumière éclatante brilla dans toute la Syrie; et pendant plusieurs nuits, elle éclaira les villes, les bourgs, les châteaux et les campagnes; tandis que le feu sacré de Zoroastre s'éteignit chez les Persans,

ceau lui donnerait la mesure de l'idée qu'on se faisait des magiciens, il n'y a pas encore long-temps.

(1) La Mecque est à dix lieues de la mer Rouge, dans l'Arabie-Heureuse. Son temple est magnifique. Les Turcs y vont par caravanes faire leurs dévotions au Kaabé. C'est une maison carrée qu'ils appellent maison de Dieu, et qu'ils disent bâtie par Abraham.

après avoir brûlé pendant plus de mille ans , sans interruption ; le palais de Kosroès , alors roi de Perse , s'ébranla , et quatorze tours fort épaisses s'écroulèrent. Le souverain pontife des mages eut , dans la même nuit , un songe qui lui représentait un chameau vigoureux , vaincu par un cheval arabe , et plusieurs autres prodiges aussi effrayans , que le roi de Perse n'entendit pas sans frémir. Cependant Mahomet , ayant à peine vu le jour , s'échappa des mains de l'accoucheur , se jeta à genoux , leva les yeux au ciel , et prononça d'une voix mâle et distincte ces mots sacrés : *Dieu est grand ; il n'y a qu'un Dieu , et je suis son prophète*. Les assistans étonnés prirent l'enfant , l'examinèrent , et s'aperçurent , avec admiration , qu'il était né circoncis. Mahomet parla une seconde fois : alors les démons , les mauvais génies , les esprits de ténèbres furent précipités , des étoiles , des planètes et des signes du zodiaque , où ils demeuraient , dans les abîmes éternels.

Tous ces phénomènes causèrent une si grande joie à la famille d'Abdalla , qu'on donna à l'enfant nouveau-né le nom de *Mahomet* , c'est-à-dire *couvert de gloire*.

Abdalla mourut deux mois après la naissance de Mahomet , qu'il laissait dans une pauvreté absolue. Il fut élevé à la campagne jusqu'à l'âge de huit ans. Aboutalib , son oncle , qui l'aimait tendrement , le prit alors auprès de lui , et le forma pour le commerce. Quand son intelligence se fut développée , il le fit voyager en Syrie. En passant à Bostra , l'once et

le neveu allèrent visiter le moine Sergius (1), nestorien, qui était l'aigle de son couvent. L'extrême vivacité de Mahomet, sa beauté, son esprit, sa modestie frappèrent Sergius, mais moins sans doute que les merveilles qui embellirent cette entrevue, puisque, en s'approchant du prophète, Sergius vit sur sa tête une nuée lumineuse, et que les arbres, auparavant desséchés, sous lesquels il se trouvait, poussèrent des feuilles en un moment. Le moine surpris regarda entre les épaules du jeune Mahomet, et y reconnut le signe de la prophétie. « Prenez soin de » cet enfant, dit-il à Aboutalib; il s'élèvera un jour » au-dessus de l'humanité. »

Aboutalib, tout joyeux, s'en retourna à la Mecque, et s'occupa de l'éducation de son neveu. Néanmoins, Mahomet n'apprit ni à lire ni à écrire, et quand, dans la suite, il publiait ses décrets, il trempait sa main dans l'encre, et l'imprimait sur ce qu'il voulait signer.

L'ambition, le courage, toutes les qualités de Mahomet se développèrent avec l'âge. Il n'avait pas vingt ans qu'il cherchait tous les moyens de signaler sa valeur, et de se montrer au-dessus de ses égaux. La fortune lui en offrit une heureuse occasion. Une guerre se déclara, entre la tribu des Koreishites et deux tribus voisines. L'armée ennemie était supérieure par le nombre, par la bravoure et par la dis-

(1) Ce fut conjointement avec ce moine Sergius, l'hérétique Batyras et quelques Juifs, que Mahomet composa son Alcoran.

cipline : Mahomet seul balança tous ces avantages ; il fit partager son intrépidité à ses compatriotes , se mit à leur tête , battit les deux tribus alliées , et en fit un horrible carnage.

Les lauriers qu'il cueillit dans cette guerre , l'éclat de ses exploits , et sa modestie après la victoire , le firent appeler le héros de l'Arabie.

Mais, quoique considéré pour ses vertus et ses hauts faits , il était toujours dans une extrême pauvreté. Un riche mariage pouvait seul lui donner un rang distingué. Une veuve opulente , à qui il ne déplaisait point , lui offrit de conduire son commerce ; il se hâta d'accepter ce qu'elle lui proposait, et entra dans la maison de la belle Kadija. Bayle et quelques autres ont prétendu que Mahomet fut chez elle conducteur de chameaux : mais l'admiration qu'il avait excitée , l'estime qu'on avait pour lui dans la Mecque , son orgueil , sa naissance , et le mépris que les Arabes faisaient de cet emploi , rendent le fait invraisemblable.

Mahomet avait de l'adresse , de l'esprit , de la beauté et vingt-huit ans. Kadija en avait quarante ; mais elle possédait encore tous ses charmes. Mahomet l'épousa, après quelques voyages assez heureux, où deux anges l'accompagnèrent , l'aidant de leurs conseils dans les affaires, et le couvrant de leurs ailes, dans les courses , pour le garantir de l'ardeur du soleil. Personne ne blâma la conduite de la riche veuve, attendu qu'elle ne pouvait que s'attirer les bénédictions du ciel , en épousant son protégé.

Quand Mahomet eut atteint sa quarantième année, il songea à réaliser les projets qu'il méditait depuis long-temps. Il essaya ses impostures sur l'esprit de sa femme. Il était sujet à des attaques d'épilepsie : il répandit le bruit que les accès de ce mal étaient autant d'extases, pendant lesquelles l'ange Gabriel conversait avec lui. Un soir qu'il venait d'en être surpris, il dit à sa femme que le temps était venu de lui révéler le secret de sa mission, que l'ange Gabriel lui était apparu, et qu'il l'avait appelé l'*apôtre de Dieu*. « Sa figure était si brillante, ajouta-t-il, que j'en suis » tombé évanoui ; ce qui l'a obligé de prendre une » forme humaine. Il m'a conduit ensuite sur une haute » montagne, où j'ai entendu une voix du ciel répéter » que j'étais l'envoyé de Dieu. » Les musulmans croient que ce fut aussi pendant cette vision que l'Alcoran descendit du ciel, pour y remonter aussitôt, car depuis, il n'en descendit plus que chapitre par chapitre, durant l'espace de vingt-trois ans (1).

Kadija était vieille ; elle idolâtrait son époux ; elle fut toute glorieuse de se voir la femme d'un prophète, et courut dans sa famille lui faire des prosélytes. Dès qu'il en eut un certain nombre, il les rassembla et leur demanda qui d'entre eux avait assez de courage pour être son lieutenant. Le doux Ali, le plus jeune

(1) Mahomet, qui se contredit souvent, dit dans un endroit que l'Alcoran lui fut apporté par l'ange Gabriel ; et il raconte ailleurs que la doctrine de ce livre lui était révélée dans ses extases. Il donna à ce bizarre amas d'extravagances le nom d'*Al-coran*, qui signifie, comme *Biblia*, le livre par excellence.

de tous et le plus fanatique, se leva et s'écria : « C'est
» moi, ô prophète de Dieu, qui serai ton lieute-
» nant. Je casserai les dents, j'arracherai les yeux,
» je romprai les jambes, et je fendrai le ventre à tous
» ceux qui oseront te résister. (1) »

Soutenu par un tel lieutenant, Mahomet com-
mença à prêcher ouvertement sa doctrine et à pu-
blier ses révélations. Il n'eut pas d'abord le succès
qu'il en attendait ; la plupart des Arabes se déclarè-
rent contre lui ; et Aboutalib alarmé lui conseilla de
renoncer à ses projets. « Dieu est pour moi, répon-
» dit fièrement le prophète, je ne crains ni les
» Arabes, ni tous les hommes ensemble. Quand ils
» poseraient contre moi le soleil à ma droite et la lune
» à ma gauche, je ne renoncerais point à ma sainte
» entreprise. » En conséquence, Mahomet brava le
murmure, méprisa les clameurs et raconta au peuple
de la Mecque tant de mensonges et de visions extra-
vagantes, qu'il se fit proscrire lui et ses partisans. Il
se retira à Yatrib, qu'on a depuis appelée la ville du
prophète *Médinal al Nabi*, et aujourd'hui Médine.

(1) Ali était fils d'Aboutalib. Mahomet lui donna la main de Fatime, la seule fille qu'il eut de Kadija. La mémoire de cette Fatime est en si grande vénération chez les Turcs, qu'ils donnent presque tous son nom à leurs filles. La mémoire de cet Ali est en si grande vénération chez les Persans, que plusieurs le mettent au-dessus du prophète; et quelques-uns, seulement un peu au-dessous de Dieu. Il prétendait, dit-on, que l'Alcoran lui était destiné, et que l'ange Gabriel avait fait un *quiproquo* en le donnant à son beau-père. Ce *quiproquo* fut bien long; car il dura vingt-trois ans.

C'est cette retraite fameuse, que les musulmans nomment *hégire* ou persécution, et depuis laquelle ils comptent leurs années. Elle eut lieu l'an 622.

Ce décret de proscription ranima toutes les espérances de Mahomet. Libre, il n'eût séduit que des femmes et des têtes faibles ; la persécution vint au secours de sa religion naissante. Il avait des intelligences secrètes à la Mecque, principalement avec les prêtres : il fit dire aux principaux du peuple que Dieu venait de prouver la mission de son prophète, en envoyant un ver qui avait rongé tout l'acte de leur décret injuste, à la réserve du seul nom de Dieu. Les koreishites se rendirent en foule au temple, ouvrirent la cassette où était le décret, et furent saisis de terreur à la vue de cet acte qui n'était plus qu'un monceau de poussière et dont il ne restait en entier que ces mots : *En ton nom, ó grand Dieu!*

Ce grand miracle, qui fut suivi d'une éclipse de lune (1), et de plusieurs autres prodiges, produisit d'heureux effets ; Mahomet vit augmenter considérablement le nombre de ses disciples, et continua à raconter ses visions.

C'est à peu près dans ce temps-là que les docteurs musulmans placent le grand voyage aux sept cieux. Quelques-uns prétendent que Mahomet le publia avant sa fuite, et que ce fut cette vision qui le fit chasser. Quoi qu'il en soit, elle plaît beaucoup aux

(1) A propos de cette éclipse, l'Alcoran laissa tomber du ciel le chapitre de *la lune*, lequel commence par les mots : *l'heure approcha et la lune fut fendue.*

musulmans , et leur paraît infiniment respectable. En voici l'abrégé :

« Il était nuit , dit Mahomet ; j'étais couché à l'air , entre deux collines , quand je vis venir à moi Gabriel , accompagné d'un autre esprit céleste. Les deux immortels se penchèrent sur moi ; l'un me fendit la poitrine , l'autre en tira mon cœur , le comprima entre ses mains , en fit sortir la goutte noire ou le péché originel , et le remit à sa place. Cette opération ne me causa aucune douleur.

» Gabriel , déployant ensuite ses cent quarante paires d'ailes brillantes comme le soleil , m'amena la jument Al-Borak (1) , plus blanche que le lait , qui a la face humaine , et comme chacun le sait , la mâchoire d'un cheval. Ses yeux étincelaient comme des étoiles , et les rayons qui en partaient étaient plus chauds et plus perçans que ceux de l'astre du jour , dans sa plus grande force. Elle étendit ses deux grandes ailes d'aigle ; je m'approchai ; elle se mit à ruer : *Tiens-toi tranquille , lui dit Gabriel , et obéis à Mahomet.* La jument répondit : *Le prophète Mahomet ne me montera point , que tu n'aies obtenu de lui qu'il me fasse entrer en paradis , au jour de la résurrection.* Je lui dis d'être en repos , et lui promis de la conduire en paradis avec moi.

» Alors elle cessa de ruer : je m'élançai sur son dos ; elle s'envola plus vite que l'éclair , et dans l'ins-

(1) L'Alcoran dit que cet animal était plus grand qu'un âne et plus petit qu'un mulet , et qu'à chaque pas qu'il faisait , il s'allongeait autant que la meilleure vue peut s'étendre.

tant, je me trouvai à la porte du temple de Jérusalem, où je vis Moïse, Abraham et Jésus. Une échelle de lumière descendit tout à coup du ciel ; je laissai là Al-Borak, et, à l'aide de l'échelle, nous montâmes, Gabriel et moi, au premier paradis. L'ange frappa à la porte, en prononçant mon nom ; et la porte, plus grande que la terre, tourna sur ses gonds : ce premier ciel est d'argent pur. C'est à sa belle voûte que sont suspendues les étoiles, par de fortes chaînes d'or. Dans chacune de ces étoiles est un ange en sentinelle, pour empêcher le diable d'escalader les cieux.

» Un vieillard décrépît vint m'embrasser, en me nommant le plus grand de ses fils : c'était Adam. Je n'eus pas le temps de lui parler ; mon attention se fixa sur une multitude d'anges de toutes formes et de toutes couleurs ; les uns ressemblent à des chevaux, les autres à des loups, etc. Au milieu de ces anges, s'élève un coq d'une blancheur plus éclatante que la neige, et d'une si surprenante grandeur, que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin. Tout cela m'aurait beaucoup étonné, si l'ange Gabriel ne m'eût appris que ces anges sont là sous des figures d'animaux, afin d'intercéder, auprès de Dieu, pour toutes les créatures de la même forme qui vivent sur la terre ; que ce grand coq est l'ange des coqs, et que sa fonction principale est d'égayer Dieu, tous les matins, par ses chants et par ses hymnes.

» Nous quittâmes le coq et les anges-animaux,

pour nous rendre au second ciel ; il est composé d'une espèce de fer dur et poli. Je trouvai là Noé , qui me reçut dans ses bras ; Jean et Jésus s'approchèrent ensuite , et m'appelèrent le plus grand et le plus excellent des hommes. Nous montâmes alors au troisième ciel , plus éloigné du second que celui-ci ne l'est du premier.

» Il faut être au moins prophète , pour supporter l'éclat éblouissant de ce ciel , tout formé de pierres précieuses. Parmi les êtres immortels qui l'habitent, je distinguai un ange d'une taille au-dessus de toute comparaison ; il avait sous ses ordres cent mille anges, chacun plus fort lui seul que cent mille bataillons d'hommes prêts à combattre. Ce grand ange s'appelle *le confident de Dieu*. Sa taille est si prodigieuse , qu'il y a de son œil droit à son œil gauche, soixante-dix mille journées de chemin. Devant cet ange était un énorme bureau , sur lequel il ne cessait d'écrire et d'effacer. Gabriel me dit que, *le confident de Dieu* étant en même temps *l'ange de la mort* , il est continuellement occupé à écrire les noms de tous ceux qui doivent naître , à calculer les jours des vivans , et à les effacer du livre , à mesure qu'il découvre qu'ils ont atteint le terme fixé par son calcul.

» Le temps pressait ; nous gagnâmes le quatrième ciel ; Énoch , qui s'y trouvait , parut tout ravi de me voir. Ce ciel est d'argent fin , transparent comme le verre : il est peuplé d'anges de haute taille ; l'un d'eux , moins grand que l'ange de la mort , a pourtant cinq cent journées de hauteur. L'emploi de cet

ange est fort triste, puisqu'il est uniquement occupé à pleurer sur les péchés des hommes, et à prédire les maux qu'ils se préparent. Ces lamentations ne me plaisaient pas assez, pour que je les écoutasse long-temps. Nous nous rendîmes promptement au cinquième ciel.

» Aaron vint nous recevoir, et me présenta à Moïse, qui se recommanda à mes prières. Le cinquième ciel est d'or pur. Les anges qui l'habitent ne rient pas beaucoup, et ils ont raison; car ils sont les gardiens des vengeances divines et des feux dévorans de la colère céleste. Ils sont chargés aussi de veiller aux supplices des pécheurs endurcis, et de préparer des tourmens affreux pour les Arabes qui refuseront d'embrasser ma religion.

» Ce spectacle affligeant me fit hâter ma course, et je montai au sixième ciel avec mon guide angélique. J'y trouvai encore Moïse, qui se mit à pleurer en m'apercevant, parce que, disait-il, je devais conduire en paradis plus d'Arabes qu'il n'y avait conduit de Juifs. Pendant que je le consolais, je me sentis enlever, sans savoir comment, et j'arrivai, d'un vol plus prompt que la pensée, au septième et dernier ciel.

» Je ne puis donner une idée de la richesse de ce beau paradis; qu'on se contente de savoir qu'il est fait de lumière divine. Le premier de ses habitans qui m'ait frappé, surpasse la terre en étendue; il a soixante-dix mille têtes; chaque tête a soixante-dix mille faces; chaque face, soixante-dix mille bouches;

chaque bouche, soixante-dix mille langues, qui parlent continuellement et toutes à la fois soixante-dix mille idiomes différens, le tout pour célébrer les louanges de Dieu. Après que j'eus considéré cette énorme et toute céleste créature, je fus emporté subitement par un souffle divin, et je me trouvai assis auprès du *cédrat* immortel. Ce bel arbre est placé à la droite du trône invisible de Dieu (1). Ses branches, plus étendues que le disque du soleil n'est éloigné de la terre, servent d'ombrage à une multitude d'anges beaucoup plus nombreux que les grains de sable de toutes les mers, de tous les fleuves, de toutes les rivières. Sur les rameaux du *cédrat*, sont perchés des oiseaux immortels, occupés à considérer les passages sublimes du divin Alcoran. Les feuilles de ce bel arbre ressemblent à des oreilles d'éléphant; ses fruits sont plus doux que le lait; un seul aurait suffi pour nourrir toutes les créatures de tous les mondes (2), depuis le jour de la création, jusqu'au jour de la destruction des choses. Quatre fleuves sortent du pied du *cédrat*: deux pour le paradis, et deux pour la terre;

(1) Devant ce trône, disent les commentateurs, il y a quatorze cierges allumés, lesquels cierges ont en hauteur soixante-dix années de chemin.

(2) Le système des mondes habités n'est rien moins que moderne. C'était un des points les plus sacrés de la doctrine des Arabes, long-temps avant Mahomet. Ils croyaient que le soleil, la lune et les étoiles servaient de demeure à des intelligences de nature moyenne entre Dieu et l'homme. Ces intelligences étaient chargées de diriger les mouvemens des mondes qu'elles habitaient.

les deux derniers sont le Nil et l'Euphrate, dont personne, avant moi, n'avait connu la source. Ici Gabriel me quitta, parce qu'il ne lui était pas permis de pénétrer plus avant. Raphaël prit sa place, et me conduisit à la maison divine d'*Al-Mamour*, où se rassemblent chaque jour soixante-dix mille anges de première classe. Cette maison ressemble exactement au temple de la Mecque; et si elle tombait perpendiculairement, du septième ciel, sur la terre, comme cela pourrait bien arriver quelque jour, elle tomberait nécessairement sur le temple de la Mecque: c'est une chose singulière, mais certaine.

» A peine eus-je mis le pied dans *Al-Mamour*, qu'un ange me présenta trois coupes: la première était pleine de vin; la seconde, de lait; la troisième, de miel. Je choisis celle où était le lait, et aussitôt une voix forte comme dix tonnerres fit retentir ces paroles: *O Mahomet, tu as bien fait de prendre le lait; car, si tu avais bu le vin, ta nation était pervertie et malheureuse.*

» Mais un nouveau spectacle vint éblouir mes yeux: l'ange me fit traverser, aussi vite que l'imagination peut le concevoir, deux mers de lumière, et une troisième, noire comme la nuit, d'une immense étendue; après quoi je me trouvai en la présence immédiate de Dieu. La terreur s'emparait de tous mes sens, quand une voix plus bruyante que celle des flots agités me cria: *Avance, ô Mahomet, approche-toi du trône glorieux.* J'obéis, et je lus ces mots sur l'un des côtés du trône: *Il n'y a point*

d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. En même temps, Dieu mit sa main droite sur ma poitrine, et sa gauche sur mon épaule : un froid aigu se fit sentir dans tout mon corps, et me glaça jusqu'à la moelle des os ; fort heureusement cet état de souffrance fut suivi de douceurs inexprimables et inconnues aux fils des hommes, qui enivrèrent mon âme. A la suite de ces transports, j'eus avec Dieu une conversation familière qui dura fort long-temps. Dieu me dicta les préceptes que vous trouverez dans l'Alcoran ; puis il m'ordonna expressément de vous exhorter à soutenir, par les armes et le sang, la sainte religion que j'ai fondée. Dieu ayant cessé de me parler, je rejoignis Gabriel, et nous descendîmes les sept cieux, où nous fûmes arrêtés à chaque pas, par les concerts des esprits célestes qui chantaient mes louanges. Parvenus enfin à Jérusalem, l'échelle de lumière se reploya dans la voûte des cieux ; Al-Borak m'attendait, il était nuit encore ; elle me rapporta jusqu'ici, en agitant deux fois seulement ses ailes d'aigle. Alors je dis à Gabriel : Je crains bien que mon peuple ne refuse de croire le récit de mon voyage aux cieux. Rassure-toi, me répondit l'ange ; le fidèle Aboubècre et le fier et saint Ali soutiendront la vérité de ces prodiges (1). »

(1) Quelques auteurs musulmans prétendent que Mahomet partit de sa chambre, pour se rendre aux paradis, et qu'il les parcourut tous les sept, avec une si prodigieuse rapidité, qu'après les avoir cependant exactement examinés, il retourna assez promptement dans son lit, pour empêcher qu'un pot de

Les fausses idées que les Arabes s'étaient formées de la divinité, leur ignorance, le goût des Orientaux pour les choses extraordinaires, et ce penchant inné de tous les hommes pour le merveilleux, firent bientôt recevoir ces contes par la plus grande partie de la nation. Dès lors, Mahomet rassembla ses disciples, il se fit une armée, il inspira à tout ce qui l'entourait les fureurs du fanatisme : « Fidèles » croyans, leur dit-il, Dieu vous ordonne de tirer » le glaive contre l'incrédule. Vous pouvez sans re- » mords vous abreuver de son sang infidèle. Allez, » volez, frappez, exterminatez quiconque osera ré- » sister à l'évidence de votre religion. Dieu guidera vos » coups, et son bras terrible anéantira vos ennemis. »

Il ajoutait à ce discours la promesse d'une éternité de bonheur. Des plaisirs immortels, des fruits délicieux, des houris toujours vierges et toujours ravissantes, une vigueur inépuisable : telles étaient les récompenses du musulman fidèle qui périssait en combattant ; le ciel était fermé aux lâches et aux cœurs trop compatissans.

Ce fut par de semblables moyens que Mahomet jeta dans l'âme de ses disciples tous les transports de ce zèle dévorant qui leur fit braver les dangers, les combats, les supplices et la mort.

Le prophète, devenu général d'armée, parcourut en vainqueur les différentes contrées de l'Arabie ;

chambre plein d'eau, que l'ange Gabriel avait choqué de l'aile, en prenant son vol, ne fût entièrement renversé.

rien ne put résister à cette horde fanatique ; et ce fut le glaive à la main que Mahomet étendit sa doctrine, en ne laissant aux peuples vaincus que la liberté de choisir entre l'Alcoran et la mort.

Les koreishites , qui avaient si inconsidérément proscrit le visionnaire sans armes , furent bientôt obligés de se défendre contre l'apôtre armé ; leurs efforts ne retardèrent que de quelques jours la prise de la Mecque. Mahomet immola une foule de Mecquois à la gloire de sa nouvelle religion , et au ressentiment des vieilles injures. La force de ses armes le rendit bientôt maître d'un grand empire. Le soin de sa gloire et l'établissement de l'Alcoran l'occupaient pendant le jour ; l'amour et la débauche se partageaient les nuits. Outre un grand nombre de concubines , quelques auteurs musulmans lui donnent quinze femmes bien légitimes ; d'autres en comptent vingt-six (1) ; mais nous n'en connaissons que douze dont l'histoire a bien voulu conserver les noms. Kadija est de droit à leur tête.

Zénobie, l'une d'entre elles, que Mahomet chérissait tendrement, voulant venger la mort de son frère, tué par le féroce Ali, empoisonna une épaule de mouton, et en fit manger au prophète. Il s'en aperçut bientôt, et parvint, à force de secours, à rendre le poison ; mais le coup mortel était porté, et l'apôtre ne survécut que de trois ans à cet atten-

(1) Il est permis aux musulmans d'avoir quatre femmes, et autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir.

tat. Les musulmans assurent que l'épaule de mouton parla à Mahomet, dès qu'il toucha au second morceau : cependant le miracle fut inutile, et la santé de Mahomet ne se rétablit point depuis. Il demanda à Zénobie quel motif l'avait portée à cette atrocité? « J'ai pensé, répondit-elle, que si vous » étiez véritablement prophète, vous vous aperce- » vriez aisément du poison, et que, si vous ne l'étiez » pas, nous serions enfin délivrés de votre tyrannie. » Malgré la vigueur de ce raisonnement, l'amoureux Mahomet ne se vengea point. Il se contenta de renvoyer Zénobie à ses parens.

Les tourmens que lui causa ce poison ne changèrent point sa conduite, et ne dérangèrent aucunement ses projets ; cependant il fallait qu'il fût bien vif, puisqu'il dit en mourant que *le poison de Zénobie n'avait cessé de le tourmenter, et qu'il sentait les veines de son cœur se rompre par sa violence.*

Enfin, possesseur d'un empire qui s'augmentait de jour en jour, et qui devait bientôt embrasser l'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, la Palestine, etc., honoré comme le favori de Dieu et le plus grand des hommes, entouré de gloire et d'hommages, le plus heureux des imposteurs mourut à Médine (1), l'an 631 de l'ère chrétienne, le 11 de l'hégire, après soixante-trois années

(1) Les musulmans sont obligés de faire le pèlerinage de Médine, au moins une fois en leur vie, ou d'y envoyer quelqu'un pour eux. Un chrétien, qui a l'audace de s'en approcher, ne peut échapper à la mort qu'en coiffant le turban.

de vie, et neuf de règne. Le jour de sa mort, les musulmans nommèrent Aboubècre son successeur. Il prit le nom de *calife*, qui signifie *vicaire du prophète*.

—Mahomet fut d'abord un fanatique, et puis un imposteur, dit l'Encyclopédie, au mot fanatisme. Mahomet ne fut point fanatique; il se contenta d'en faire. Les contes qu'il publiait sur la divinité, la manière dont il dépeint les cieux, ses débauches, ses barbaries, toute son histoire prouve qu'il fut un habile fourbe, et peut-être, dans sa jeunesse, un visionnaire. Toutes ses actions étaient méditées; il les exécutait de sang-froid. Quand il prêchait devant le peuple de la Mecque, un pigeon, dressé à ce manège, venait se percher sur son épaule, et manger des graines de millet dans son oreille: C'était, disait-il, l'ange Gabriel, qui lui parlait sous cette forme.

Lorsqu'il commença sa mission, il cacha, dans un puits desséché, un homme qu'il avait engagé par ses promesses à servir son projet de réforme. L'apôtre passa peu après, devant le puits, avec ses prosélytes et une foule de peuple. Alors on entendit une voix qui criait que Mahomet était le prophète et l'envoyé de Dieu. Pendant que tous les assistans s'émerveillaient de ce prodige, Mahomet, qui n'avait plus besoin de son confident, fit combler le puits, sous prétexte qu'il était sacré, et qu'il ne devait pas être exposé à la profanation des incrédules.

—Il fallait aux Arabes un législateur tel que Mahomet, et à Mahomet un peuple tel que les Arabes.

Avant lui, cette nation était plongée dans des superstitions plus monstrueuses encore, et bien moins séduisantes que celles qu'il lui donna. Il connaissait leurs goûts, il flattait leurs passions : le succès couronna son entreprise. Des critiques ont prétendu que, chez toute autre nation que la sienne, il eût échoué dans ses projets. Sans doute il eût réussi plus difficilement chez un peuple éclairé; mais encore eût-il fait des disciples. Partout où il y a des imposteurs, là il y a des sots pour les admirer et les croire; et si, dans ce siècle de lumières, Mahomet, paraissant pour la première fois, venait publier en Europe sa doctrine et ses folles extravagances, il y trouverait encore des prosélytes, sans compter tous ceux que lui ferait son paradis. Les monstrueuses idées que bien des gens se sont faites des habitans du ciel, et des hôtes de l'enfer, ne sont guère au-dessous des contes de Mahomet.

— Jusqu'au sixième siècle, les Arabes adoraient une divinité supérieure, et, après elle, les étoiles, les planètes et les anges. C'est peut-être à cause de cette vénération qu'ils avaient pour les étoiles, que Mahomet y place des esprits célestes en sentinelle pour empêcher le diable de pénétrer dans les cieux. Ils donnaient à la plupart des anges le sexe féminin : Mahomet profita de cette opinion, et inventa ses houris. Quelques tribus adoraient aussi le lion, le tigre, le cheval, etc. On ne trouva donc pas bien extraordinaire que Mahomet vît dans le premier ciel des anges-animaux, et qu'il introduisit en paradis

son Al-Borak et son chat (1). (Voyez *Chat.*)

— Quoique Mahomet fût en tout favorisé du ciel, il ne fut point exempt du sort commun à tant de maris. Ayesha, la plus chérie de ses femmes, eut des amans ; et soit qu'elle ne se contentât point d'un cœur partagé, soit qu'elle ne pût résister à l'ardeur de ses désirs, elle combla plusieurs musulmans de toutes ses faveurs. Ses aventures galantes devinrent publiques ; on l'accusa ouvertement de débauche et d'adultère. Mahomet eut recours au seul parti que son rôle lui permettait de prendre : il fit descendre du ciel le vingt-quatrième chapitre de l'Alcoran, dans lequel l'ange Gabriel prouvait, sans qu'on pût le rétorquer, qu'Ayesha était un modèle de vertu. Ce chapitre fit beaucoup d'impression sur les esprits ; et quelque temps après un musulman, qui osait se vanter des bontés de cette femme, reçut quatre-vingts coups de fouet bien appliqués, suivant que l'ordonnait l'ange Gabriel, à la fin du chapitre d'Ayesha. Mahomet n'était pas toujours aussi doux : un Arabe qui avait osé insulter Fatime et la belle Zeynah, ses deux filles chéries, fut condamné à perdre la tête, de la main du redoutable Ali, qui l'abattit d'un seul coup, sous les yeux et avec le cimenterre du prophète.

— Un des premiers disciples de Mahomet, injustement condamné par son maître, appela de sa sen-

(1) Tout en admettant dans le paradis son âne et son chat, Mahomet en exclue les femmes ; ce qui ne contribue pas peu à les rendre tant soit peu irrévérentes vis-à-vis du prophète.

tence au fidèle Omar : celui-ci, indigné qu'on ne s'en rapportât point au jugement d'un homme aussi intègre que Mahomet, tira son cimeterre et fendit en deux le disciple rebelle. Mahomet fut si content de cette décision, qu'il donna à Omar le surnom d'*Al-faruk*, ou *le séparateur*, à cause qu'il savait si bien distinguer le vrai d'avec le faux. Les musulmans sont encore embarrassés de décider, quel a été le plus admirable en cette occasion, d'Omar dans sa sainte indignation, ou de Mahomet dans l'éminente équité de ses jugemens.

— Mahomet fit la guerre aux Juifs de Médine, pour les obliger à embrasser sa religion. Ils se rendirent à discrétion, au nombre de sept cents, après s'être défendus quelque temps. La discrétion du prophète fut de les condamner tous à mort, indistinctement ; puis, considérant qu'ils étaient fort riches, il leur laissa la vie, à condition qu'ils lui remettraient tout ce qu'ils possédaient, et qu'ils sortiraient de Médine, exactement nus. Il n'y a point de derviche qui puisse retenir ses larmes à ce trait de clémence de Mahomet.

— Un dévot musulman doit savoir que l'Alcoran est composé de 60 chapitres, de 6,236 versets, de 77,639 mots, et enfin de 323,015 lettres. Il s'en trouve qui poussent la dévotion jusqu'à savoir subdiviser les versets, les mots et les lettres de chaque chapitre en particulier, et en faire ensuite la récapitulation générale.

— Les musulmans font cinq prières par jour ; la

première, avant le lever du soleil; la seconde, à midi; la troisième, entre midi et le coucher du soleil; la quatrième, après qu'il est couché; et la cinquième, à une heure et demie de nuit.

Le chef des prêtres de la religion musulmane, le mufti accorde des grâces, des dispenses, des indulgences, etc. dont il se fait payer comme un autre.

Les Turcs croient que le nom de Dieu est écrit invisiblement sur tous les petits morceaux de papier qu'ils ramassent, ils ne manquent jamais de les avaler, persuadés qu'en passant sur un certain pont de feu qui conduit en paradis, chacun de ces morceaux qu'ils auront avalé pendant leur vie, viendra se placer sous leurs pieds, et qu'ils en sentiront d'autant moins la violence du feu.

MAIN. — Divination par l'inspection de la main :
(Voyez *Chiromancie*.)

— Les gens superstitieux prétendent qu'un signe de croix fait de la main gauche n'a aucune valeur, parce que la main droite est *bénite*, et destinée aux œuvres pies. C'est pourquoi, on habitue les enfans à tout faire de la main droite, et à regarder la gauche comme nulle, tandis que ce serait souvent un grand avantage que de pouvoir se servir également de l'une et de l'autre.

— Les nègres ne portent jamais les morceaux à la bouche que de la main droite, parce que l'autre est destinée au travail. Il serait indécent, disent-ils, qu'elle touchât le visage, et c'est un sacrilège que de blesser ce préjugé.

Les habitans du Malabar sont encore plus scrupuleux : c'est chez eux un crime énorme de toucher les alimens de la main gauche.

MAIN DE GLOIRE. — Cette *main de gloire* est la main d'un pendu, qu'on prépare de la sorte : on l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, en la pressant bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait y être resté; puis on la met dans un vase de terre, avec du sel, du salpêtre, du zimat et du poivre long, le tout bien pulvérisé. On la laisse dans ce pot l'espace de quinze jours; après quoi on l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit bien desséchée; et si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four chauffé avec de la fougère et de la verveine.

On compose ensuite une espèce de chandelle, avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sésame de Laponie, et on se sert de la main de gloire, comme d'un chandelier, pour tenir cette merveilleuse chandelle allumée. Dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles, et ne peuvent non plus remuer que s'ils étaient morts.

Il y a diverses manières de se servir de la main de gloire, que les scélérats connaissent bien; mais depuis qu'on ne pend plus, ce doit être une chose fort rare.

— Deux magiciens, étant venus loger dans un cabaret, pour y voler, demandèrent à passer la nuit auprès du feu; ce qu'ils obtinrent. Lorsque tout le

monde fut couché , la servante , qui se défiait de la mine patibulaire des deux voyageurs, alla regarder par un trou de la porte, pour voir ce qu'ils faisaient. Elle vit qu'ils arrachaient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignaient les doigts de je ne sais quel onguent , et les allumaient , à l'exception d'un seul qu'ils ne purent allumer , quelques efforts qu'ils fissent ; et cela , parce que , comme elle le comprit , il n'y avait qu'elle des gens de la maison qui ne dormît point ; car les autres doigts étaient allumés , pour plonger dans le plus profond sommeil ceux qui étaient déjà endormis. Elle alla aussitôt à son maître pour l'éveiller, mais elle ne put en venir à bout, non plus que les autres personnes du logis , qu'après avoir éteint les doigts allumés , pendant que les deux voleurs commençaient à faire leur coup, dans une chambre voisine. Les deux magiciens se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite, et on ne les revit plus (1).

Les voleurs ne peuvent se servir de la main de gloire, quand on a eu la précaution de frotter le seuil de la porte, avec un onguent, composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche , et de sang de chouette; lequel onguent doit être fait dans la canicule (2).

MALÉFICES. — On appelle maléfices ou sortilèges, les maladies et autres accidens malheureux, causés par un art infernal, et qui ne peuvent s'enlever que par un pouvoir surnaturel.

(1) Delrio.

(2) Le solide trésor du Petit Albert.

Il y a sept principales sortes de maléfices, employés par les sorciers. 1°. Ils mettent dans le cœur d'un homme un amour criminel pour la femme d'un autre, et réciproquement. 2°. Ils inspirent des sentimens de haine ou d'envie, à une personne contre une autre. 3°. Ils empêchent que des époux maléficiés puissent engendrer leurs semblables. (Voyez *Aiguillette.*) 4°. Ils donnent des maladies. 5°. Ils font mourir les gens. 6°. Ils ôtent l'usage de la raison. 7°. Ils nuisent dans les biens et appauvrissent leurs ennemis (1). Ainsi, tous les maux auxquels la nature humaine est sujette sont l'ouvrage des sorciers : ce n'est plus à l'adultère qu'on doit reprocher l'infamie qui le souille ; le meurtrier n'est plus coupable de la haine qu'il porte à sa victime ; l'impuissance, la perte de la santé, de la vie, de la fortune, de la raison, de l'honneur, tous les malheurs enfin ne tombent sur nous que par l'ordre des favoris du diable. Il y a donc bien des sorciers ; car les maléfices sont bien communs !

— On empêche l'effet des maléfices, en se lavant les mains, le matin, avec de l'urine. C'est pour cela que les juges de sainte Luce la firent prudemment arroser d'urine, parce qu'ils s'imaginaient qu'elle était sorcière, et que sans la sage précaution qu'ils prenaient, elle pourrait fort bien s'en échapper, par ruse et maléfice (2).

(1) Le P. Nider.

(2) Surius.

— En Allemagne , quand une sorcière avait rendu un homme ou un cheval impotent et maléficié , on prenait les boyaux d'un autre homme ou d'un autre cheval mort , on les traînait jusqu'à quelque logis , sans entrer par la porte commune , mais par le soupirail de la cave , ou par-dessous terre ; et on y brûlait ces boyaux. Alors la sorcière qui avait jeté le maléfice sentait , dans ses entrailles , une violente douleur , et s'en allait droit à la maison , où l'on brûlait les boyaux , pour prendre un charbon ardent , ce qui faisait cesser le mal. Si on ne lui ouvrait promptement la porte , la maison se remplissait de ténèbres , avec un tonnerre effroyable , et ceux qui étaient dedans étaient contraints d'ouvrir , pour conserver leur vie (1).

— Les sorciers , en ôtant un sort ou maléfice , sont obligés de le donner à quelque chose de plus considérable que celui à qui ils l'ôtent ; sinon , le maléfice retombe sur eux.

Mais un sorcier ne peut ôter un maléfice , s'il est entre les mains de la justice ; il faut pour cela , qu'il soit pleinement libre (2).

— Après la mort de Germanicus , le bruit courut qu'il avait été empoisonné par *les maléfices* de Pison. On fondait les soupçons sur les indices suivans : *On trouvait des carcasses et des ossemens de morts déterrés , des charmes et des imprécations contre les parois , le nom de Germanicus gravé sur des lames*

(1) Bodin.

(2) Thiers.

de plomb, des cendres souillées de sang, et plusieurs autres maléfices, par lesquels on croit que les hommes sont dévoués aux dieux infernaux (1).

— Les sorciers font la figure, en cire, de leurs ennemis, la piquent, la tourmentent, la fondent devant le feu, afin que les originaux vivans et animés ressentent les mêmes douleurs.

Dufus, roi d'Écosse, périssait peu à peu, et mourut tout desséché, par le maléfice d'une sorcière, qui brûlait tous les jours la statue en cire de ce prince (2).

Charles IX, et plusieurs autres moururent pareillement, par le moyen des images en cire, qu'on faisait fondre tous les jours. Quand quelqu'un mourait consumé de phthisie, ou de toute autre maladie de ce genre, qu'on ne connaissait point alors, on publiait aussitôt que les sorciers l'avaient tué de leur plein pouvoir. Les médecins mêmes rendaient les sorciers responsables des malades qu'ils assommaient.

— Siméon de Bulgarie mourut d'une chute; et Cédrenus attribue sa mort au sorcier Jean, qui le tua, en abattant la tête de sa statue.

— Les symptômes d'un amour violent, les excès d'un tempérament chaud, les emportemens des femmes hystériques, les vapeurs amoureuses produites par quelque irritation naturelle ou par la grande crise de la puberté, étaient autrefois des

(1) Tacite.

(2) Hector de Boëce.

maléfices. Plusieurs écrivains rapportent comme œuvre de Satan des fureurs utérines et quelques autres maladies de cette nature, qui n'étaient merveilleuses à leurs yeux, que parce qu'ils n'en voyaient point la véritable cause.

Buffon a vu une fille de douze ans, très-brune et d'un teint vif et coloré, d'une petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge et de l'embonpoint, faire les actions les plus indécentes, au seul aspect d'un homme. Rien n'était capable de l'en empêcher, ni la présence de sa mère, ni les remontrances, ni les châtimens. Elle ne perdait cependant pas la raison; et son accès, qui était marqué au point d'en être affreux, cessait, dès le moment qu'elle demeurait seule avec des femmes.

Le docteur Fodéré, dans son savant Traité de la Médecine légale, parle de deux époux du Midi, qui vinrent le consulter sur la *tentigo venerea* qu'ils éprouvaient, et qui ne pouvaient s'abstenir, même devant lui, de plusieurs propos et actes indécens : cela provenait de l'abus qu'ils avaient fait d'anchois, de harengs et de poissons salés. La maladie était accompagnée de quelques symptômes de démence; il les guérit, après six mois de traitement.

—Les Lapons font, avec du plomb, de petits dards magiques, de la longueur du doigt, et les lancent vers les lieux les plus éloignés contre leurs ennemis, leur envoyant, par ce moyen, des sorts, des maladies et des douleurs violentes (1).

(1) Le monde enchanté.

Selon d'autres , ces prétendus dards magiques sont de petites boules blanches , qui font le même effet d'apporter les maléfices. Regnard dit , dans son Voyage de Laponie , que certains vieux Lapons se donnent pour de grands sorciers , et se vantent de faire venir le diable ; mais que l'un d'eux , ayant essayé de lui montrer combien il était puissant en magie , ne put rien faire paraître , malgré ses contorsions , ses grimaces , et toutes les conjurations qu'il mit en œuvre ; il s'en excusa en disant que le démon du Français était plus fort que le sien , et l'empêchait d'agir.

— L'empereur Charlemagne devint si éperdument amoureux d'une femme du commun , qu'il en négligea non-seulement les affaires de son royaume , mais même le soin de sa propre personne. Cette femme étant morte , sa passion ne s'éteignit point ; de sorte qu'il continua d'aimer son cadavre , de l'entretenir , de le caresser , comme il avait fait auparavant. L'archevêque Turpin , ayant appris la durée de cette effroyable passion , alla un jour , pendant l'absence du prince , dans la chambre où était ce cadavre , afin de le visiter pour voir s'il n'y trouverait point quelque sort ou maléfice qui fût la cause de ce dérèglement. Il trouva en effet , sous la langue , un anneau qu'il emporta. Le même jour , Charlemagne , étant retourné dans son palais , fut fort étonné d'y trouver une carcasse si puante ; et , se réveillant comme d'un profond sommeil , il la fit ensevelir promptement. Mais la passion qu'il avait eue pour le cadavre , il l'eut alors pour l'archevêque qui por-

tait l'anneau : il le suivait partout , et ne pouvait se séparer de lui. Le prélat, voyant cette fureur, jeta l'anneau dans un lac , afin que personne n'en pût faire usage à l'avenir. Enfin Charlemagne fut depuis si passionné pour ce lieu , qu'il ne quitta plus la ville d'Aix : il y bâtit un palais et un monastère , où il acheva le reste de ses jours , et voulut y être enseveli (1).

— On a regardé souvent les épidémies comme des maléfices. Les sorciers , disent les nombreux partisans de la magie , mettent quelquefois , sous le seuil de la bergerie ou de l'étable qu'ils veulent ruiner , une toupe de cheveux , ou un crapaud , avec trois maudissons , pour faire mourir étiques les moutons et les bestiaux qui passent dessus : on n'arrête le mal , qu'en ôtant le maléfice.

— Un boulanger de Limoges voulant faire du pain blanc suivant sa coutume , sa pâte fut tellement charmée et maléficiée par une sorcière , qu'elle fit du pain si noir , si insipide et si infect , qu'il faisait horreur (2).

(1) Pétrarque , qui rapporte ce conte , dans une de ses lettres , dit qu'il lui fut raconté par un prêtre d'Aix , qui l'avait pris je ne sais où. Ceux qui aiment les prodiges ne seront pas fâchés de savoir que l'attachement de Charlemagne pour la ville d'Aix n'était causé que par un anneau magique.

(2) — Delancre. Il fallait vraiment qu'une sorcière fut de la partie , pour que le pain fût en même temps *insipide* et *infect*. Au reste , comme les boulangers de nos ancêtres étaient plus habiles et de meilleure foi que les nôtres , il était naturel qu'ils missent sur le compte du diable ce qu'ils faisaient mal dans leur métier.

— Une magicienne , pour se faire aimer d'un jeune homme , mit sous son lit , dans un pot bien bouché , un crapaud qui avait les yeux fermés ; de sorte que le jeune homme quitta sa femme et ses enfans pour s'attacher à la sorcière ; mais la femme trouva le maléfice , le fit brûler , et son mari revint à elle (1). Nous voyons tous les jours des maris qui abandonnent leurs femmes pour s'attacher à certaines filles , qui ne sont sûrement pas magiciennes.

— Un pauvre jeune homme ayant quitté ses sabots pour monter à une échelle , une sorcière y mit *quelque poison* sans qu'il s'en aperçut , et le jeune homme , en descendant , s'étant donné une entorse , fut boiteux toute sa vie (2).

— Une femme ensorcelée devint si grasse , dit Delrio , que son ventre lui couvrait le visage , ce qui ne laissait pas d'être considérable. De plus , on entendait dans ses entrailles , le même bruit que font les poules , les coqs , les canards , les moutons , les bœufs , les chiens , les cochons et les chevaux , de façon qu'on aurait fort bien pu la prendre pour une basse-cour ambulante (3).

(1) Delrio.

(2) Delancre.

(3) Le môle passait autrefois pour un sortilège. C'est une masse charnue , enveloppée d'une membrane sans os , sans articulations , et sans distinction de membres , qui n'a aucune forme déterminée , qui croît dans le ventre des femmes , l'enfle prodigieusement , est souvent pris pour la grossesse , et sort par les voies ordinaires de l'accouchement.

— Une sorcière avait rendu un maçon impotent , et tellement courbé , qu'il avait presque la tête entre les jambes. Il accusa la sorcière du maléfice qu'il éprouvait ; on l'arrêta , et le juge lui dit qu'elle ne se sauverait qu'en guérissant le maçon. Elle se fit apporter par sa fille un petit paquet de sa maison , et , après avoir adoré le diable , la face en terre , en marmottant quelques charmes , elle donna le paquet au maçon , lui commanda de se baigner , et de le mettre dans son bain , en disant : *Va de par le diable !* le maçon le fit , et guérit. Avant de mettre le paquet dans le bain , on voulut savoir ce qu'il contenait ; on y trouva trois petits lézards vifs , et quand le maçon fut dans le bain , il sentit sous lui comme trois grosses carpes , qu'on chercha un moment après sans rien trouver (1).

— Les sorcières mettent quelquefois le diable dans des noix , et les donnent aux petits enfans qui deviennent maléficiés , démoniaques , et se laissent aisément conduire au sabbat.

— Un de nos vieux chroniqueurs rapporte que , dans je ne sais quelle ville , un sorcier avait mis , sur le parapet d'un pont , une grosse pomme maléficiée , pour ensorceler un de ses ennemis , qui était fort gourmand de tout ce qu'il pouvait trouver sans desserrer la bourse. Heureusement le sorcier fut aperçu par des gens expérimentés , qui défendirent prudemment à qui que ce fût d'oser y porter la main , sous

(1) Bodin.

peine d'avalier le diable en propre personne. Il fallait cependant l'ôter de là à moins qu'on ne voulût lui donner des gardes. On fut long-temps à délibérer, sans trouver aucun moyen sûr de s'en débarrasser; enfin il se présenta un brave champion qui, muni d'une longue perche, s'avança à une distance respectueuse de la pomme, en se signant avec grand soin, et la poussa courageusement dans la rivière, où, étant tombée, on en vit sortir plusieurs diables en forme de poissons. Les spectateurs, transportés d'un saint zèle, prirent des pierres, et les jetèrent à la tête de ces petits démons, qui ne se montrèrent plus.

— Une jeune fille ensorcelée, ayant fait une neuvaine, rendit par le bas des petits lézards, lesquels s'envolèrent, par un trou qui se fit au plancher (1).

(Voyez *Charmes*, *Enchantemens*, *Magiciens*, *Sorciers*, etc.)

MAMMON. — Démon de l'avarice. C'est lui, dit Milton, qui le premier apprit aux hommes à déchirer le sein de la terre, qui conduisit leurs mains impies dans le sein de cette tendre mère, pour en arracher des trésors si sagement ensevelis.

MANDRAGORES. — Démons familiers, assez débonnaires. Ils apparaissent sous la figure de petits hommes noirs, sans barbe, avec les cheveux épars.

— Un jour qu'un mandragore osa se montrer à la

(1) Boguet.

requête d'un sorcier qu'on tenait en justice, le juge ne craignit pas de lui arracher les bras, et de le jeter dans le feu (1).

MANES. — Les anciens, par le mot *mānes*, entendaient tantôt les dieux infernaux, tantôt les ombres des morts qui restaient auprès des tombeaux (2).

Les poètes distinguaient quatre choses dans l'homme : le corps qui, par la dissolution, était réduit en terre ou en poussière ; l'âme, qui passait au Tartare, ou aux Champs-Élysées, selon ses mérites ; l'ombre, qui errait autour du sépulcre ; enfin le fantôme qui habitait le vestibule des enfers.

MARTINET. — Démon familier qui accompagnait les magiciens, et leur défendait de rien entreprendre, sans sa permission, ni de sortir d'un lieu, *sans le congé de maître Martinet.*

Quelquefois aussi il rendait service aux voyageurs, en leur indiquant les chemins les plus courts et les moins dangereux ; ce qui prouve qu'il y a d'honnêtes gens partout.

MÉLANCOLIE. — Les anciens appelaient la mélancolie *le bain du diable*, dit un démonomane. Les personnes mélancoliques étaient au moins maléficiées, quand elles n'étaient pas démoniaques ; et les choses

(1) Delrio.

(2) *Manes* de *Manere*, demeurer.

qui dissipaient l'humeur mélancolique , comme faisait la musique sur l'esprit de Saül , passaient pour des moyens sûrs de soulager les possédés , en attendant l'expulsion du démon possesseur.

MELCHOM.— Démon qui porte la bourse ; il est aux enfers le payeur des employés publics.

MÉLUSINE. — Selon quelques théologiens , Mélusine était un démon femelle de la mer ; selon d'autres , elle descendait, par son père, d'un roi d'Albanie et d'une fée. Paracelse prétend que c'était une nymphe ; le plus grand nombre en fait une fée puissante , qui épousa un seigneur de la maison de Lusignan.

Elle était obligée , comme la plupart des fées de son temps , de prendre , certains jours du mois , sa forme d'un poisson : elle avait grand soin alors de ne point se laisser voir de son mari , ni des gens de sa maison. Mais un jour que l'époux , trop curieux , voulut savoir ce que faisait sa femme ainsi renfermée , il entra chez elle à l'improviste , et la vit dans une baignoire sous une forme qu'il ne connaissait point. Mélusine ne lui laissa pas le temps de témoigner sa surprise ; aussitôt qu'elle se vit découverte , elle poussa un grand cri , et disparut.

Depuis lors , toutes les fois que quelqu'un de la maison de Lusignan est menacé de quelque disgrâce , ou qu'un roi de France doit mourir extraordinairement , elle ne manque pas de paraître en deuil sur la

grande tour du château de Lusignan qu'elle a fait bâtir , et s'y fait entendre par des cris et des plaintes.

MERLIN. — Fameux magicien et enchanteur , né d'un démon incube et de la fille d'un roi d'Angleterre , qui était religieuse dans un monastère de Vaër-Merlin.

Selon les cabalistes , la princesse anglaise fut consolée , dans sa solitude , par un sylphe , qui eut pitié d'elle , qui prit soin de la divertir , et qui sut lui plaire. Merlin , leur fils , fut élevé par le sylphe dans toutes les sciences , et apprit de lui à faire toutes les merveilles que l'histoire d'Angleterre en raconte.

Merlin fut le plus grand philosophe et mathématicien de son siècle, dit Lelandus. Il fut l'ami et le conseiller de quatre rois d'Angleterre , Wortigernus , Ambroise, Uterpen-Dragon, et Arthus, fondateur des chevaliers de la Table Ronde.

Wortigernus , sur le conseil de ses magiciens , résolut de faire bâtir une tour inexpugnable dans quelque endroit de son royaume , pour se mettre en sûreté contre les Saxons ; mais à peine en avait-on jeté les fondemens , que la terre les engloutissait en une nuit, et n'en laissait aucun vestige. Les magiciens persuadèrent au roi qu'il les fallait détremper , pour les affermir , avec le sang d'un petit enfant qui fût né sans père. Après beaucoup de recherches , on amena devant le roi le jeune Merlin , fils , comme nous l'avons dit , d'une religieuse et d'un démon incube. Merlin , ayant appris la décision des magiciens , disputa con-

tre eux , et leur annonça que , sous les fondemens de cette tour , il y avait un grand lac , et sous ce lac , deux grands dragons furieux , l'un rouge , qui représentait les Anglais , et l'autre blanc , qui représentait les Saxons. On creusa aussitôt , et les deux dragons ne furent pas plutôt déterrés , qu'ils commencèrent un terrible combat , sur lequel Merlin commença à pleurer comme une femme , et à chanter ses prédictions touchant l'Angleterre (1).

Uterpen-Dragon était amoureux de la belle Ingerne ; Merlin revêtit le roi de la forme du mari , et il jouit de sa passion.

De plus , Merlin fit venir d'Hibernie en Angleterre des rochers qui prirent des figures de géans , et s'en allèrent , en dansant , former un trophée pour le roi Ambroise. Gervais assure que ces rochers tournent toujours , et font des cabrioles en l'air sans être soutenus sur aucune chose.

MERVEILLES. —

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

VIRG.

— En 1591 , le bruit courut , en Silésie , que , les dents étant tombées à un enfant de sept ans , il lui en était venu une d'or. On prétendit qu'elle était en partie naturelle , et en partie merveilleuse , et qu'elle avait été envoyée de la part de Dieu , à cet enfant ,

(1) Naudé.

pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Quoiqu'il n'y ait pas grand rapport entre cette dent et les Turcs, et qu'on ne voie pas quelle consolation les chrétiens en pouvaient tirer, cette nouvelle occupa plusieurs savans, et éleva plus d'une dispute entre les grands hommes du temps, jusqu'à ce qu'un orfèvre ayant examiné cette dent, il se trouva que c'était une dent ordinaire, à laquelle on avait appliqué une feuille d'or avec beaucoup d'adresse : mais on commença par disputer et faire des livres, puis on consulta l'orfèvre.

— On lit dans Pausanias que, quatre cents ans après la bataille de Marathon, on entendait toutes les nuits, dans l'endroit où elle se donna, des hennissemens de chevaux et des bruits de gens d'armes qui se battaient ; et ce qui est admirable, c'est que ceux qui y venaient exprès n'entendaient rien de ces bruits ; ils n'étaient entendus que par ceux que le hasard conduisait en ce lieu.

— Pline assure que les insulaires de Minorque demandèrent un secours de troupes à l'empereur Auguste, contre les lapins qui renversaient leurs maisons et leurs arbres.

— Il y eut une comtesse de Flandre qui mit au monde autant d'enfans que de jours dans l'an, parce qu'une pauvre femme à qui elle refusait l'aumône, lui avait souhaité, en la maudissant, cette prodigieuse fécondité (1).

(1) Valmont de Bomare, dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle*, parle d'un paysan russe qui fut présenté à l'impératrice

— Il y avait à Lisbonne , au commencement du dix-huitième siècle , une femme qui avait une vue de lynx. Elle voyait l'eau dans la terre , à quelque profondeur que ce fût ; elle apercevait les différentes couleurs de la terre depuis sa surface ; elle voyait aussi , à travers les habits et la peau , les parties qui sont dans le corps humain, le cœur , le foie, l'estomac, la digestion se faire , le chyle se former , et enfin tout ce qui compose et qui entretient la machine.

Au reste , on n'a fait là que renouveler un pareil conte proposé à des physiciens , cent cinquante ans auparavant. Des paysans, disait-on, voyaient à travers la terre, à plus de vingt piques de profondeur, les métaux , les sources et les cadavres , sans que des cercueils fort épais pussent les en empêcher. On disputa long-temps sur la possibilité du fait , et plusieurs philosophes ne manquèrent pas de trouver des raisons , pour se persuader qu'il n'y avait rien là d'impossible. Heureusement , il ne se présente pas aujourd'hui beaucoup de personnes à qui il faille démontrer le ridicule de pareilles absurdités.

— Il y avait , à Cambaïa (1), un roi qui se nourrissait de venin , et qui devint si parfaitement vénéneux , qu'il tuait de son haleine ceux qu'il voulait

Catherine , avec soixante-quatorze enfans, qu'il avait eus de trois ou quatre femmes. Mais ici la chose est bien plus merveilleuse ; c'est une femme qui a 365 enfans.... sans doute avec plusieurs hommes.

(1) Cambaïa , ou Cambaya, grande et belle ville de l'Indostan.

faire mourir. Il ne coucha jamais avec femme, qui ne fût trouvée morte auprès de lui (1).

— Aristomène, général messénien, était si habile, que toutes les fois qu'il tombait au pouvoir des Athéniens ses ennemis, il trouvait le moyen de s'échapper de leurs mains. Enfin, pour lui ôter cette ressource, ils le firent mourir; après quoi on l'ouvrit, et on lui trouva le cœur tout couvert de poil... (2).

— Les Patagons, dit Cardan, mangent deux livres de viande ou de poisson d'une seule bouchée, et boivent d'un seul avalon autant d'eau que douze hommes....

On a trouvé au Mexique des os d'hommes trois fois aussi grands que nous; et dans l'île de Crète, un cadavre de quarante-cinq pieds..... Le fils d'Euthymême crut de trois coudées en trois ans (3).

Hector de Boèce dit avoir vu les os d'un homme qui devait avoir quatorze pieds. (Voyez *Géans*.)

— Cardan, qui voyait clair dans les ténèbres, prétendait avoir cela de commun avec Tibère.

L'archevêque Laurens expliquait le chant des oiseaux, comme il en fit un jour l'expérience à Rome devant quelques prélats; car il entendit un petit moineau qui avertissait les autres par son chant, qu'un chariot de blé venait de verser à la porte majeure, et qu'ils trouveraient là de quoi faire leur profit (4).

(1) Vartoman.

(2) Valère-Maxime.

(3) Cardan.

(4) Naudé.

Un moine du Carmel jetait des étincelles par les cheveux.

Il y avait, en Allemagne, deux enfans jumeaux, dont l'un ouvrait les portes, en les touchant avec son bras droit; l'autre les fermait, en les touchant avec son bras gauche (1).

— Il y avait, dans l'Inde occidentale, des hommes sans cervelle, à tête carrée. On leur équarrissait la tête, en la comprimant, quand ils étaient jeunes(2).

Volaterranus parle d'un enfant qui naquit homme jusqu'à la ceinture, et chien dans la partie inférieure du corps. *Filius erat canis et fœminæ....*

Un autre enfant monstrueux naquit, sous le règne de Constance, avec deux bouches, deux dents, quatre yeux, deux petites oreilles, et de la barbe (3). (Voyez *Imagination.*)

— Un paysan allemand dormit un automne et un hiver sans se réveiller (4).

Épiménides de Crète, s'étant endormi sur le midi dans une caverne, en cherchant une de ses brebis égarées, ne se réveilla que quatre-vingt-sept ans après, et se remit à chercher ses brebis, comme s'il n'eût dormi que quelques heures (5). (Voyez *Dormants.*)

— Hippocrate dit qu'on ne peut endurer la faim plus de sept jours, quand on a le ventricule telle-

(1) Albert-le-Grand.

(2) Cardan.

(3) Ammien-Marcellin.

(4) Delrio.

(5) Pausanias.

ment vide , qu'il n'y ait pas de quoi entretenir la chaleur naturelle ; mais , s'il y a dans le corps quelque humeur flegmatique , lente , visqueuse , formée par une maladie précédente , ou par toute autre cause , la chaleur naturelle s'en peut servir comme d'un aliment , jusqu'à sa parfaite consommation.

Cardan parle d'un Écossais qui passa quarante jours sans manger dans la tour de Londres , et d'un mélancolique qui ne vécut que d'eau pendant cinquante jours.

Du temps du pape Nicolas V , il y eut un prêtre français qui demeura deux ans sans boire ni manger ; et une fille anglaise vécut de cette sorte pendant vingt et un an (1).

Moïse et Élie se passèrent de manger pendant quarante jours : le bel effort que cela ! dit le comte de Gabalis. Le plus savant homme qui fut jamais , le divin Paracelse assure qu'il a vu beaucoup de sages passer des vingt années , sans manger quoi que ce soit (2).

Il est clair encore que , quand des choses pareilles se font naturellement , le diable en doit faire autant par artifices , et nous en avons des preuves dans plu-

(1) Delrio.

(2) Si on veut se donner cette satisfaction , qu'on enferme de la terre dans un globe de verre , qu'on l'expose au soleil jusqu'à ce qu'elle soit purifiée , qu'on se l'applique sur le nombril , et qu'on la renouvelle quand elle sera trop sèche , on se passera de manger et de boire , sans aucune peine , ainsi que le véridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve pendant six mois.

sieurs écrits : pourtant les jeûnes des saints personnages ne sont pas de ce nombre.

— Ceci est presque aussi surprenant que ce qu'on dit de certains géans , et est du moins plus vrai. Un Anglais , nommé Brighth , pesait cinq cent quatre-vingt-quatre livres trois mois avant sa mort , et six cent seize après sa mort : son corps , mesuré autour du ventre , avait sept pieds de circonférence.

— Auprès de la célèbre ville de Thèbes aux cent portes , la statue de Memnon tenait en main une lyre , dont les cordes rendaient , par un effet magique , un son harmonieux , au lever du soleil (1).

— La statue de Satababa , dans la Tartarie septentrionale , tenait un enfant énorme dans son sein ; et l'on voyait autour d'elle plusieurs trompettes et autres instrumens qui s'entonnaient par les vents , et faisaient un bruit continuel qu'on entendait de fort loin (2).

— Auprès du village d'Harpasa , en Asie , il y a un rocher fort élevé qui s'ébranle quand on le touche du doigt , et qui est insensible à l'effet d'un corps plus puissant.... (3)

— Pline et Diodore de Sicile assurent que trois cent soixante mille hommes furent employés , pendant vingt ans , à la construction d'une seule des pyramides. Ils tenaient probablement cette tradition

(1) Juvénal.

(2) Le baron d'Herbestein.

(3) Pline.

des prêtres d'Égypte, si fertiles en prodiges et en impostures, pour augmenter la gloire de leur nation.

— Il y avait à Tivoli, auprès de Rome, beaucoup d'ouvrages merveilleux, que tout le monde admirait. On entendait des orgues qui sonnaient d'elles-mêmes; une infinité d'oiseaux artificiels qui chantaient; une chouette qui tantôt se montrait, tantôt se retirait; quand elle se montrait, les oiseaux se taisaient et disparaissaient; et dès qu'elle ne paraissait plus, ils recommençaient leurs chants. On y voyait aussi Hercule, tirant des flèches contre un dragon entortillé autour d'un arbre, et le dragon sifflait. Une figure d'homme sonnait de la trompette. (Voyez *Enchantemens.*)

Un horloger présenta à l'empereur Charles-Quint une montre à répétition si petite, qu'on pouvait la porter à l'oreille.

— Il y avait, dans un lac de l'Égypte, une île mobile sur laquelle on avait bâti un temple en l'honneur d'Apollon, au milieu d'un petit bois. Cette île était poussée par le vent, de côté et d'autre(1).

Il y a pareillement sur un grand lac, au nord de l'Écosse, une île flottante qui vogue au gré du vent (2).

— Il y a dans le village de Senlices une fontaine publique, dont on dit que l'eau fait tomber les dents sans fluxion et sans douleur. D'abord elles branlent dans la bouche comme le battant d'une cloche; en-

(1) Johnson.

(2) Cardan.

suite elles tombent naturellement. Il y a plus de la moitié des habitans qui manquent de dents (1).

Hérald à la dent bleue, roi des Danois au neuvième siècle, fut ainsi nommé parce qu'il avait, dit-on, une dent bleue.

— En 1681, on ouvrit, à Avignon, un œuf de poule, dans lequel se trouva une petite figure humaine. On distinguait parfaitement le front, la cavité des yeux, les lèvres, le menton, au-dessous duquel il n'y avait plus rien. (Voyez *Prodiges.*)

MESSIE DES JUIFS. — Quand le Messie viendra sur la terre, (disent les rabbins juifs dans le Thalmud), comme ce prince sera revêtu de la force toute-puissante de Dieu, aucun tyran ne pourra lui résister. Il remportera de grandes victoires sur tous ceux qui règneront alors dans le monde, et tirera d'entre leurs mains tous les Israélites qui gémissent sous leur cruelle domination. Après les avoir tous rassemblés, ils les mènera en triomphe à la terre de Chanaan, où ils trouveront d'abord les habits les plus précieux, qui se feront d'eux-mêmes, et s'ajusteront à toute sorte de grandeur et de taille; ils y trouveront aussi toutes les viandes qu'on peut souhaiter, et le pays les produira cuites et bien apprêtées. Ils y jouiront d'un air pur et tempéré, qui les conservera dans une santé robuste, et prolongera leur vie, au-delà de celle qui a été accordée aux premiers patriarches.

(1) Saint-Foix.

Mais tout cela n'est rien , en comparaison du festin que leur fera le Messie , où, entre autres viandes miraculeuses , seront servis ce prodigieux taureau , qui s'engraisse depuis le commencement du monde , et mange chaque jour toute l'herbe qui croît sur mille montagnes , ce poisson merveilleux , qui occupe une mer toute entière , et cet oiseau fameux qui , en étendant seulement ses ailes , obscurcit le soleil (1).

Avant de mettre ces animaux à la broche , le Messie les fera battre ensemble , pour donner à son peuple un plaisir agréable et nouveau : car , outre la monstrueuse grosseur de ces animaux qui s'entrechoqueront , il est rare de voir le combat d'un animal terrestre , d'un poisson et d'un oiseau. Mais aussi faut-il que toutes les actions de ce Messie soient aussi extraordinaires que lui.

Il tiendra dans son palais , pour marque de sa grandeur , un corbeau et un lion qui sont assurément des plus rares. Le corbeau est d'une force prodigieuse : une grenouille , grosse comme un village de soixante maisons , ayant été dévorée par un serpent , le corbeau du Messie mangera l'un et l'autre , aussi aisément qu'un renard avale une petite poire , dit le rabbin Bahba , témoin oculaire du fait. Le lion n'est pas moins surprenant : un empereur romain en ayant ouï

(1) L'oiseau en question ayant un jour laissé tomber un de ses œufs , cet œuf abattit , par sa chute , trois cents gros cédres et inonda , en se crevant , soixante villages.... *Le Talmud.*

parler, et prenant ce qu'on en disait pour une fable, commanda au rabbin Josué de le lui faire voir. Le rabbin ne pouvant désobéir à de pareils ordres, se mit en prières ; et Dieu lui ayant accordé la permission de montrer cette bête, il l'alla chercher dans le bois d'Éla où elle se tenait. Mais, quand elle fut à quatorze cents pas de Rome, elle se mit à rugir si furieusement, que toutes les femmes enceintes avortèrent, et les murs de la ville furent renversés. Quand elle en fut à mille pas, elle rugit une seconde fois, ce qui fit tomber les dents à tous les citoyens ; et l'empereur ayant été jeté à bas de son trône, fit prier Josué de reconduire au plus tôt le lion dans son bois.

On voit, par là, qu'il y a encore pour certains peuples, des superstitions plus extravagantes que les nôtres ; et je crois que ces absurdités méritent le pas sur celles de Mahomet.

MÉTAMORPHOSES. — La mythologie des païens avoit ses métamorphoses ; nous avons aussi les transformations monstrueuses des sorciers. Mais toujours hideuses ou ridicules, nos métamorphoses sont bien au-dessous de celles de la mythologie ancienne, et il est si rare d'y rencontrer quelque allégorie tant soit peu ingénieuse, qu'on ne s'y arrête qu'avec peine (1).

(1) Dans Ovide, Daphnis est changée en laurier, pour avoir résisté à l'amour d'Apollon ; Io est changée en vache, pour avoir cédé à la passion de Jupiter. Les métamorphoses d'Ovide présentent ainsi à chaque pas la morale et l'agrément ; ici on ne trouve ordinairement ni l'un ni l'autre.

—Frothon, roi de Danemarck, prince fort adonné à la magie, avait à sa cour une insigne sorcière, qui prenait telle forme qu'elle voulait. Cette sorcière avait un fils aussi méchant qu'elle. Ils dérochèrent les trésors du roi, et se retirèrent en leur maison. Le roi, les soupçonnant, alla chez la sorcière. Dès qu'elle le vit venir, elle se changea en vache, et son fils en bouvier. Frothon, s'étant approché de cette vache, pour la bien considérer, elle lui donna un grand coup de corne dans les flancs et le jeta mort sur la place (1).

—Trois demoiselles, métamorphosées en chattes, assaillirent un pauvre laboureur, lequel les blessa toutes trois, et on les trouva blessées dans leur lit (2).

—Les sorciers qu'on brûla à Vernon, en 1566, s'assemblaient dans un vieux château, sous des formes de chats. Quatre ou cinq hommes, un peu plus hardis qu'on ne l'était alors, résolurent d'y passer la nuit. Mais ils se trouvèrent assaillis d'un si grand nombre de chats, que l'un d'eux fut tué et les autres grièvement blessés. Les chats de leur côté n'étaient pas invulnérables; on en vit plusieurs le lendemain qui, ayant repris leur figure d'hommes et de femmes, portaient les marques du combat qu'ils avaient soutenu.

—Pierre Gandillon fut brûlé vif à Saint-Claude, pour s'être changé en lièvre....(3)

(1) Albert Krantz.

(2) Spranger.

(3) Boguet.

—Du tems de Philippe-le-Bel, un démon se présenta à un religieux, sous la forme d'un homme noir à cheval, puis sous la forme d'un moine, puis sous celle d'un âne (1). Un autre démon se changea en lingot, devant saint Antoine (2).

(Voyez *Lycanthropie, Loups-garoux, Démons*, etc.)

—Un jeune homme, de l'île de Chypre, fut changé en âne, par une sorcière qu'il aimait, parce qu'il avait un certain penchant pour l'indiscrétion (3). Si les femmes étaient encore sorcières, bien des amoureux d'aujourd'hui auraient les oreilles longues.

—Une sorcière changea, en grenouille, un cabaretier qui mettait de l'eau dans son vin...

—Une autre sorcière, pour se venger de l'infidélité d'un homme qu'elle aimait, le changea en castor (4).

—Phaëtuse, femme de Pythéus, fut changée en homme dans la ville d'Abdère, après avoir souffert de grandes douleurs, dans tous ses membres (5).

Tite-Live en dit autant d'Anamisie, femme de Gorgippus, et d'une autre femme de Spolette, durant la seconde guerre punique.

Lucius Cossitius, de femme fut changé en homme, la première nuit de ses noces (6).

A Vitry-le-Français, une fille nommée Marie fut

(1) Gaguin.

(2) Saint Grégoire.

(3) Spranger.

(4) Cet animal s'ôte les testicules, quand on le poursuit.

(5) Hippocrate.

(6) Pline.

changée en homme à vingt deux ans (1). Montaigne dit l'avoir vu vieux et barbu.

Puisque la nature fait de telles merveilles, dit Delrio, le diable les peut faire aussi; mais non changer un homme en femme; car Néron, grand et insigne magicien, ne le put sur un de ses mignons....

MÉTÉMPHYCOSE. — Suivant cette doctrine, la mort n'était autre chose que le passage de l'âme dans un autre corps. Ceux qui croyaient à la métempsychose disaient que les âmes, étant sorties des corps, s'envolaient, sous la conduite de Mercure, dans un lieu souterrain, où étaient d'un côté le Tartare, et de l'autre, les Champs-Élysées. Là les âmes qui avaient mené une vie pure étaient heureuses; et celles des méchants se voyaient condamnées à être tourmentées par les furies. Mais après un certain temps, les unes et les autres quittaient ce séjour, pour venir habiter dans de nouveaux corps, même dans ceux des animaux; et, afin d'oublier entièrement toutes les idées passées, elles buvaient de l'eau du fleuve Léthé. On peut regarder les Égyptiens, comme les premiers auteurs de cette ancienne opinion de la métempsychose, que Pythagore a répandue dans la suite.

Les manichéens croyaient à la métempsychose, tel-

(1) « Faisant quelques efforts en sautant, ses membres virils se produisirent; et est encore en usage entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'avertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain... »

lement que les âmes , selon eux , passent dans des corps de pareille espèce à ceux qu'elles ont le plus aimés dans leur vie précédente , ou qu'elles ont le plus maltraités. Celui qui a tué un rat ou une mouche sera contraint , par punition , de laisser passer son âme dans le corps d'un rat ou d'une mouche (1). L'état où l'on sera mis après sa mort sera pareillement opposé à l'état où l'on est pendant la vie. Celui qui est riche sera pauvre , et celui qui est pauvre deviendra riche. C'est cette dernière circonstance qui , dans le temps , multiplia si fort le parti des manichéens.

La doctrine de la métempsycose , en apprenant à l'homme que son père pouvait être dans son étable , ou dans sa bergerie , ou dans l'insecte qui rampe à ses pieds , défendait expressément de tuer aucun être vivant , et de se nourrir de la chair des animaux.

Plutarque dit , dans *Émile* :

« Tu me demandes pourquoi Pythagore s'abstenait
 » de manger de la chair des bêtes ; mais moi je te
 » demande , au contraire , quel courage d'homme
 » eut le premier qui approcha de sa bouche une
 » chair meurtrie , qui brisa de sa dent les os d'une
 » bête expirante , qui fit servir devant lui des cada-
 » vres , et engloutit dans son estomac des membres
 » qui , le moment d'auparavant , bêlaient , mugis-
 » saient , marchaient et voyaient ? Comment sa main

(1) Et celui qui a tué un rat et une mouche tiendra-t-il des deux natures?...

» put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être
» sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un
» meurtre? Comment put-il voir saigner, écorcher,
» démembrer un pauvre animal sans défense?... cuire
» la brebis qui lui léchait les mains?... Les panthè-
» res et les lions, que vous appelez bêtes féroces,
» suivent leur instinct par force, et tuent les au-
» tres animaux pour vivre; vous ne les mangez pas
» ces animaux carnassiers, vous les imitez; vous
» n'avez faim que des bêtes innocentes et douces,
» qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous,
» qui vous servent, et que vous dévorez pour prix
» de leurs services.

» O meurtrier contre nature, si tu t'obstines à
» soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables,
» des êtres de chair et d'os, sensibles et vivans
» comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire
» pour ces affreux repas; tue les animaux toi-même,
» je dis de tes propres mains, sans ferremens,
» sans coutelas; déchire-les avec tes ongles, comme
» font les lions et les ours; mords ce bœuf et le mets
» en pièces, enfonce tes griffes dans sa peau; mange
» cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chau-
» des, bois son âme avec son sang... tu frémis, tu
» n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vi-
» vante! homme pitoyable! tu commences par tuer
» l'animal et puis tu le manges, comme pour le faire
» mourir deux fois (1). »

(1) J.-J. Rousseau.

MÉTOPOSCOPIE : — Divination par les rides du front.

Il y a au front sept lignes principales, qui le traversent d'une tempe à l'autre. Saturne préside à la première, c'est-à-dire à la plus haute; Jupiter, à la seconde; Mars, à la troisième; le Soleil à la quatrième; Vénus, à la cinquième; Mercure, à la sixième; la Lune, à la septième, c'est-à-dire à la plus basse.

Quand ces lignes sont bien marquées, elles annoncent un esprit juste, un cœur droit, une bonne constitution. Quand elles sont petites et tortueuses, elles désignent une personne faible et d'une vie courte. Quand elles sont brisées et interrompues, elles donnent des maladies et des revers.

La ligne de Saturne, bien marquée, annonce la mémoire et la patience; celle de Jupiter, le jugement et la prudence; celle de Mars, la hardiesse, un naturel emporté, et la colère; celle du Soleil, la sagesse, la modération, et un penchant à la magnificence; celle de Vénus, la complaisance et l'amour. Celle de Mercure, l'imagination et l'éloquence; celle de la Lune, la mélancolie et un tempérament froid (1).

— Celui qui a entre les sourcils un X, surmonté d'un U, sera tué à cause de ses mauvaises mœurs. Celui qui porte un S sur le front, sera impudique;

(1) Il y a des fronts où aucune de ces lignes ne sont marquées, et qui n'en ont pas moins les qualités qu'elles promettent.

la personne qui aura trois de ces signes , se noiera infailliblement. Un C entre les deux sourcils annonce un naturel bouillant et vindicatif; les époux qui le portent se battront en ménage. Une croix, sur la ligne de Vénus , promet à l'homme, aussi-bien qu'à la femme, deux enfans avant le sacrement. Deux lignes perpendiculaires et parallèles, sur le front , donnent deux femmes à l'homme , et deux maris à la femme ; trois de ces lignes annoncent trois mariages , et ainsi de suite.

Quatre lignes , partant du nez et se recourbant des deux côtés au-dessus des yeux , signifient une captivité chez les infidèles , quand même le porteur de ces lignes resterait toute sa vie dans sa chambre.

Les X, sur le front, sont de mauvais signes; les croix annoncent des dangers et des vices ; les O , des maladies aux yeux ; les Y , des maladies aux jambes ; les 3 , des emprisonnemens ; un triangle annonce la potence.

— Un seing , sur la ligne de Saturne , promet l'opulence , s'il est à droite ; la pauvreté , s'il est à gauche ; l'aisance , s'il est au milieu.

Un seing , sur la ligne de Jupiter , promet des honneurs , s'il est à droite ; la honte , s'il est à gauche ; une heureuse fortune , s'il est au milieu.

Un seing , sur la ligne de Mars , promet des succès à la guerre , s'il est à droite ; rend homicide , s'il est à gauche ; donne la prospérité , s'il est au milieu.

Un seing , sur la ligne du Soleil , promet des dignités et la faveur des princes , s'il est à droite ; pertes

d'honneurs et de biens , s'il est à gauche ; bonnes affaires , s'il est au milieu.

Un seing , sur la ligne de Vénus , promet un mariage riche et un heureux ménage , s'il est à droite ; des tracas et des infidélités , s'il est à gauche (1) ; une vie longue , s'il est au milieu.

Un seing , sur la ligne de Mercure , promet le bonheur dans le commerce , s'il est à droite ; le malheur dans les affaires , s'il est à gauche ; une heureuse industrie , s'il est au milieu.

Un seing , sur la ligne de la Lune , promet la paix et le bonheur en ménage , s'il est à droite ; des chagrins , s'il est à gauche ; des voyages heureux , s'il est au milieu.

— Cette divination , que Cardan inventa de son plein pouvoir , n'eut quelque crédit que dans le quinzième siècle. Aujourd'hui , même parmi les personnes les plus simples , on en trouvera bien peu qui regardent la métoposcopie autrement que comme une baliverne. (Voyez *Seings*.)

MICHEL-L'ÉCOSSAIS , — Astrologue du seizième siècle.

Il prédit qu'il mourrait dans une église ; ce qui arriva , dit Granger. Comme il était un jour à la messe,

(1) C'est-à-dire , que si le mari porte un seing dans la partie gauche de la ligne de Vénus , ce sera une fatalité qui obligera la femme à l'adultère , fût-elle naturellement la plus honnête femme du monde !....

il lui tomba sur la tête une pierre qui le tua. Cette pierre pouvait bien être lâchée par quelque ami de l'astrologie , pour prouver l'infailibilité de cette science.

MIRACLES. — Les charlatans et les fanatiques , remarquant avec quelle avidité inconcevable le peuple recevait dévotement tous les miracles qu'on lui proposait , de quelque nature qu'ils fussent , abusèrent de cette faiblesse d'esprit pour se donner une importance, qu'ils ne pouvaient tenir de leur mérite. — Un certain enchanteur abattit une bosse en y passant la main ; on cria au miracle !.... La bosse était une vessie enflée (1).

— Lorsque le père Anchieta , jésuite et missionnaire dans le Brésil , avait trop chaud , il ordonnait aux poules de s'élever en l'air , et de lui faire un parasol de leurs ailes , ce que les poules exécutaient à l'instant , au grand étonnement des spectateurs (2).

— Le roi Dagobert étant mort , fut condamné au jugement de Dieu ; et un saint ermite , nommé Jean , qui demeurait sur les côtes de la mer d'Italie , vit son âme enchaînée dans une barque , et des diables qui la rouaient de coups , en la conduisant vers la Sicile , où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna ; mais saint Denis parut tout à coup dans un globe lumineux , précédé des éclairs et de la foudre ;

(1) Le monde enchanté.

(2) Jouvency.

et ayant mis en fuite les malins esprits , et arraché cette pauvre âme des griffes du plus acharné , la porta au ciel en triomphe , quoique Dieu n'eût pas voulu l'y recevoir d'abord (1).

— Comme l'arche ne pouvait contenir qu'une certaine quantité d'animaux (disent les auteurs arabes), on n'y embarqua que les principales espèces, dont sont ensuite venues toutes les autres. Quand les eaux du déluge furent taries , ces espèces se multiplièrent de la sorte : l'éléphant sortit ; Noé frappa d'une baguette sur sa trompe, et l'éléphant éternua, ou accoucha par la trompe , d'un cochon : celui-ci se mit à courir et à se vautrer dans la fange ; Noé l'ayant frappé à son tour sur le grouin, le cochon éternua d'un rat , et ainsi des autres.

— Dans le royaume de Loango , en Afrique , les peuples croient que leur roi a le don de faire des miracles. Quand la sécheresse dure trop long-temps , ils vont lui demander de la pluie ; ce prince sort de son palais en grande cérémonie , va dans la campagne , monte sur un endroit élevé , et décoche une flèche en l'air. S'il ne pleut pas au bout de trois jours , quoiqu'il ait eu la précaution de consulter le vent , et de différer , sous quelques prétextes , jusqu'à l'approche des nuages , il dit que les péchés du peuple en sont la cause (2).

— La comtesse Ermengarde , qui fut canonisée

(1) *Gesta Dagoberti regis.*

(2) Saint-Foix.

après sa mort, étant allée en pèlerinage à Rome, se mit en prières au pied d'un crucifix de l'église de Saint-Paul ; et, pendant qu'elle pria, elle entendit une voix, sortant de la bouche de ce crucifix, qui lui disait ces mots : « Ermengarde, ma fille bien-aimée, » je te prie, sitôt que tu seras de retour en ta ville de » Cologne, d'aller saluer de ma part un crucifix qui » me ressemble, et qui est dans l'église de Saint- » Pierre, au grand autel. »

La comtesse, ayant mis bas son chapeau de pèlerine, remercia le crucifix de l'honneur qu'il lui faisait, et promit de s'acquitter de sa commission. A l'instant, le crucifix détacha son bras cloué à la croix, et lui donna sa bénédiction.

Ermengarde, de retour à Cologne, se rendit à l'église de Saint-Pierre, s'agenouilla devant l'autre crucifix, et lui dit : « Monseigneur, il y a dans l'é- » glise de Saint-Paul, à Rome, un crucifix qui vous » ressemble, lequel m'a chargé, bien expressément, » de vous saluer de sa part. » Incontinent, le crucifix de Cologne baissant et inclinant la tête, lui répondit : « Je te remercie, ma fille bien-aimée (1). »

— A la mort de Luther, tous les démons qui se trouvaient en une certaine ville du Brabant, sortirent des corps qu'ils possédaient ; mais ils y revinrent le lendemain, et comme on leur demandait où ils avaient passé la journée précédente, ils répondirent que, par le commandement de leur prince, ils s'étaient rendus

(1) Vie de Sainte-Ermengarde.

aux funérailles du nouveau prophète. Le valet de Luther , qui assistait à sa mort , déclara , en conformité de ceci , qu'ayant mis la tête à la fenêtre , pour prendre l'air , au moment du trépas de son maître , il aperçut plusieurs esprits hideux et horribles , qui sautaient et dansaient autour de la maison ; et des corbeaux accompagnèrent le corps , en croassant , jusqu'à Wurtemberg (1).

— Saint Corbinian faisait porter le bât à une ourse , et s'en servait pour monture , parce qu'elle avait dévoré son âne.

— Un moine revenait d'une maison suspecte , où il s'introduisait toutes les nuits. Il avait à son retour une rivière à traverser ; Satan renversa le bateau , et le moine fut noyé , lorsqu'il commençait les matines de la Vierge. Deux diables se saisirent de son âme , et furent arrêtés par deux anges , qui la réclamèrent en qualité de chrétienne. « Seigneurs anges , disent les » diables , il est vrai que Dieu est mort pour ses » amis , et ce n'est pas une fable ; mais celui-ci était » du nombre des ennemis de Dieu , et , puisque nous » l'avons trouvé dans l'ordure du péché , nous al- » lons le jeter dans le borbier de l'enfer ; nous se-

(1) *Thyroæus*. — Si ces prodiges ont été inventés par les catholiques , c'est une bien grande gaucherie de leur part ; car enfin pourquoi les diables ont-ils sauté et témoigné tant de joie , à la mort d'un homme que l'église romaine regarde presque comme un envoyé de l'enfer. S'ils ont été inventés par les luthériens , c'est encore une absurdité bien plus pitoyable que de faire escorter par des diables , le convoi d'un prophète envoyé de Dieu parmi les hommes.

» rons bien récompensés de nos prévôts. » Après bien des contestations , les anges proposent de porter le différent au tribunal de la Vierge. Les diables répondent qu'ils prendront volontiers Dieu pour juge , parce qu'il juge selon les lois ; « mais pour la Vierge, » disent-ils , nous n'en pouvons espérer de justice ; » elle briserait toutes les portes de l'enfer , plutôt » que d'y laisser un seul jour celui qui de son vivant » a fait quelque révérence à son image. Dieu ne la » contredit en rien ; elle peut dire que la pie est » noire, et que l'eau trouble est claire ; il lui accorde » tout : nous ne savons plus où nous en sommes ; » d'un ambe , elle fait un terne ; d'un double deux , » un quine ; elle a le dé et la chance : le jour que » Dieu en fit sa mère fut bien fatal pour nous ! » Les diables eurent beau récuser la Vierge , elle jugea le procès , et décida que l'âme du moine rentrerait dans son corps. Il avait été retiré de la rivière et rapporté au couvent , où l'on se disposait à l'enterrer. On fut bien surpris de le voir se relever ; les moines s'enfuirent d'abord, mais, quand ils furent instruits du miracle , ils chantèrent le *Te Deum* (1).

— Un jacobin , prêchant à Venise , le jour d'une grande fête , en l'honneur du rosaire , débitait l'histoire suivante : Un voleur de grand chemin , tuant et assassinant quand l'occasion s'en présentait , était exact à dire tous les jours le rosaire. Un voyageur ,

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres , tome XVIII.

qu'il avait attaqué, se défendit et le tua. Il mourut sans confession, et son corps, dont l'âme ne voulut pas se détacher, fut enterré au pied d'un chêne, par ses camarades. Quelques mois après, saint Dominique apparut en cet endroit, et appela le voleur par son nom. A cette voix, le défunt écarte la terre qui le couvrait, sort de son tombeau, tombe aux pieds de saint Dominique, qui le confesse, l'absout, et emporte son âme en paradis.

Je ne puis voir sans douleur, dit l'auteur des nouveaux mémoires sur l'Italie, un religieux d'un ordre éclairé aller ainsi sur les brisées des saltimbanques de place (1).

— Croiriez-vous, disait un chanoine dans une compagnie, que saint Piat, après avoir eu la tête tranchée, la prit et la porta l'espace de deux lieues ? Il est vrai qu'il eut un peu de peine à se mettre en marche. — Je le crois bien, répondit madame du Deffant, il n'y a, en pareille occasion, que le premier pas qui coûte.

On en conte autant de saint Denis. On ajoute même qu'il s'arrêtait de vingt pas en vingt pas, pour baiser sa tête au front.

MIROIR. — Pythagore défendait de manger des fèves. Il les faisait bouillir, et les exposait quelques

(1) Non seulement ces extravagances déshonorent ceux qui les débitent; mais quelle morale horrible et pernicieuse pour le peuple qui les écoute! Un brigand avec des prières gagnera le ciel; et l'honnête homme avec toutes ses vertus, ne peut attendre que l'enfer, s'il a négligé de prier.

nuits à la lune , jusqu'à ce que , par un grand ressort de magie, elles vinsent à se convertir en sang, dont il se servait pour écrire , sur un miroir convexe, ce que bon lui semblait. Alors , opposant ces lettres à la face de la lune quand elle était pleine , il voyait dans le rond de cet astre tout ce qu'il avait écrit sur la glace de son miroir.

— Lorsque François I^{er}. faisait la guerre à Charles-Quint , un magicien apprenait aux Parisiens ce qui se passait à Milan , en écrivant pareillement sur un miroir convexe les nouvelles de cette ville , et l'exposant à la lune ; de sorte que les Parisiens lisaient dans cet astre ce que portait le miroir (1). Hélas ! ce beau secret est perdu , comme tant d'autres.

MOINE BOURRU. — Le moine bourru est de l'espèce des lutins. On le lâche au temps de l'avent; il roule comme un tonneau dans les campagnes , se promène par les rues en traînant des chaînes , et tord le cou à ceux qui mettent la tête aux fenêtres , vers l'heure de minuit.

MOIS.—*Divinités de chaque mois chez les païens.*
— Junon préside au mois de janvier ; Neptune , au mois de février ; Mars , au mois qui porte son nom ; Vénus , au mois d'avril ; Phœbus , au mois de mai ; Mercure , au mois de juin ; Jupiter , au mois de juillet ; Cérès , au mois d'août ; Vulcain , au mois de

(1) Aporta.

septembre ; Pallas , au mois d'octobre ; Diane , au mois de novembre ; Vesta , au mois de décembre.

Anges de chaque mois. — Janvier est le mois de Gabriel ; février , le mois de Barchiel ; mars , le mois de Machidiel ; avril , le mois d'Asmodel ; mai , le mois d'Ambriel ; juin , le mois de Muriel ; juillet , le mois de Verchiel ; août , le mois d'Hamaliel ; septembre , le mois d'Uriel ; octobre , le mois de Barbiel ; novembre , le mois d'Adnachiél ; décembre , le mois d'Hanaël.

Démons de chaque mois. — Janvier est le mois de Bélial ; février , le mois de Léviathan ; mars , le mois de Satan ; avril , le mois d'Astarté ; mai , le mois de Lucifer ; juin , le mois de Baalberith ; juillet , le mois de Belzébuth ; août , le mois d'Astaroth ; septembre , le mois de Thamuz ; octobre , le mois de Baal ; novembre , le mois d'Hécate ; décembre , le mois de Moloch.

Animaux de chaque mois. — La brebis est consacrée au mois de janvier ; le cheval , au mois de février ; la chèvre , au mois de mars ; le bouc , au mois d'avril ; le taureau , au mois de mai ; le chien , au mois de juin ; le cerf , au mois de juillet ; le sanglier , au mois d'août ; l'âne , au mois de septembre ; le loup , au mois d'octobre ; la biche , au mois de novembre ; le lion , au mois de décembre.

Oiseaux de chaque mois. — Le paon est consacré au mois de janvier ; le cygne , au mois de février ; le pivert , au mois de mars ; la colombe , au mois d'avril ; le coq , au mois de mai ; l'ibis , au mois de

juin ; l'aigle , au mois de juillet ; le moineau , au mois d'août ; l'oie , au mois de septembre ; la chouette , au mois d'octobre ; la corneille , au mois de novembre ; l'hirondelle , au mois de décembre.

Arbres de chaque mois. — Le peuplier est l'arbre de janvier ; l'orme, de février ; le noisetier , de mars ; le myrte , d'avril ; le laurier , de mai ; le coudrier, de juin ; le chêne , de juillet ; le pommier , d'août ; le buis , de septembre ; l'olivier , d'octobre ; le palmier , de novembre ; le pin , de décembre.

Table des jours heureux et des jours malheureux de chaque mois.

Janvier ; jours heureux : le 4 , le 19 , le 27 , le 31.

Jours malheureux : le 13 , le 23.

Février ; jours heureux : le 7 , le 8 , le 18.

Jours malheureux : le 2 , le 10 , le 17 , le 21.

Mars ; jours heureux : le 3 , le 9 , le 12 , le 14 , le 16.

Jours malheureux : le 13 , le 19 , le 23 , le 28.

Avril ; jours heureux ; le 5 , le 27.

Jours malheureux : le 10 , le 20 , le 29 , le 30.

Mai ; jours heureux : le 1 , le 2 , le 4 , le 6 , le 9 , le 14.

Jours malheureux : le 10 , le 17 , le 20.

Juin ; jours heureux : le 3 , le 5 , le 7 , le 9 , le 12 , le 23.

Jours malheureux : le 4 , le 20.

Juillet ; jours heureux : le 2 , le 6 , le 10 , le 23 , le 30.

Jours malheureux : le 5 , le 13 , le 27.

Août ; jours heureux : le 5 , le 7 , le 10 , le 14 , le 19.

Jours malheureux : le 2 , le 13 , le 27 , le 31.

Septem. ; jours heureux : le 6, le 10, le 15, le 18, le 30.

Jours malheureux : le 13, le 16, le 22, le 24.

Octobre ; jours heureux : le 13, le 16, le 20, le 31.

Jours malheureux : le 3, le 9, le 27.

Novembre ; jours heureux : le 3, le 13, le 23, le 30.

Jours malheureux : le 6, le 25.

Décembre ; jours heureux : le 10, le 20, le 29.

Jours malheureux : le 15, le 28, le 31.

— Plusieurs *savans* prétendent que cette table fut donnée à Adam par un ange, et qu'elle était la règle de sa conduite ; il ne semait ni ne transplantait rien que dans les jours heureux, et tout lui réussissait (1). *Si les cultivateurs et autres personnes suivaient ses traces, l'abondance, la prospérité et le bonheur leur feraient passer d'heureux jours, et toutes leurs entreprises et désirs s'accompliraient à leur satisfaction. (Voyez Jours.)*

MOLOCH. — Prince du pays des larmes, membre du conseil infernal.

Il était adoré par les Ammonites, sous la figure d'une statue de bronze, assise sur un trône de même métal, ayant une tête de veau surmontée d'une couronne royale. Ses bras étaient étendus pour recevoir les victimes humaines : on lui sacrifiait des enfans (2). Dans Milton, Moloch est un démon terrible, *couvert des pleurs des mères et du sang des enfans.*

(1) Il paraîtrait par là qu'Adam comptait les mois comme nous ; cependant l'année des Juifs était lunaire.

(2) *Offerebant quoque horrendo numini semen generationis.*

MONDE. —

Extitit ante, chaos....

HESIOD.

Tous les écrivains sensés, et avec eux tous les peuples se sont accordés pour donner au monde une origine non éloignée. L'histoire et la Bible nous apprennent que le monde ne peut avoir plus de six mille ans ; et rien dans les arts, dans les monumens, dans la civilisation des anciens peuples, ne contredit cette époque vraisemblable de la création. Quelques sophistes ont voulu établir le système de l'éternité du monde ; d'autres ont prétendu que le monde était fait par le hasard (1) ; mais la main de Dieu paraît trop clairement dans les chefs-d'œuvre de la nature, pour qu'on puisse croire, avec quelque raison, que le monde se soit fait de lui-même. Une montre, dit Voltaire, est l'ouvrage d'un horloger ; une belle statue ne peut se faire que par l'art d'un habile sculpteur (2) ; une musique harmonieuse annonce des musiciens ; et le monde, si admirable, se serait produit par une cause aveugle et sans puissance !...

Création du monde selon la Bible.— Dieu créa le monde en six jours. Dans les cinq premiers, il fit la lumière, les astres, le firmament, la terre, les plan-

(1) Ceux qui regardent le hasard comme l'auteur de toutes choses, reconnaissent un Dieu, en voulant nier son existence ; parce que si le hasard a été assez puissant pour créer le monde, il est DIEU même, défiguré sous un nom chimérique.

(2) Fénelon.

tes et les animaux. Le sixième, il fit l'homme et la femme, pour régner sur toute la nature, et leur commanda de multiplier leur espèce (1).

Extrait d'un fragment de Sanchoniaton (2). — Le très-haut et sa femme habitaient le sein de la lumière. Ils eurent un fils beau comme le ciel, dont il porta le nom, et une fille belle comme la terre, dont elle porta le nom. Le très-haut mourut, tué par des bêtes féroces, et ses enfans le déifièrent.

Le Ciel, maître de l'empire de son père, épousa la Terre, sa sœur, et en eut plusieurs enfans, entre autres *Ilus*, ou Saturne. Il prit encore soin de sa postérité, avec quelques autres femmes; mais la Terre en témoigna tant de jalousie qu'ils se séparèrent.

Néanmoins le Ciel revenait quelquefois à elle, et l'abandonnait ensuite de nouveau, ou cherchait à détruire les enfans qu'elle lui avait donnés. Mais quand Saturne fut grand, il prit le parti de sa mère, et la protégea contre son père, avec le secours d'Hermès, son secrétaire. Saturne chassa son père, et

(1) Genèse; chap. 1 et 2.

(2) Sanchoniaton est, à ce que l'on croit, le plus ancien de tous les écrivains non inspirés. Il était de Bérythe, en Phénicie. Il avait écrit, en phénicien, une histoire divisée en neuf livres, dans laquelle il exposait la théologie et les antiquités de son pays. Philon de Biblos en fit, sous l'empereur Adrien, une version grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans Porphire et Eusèbe. On ne sait pas précisément dans quel temps Sanchoniaton vécut. Tous les savans orthodoxes reconnaissent qu'il était postérieur à Moïse, et ceux qui lui donnent le plus d'antiquité le font remonter jusqu'à Gédéon.

régna en sa place. Ensuite, il bâtit une ville, et se défiant de *Sadid*, l'un de ses fils, il le tua, et coupa la tête à sa fille, au grand étonnement des dieux.

Cependant le Ciel, toujours fugitif, envoya trois de ses filles à Saturne pour le faire périr; mais ce prince les fit prisonnières, et les épousa. A cette nouvelle, le père en détacha deux autres, que Saturne épousa pareillement. Quelques temps après, Saturne ayant tendu des embûches à son père, le mutila, et l'honora ensuite comme un Dieu, quand il eût rendu l'âme.

Tels sont les divins exploits de Saturne; tel fut l'âge d'or. Astarté-la-Grande régna alors dans le pays par le consentement de Saturne; elle porta sur sa tête une tête de taureau, pour marque de sa royauté, etc. (1).

Théogonie d'Hésiode. — Au commencement était le chaos, ensuite la terre, le tartare, et l'amour, le plus beau des dieux. Le chaos engendra l'érebe et la nuit, de l'union desquels naquirent le jour et la lumière. La terre produisit alors les étoiles, les montagnes et la mer. Bientôt, unie au ciel, elle enfanta l'Océan, Hypérion, Japet, Rhéa, Phœbé, Thétis, Mnémosine, Thémis et Saturne, ainsi que les cyclo-

(1) Le savant auteur du *Monde primitif* trouve la clef de ce morceau dans l'agriculture; d'autres en cherchent l'explication dans l'astronomie; ceux-ci n'y voyent que les opinions religieuses des Phéniciens, touchant l'origine du monde; ceux-là y croient voir l'histoire dénaturée des premiers princes du pays, etc.

pes, et les géans Briarée et Gygès, qui avaient cinquante têtes et cent bras. A mesure que ses enfans naissaient, le Ciel les enfermait dans le sein de la terre. La Terre, irritée, fabriqua une faux qu'elle donna à Saturne. Celui-ci en frappa son père, et du sang qui sortit de cette blessure naquirent les géans et les furies. Saturne eut de Rhéa, son épouse et sa soeur, Vesta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune et Jupiter. Ce dernier, sauvé de la dent de son père, qui mangeait tous ses enfans, fut élevé dans une caverne, et par la suite, fit rendre à Saturne ses oncles, qu'il tenait en prison, ses frères, qu'il avait avalés, le chassa du ciel, et, la foudre à la main, devint le maître des dieux et des hommes.

Origine du monde, selon les Chaldéens. — Oanès, fils de la Mer, avait deux têtes, (une tête de poisson sur une tête d'homme), une longue queue de poisson, et deux pieds difformes. Il passait la nuit dans le sein de la mer, et demeurait le jour avec les hommes qu'il instruisait; voici ce qu'il leur apprit sur leur origine.

Il y eut un temps où tout n'était que ténèbres et limon: ce limon était plein de monstres de diverses formes. *Omoréa* était alors la maîtresse de cet univers. *Bel* la divisa en deux; la moitié de son corps fit le ciel, l'autre la terre; ensuite il tua tous les monstres, et arrangea l'univers. Après quoi, pour peupler la terre, *Bel* se fit couper la tête, et le sang qui coula de la plaie, mêlé avec le limon, engendra les hommes et les animaux. Enfin, *Bel* forma les as-

tres et les planètes, et acheva la production de tous les êtres.

— Les Égyptiens faisaient naître l'homme et les animaux, du limon échauffé par le soleil.

Les Phéniciens disaient encore que le soleil, la lune et les astres ayant paru, le Limon, fils de l'Air et du Feu, enfanta tous les animaux; que les premiers hommes habitaient la Phénicie; qu'ils furent d'une grandeur démesurée, et donnèrent leur nom aux montagnes du pays; que bientôt ils adorèrent deux pierres, l'une consacrée au Vent, l'autre au Feu, et leur immolèrent des victimes. Mais le Soleil fut toujours le premier et le plus grand de leurs dieux.

— Tous les peuples anciens faisaient remonter très-haut leur origine, et chaque nation se croyait la première sur la terre. Quelques peuples modernes ont la même ambition: les Chinois se disent bien antérieurs au déluge; et les Japonais soutiennent que les dieux, dont ils sont descendus, ont habité leur pays plusieurs millions d'années avant le règne de *Sin-Mu*, véritable fondateur de leur monarchie (1).

— Origène prétend que Dieu a toujours créé, par succession, des mondes infinis, et les a ruinés au temps déterminé par sa sagesse; à savoir, le monde élémentaire, de sept en sept mille ans, et le monde céleste, de quarante-neuf en quarante-neuf mille ans, réunissant auprès de lui tous les esprits bienheureux, et laissant reposer la matière l'espace de mille

(1) Six cent soixante ans avant J.-C.

ans , puis renouvelant toutes choses. Le monde élémentaire doit durer six mille ans , ayant été fait en six jours , et se reposer le septième millénaire , pour le repos du septième jour ; et, comme la cinquantième année était le grand jubilé chez les Hébreux , le cinquantième millénaire doit être le millénaire du repos pour le monde céleste.

Il n'est point parlé , dans la Bible , de la création des anges , parce qu'ils étaient restés immortels , après la ruine des mondes précédens.

Il serait étrange , en effet , suivant le même théologien , que depuis tant de millions d'années , depuis l'éternité , Dieu se fût avisé , pour la première fois , il y a seulement cinq ou six mille ans , de faire ce monde qui doit bientôt périr.

— Aristarque avait prédit que le monde durerait deux mille quatre cent quatre-vingt-quatre ans ; et Darétès , cinq mille cinq cent cinquante-deux. Hérodote prédit qu'il durerait dix mille huit cents ans ; Dion , treize mille neuf cent quatre-vingt-quatre ; Orphée , cent vingt mille ; Cassandre , un million huit cent mille.

— Un Espagnol , nommé Arnauld , avait prédit , par des conséquences tirées des divers aspects des astres , que la venue de l'Antechrist était indubitable pour l'an 1345 , et la fin du monde pour l'an 1395.

Jean Hilten , cordelier allemand , mort en 1502 , avait prédit que les Turcs règneraient , en 1600 , dans l'Italie et dans l'Allemagne , et que le monde finirait en 1651.

Wistons , savant Anglais qui voulait éclaircir l'Apocalypse par l'algèbre et la géométrie, avait conclu, après bien des supputations , que Jésus-Christ reviendrait sur la terre en 1715 , ou au plus tard en 1716 , pour convertir les Juifs et commencer un règne visible de mille ans.

MONTAGNARDS. — Les montagnards , ou démons des montagnes , font leur séjour dans les mines qui sont sous les rochers ; ils sont cruels, et horribles à voir ; ils incommodent et tourmentent incessamment les mineurs. Ils apparaissent ordinairement, petits , ayant à peine trois pieds de haut, avec un air de vieillesse , vêtus d'une camisole et d'un tablier de cuir , comme les ouvriers qui travaillent aux mines , dont ils prennent souvent la figure (1).

Quelques-uns donnent aux gnomes le nom de montagnards ; ceux-là sont d'un naturel tout différent de celui des démons. (Voyez *Gnomes.*)

MORT. —

Le pauvre , en sa cabane où le chaume le couvre ,

Est soumis à ses lois ,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ,

N'en défend pas nos rois.

MALHERBE.

— La mort , si poétique parce qu'elle touche aux choses immortelles , si mystérieuse à cause de son

(1) Le monde enchanté

silence , devait avoir mille manières de s'énoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par le tintement d'une cloche qui sonnait d'elle-même ; tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît , près de quitter la terre , trouvait une couronne d'épine blanche sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle son fils dans un pays lointain , elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient le pressentiment , ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri , sortant du tombeau , se présentait à son ami , lui recommandait de dire des prières , pour le racheter des flammes , et le conduire à la félicité des élus (1). (Voyez *Revenans.*)

— De tous les spectres de ce monde , la mort est le plus effrayant. Dans une année d'indigence , un paysan se trouvait au milieu de quatre petits enfans qui portent leurs mains à leurs bouches , qui demandent du pain , et à qui il n'a rien à donner.... Le désespoir s'empare de lui ; il saisit un couteau ; il égorge les trois aînés ; le plus jeune , qu'il allait frapper aussi , se jette à ses pieds et lui crie : « Mon papa , ne me » tuez pas , je n'ai plus faim. »

— Dans les armées des Perses , quand un simple soldat était malade à l'extrémité , on le portait dans quelque forêt prochaine , avec un morceau de pain ,

(1) M. de Châteaubriand.

un peu d'eau, et un bâton, pour se défendre contre les bêtes sauvages, tant qu'il en aurait la force. Ces malheureux étaient ordinairement dévorés. S'il en échappait quelqu'un qui revint chez soi, tout le monde fuyait devant lui, comme si c'eût été un démon ou un fantôme; et on ne lui permettait de communiquer avec personne, qu'il n'eût été purifié par les prêtres. On était persuadé qu'il devait avoir eu de grandes liaisons avec les démons, puisque les bêtes ne l'avaient pas mangé, et qu'il avait recouvré ses forces, sans aucun secours (1).

— Quand le roi des Tartares mourait, on mettait son corps embaumé dans un chariot, et on le promenait dans toutes ses provinces. Il était permis à chaque gouverneur de lui faire quelque outrage, pour se venger du tort qu'il en avait reçu. Par exemple, ceux qui n'avaient pu obtenir audience maltrahaient les oreilles, qui leur avaient été fermées; ceux qui avaient été indignés contre ses débauches, s'en prenaient aux cheveux, qui étaient sa principale beauté, et lui faisaient mille huées, après l'avoir rasé, pour le rendre laid et ridicule; ceux qui se plaignaient de sa trop grande délicatesse, lui déchiraient le nez, croyant qu'il n'était devenu efféminé que parce qu'il avait trop aimé les parfums. Ceux qui décriaient son gouvernement lui brisaient le front, d'où étaient sorties toutes ses ordonnances tyranniques; ceux qui en avaient reçu quelque violence lui mettaient les

(1) Hérodote.

bras en pièces. Après qu'on l'avait ramené au lieu où il était mort, on le brûlait avec la plus belle de ses maîtresses, son échanson, son cuisinier, son écuyer, un palefrenier, quelques chevaux, et cinquante esclaves (1).

Les Égyptiens pareillement, avant de rendre à leurs rois les honneurs funèbres, les jugeaient devant le peuple, et les privaient de sépulture, s'ils s'étaient conduits en tyrans.

— Quand les Gaulois brûlaient leurs morts, ils plaçaient auprès d'eux les choses nécessaires à la vie; ils leur écrivait des lettres et les jetaient dans le bûcher, persuadés qu'ils étaient, qu'elles leur seraient rendues. Quelques-uns prêtaient de l'argent, dit Valère-Maxime, sur promesse qu'on leur en tiendrait compte dans l'autre monde.

— Les Chinois croient que les morts reviennent en leur maison, une fois tous les ans, la dernière nuit de l'année. Pendant toute cette nuit, ils laissent leur porte ouverte, afin que leurs parens trépassés puissent entrer aussitôt qu'ils arriveront; et cependant, ils leur préparent fort proprement des lits, mettant aussi dans la chambre un bassin plein d'eau, pour qu'ils puissent se laver les pieds; et toutes les choses dont ils pourraient avoir besoin. Ils attendent, en silence, jusqu'à minuit. Alors, les supposant arrivés, ils leur font compliment, allument des cierges, brûlent des odeurs, et les prient, en leur fai-

(1) Muret.

sant de profondes révérences, de ne pas oublier leurs enfans, et de leur obtenir des dieux, la force, la santé, les biens et une longue vie. Ceux qui négligeraient cette cérémonie ridicule, craindraient continuellement que les morts ne les vinssent tourmenter.

— Les Japonais témoignent la plus grande tristesse pendant la maladie d'un des leurs, et la plus grande joie à sa mort. Ils s'imaginent que les maladies sont des démons invisibles ; et très-souvent, ils présentent requête contre elles, dans les temples. Cette requête est toujours suivie d'un bon succès ; car si le malade guérit, ils ne doutent pas que ce démon injuste n'ait été privé de sa charge ; et s'il meurt, comme ils sont persuadés que le mort est aussitôt mis au rang des dieux, ils espèrent qu'il se vengera hautement de ce petit compagnon, qui a osé le tourmenter pendant sa vie.

— Les Indiens, et surtout les Japonais, poussent quelquefois si loin la vengeance, qu'ils ne se contentent pas de faire périr leur ennemi ; mais ils se donnent encore la mort, pour aller l'accuser devant leur dieu, et le prier d'embrasser leur querelle ; quelquefois des veuves, non contentes d'avoir bien tourmenté leur mari pendant sa vie, se poignent, pour avoir le plaisir de le faire enrager après sa mort.

— Quand un Caraïbe est mort, ses compagnons viennent visiter le corps, et lui font mille questions ridicules, accompagnées de reproches sur ce qu'il s'est laissé mourir, comme s'il eût dépendu de lui de vivre plus long-temps : « Tu pouvais faire si bonne chère !

» il ne te manquait ni manioc , ni patates, ni ananas ;
 » d'où vient donc que tu es mort ?.... tu étais si consi-
 » déré dans ce monde, chacun avait de l'estime pour
 » toi, chacun t'honorait; pourquoi donc es tu mort?...
 » Tes parens t'accablaient de caresses; ils avaient tant
 » de soin que tu fusses content ; ils ne te laissaient
 » manquer de rien ; dis nous donc pourquoi tu es
 » mort ?.... tu étais si nécessaire au pays , tu t'étais
 » signalé dans tant de combats ; tu nous mettais à
 » couvert de toutes les insultes de nos ennemis ; d'où
 » vient donc que tu es mort » ?....

Ensuite , on l'assied dans une fosse ronde , et on
 l'y laisse pendant dix jours sans l'enterrer ; ses com-
 pagnons lui apportent tous les matins à manger et à
 boire ; mais enfin, voyant qu'il ne veut point revenir
 à la vie , ni toucher à ces viandes , ils les lui jettent
 sur la tête , et ayant comblé la fosse , ils font un grand
 feu , autour duquel ils dansent, avec des hurlemens
 épouvantables.

— Les Turcs, en enterrant les morts, leur laissent
 les jambes libres , pour qu'ils puissent se mettre à
 genoux, quand les anges viendront les examiner; car
 ils croient qu'aussitôt que le mort est dans la fosse ,
 son âme revient dans son corps , et que deux anges
 horribles se présentent à lui , et lui demandent : quel
 est ton dieu , ta religion , et ton prophète ? S'il a bien
 vécu , il répond : *Mon dieu est le vrai dieu , ma reli-
 gion est la vraie religion , et mon prophète est Maho-
 met.* Alors , on lui amène une belle créature , qui
 n'est autre chose que ses belles actions , pour le

divertir jusqu'au jour du jugement, où il entre en paradis. Mais, si le défunt est coupable, il tremble de peur, et ne peut répondre juste. C'est pourquoi les anges noirs le frappent aussitôt avec une massue de feu, et l'enfoncent si rudement dans la terre, que tout le sang qu'il a pris de sa nourrice s'écoule par le nez. Là-dessus, vient une vilaine créature, (ses mauvaises actions,) qui le tourmente jusqu'au jour du jugement, où il entre en enfer. C'est pour délivrer le mort de ces anges noirs, que les parens lui crient sans cesse : *N'ayez pas peur, et répondez bravement.*

Ils font une autre distinction des bons et des méchans, qui n'est pas moins ridicule. Ils disent qu'au jour du jugement, Mahomet viendra dans la vallée de Josaphat, pour voir si Jésus-Christ jugera bien les hommes ; qu'après le jugement il prendra la forme d'un mouton blanc, que tous les Turcs se cacheront dans sa toison, changés en petite vermine, qu'il se secouera alors, et que tous ceux qui tomberont, seront damnés, tandis que tous ceux qui resteront seront sauvés, parce qu'il les mènera en paradis.

Plusieurs docteurs musulmans racontent un peu différemment la chose : au jugement dernier, Mahomet se trouvera à côté de Dieu, monté sur l'Al-Borak, et couvert d'un manteau fait des peaux de tous les chameaux qui auront porté à la Mecque le présent que chaque sultan y envoie, à son avènement à l'empire. Les âmes des bienheureux musulmans se transformeront en puces, qui s'attacheront aux poils du

manteau du prophète ; et Mahomet les emportera dans son paradis, avec une rapidité prodigieuse ; il ne sera plus question alors que de se bien tenir , car les âmes qui s'échapperont, soit par la rapidité du vol , ou autrement, tomberont dans la mer où elles nageront éternellement.

— Parmi les Juifs modernes , aussitôt que le malade est abandonné des médecins, on fait venir un rabbin, accompagné, pour le moins, de dix personnes. Le Juif répare le mal qu'il a pu faire ; puis il change de nom, pour que l'ange de la mort, qui doit le punir, ne le reconnaisse plus ; ensuite, il donne sa bénédiction à ses enfans, s'il en a , et reçoit celle de son père, s'il ne l'a pas encore perdu.

De ce moment, on n'ose plus le laisser seul, de peur que l'ange de la mort, qui est dans sa chambre, ne lui fasse quelque violence. Ce méchant esprit, disent-ils, avec l'épée qu'il a en sa main, paraît si effroyable, que le malade en est tout épouvanté. De cette épée qu'il tient toujours nue sur lui, découlent trois gouttes d'une liqueur funeste : la première qui tombe lui donne la mort, la seconde le rend pâle et difforme, la dernière le corrompt et le fait devenir puant et infect.

Aussitôt que le malade expire, les assistans jettent par la fenêtre toute l'eau qui se trouve dans la maison : ils la croient empoisonnée, parce que l'ange de la mort y a trempé son épée, après avoir tué le malade, pour en ôter le sang. Tous les voisins, dans la même crainte, en font autant. Quant à cet ange

redoutable, les Juifs racontent qu'il était autrefois bien plus méchant encore ; mais que, par la force du grand nom de Dieu, les rabbins le lièrent un jour et lui crévèrent l'œil gauche, d'où vient que, ne voyant plus si clair, il ne saurait plus faire tant de mal.

— La plupart des femmes de distinction, dans le royaume de Juïda, quand elles sont au lit de la mort, achètent deux ou trois jeunes et jolies esclaves, pour être filles de joie, dans tel ou tel canton : cette libéralité passe pour une action pieuse, et dont elles seront récompensées dans l'autre monde. (Voyez *Deuil, Funérailles, etc.*)

MOUCHE. — Le diable apparaît quelquefois en forme de mouche, ou de papillon. On le vit sortir sous la figure d'une mouche, de la bouche d'un démoniaque de Laon (1). Les démonomanes appellent Belzébuth *Seigneur des mouches*.

— Kunibert, roi des Lombards, s'entretenant, avec son grand écuyer, du dessein qu'il avait de faire mourir deux seigneurs lombards, nommés *Aldon* et *Granson*, était vivement importuné par une grosse mouche. Après l'avoir chassée à plusieurs reprises, le roi prit un couteau pour la tuer, et lui coupa seulement une patte. La mouche disparut ; et, un instant après, un homme apparut aux deux seigneurs, avec une jambe de bois, et les engagea à fuir, en les aver-

(1) Le Loyer.

tissant du projet que le roi formait contre eux ; ce qui fit croire que cette mouche était un diable (1).

MULLIN. — Démon d'un ordre inférieur ; premier valet de chambre de Belzébuth.

Il y a aussi un certain *Maître Jean-Mullin*, qui est le lieutenant du grand-maître des sabbats.

MURAILLE DU DIABLE. — C'est cette fameuse muraille qui séparait autrefois l'Angleterre de l'Ecosse, et dont il subsiste encore diverses parties, que le temps n'a pas même altérées. La force du ciment et la dureté des pierres ont persuadé aux habitans des lieux voisins qu'elle a été bâtie de la main du diable ; et les plus superstitieux ont grand soin d'en recueillir jusqu'aux moindres débris, qu'ils mêlent dans les fondemens de leurs maisons, pour leur communiquer la même solidité.

— Un jardinier écossais, ouvrant la terre dans son jardin, trouva une pierre d'une grosseur considérable, sur laquelle on lisait, en caractères du pays, qu'elle était là, pour la sûreté des murs du château et du jardin, et qu'elle y avait été apportée de la grande muraille, dont elle avait fait autrefois partie ; mais qu'il serait aussi dangereux de la remuer, qu'il y aurait d'avantage à la laisser à sa place.

Le seigneur de la maison, moins crédule que ses ancêtres, voulut la faire transporter dans un autre

(1) Le diacre Paul.

endroit , pour l'exposer à la vue , comme un ancien monument. On entreprit de la faire sortir de terre , à force de machines , et on en vint à bout , comme on l'aurait fait d'une pierre ordinaire. Elle demeura sur le bord du trou pendant que la curiosité y fit descendre , non-seulement le jardinier et plusieurs domestiques , mais les deux fils du gentilhomme , qui s'amuserent quelques momens à creuser encore le fond. La pierre fatale , qu'on avait négligé apparemment de placer dans un juste équilibre , prit ce temps pour retomber au fond du trou , et écrasa tous ceux qui s'y trouvaient.

Ce n'était là que le prélude des malheurs que devait causer cette pierre. La jeune épouse de l'aîné des deux frères apprit bientôt ce qui venait d'arriver. Elle courut au jardin , avec le transport d'une amante qui n'a plus rien à ménager ; et elle y arriva dans le temps que les ouvriers s'empressaient de lever la pierre , avec quelque espérance de trouver un reste de vie aux infortunés qu'elle couvrait. Ils l'avaient levée à demi , et l'on s'aperçut en effet , à quelques mouvemens , qu'ils respiraient encore , lorsque l'imprudente épouse , perdant tout soin d'elle-même , se jeta si rapidement sur le corps de son mari , que les ouvriers , saisis de son action , lâchèrent malheureusement les machines qui soutenaient la pierre , et l'ensevelirent ainsi avec les autres.

Cet accident confirma plus que jamais la superstition des Écossais ; on ne manqua pas de l'attribuer à quelque pouvoir , établi pour la conservation du

mur d'Écosse, et de toutes les pierres qui en sont détachées.

MURMUR. — Comte de l'empire infernal; démon de la musique. Il se montre sous la forme d'un grand soldat, à cheval sur un vautour, et précédé d'une multitude de trompettes.

MUSIQUE CÉLESTE. — Entre plusieurs découvertes surprenantes que fit Pythagore, on admire surtout cette musique céleste que lui seul entendait. Il trouvait les sept tons de la musique, bien comptés, dans la distance qui est entre les planètes : de la terre à la lune, un ton ; de la lune à mercure, un demi-ton ; de mercure à vénus, un demi-ton ; de vénus au soleil, un ton et demi ; du soleil à mars, un ton ; de mars à jupiter, un demi-ton ; de jupiter à saturne, un demi-ton ; et de saturne au zodiaque, un ton et demi.

C'est à cette musique des corps célestes qu'est attachée l'harmonie de toutes les parties qui composent l'univers. Nous autres, dit Léon l'Ébreu, nous ne pouvons entendre cette musique, parce que nous en sommes trop éloignés, ou bien parce que l'habitude continuelle de l'entendre fait que nous ne nous en apercevons point ; comme ceux qui habitent près de la mer ne s'aperçoivent point du bruit des vagues, parce qu'ils y sont accoutumés. (Voyez *Planètes.*)

N.

NABARUS, autrement CERBÈRE. — Marquis du sombre empire. Il se montre sous la figure d'un corbeau. Sa voix est rauque. Il donne l'éloquence, l'amabilité, et enseigne les beaux-arts (1).

NAINS. — Aux noces d'un certain roi de Bavière, on vit un nain, si petit, qu'on l'enferma dans un pâté, armé d'une lance et d'une épée. Il en sortit, au milieu du repas, sauta sur la table, la lance en arrêt, et excita l'admiration de tout le monde (2).

— La fable dit que les Pygmées n'avaient que deux pieds de hauteur, et qu'ils étaient toujours en guerre avec les grues.

Les Grecs, qui reconnaissaient des géants, pour faire le contraste parfait, imaginèrent ces petits hommes, qu'ils appelèrent pygmées. L'idée leur en vint peut-être de certains peuples d'Éthiopie, appelés *Péchinien*s, nom qui a quelque analogie avec celui de Pygmées. Les Péchiniens étaient d'une petite taille; et, comme les grues se retiraient tous les hivers dans leur pays, ils s'assemblaient pour leur faire peur, et les empêcher de s'arrêter dans leurs champs. Voilà le combat des Pygmées contre les grues.

Ce qu'on dit des Lapons et des habitans de la Nouvelle-Zemble rend possible ce qu'on a cru de la

(1) Wierius.

(2) Johnson; *Taumatographia naturalis*.

petitesse des pygmées. Mais il ne faut pas prendre les choses à la lettre ; car les poètes font les pygmées trop petits , comme ils font les géants trop grands.

Le docteur Swift , dans le conte de Gulliver , fait trouver à son héros des hommes hauts d'un demi-pied , dans l'île de Lilliput ; et Cyrano de Bergerac , dans son Voyage au soleil , dit y avoir vu de jolis petits nains , *pas plus hauts que le pouce.*

NÉCROMANCIE. —

Animas ille evocat orco.

VIRGIL.

La nécromancie est l'art d'évoquer les morts , ou de deviner les choses futures par l'inspection des cadavres.

Il y avait à Séville , à Tolède et à Salamanque , des écoles publiques de nécromancie , dans de profondes cavernes , dont la reine Isabelle , épouse de Ferdinand V , fit murer l'entrée.

NÉCROMANCIENS. —

Dans le sein de la mort , ses noirs enchantemens ,
Vont troubler le repos des ombres ;
Les mânes effrayés quittent leurs monumens.

J.-B. ROUSSEAU.

— Basile , empereur de Constantinople , ayant perdu son fils Constantin , qu'il aimait uniquement , voulut le voir , à quelque prix que ce fût. Il s'adressa à un moine hérétique , nommé Santabarenius , qui ,

après quelques conjurations , lui montra un spectre semblable à son fils (1).

— Une sorcière nécromancienne fit voir pareillement au roi Saül , l'ombre du prophète Samuel, qui lui prédit beaucoup de choses. Menasseh-ben-Israël, dans son second livre de la Résurrection des morts , prétend que la pythonisse ne pouvait pas forcer l'âme de Saül à rentrer dans son corps , et que le fantôme qu'elle évoqua, était tout simplement un démon revêtu de la forme du prophète (2). Cependant il y a une petite circonstance qui embarrasse, c'est que Samuel dit au roi : *Pourquoi troublez-vous mon repos , en me forçant à remonter sur la terre ?* Les uns pensent que l'âme du prophète pouvait seule prononcer ces paroles ; d'autres soutiennent que ces mots *remonter sur la terre* sentent le diable à pleine gorge. Le rabbin Meyer-Gabay, qui est du sentiment des premiers, ajoute que Samuel est un prophète plus grand que bien d'autres, puisqu'après avoir prophétisé pendant sa vie , il prophétisa encore après sa mort , en disant à Saül, devant la sorcière qui le faisait venir : « De-
» main , toi et tes fils, vous viendrez me rejoindre . »
Cràs tu et filii tui mecum erunt. — S'il s'était trouvé,

(1) Michel Glycas.

(2) Menasseh-ben-Israël dit un peu plus loin que Samuel apparut avec ses habits de prophète ; qu'ils n'étaient point gâtés ; et que cela ne doit point surprendre , puisque Dieu conserve les vêtemens aussi-bien que les corps , et qu'autrefois tous ceux qui en avaient les moyens, se faisaient ensevelir en robe de soie, pour être bien vêtus le jour de la résurrection.



dans ces temps-là, un ventriloque tant soit peu habile en fantasmagorie, c'eût été un bien grand sorcier.

— Un roi chrétien, voulant connaître le moment et le genre de sa mort, fit venir un jacobin nécromancien, qui, après avoir dit la messe et consacré l'hostie, fit couper la tête d'un jeune enfant de dix ans, préparé pour cet effet. Ensuite il mit cette tête sur l'hostie; et, après certaines conjurations, il lui commanda de répondre à la demande du prince. Mais la tête ne répondit que ces mots : *Le ciel me vengera* (1)!.... Et aussitôt le roi entra en furie, criant sans cesse : *ôtez-moi cette tête!* Peu après il mourut enragé (2).

NEMBROD, roi d'Assyrie.— Ayant fait bâtir la tour de Babel (3), et voyant, disent les auteurs arabes, que cette tour, à quelque hauteur qu'il l'eût fait élever, était encore loin d'atteindre au ciel, il imagina de s'y faire transporter dans un panier, par quatre énormes vautours. Ces bêtes l'emportèrent en effet

(1) L'original porte : *vim patior*.

(2) Bodin.

(3) La tour de Babel fut élevée, comme on sait, cent vingt ans après le déluge universel. Joseph croit qu'elle fut bâtie par Nembrod; le judicieux D. Calmet a donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages. Le livre du savant juif Jaleus donne à la tour de Babel vingt-sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable, dit Voltaire. Le saint patriarche Alexandre Eutychius assure dans ses annales que soixante-et-douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on sait, l'époque de la confusion des langues.

lui et son panier , mais si haut et si loin , qu'on n'en entendit plus parler depuis.

Ce trait , et une foule de semblables doivent nous apprendre combien l'on doit se défier des ancienne histoires. Chaque peuple , chaque historien les dénature ; et ceux qui nous les ont transmises , les ont accommodées à leur façon. Je parle surtout des choses surnaturelles , et de ces antiques prodiges qu'il ne nous est plus donné de voir. Ceux qui tiennent à l'enfer sont dangereux sans doute ; mais il en est bien d'autres, qui ne sont pas moins ridicules et pernicieux.

NERGAL. — Démon du second ordre ; chef de la police secrète du ténébreux empire ; premier espion honoraire de Belzébuth , sous la surveillance du grand justicier Lucifer.

NOMBRES. — Pythagore trouva dans l'arrangement des nombres quelque chose de divin. Il vit l'influence des rapports de nombres dans la musique , dans la géométrie et le calcul , dans l'astronomie , dans les lois de physique générale , dans la vie des animaux et des plantes. La vénération que les anciens ont toujours eue pour le nombre sept, pour le nombre douze et pour quelques autres , est une suite du sabéisme ou culte des astres.

Les inductions, qu'on aurait tirées du système planétaire des Égyptiens et des Chaldéens , pour la perfection des nombres , dans les usages civils et re-

ligieux, sont d'autant plus fautives que ce système est incomplet, dans l'ordre actuel des connaissances humaines. La lune, qui n'est aujourd'hui qu'un satellite, était pour lors au nombre des planètes; et nous comptons maintenant onze véritables planètes, ce qui devrait faire donner la préférence au nombre onze. Malgré leurs subtiles observations, les peuples de l'Orient n'avaient découvert ni Cérès, ni Pallas, ni Uranus, etc.; soit faute d'instrumens, soit à cause de la durée de leur révolution sidérale, si différente de celle des autres planètes(1). Il est même fort possible que l'on ne s'en tienne pas là et que le nombre des planètes augmente pour nous, à mesure que nous perfectionnerons les moyens de lire dans les cieux: ce qui seul devrait suffire à prouver le néant de l'astrologie judiciaire (2). (Voyez *Musique céleste*, *Planètes*.)

NOSTRADAMUS. — Médecin et astrologue, né en 1503, à Saint-Remy, en Provence; mort à Salon, en 1566.

Nostradamus, las d'exercer la médecine, où il ne faisait rien, prit le métier plus lucratif de charlatan. C'était alors le règne de l'astrologie judiciaire et des prédictions. Le peuple, à force de lui entendre dire qu'il lisait dans les astres, et qu'il était instruit de l'avenir, comme du passé, le crut, quoique Nos-

(1) La révolution d'Uranus, la plus longue de toutes, est de trente mille six cent quatre-vingt-neuf jours, vingt-neuf minutes.

(2) Le docteur Fodéré.

tradamus ne connût ni l'un ni l'autre. Ce qu'il savait le mieux, c'était de mettre à crédit la crédulité populaire.

La meilleure de ses visions est celle qui lui annonça qu'il ferait fortune à ce métier. Il fut comblé de biens et d'honneurs par Catherine de Médicis, par Charles IX, et par le peuple des petits esprits.

Le poëte Jodelle fit ce jeu de mots sur le nom du prophète :

*Nostra damus cùm falsa damus, nam fallere nostrum est ;
Et cùm falsa damus, nil nisi nostra damus.*

Ce n'est point merveille, dit Naudé, si, parmi le nombre de mille quatrains, dont chacun parle toujours de cinq ou six choses différentes, et surtout de celles qui arrivent ordinairement, on rencontre quelquefois un hémistiche, qui fera mention d'une ville prise en France, de la mort d'un grand en Italie, d'une peste en Espagne, d'un monstre, d'un embrasement, d'une victoire, ou de quelque chose de semblable. Ces prophéties ne ressemblent à rien mieux qu'à ce soulier de Théràmène, qui se chaussait indifféremment par toutes sortes de personnes. Et quoique Chavigny, qui a tant rêvé là-dessus, ait prouvé dans son *Janus Français*, que la plupart des prédictions de Nostradamus étaient accomplies, au commencement du dix-septième siècle, on ne laisse pas néanmoins de les remettre encore sur le tapis,

Il en est des prophéties comme des almanachs. Les idiots croient à tout ce qu'ils y lisent, parce que, sur

mille mensonges , ils ont rencontré une fois la vérité (1).

NUMA POMPILIUS. — Second roi de Rome , qui commença de régner , vers l'an du monde 3270.

Il vivait paisiblement à Cures , ville des Sabins , lorsque le bruit de sa sagesse engagea les peuples de Rome à lui offrir le sceptre. Il le refusa long-temps ; mais enfin il se laissa gagner. Devenu roi des Romains , il adoucit leurs mœurs par le culte des dieux , éleva des temples , institua des prêtres , et donna à son peuple des lois assez sages , qu'il disait tenir de la nymphe Égérie. Il bâtit le temple de Janus qui était ouvert pendant la guerre , et fermé pendant la paix. Il fit commencer l'année par le mois de janvier , et remarqua les jours heureux et les jours malheureux (2). Il mourut après un règne de quarante-trois ans.

Numa Pompilius est du très-petit nombre de ceux qui ont fait un usage pardonnable des superstitions. Il avait à dompter des soldats féroces et ignorans , il employa sagement la crainte des dieux et les idées religieuses ; et comme ses lois eussent pu être mépri-

(1) Nostradamus est enterré à Salon , en Provence. Il avait prédit , de son vivant , que son tombeau changerait de place après sa mort. On l'enterra dans une église , l'église a été détruite , le tombeau s'est trouvé dès lors dans un champ ; et le peuple est persuadé , plus que jamais , qu'un homme qui prédit si justé , mérite au moins qu'on le croie.

(1) *Fastos nefastosque dies notavit.*

H. TURSELLINUS.

sées du peuple , il leur donna de l'importance , en les mettant sur le compte d'une divinité. C'était alors le temps ; mais il pouvait fort bien passer sous silence la distinction absurde des jours heureux et des jours malheureux.

Les chroniqueurs superstitieux , qui voyent partout quelque dose de sorcellerie , en font un insigne enchanteur et magicien. Cette nymphe , qui se nommait Égérie , n'était autre chose qu'un démon succube , qu'il s'était rendu familier , comme étant un des plus versés et mieux entendus qui aient jamais existé en l'évocation des diables. Aussi tient-on pour certain que ce fut par l'assistance et l'industrie de ce démon femelle , qu'il fit beaucoup de choses émerveillables et curieuses , pour se mettre en crédit parmi le peuple de Rome , qu'il voulait gouverner à sa fantaisie.

A ce propos , Denis d'Halicarnasse raconte qu'un jour , ayant invité à souper bon nombre de citoyens , il leur fit servir des viandes fort simples et communes , en vaisselle peu somptueuse ; mais , dès qu'il eut dit un mot , sa diablesse le vint trouver , et tout incontinent la salle devint pleine de meubles précieux , et les tables furent couvertes de toutes sortes de viandes exquisés et délicieuses.

Il était si habile en conjurations , qu'il forçait Jupiter à quitter son séjour , et à venir causer avec lui.

Numa Pompilius fut le plus grand sorcier et magicien de tous ceux qui aient porté couronne , dit Delrio , et il avait encore plus de pouvoir sur les diables

que sur les hommes. Il composa des livres de magie, qu'on brûla, quatre cents ans après sa mort.....

NYBBAS. — Démon d'un ordre inférieur, grand paradiste des menus plaisirs de la cour infernale.

Il a aussi l'intendance des visions, des songes, des prophéties et des extases; c'est pourquoi on le traite aux enfers avec assez peu d'égards, le regardant comme bateleur, charlatan, fourbe et *prophétiseur*.

NYMPHES. — (Voyez *Ondins*.)

NYSROCK. — Démon du second ordre, chef de cuisine de Belzébuth, seigneur de la délicate tentation, et des plaisirs de la table. Il est généralement connu et honoré des mortels comme des diables.

O.

ODORAT. — Cardan dit, (au livre XIII de la subtilité,) qu'un odorat excellent est une marque d'esprit, parce que la qualité chaude et sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtile, et que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive et plus féconde. Rien n'est moins sûr que cette assertion; il n'y a point de peuple qui ait si bon nez que les habitans de Nicaragua, les Abaquis, les Iroquois; et on sait de reste qu'ils n'en sont pas plus spirituels.

— Mamurra, selon Martial, ne consultait que son nez, pour savoir si le cuivre qu'on lui présentait, était de Corinthe.

—Marcomarci dit qu'un religieux de Prague distinguait, à l'odorat, les femmes impudiques. Pour acquérir une connaissance si parfaite, il fallait nécessairement que son ministère l'eût souvent rapproché de ces sortes de femmes.

OGRES. — Les ogres étaient des monstres qui tenaient des trois natures, humaine, animale et infernale. Ils n'aimaient rien tant que la chair fraîche, et les petits enfans, qui faisaient leur plus délicieuse pâture.

Les ogres tiennent une place immense dans les contes de fées, et dans la tête des bonnes femmes, qui en tirent un parti admirable pour effrayer les petits enfans, rétrécir leur âme, et les rendre idiots ou pusillanimes.

Ces monstres imaginaires doivent sans doute leur origine à l'opinion qu'on avait autrefois de certains sorciers, qui se changeaient en loups, dans leurs orgies nocturnes, et mangeaient au sabbat, la chair des petits enfans qu'ils pouvaient y conduire. On ajoutait encore que lorsqu'ils en avaient tâté une seule fois, ils en devenaient excessivement friands, et saisissaient avec avidité toutes les occasions de s'en repaître; ce qui est bien le naturel qu'on donne à l'ogre.

— Un de nos vieux compilateurs de prodiges, en fait de sorcelleries, raconte qu'il y avait, au douzième siècle, dans la Lithuanie, un ogre nommé Bolivorax, fameux dans toute la contrée, pour ses

cruautés. Il était la terreur des mères , et l'épouvantail des marmots qu'il escroquait, avec une adresse étonnante , dès qu'ils avaient le malheur de se trouver seuls ; car il avait le pouvoir de se transporter aussi vite que la pensée , d'un bout du pays à l'autre , et son nez , qui était fort bon , l'avertissait exactement du lieu où il pouvait rencontrer sa proie.

Il enleva, un soir , la fille du souverain , gentille et noble pucelle de l'âge de quatorze ans , fiancée au duc de Courlande. Ce duc de Courlande était un galant chevalier , et en même temps , sans qu'il y parût, un habile enchanteur.

Lorsque , de retour dans sa caverne , Bolivorax contempla à son aise le joli morceau qu'il avait en sa puissance , il s'avisa , pour la première fois de sa vie, de s'échauffer en son harnois , et sentit dans son cœur quelques mouvemens d'une passion qu'il ne connaissait point encore. L'objet était friand ; et l'appétit de l'ogre cherchait à éteindre les étincelles de l'amour. Cependant il lui dit galamment , en faisant une grimace épouvantable , qu'il voulait bien se relâcher pour elle de sa rigueur accoutumée , qu'elle était maîtresse de son sort , que , si elle consentait à l'aimer et à le caresser bien tendrement tous les soirs , il en ferait sa femme et la nourrirait grassement ; mais qu'autrement il allait la manger à son souper.

La princesse ne savait comment se tirer de cette situation critique, quand le duc de Courlande, averti par un esprit familier, du lieu qui recélait son amante,

y arriva fort à propos. Il jeta sur l'ogre un sortilège laxatif (1), qui le fit crever en moins d'une heure, ramena sa maîtresse à la cour de son père, et l'épousa le lendemain, pour la garantir de nouveaux méchefs. (Voyez le *Petit Poucet*, et les contes de fées.)

OMBRES. —

Une ombre est toujours ombre; et des nuits éternelles,
Il ne sort point de jours qui ne soient infidèles.

TH. CORNEILLE.

— Les ombres sont les âmes des morts, qui apparaissent aux vivans. Les ombres des hommes morts de mort violente, sont les lémures, qui cherchent à nuire et à effrayer. Les larves, les spectres, les fantômes nocturnes sont les ombres généralement méchantes. Les lares, dont on ne parle plus guère, sont les bonnes âmes. Les mânes sont les ombres des trépassés, qu'on voit errer autour des tombeaux. (Voyez *Fantômes*, *Revenans*, *Spectres*, etc.)

— Les habitans du Royaume de Benin, en Afrique, croient que l'ombre du corps est un être réel, qui nous accompagne sans cesse, qui se rend, à son gré, visible ou invisible, et par qui Dieu est instruit, à notre mort, de nos bonnes et de nos mauvaises actions.

OMPHALOMANCIE. — Divination par le nombril.

(1) En propres termes : une dysenterie bien compliquée.

Les sages-femmes, par les nœuds inhérens au nombril de l'enfant premier-né, devinaient combien la mère en aurait encore après celui-là.

ONDINS, ou NYMPHES.—Esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties de l'eau, qu'ils habitent.

Les mers et les fleuves sont peuplés, disent les cabalistes, de même que le feu, l'air et la terre. Les anciens sages ont nommé *Ondins* ou *Nymphes* cette espèce de peuple. Il y a peu de mâles, et les femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, et les filles des hommes n'ont rien de comparable (1). (Voyez *Cabale*.)

— Un philosophe de Stauffenberg, avec qui une nymphe était entrée en commerce d'immortalité, et dont il avait reçu les plus précieuses faveurs, fut assez malhonnête homme, dit le divin Paracelse, pour aimer une femme..... Comme il dînait, avec sa nouvelle maîtresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avait de lui préférer une femme. Après quoi, la nymphe indignée le fit mourir sur l'heure.

OOMANCIE. — Divination par les œufs.

Les devins voyaient, dans la forme extérieure et dans

(1) Le comte de Gabalis.

les figures intérieures d'un œuf, les secrets les plus impénétrables de l'avenir. Suidas prétend que cette divination fut inventée par Orphée.

OR POTABLE. (Voyez *Alchymie, Pierre philosophale, etc.*)

ORACLES. —

Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?

RACINE.

Les oracles étaient, chez les anciens, ce que sont les devins parmi nous. Mais ils avaient encore plus de crédit et de partisans que n'en ont eu nos sorciers, pour leur habileté à connaître le passé, le présent et l'avenir.

Cependant, toute la différence qu'il y a entre ces deux espèces de charlatanisme, c'est que les oracles se disaient les interprètes des dieux, et que nos sorciers passaient pour inspirés des diables. On honorait infiniment les premiers; on brûlait les seconds, sans miséricorde. Les-uns et les autres n'ont dû leur renommée qu'à quelques prédictions que le hasard a pris soin d'accomplir, ou à certains secrets qui n'étaient pas connus de tout le monde.

— Le célèbre Kirker, dans le dessein de détromper les gens superstitieux, sur les différens prodiges attribués à l'oracle de Delphes, avait imaginé un tuyau, adapté avec tant d'art à une figure automate, que, quand quelqu'un parlait, un autre entendait, dans une chambre éloignée, ce qu'on venait de dire,

et répondait par ce même tuyau , qui faisait ouvrir la bouche et remuer les lèvres de l'automate. Il supposa , en conséquence , que les prêtres du paganisme , en se servant des ces tuyaux , faisaient accroire aux sots que l'idole satisfaisait à leurs questions.

—L'oracle de Delphes est le plus fameux de tous. Il était situé sur un côté du Parnasse , coupé de mille sentiers taillés dans le roc , entouré de rochers qui répétaient mille fois le son d'une seule trompette. Un berger le découvrit, en remarquant que ses chèvres étaient enivrées de la vapeur que produisait une grotte, autour de laquelle elles paissaient (1). La prêtresse rendait ses oracles , assise sur un trépied d'or , au-dessus de cette cavité ; la vapeur qui en sortait la faisait entrer dans une sorte de délire effrayant, qu'on prenait pour un enthousiasme divin.

Les oracles, de la Pythie n'étaient autre chose qu'une inspiration démoniaque , dit Le Loyer , et ne procédaient point d'une voix humaine. Dès qu'elle entrait en fonction, le visage de la Pythie s'altérait , sa gorge s'enflait, *sa poitrine pantoisait et haletait sans cesse ; elle ne ressentait rien que rage, elle branlait et croulait la tête , faisait la roue du cou , pour parler comme le poète Stace, mouvait et agitait tout le corps, et rendait ses réponses, assise sur le trépied delphique, Ore illo, cujus nomen verecundia tacet* (2).

(1) Diodore de Sicile.

(2) Les oracles qui sortaient par cet organe indécent , étaient rendus par les salamandres, dit le comte de Gabalis, parce qu'étant de nature ignée, ils se plaisent dans les lieux chauds....

— Les prêtres de Dodone disaient que deux colombes étaient venues d'Égypte dans leur forêt, parlant le langage des hommes ; et qu'elles avaient commandé d'y bâtir un temple à Jupiter, qui promettait de s'y trouver et d'y rendre des oracles (1).

Pausanias dit que des filles miraculeuses se changeaient en colombes, et, sous cette forme, rendaient les oracles célèbres des colombes de Dodone. Les chênes parlaient dans cette forêt merveilleuse ; et on y voyait une statue qui répondait à ceux qui la consultaient, en frappant avec une verge, sur des chaudrons d'airain, laissant à ses prêtres le soin d'expliquer à leur guise, les sons prophétiques qu'elle produisait.

— Le bœuf Apis, dans lequel l'âme du grand Osiris s'était retirée, était regardé chez les Égyptiens comme un oracle. En le consultant, on se mettait les mains sur les oreilles, et on les tenait bouchées, jusqu'à ce qu'on fût sorti de l'enceinte du temple ; alors on prenait pour réponse du dieu la première chose qu'on entendait.

— Les oracles présentaient ordinairement un double sens, qui sauvait l'honneur du dieu, et leur donnait un air de vérité, mais de vérité cachée au milieu du mensonge que peu de gens avaient l'esprit de voir.

Un père demandait à Apollon quels précepteurs il devait donner à son fils ? *Homère et Pythagore*, répondit le dieu. L'enfant mourut, quelques jours après ; et le père, superstitieux et crédule, prit soin

(1) Peucer.

lui-même de justifier la prêtresse, et de reconnaître le sens de l'oracle : son fils devait mourir, disait-il, puisque Apollon lui avait choisi pour maîtres deux hommes morts.

— Le thasien Théagènes avait remporté quatorze cents couronnes en différens jeux; de sorte qu'après sa mort on lui éleva une statue, en mémoire de ses victoires. Un de ses ennemis allait souvent insulter cette statue, qui tomba sur lui et l'écrasa. Ses enfans, conformément aux lois de Dracon, qui permettaient d'avoir action, même contre les choses inanimées, quand il s'agissait de punir l'homicide, poursuivirent la statue de Théagènes, pour le meurtre de leur père, et elle fut condamnée à être jetée dans la mer. Les Thasiens furent, peu après, affligés d'une grande peste. L'oracle consulté répondit : *Rappelez vos exilés*. Ils rappelèrent en conséquence quelques-uns de leurs citoyens. Mais la calamité ne cessant point, ils renvoyèrent à l'oracle, qui leur dit alors plus clairement : *Vous avez détruit les honneurs du grand Théagènes !....* La statue fut remise à sa place ; on lui sacrifia comme à un dieu ; et la peste, qu'on n'avait pas négligé de soigner, pendant tout ce temps, s'apaisa peu après.

— Philippe, roi de Macédoine, fut averti, par l'oracle d'Apollon, qu'il serait tué d'une charrette. C'est pourquoi il commanda aussitôt qu'on fit sortir toutes les charrettes et tous les chariots de son royaume. Toutefois, il ne put échapper au sort que l'oracle avait si bien prévu : Pausanias, qui lui donna

la mort, portait une charrette gravée à la garde de l'épée dont il le perça (1).

— Ce même Philippe, désirant savoir s'il pourrait vaincre les Athéniens, l'oracle qu'il consultait lui répondit :

Avec lances d'argent, quand tu feras la guerre,
Tu pourras terrasser les peuples de la terre (2).

Ce moyen lui réussit merveilleusement, et il disait quelquefois qu'il était maître d'une place, s'il pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or.

— L'oracle de Delphes fit cette réponse à Crésus, qui voulait s'instruire du sort que les dieux lui réservaient :

Que Crésus est heureux, s'il sait bien se connaître (3)!

A un Milésien qui niait le dépôt d'un Spartiate :

L'homme juste est heureux, et sa race prospère (4).

— Si l'on en croit Porphyre, l'oracle de Delphes répondit à des gens qui lui demandaient ce que c'était que Dieu :

« DIEU est la source de la vie, le principe de toutes
» choses, le conservateur de tous les êtres. Il y a en
» lui une immense profondeur de flamme. Cette
» flamme produit tout ; et rien ne périt que ce qu'elle

(1) Valère-Maxime.

(2) Diodore de Sicile.

(3) Hérodote.

(4) Pausanias.

» consume. Le cœur ne doit point craindre d'être
 » touché de ce feu si doux , dont la chaleur paisible
 » fait la durée et l'harmonie du monde. Tout est plein
 » de DIEU; il est partout , personne ne l'a engendré :
 » il est sans mère ; il sait tout , et on ne peut rien
 » lui apprendre. Il est inébranlable dans ses desseins,
 » et son nom est ineffable. Voilà ce que je sais de
 » DIEU , dont nous ne sommes qu'une petite partie ;
 » ne cherche pas à en savoir davantage : ta raison ne
 » peut le comprendre , quelque sage que tu sois. Le
 » méchant et l'injuste ne peuvent se cacher devant
 » lui ; et l'adresse et l'excuse ne peuvent rien dé-
 » guiser à ses regards perçans. »

— Dans Suidas , l'oracle de Sérapis dit à Thulis ,
 roi d'Égypte :

« DIEU , le verbe, et l'esprit qui les unit, tous ces
 » trois ne sont qu'un : c'est le DIEU dont la force
 » est éternelle. Mortel, adore et tremble ; ou tu es
 » plus à plaindre que l'animal dépourvu de raison. »

Et malgré ces réponses toutes chrétiennes, les théo-
 logiens ne voient dans les oracles que le diable et sa
 séquelle.

— Les exhalaisons qui sortaient de la terre , et qui
 inspiraient les pythies , ont été regardées par la plu-
 part des anciens , comme une inspiration sacrée.
 Pomponace et quelques autres ont dit que ces
 exhalaisons étaient de la nature des vapeurs qui assié-
 gent les atrabilaires. Fernel les attribue aux dé-
 mons ; les cabalistes , aux esprits qui habitent l'air ,
 s'appuyant en cela sur les Égyptiens et les Juifs , qui

reconnaissaient des substances entre l'ange et l'homme, et sur Plutarque qui a dit quelque part, en parlant du canal impur par où sortaient certains oracles : « Cette façon irrégulière de se faire entendre » par un organe indécent, n'étant pas digne de la » majesté des dieux, et ces oracles surpassant néanmoins les forces de l'homme, ceux-là ont rendu » un grand service à la philosophie, qui ont établi » entre les dieux et les hommes des créatures mortelles à qui on peut rapporter tout ce qui surpasse » la faiblesse humaine, et qui n'approche pas de la » grandeur divine. »

Le comte de Gabalis, en attribuant les oracles aux esprits élémentaires, ajoute qu'avant Jésus-Christ ces esprits prenaient plaisir à expliquer aux hommes ce qu'ils savaient de Dieu, et à leur donner de sages conseils ; mais qu'ils se retirèrent, quand Dieu vint lui-même instruire les hommes, et que dès lors les oracles se turent. C'est pourquoi l'oracle de Delphes dit ces paroles, à la naissance de Jésus-Christ (1) :

Pleurez, trépieds ! Apollon est mortel,

Il sent mourir sa flamme passagère ;

Le feu sacré de l'Éternel

Éclipse sa faible lumière.

— Le roi Férou, étant devenu aveugle, consulta l'oracle, pour savoir comment il pourrait recouvrer

(1) Cet oracle, et le plus grand nombre de ceux qui se trouvent cités plus haut, sont apocryphes ; les bons écrivains n'en font point mention.

la vue. On lui fit entendre que l'urine d'une femme chaste et fidèle à son mari était le souverain remède à son mal. Le roi fit d'abord l'essai de l'urine de sa femme, qui ne fit aucun effet. Il passa ensuite à plusieurs autres, mais inutilement. Enfin, après bien du temps et des épreuves, il s'en trouva une qui le guérit. Le roi Férou, pour châtier toutes les autres, et récompenser celle-ci, les enferma dans une ville, où il fit mettre le feu, et épousa celle dont la vertu avait causé sa guérison.

(Ce conte se trouve dans Hérodote, qui en rapporte bien d'autres.) (Voyez *Sibylles.*)

ORIAS. — Démon des astrologues et des devins. Il porte aux enfers le titre de Marquis. Il est monté sur un grand mulet qui a une queue de serpent. Il porte un serpent dans chaque main, possède les divinations, et l'art de lire dans les astres, comme dans un livre (1).

ORIFLAMME. — Cet étendard était autrefois en si grande vénération, parmi les Français, que, sous le roi Charles V, Andréhen quitta son office de maréchal de France, pour porter l'oriflamme. Elle était de soie rouge, chargée de flammes de couleur d'or, entourée de houppes de soie verte (2), avec trois queues, attachée à un bâton couvert de cuivre

(1) Wierius.

(2) Ancienne chronique de Flandre, chap. 67.

doré , et surmonté d'un fer longuet , aigu au bout (1). On l'appelait *oriflamme* ou *auriflamme* , à cause de ses flammes dorées :

Quod cum flamma habeat vulgariter Aurea nomen.
 GUILLELM. BRITO , *Philippidos* , lib. II.

Les opinions sont partagées sur l'origine de cette bannière. Les uns la rapportent au temps de Charlemagne , d'autres au roi Dagobert ; Guillaume Guyard dit , en parlant de l'oriflamme , dans son roman des *Royaux lignages* :

Le roi Dagobert la fit faire ,
 Qui saint Denys , ça en arrière ,
 Fonda de ses rentes premières.

Il en est qui font remonter l'oriflamme jusqu'au baptême de Clovis. Froissard dit qu'elle fut envoyée du ciel , et qu'un ange l'apporta en l'abbaye de Saint-Denis , où elle fut toujours déposée depuis. Polybe rapporte que les anciens Gaulois conservaient , avec beaucoup de soin , dans le temple de Minerve , certains étendards dorés , qu'ils disaient imprenables et qu'on ne portait que dans les grands dangers. Voilà sans doute , dit Jacques Meyer (2) , l'origine de l'oriflamme , que les rois de France vont prendre à l'abbaye de Saint-Denis , quand l'état est engagé dans une guerre sérieuse. Mais quoiqu'on prétendît que

(1) Doublet.

(2) *Histor. Fland.* lib. XII.

cette bannière miraculeuse , qui a donné matière à tant de contes , ne pût être prise , elle fut enlevée et mise en pièces par les Flamands , au combat de Mons-en-Puelle ; Anselme de Chevreuse , qui la portait , fut tué ; et on trouva le lendemain les lambeaux de l'oriflamme épars sur le champ de bataille (1). L'abbaye de Saint-Denis en eut bien vite une autre ; et on publia que l'oriflamme perdue n'était pas la véritable , mais une bannière *feinte sur son modèle* , pour enflammer le courage des soldats.

Quand on avait recours à l'oriflamme , le roi allait à Saint-Denis ; on descendait le corps du saint et de ses compagnons , puis on les mettait sur l'autel. *Le roi , sans chaperon et sans ceinture , les adorait , et faisait bien et dévotement ses oraisons et ses offrandes , aussi-bien que les seigneurs* (2). Ensuite , il faisait apporter et bénir l'oriflamme , la recevait des mains de l'abbé , et la *baillait à un chevalier loyal et vaillant , lequel recevait le corps de notre Seigneur , faisait les sermens en tel cas accoutumés* (3) , et prenait la bannière , pour la porter à la tête de l'armée.

Cet étendard , que la superstition rendait si pré-

(1) *Flammula, Gallorum signum, de quo tam multa solebant fabulari , eo prælio discissa et laniata est à Flandris , occisusque Anselmus Chevrosius ejus gestator. Idem , lib. 10. Et dans l'ancienne chronique de Flandres , chap. 47 : Après la bataille , on trouva l'oriflamme gisant emmy les champs.*

(2) Juvénal des Ursins,

(3) *Idem,*

cieux , et que la victoire ne suivit pas toujours , quoiqu'on le regardât comme un palladium , fut en usage jusque sous le règne de Charles VI. On en reconnut probablement l'impuissance, sous Charles VII, puisque rien ne prouve qu'on s'en soit servi depuis ce prince.

ORIGINES. —

Descends de mille rois , sois petit-fils des Dieux !

Va , tu n'es rien encor , si tu n'es vertueux.

FRÉDÉRIC II.

Les hommes tirent plus de vanité d'une noble origine et d'une naissance illustre , que d'un noble cœur et d'un mérite personnel.

— Ulphon , chef d'une famille très-puissante en Allemagne , se distingua par de grands exploits. Il était fils d'un ours blanc et d'une jeune fille que cet ours avait trouvée dans son chemin, et emportée dans sa caverne (1). Un grand seigneur aimera mieux descendre d'un ours , dit Saint-Foix , que d'un boulanger ou d'un maçon , parce qu'ils sont roturiers.

— Chez les Indiens du Maduré, une des premières castes, celle des Cavaravadouques, prétend descendre d'un âne ; ceux de cette caste traitent les ânes en frères , prennent leur défense , poursuivent en justice et font condamner à l'amende quiconque les charge trop , ou les bat et les outrage, sans raison et par emportement. Dans un temps de pluie, ils donne-

(1) Olaüs-Magnus.

ront le couvert à un âne , et le refuseront à son conducteur , s'il n'est pas d'une certaine condition.

— Les peuples de la Côte-d'Or, en Afrique, croient que le premier homme fut produit par une araignée. Les Athéniens se disaient descendus des fourmis d'une forêt de l'Attique.

— Parmi les sauvages du Canada , il y a trois familles principales : l'une prétend descendre d'un lièvre ; l'autre dit qu'elle descend d'une très-belle et très-courageuse femme, qui eut pour mère une carpe, dont l'œuf fut échauffé par les rayons du soleil ; la troisième famille se donne pour premier ancêtre un ours (1).

— Les rois des Goths sont nés d'un ours et d'une princesse suédoise. Les Pégusiens sont nés d'un chien et d'une femme. Une famille portugaise descend d'un grand singe , et d'une jeune fille qu'on avait exposée dans une île déserte ; etc.

Mais comme cela est contre la nature , contre la raison , et contre le sens commun , il est bien plus probable , disent les cabalistes , que les sylphes et les autres esprits élémentaires, voyant qu'on les prend pour des démons , quand ils apparaissent en forme humaine , revêtent la figure des animaux, pour diminuer l'aversion qu'ils inspireraient sous leurs véritables traits, et s'accommodent ainsi à la bizarre faiblesse des femmes , qui auraient horreur d'un beau sylphe ,

(1) Saint-Foix.

et qui n'en ont pas tant pour un chien ou pour un singe (1).

— On dit que le diable est le père des comtes de Clèves. Les cabalistes prétendent que ce fut un sylphe qui vint à Clèves, par les airs, sur un navire miraculeux, traîné par un cygne. Après avoir eu plusieurs enfans de l'héritière de Clèves, le sylphe repartit un jour, en plein midi, à la vue de tout le monde, sur son navire aérien. Qu'a-t-il fait aux docteurs qui les obligent à l'ériger en démon ?.... (2)

— Les Suédois et les Lapons, disent ces derniers, sont issus de deux frères dont le courage était bien différent. Un jour qu'il s'était élevé une tempête horrible, l'un des deux frères, qui se trouvaient ensemble, fut si épouvanté qu'il se glissa sous une planche, que Dieu par pitié convertit en maison : De ce poltron sont nés tous les Suédois. L'autre, plus courageux, brava la furie de la tempête, sans chercher même à se cacher : ce brave fut le père des Lapons, qui vivent encore aujourd'hui sans s'abriter.

— Le poète juif Emmanuël explique, dans un de ses sonnets, comment le mot *sac* est resté dans toutes les langues. Ceux qui travaillaient à la tour de Babel avaient, dit-il, comme nos manoeuvres, chacun un sac pour mettre ses petites provisions ; et, quand le Seigneur confondit leurs langues, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir, et demanda son sac : on ne répétait partout que ce mot ;

(1) Le comte de Gabalis.

(2) *Idem.*

et c'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent alors.

— Il est rare de trouver des origines exemptes de fables , pour peu qu'elles soient reculées. — Origine du monde : (Voyez *Monde.*)

ORPHÉE. — Époux d'Eurydice , qu'il perdit le jour de ses noces , qu'il pleura si long-temps , et qu'il alla enfin redemander aux enfers. La douceur de ses chants fit tant de plaisir à Pluton , qu'il la lui rendit , à condition qu'il ne regarderait point derrière lui , jusqu'à ce qu'il fût hors du sombre empire. Mais Orphée ne put résister au désir de revoir son amante : il la perdit une seconde fois. Dès lors , inconsolable , il s'enfonça dans un désert , jura de ne plus aimer , et chanta ses douleurs d'un ton si touchant , qu'il attendrit les bêtes féroces. Les femmes furent moins sensibles ; car il fut mis en pièces par des bacchantes.

Les anciens voyaient dans Orphée un musicien habile , à qui rien ne pouvait résister. Quelques écrivains modernes l'ont regardé comme un magicien insigne , et ont attribué aux charmes de la magie les merveilles que la mythologie attribue au charme de sa voix.

« Orphée, dit Le Loyer , fut le plus grand sorcier » et le plus grand nécromancien qui ait jamais vécu. » Ses écrits ne sont farcis que des louanges des diables , et des mélanges impudiques des dieux avec les hommes , qu'ont imités depuis Homère et

» Hésiode , et qui ne sont que les accouplemens
 » des diables avec les sorcières , dont sont nés les
 » géants.

» Orphée savait évoquer les diables. Il institua la
 » confrérie des orphéotelestes , espèce de sorciers ,
 » parmi lesquels Bacchus tenait anciennement pareil
 » lieu que le diable tient aujourd'hui aux assem-
 » blées du sabbat. Bacchus , qui n'était qu'un diable
 » déguisé , s'y nommait *Sabasius* : c'est de là que le
 » sabbat a précieusement conservé son nom.

» Après la mort d'Orphée , sa tête rendit des
 » oracles , dans l'île de Lesbos. »

P.

PACTE. — Il y a plusieurs manières de faire pacte avec le diable. On le fait venir en lisant le Grimoire à l'endroit des évocations, ou bien en saignant une poule noire dans un grand chemin croisé, et l'enterrant avec des paroles magiques (1). Quand le diable veut bien se montrer, on fait alors le marché que l'on signe de son sang. Au reste on dit l'ange de ténèbres assez accommodant, sauf la condition accoutumée de s'abandonner à lui.

Le comte de Gabalis, qui ôte aux diables leur antique pouvoir, prétend que ces pactes se font avec

(1) On fait pacte avec les diables, 1°. lorsqu'on les invoque soi-même, en implorant leur secours, et leur promettant obéissance et fidélité; 2°. lorsqu'on les invoque, par des personnes qui leur sont affidées, ou qui ont beaucoup de liaisons avec eux; 3°. lorsqu'on attend d'eux l'effet de quelque chose qu'on leur attribue.

les gnomes , qui achètent l'âme des hommes , pour les trésors qu'ils donnent largement , en cela cependant conseillés par les hôtes du sombre empire.

— Le docteur Andelin , pour jouir de ses plaisirs , s'asservit à Satan par un pacte ; et il allait tous les matins lui rendre hommage , à cheval sur un bâton (1).

— Un jeune seigneur allemand , nommé Louis de Bonbenhores , ayant perdu tout son argent au jeu , à la cour du duc de Lorraine , résolut de se livrer au démon , s'il voulait rétablir ses affaires. Comme il s'occupait de cette pensée , il vit paraître devant lui un jeune homme bien fait et bien vêtu , qui lui donna une bourse pleine d'or , et lui promit de venir le revoir le lendemain.

Louis courut aussitôt retrouver ses compagnons , qui jouaient encore , regagna tout l'argent qu'il avait perdu , et emporta celui de ses amis. Dès que la nuit fut passée , le jeune homme de la veille lui apparut de nouveau , et lui demanda , pour récompense du service qu'il lui avait rendu , trois gouttes de son sang , qu'il reçut dans une coquille de gland ; puis , offrant une plume au jeune seigneur , il lui dit d'écrire ce qu'il allait lui dicter. Il prononça en même temps quelques mots barbares , que Louis écrivit sur deux billets différens , dont l'un demeura au pouvoir du jeune homme , et l'autre fut enfoncé , par un pouvoir magique , dans le bras de Louis , à l'endroit

(1) Monstrelet.

où il s'était piqué pour tirer les trois gouttes de sang. Après quoi le démon se fit connaître, et lui dit : « Je m'engage à vous servir pendant sept ans ; ensuite » vous m'appartiendrez sans réserve. »

Louis y consentit, quoiqu'avec une certaine horreur ; et le démon ne manquait pas de lui apparaître jour et nuit, sous diverses formes, et de l'aider en toute occasion.

Le terme des sept années approchant, le jeune seigneur revint à la maison paternelle. Le démon, à qui il s'était donné, lui inspira le dessein d'empoisonner son père et sa mère, de mettre le feu à leur château, et de se tuer lui-même après. Il essaya de commettre tous ces crimes, et ne réussit point : le poison n'opéra pas sur ses parens, et le fusil avec lequel il voulait se tuer, fit deux fois long feu.

Inquiet de plus en plus, il découvrit à quelques domestiques de son père le malheureux état où il se trouvait, et les pria de lui procurer quelques secours. Mais, au même instant, le démon le saisit, lui tourna tout le corps en arrière, et peu s'en fallut qu'il ne lui rompît les os, tant il y allait vigoureusement. La mère, effrayée, le mit entre les mains des moines. Ce fut alors que le démon fit de plus violens efforts contre lui, en lui apparaissant sous des formes d'animaux féroces. Un jour, entre autres, il se montra sous la figure d'un homme sauvage, hideux et velu, et jeta par terre un pacte différent de celui qu'il avait extorqué au jeune seigneur, pour donner à croire qu'il abandonnait sa proie, espérant tirer

ainsi le jeune Louis des mains de ses gardes , et l'empêcher de faire sa confession générale ; mais on ne donna point dans le panneau.

Enfin, le 20 octobre 1603 , on se rendit à la chapelle de saint Ignace , pour obliger le diable à rapporter la véritable cédule , contenant le pacte en question. Louis y fit sa profession de foi , renonça au démon , et reçut la sainte eucharistie. Alors , jetant des cris horribles , il s'écria qu'il voyait deux boucs d'une grandeur démesurée , qui tenaient l'un des pactes entre leurs ongles. Mais , dès qu'on eut commencé les exorcismes , et invoqué le nom de saint Ignace , les deux boucs s'enfuirent ; le premier pacte sortit du bras du jeune seigneur , sans laisser de cicatrice , et tomba aux pieds de l'exorciste.

Il ne manquait plus que le second pacte , qui était resté au pouvoir du démon. On promit à saint Ignace de dire une messe en son honneur ; et aussitôt on vit paraître une cigogne haute et difforme , qui présenta avec son bec cette seconde cédule. Ainsi Louis de Bonbenhores dut sa délivrance au grand saint Ignace (1).

Des fictions aussi absurdes ont pu avoir du succès , dans les siècles où l'erreur et les contes étaient de mode. Maintenant elles seraient fort mal reçues , même dans un roman , et on a reproché à l'auteur du *Moine* , quelques morceaux de ce genre , quoique traités avec un talent bien supérieur (2).

(1) D. Calmet.

(2) Tandis que les gens sensés s'indignaient de voir un auteur

— Le pacte du moine Ambrosio , qui termine le roman , peut avoir ici sa place , puisqu'il a autant de fondement que ceux qu'on trouve dans les chroniqueurs , et qu'il donne une idée complète de l'opinion qu'on avait sur ces sortes de traités avec les puissances de l'enfer.

Le plus fameux prédicateur de Madrid , le superbe Ambrosio , prieur des dominicains , plongé dans l'abîme par la vanité et l'orgueil , coupable d'assassinat et de viol , Ambrosio , dans les cachots de l'inquisition , était en proie aux tourmens du remords , et aux terreurs du supplice. Toutes les circonstances l'accusent , rien ne s'offre pour le justifier. On l'introduit dans une salle où siègent trois inquisiteurs ; il pâlit, en apercevant des instrumens de torture. Mathilde , sa complice , Mathilde , qui l'a conduit dans le crime , est devant lui , et jette sur Ambrosio un regard triste et languissant.

L'inquisition n'interroge pas. Le prévenu , traduit devant elle , doit *confesser*. S'il nie , la torture le force d'avouer.

Ambrosio était accusé de meurtre et de sortilège :

plein de mérite écrire sérieusement des prodiges infernaux et des monstruosités , dignes des vieux démonomanes , il se trouvait , à *la fin du dernier siècle* , des hommes à préjugés qui ne voyaient dans cet ouvrage qu'un livre rempli de morale. Oui , si on regarde comme vertueux celui-là qui ne donne pas dans tous les vices , par la crainte des châtimens. La plupart de nos théologiens font dire à Dieu avec le tyran de Syracuse : *Je me soucie peu d'être aimé , pourvu qu'on me craigne ! Oderint , dum metuant !*

Antonia égorgée , le miroir magique trouvé dans sa cellule , prouvent l'un et l'autre crime ; mais il les nie tous deux. Appliqué à la question , il persiste , malgré d'affreux tourmens , à soutenir qu'il n'est point coupable. Son supplice ne cesse que quand la violence de la douleur l'y a rendu insensible.

Mathilde intimidée n'eut pas la même audace ; elle avoua tout ; elle accusa Ambrosio d'assassinat ; mais elle déclara qu'elle était seule coupable de sorcellerie : le moine n'avait point eu de commerce avec le diable. Ses aveux dictaient sa sentence : on la condamna au feu. Ambrosio fut reconduit dans sa prison.

Là , tous les genres de terreurs s'emparèrent de lui. S'il s'obstinait à nier ses crimes , la question et toutes ses horreurs l'attendaient. S'il se décidait à avouer , il allumait son bûcher. Au-delà de cette mort et de ces supplices qui l'environnaient , brillaient d'un horrible éclat les flammes éternelles. Nul pardon à espérer pour de si odieux forfaits.... « Lève » les yeux , Ambrosio , lui dit une voix connue.... » Et Mathilde est devant lui , belle , parée , rayonnante de joie ». Je suis libre , lui dit-elle , je suis » heureuse ; imitez-moi ; renoncez à un dieu irrité » contre vous , et venez avec moi jouir de tous les » plaisirs que m'offrent les esprits infernaux soumis » à mes ordres.... Que craignez-vous ? n'avez-vous » pas mérité cent fois cet enfer qui vous effraye ? » êtes vous si pressé de courir au-devant de ses » flammes , et voulez-vous y arriver par d'horri-

» bles supplices ?.... Vous hésitez ?.... Je vous laisse
» périr , puisque vous n'avez pas le courage de vous
» sauver. Mais prenez ce livre ; si , devenu plus
» sage , vous étiez tenté d'échapper à *l'auto-da-fé* ,
» lisez les quatre premières lignes de la septième
» page .»

Ambrosio reste immobile. Un officier vient le tirer de son engourdissement , pour le conduire devant ses juges. Il voudrait nier encore ; la torture s'apprête : il avoue tout , avec consternation. Son arrêt est prononcé ; il sera brûlé à *l'auto-da-fé* qui doit avoir lieu , le soir même , à minuit.

Ramené dans son cachot , il y reste plongé dans un stupide désespoir. Des mouvemens de rage succèdent à cet affaissement ; il frémit , il écume.... Ses yeux tombent , par hasard , sur le livre que lui a donné Mathilde ; il balance.... Il le prend , et lit en tremblant : Un coup de tonnerre ébranle la prison ; l'esprit paraît , hideux , effrayant et sombre. D'une main il tient un parchemin , et de l'autre une plume de fer.

Ambrosio le prie de le sauver ; mais le démon met un prix à ses services : il faut que le religieux renonce sans retour au Dieu qui l'a créé. Prêt à succomber , Ambrosio balance encore : le diable , de sa plume de fer , lui touche la main gauche , en tire une goutte de sang , et lui présentant le parchemin : « Signez ce contrat , lui dit-il , et je vous enlève loin
» de vos ennemis. » Le moine prend la plume , il allait signer ; tout à coup il la jette loin de lui. L'es-

prit irrité disparaît en faisant d'horribles malédictions.

Cependant le temps s'écoulait. La nuit était avancée. Minuit sonne. Ambrosio sent tout son sang se glacer, il croit déjà sentir les atteintes de la douleur et de la mort. Saisissant le livre fatal, il lit à la hâte les quatre lignes magiques; le diable à l'instant est devant lui, le parchemin est prêt... Ambrosio tremble, sa main se refuse; mais il entend les archers qui s'approchent, on tire les verroux de sa porte, la clef tourne dans la serrure; il signe en frissonnant : Sauvez-moi ! sauvez-moi donc, dit-il au démon, dont les yeux étincelaient d'une maligne joie. Le diable, serrant Ambrosio dans ses griffes, ouvre ses larges ailes; les voûtes s'entr'ouvrent pour les laisser passer, et traversant rapidement un vaste pays, au bout de quelques minutes, il dépose Ambrosio sur un des précipices de la Sierra-Moréna.

Tout, dans ce désert sauvage, épouvantait le moine étonné. Où m'avez-vous conduit, dit-il à son guide infernal ?

Celui-ci, au lieu de lui répondre, le regardait avec malice et mépris : Ambrosio, lui dit-il enfin, écoutez-moi, je vais vous dévoiler tous vos crimes. Cette Antonia, que vous avez violée, était votre sœur. Cette Elvire que vous avez tuée, était votre mère. Homme petit et vain ! homme impitoyable, qui vous croyiez inaccessible aux tentations, vous vous êtes montré plus prompt à commettre le crime, que je ne l'étais à vous le proposer. A présent recevez le prix de vos

iniquités. Vous êtes à moi : vous ne sortirez pas vivant de ces montagnes.

En parlant ainsi , il enfonce ses griffes dans la tonsure du prier , et s'enlève avec lui de dessus le rocher. Les cris d'Ambrosio retentirent au loin dans la montagne. Le démon s'élevait rapidement. Parvenu à une hauteur immense , il lâcha sa victime. Le moine , abandonné dans les airs , vint tomber sur la pointe allongée d'un rocher. Il roula de précipices en précipices , jusqu'à ce que froissé , mutilé , il s'arrêta sur le bord d'une rivière. La vie n'était pas encore éteinte dans son corps déchiré. Vainement il essaya de se relever , ses membres disjoints et rompus lui refusèrent leur office. Le soleil venait de paraître sur l'horizon : bientôt ses rayons brûlans tombèrent à plomb sur la tête du pécheur expirant ; des millions d'insectes éveillés par la chaleur , vinrent sucer le sang qui coulait de ses blessures ; il ne pouvait se mouvoir pour les chasser : ils s'acharnèrent sur ses plaies , lui en firent de nouvelles , le couvrirent de leur multitude , et lui firent souffrir autant de supplices que de morsures. Les aigles de la montagne déchirèrent sa chair en lambeaux. Leurs becs crochus arrachèrent les prunelles de ses yeux. Dévoré d'une soif ardente , il entendait le murmure des eaux qui coulaient à ses côtés , sans pouvoir se traîner vers la rivière. Aveugle , furieux , désespéré , exhalant sa rage en exécration et en blasphèmes , maudissant son existence et pourtant redoutant la mort qui devait le livrer à des tourmens plus grands encore , il languit ainsi pendant six

jours entiers. Le septième, il s'éleva une tempête ; les vents en fureur ébranlèrent les rochers, et renversèrent les forêts. Les cieux se couvrirent de nuages enflammés ; la pluie en torrens inonda la terre ; la rivière grossie surpassa ses rives ; les flots gagnèrent le lieu où était Ambrosio, et leur cours entraîna, vers l'Océan, le cadavre du malheureux moine (1). —

Et on appelle cela de la morale !.... Dieu permet qu'un démon s'empare de l'âme d'Ambrosio, et l'entraîne dans tous les crimes ; puis il le punit de ces crimes, qu'il n'a commis que par l'influence d'une puissance infernale. Si Dieu est juste, et il l'est, il ne punit que les crimes librement commis ; les autres ne sont point des crimes. L'homme est déjà assez faible de sa nature, sans que Dieu l'oblige encore à résister à des êtres plus puissans et plus méchans que lui.

*Terra malos homines nunc educat atque pusillos,
Ergo Deus, quicumque aspexit, ridit et odit.*

JUVÉNAL.

— Un artisan fut arrêté, au nom du saint-office, pour avoir dit, dans quelques entretiens, qu'il n'y avait ni démons, ni diables, ni aucune autre espèce d'esprits infernaux capables de se rendre maître des âmes humaines. Il avoua, dans la première audience, tout ce qui lui était imputé, en ajoutant qu'il en était alors persuadé, pour les raisons qu'il exposa ;

(1) Lewis.

et il déclara qu'il était prêt à détester de bonne foi son erreur, à en recevoir l'absolution, et à faire la pénitence qui lui serait imposée. « J'avais éprouvé » (dit-il en se justifiant), un si grand nombre de mal- » heurs, dans ma personne, ma famille, mes biens » et mes affaires, que j'en perdis patience, et que, dans » un moment de désespoir, j'appelai le diable à mon » secours : je lui offris en retour ma personne et mon » âme. Je renouvelai plusieurs fois mon invocation, dans » l'espace de quelques jours, mais inutilement ; car » le diable ne vint point. Je m'adressai à un pauvre » homme qui passait pour sorcier ; je lui fis part de » ma situation. Il me conduisit chez une femme, » qu'il disait beaucoup plus habile que lui dans les » opérations de la sorcellerie. Cette femme me con- » seilla de me rendre, trois nuits de suite, sur la » colline des *Vistillas* de S. François, et d'appeler » à grands cris Lucifer, sous le nom d'*ange de lumière*, » en reniant Dieu et la religion chétienne, et en lui » offrant mon âme. Je fis tout ce que cette femme » m'avait conseillé ; mais je ne vis rien : alors elle » me dit de quitter le rosaire, le scapulaire et les » autres signes de chrétien que j'avais coutume de por- » ter sur moi, et de renoncer franchement et de toute » mon âme à la foi de Dieu, pour embrasser le parti » de Lucifer, en déclarant que je reconnaissais sa » divinité et sa puissance pour supérieures à celle de » Dieu même ; et, après m'être assuré que j'étais » véritablement dans ces dispositions, de répéter, » pendant trois autres nuits, ce que j'avais fait la

» première fois. J'exécutai ponctuellement ce que
» cette femme venait de me prescrire, et cependant
» *l'ange de lumière* ne m'apparut point. La vieille me
» recommanda de prendre de mon sang, et de
» m'en servir, pour écrire sur du papier, que j'en-
» gageais mon âme à Lucifer, comme à son maître et
» à son souverain; de porter cet écrit au lieu où j'a-
» vais fait mes invocations, et, pendant que je le tien-
» drais à la main, de répéter mes anciennes paroles :
» je fis tout ce qui m'avait été recommandé, mais
» toujours inutilement.

» Me rappelant alors tout ce qui venait de se passer,
» je raisonnai ainsi : S'il y avait des diables, et s'il était
» vrai qu'ils désirassent de s'emparer des âmes humai-
» nes, il serait impossible de leur en offrir une plus
» belle occasion que celle-ci, puisque j'ai véritable-
» ment désiré de leur donner la mienne. Il n'est donc
» pas vrai qu'il y ait des démons; le sorcier et la sor-
» cière n'ont donc fait aucun pacte avec le diable, et
» ils ne peuvent être que des fourbes et des charlatans
» l'un et l'autre. »

Telles étaient en substance les raisons qui avaient fait apostasier l'artisan Jean Pérez. Il les exposa, en confessant sincèrement son péché. On entreprit de lui prouver que tout ce qui s'était passé ne prouvait rien contre l'existence des démons, mais faisait voir seulement *que le diable avait manqué de se rendre à l'appel, Dieu le lui défendant quelquefois, pour récompenser le coupable, de quelques bonnes œuvres*

qu'il a pu faire , avant de tomber dans l'apostasie. Il se soumit à tout ce qu'on voulut , reçut l'absolution, et fut condamné à une année de prison, à se confesser et à communier aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, pendant le reste de ses jours , sous la conduite d'un prêtre qui lui serait donné pour directeur spirituel , à réciter une partie du rosaire , et à faire tous les jours des actes de foi , d'espérance , de charité , de contrition , etc. Enfin , sa conduite ayant été humble , sage et régulière , depuis le premier jour de son procès , il se tira d'affaire beaucoup plus heureusement qu'il ne l'avait espéré (1).

PAN. — Prince des démons incubes, ou démons qui couchent avec les femmes.

Dans la mythologie ancienne , Pan représenté sous les traits d'un homme , dans la partie supérieure de son corps , et sous la forme d'un bouc , dans la partie inférieure , était l'emblème de la nature (2). La Mythologie moderne s'écarte peu de l'ancienne , en le faisant présider à la génération.

PANDOEMONIUM. — Capitale de l'empire infernal. C'est là , selon Milton , que fut bâti le fameux palais de Satan.

(1) D. Llorente , qui a écrit cette anecdote dans son *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne* , la rapporte comme ayant eu lieu à Madrid , quelque temps avant qu'il fût appelé à la place de secrétaire du saint-office.

(2) Son nom , en grec , signifie *tout*.

« Après sa chute, l'ange rebelle, voulant réunir tous
» les siens et tenir un conseil de guerre, les démons
» déchirèrent les flancs d'une montagne enflammée, et
» en tirèrent des monceaux d'or. Les uns jettent dans
» les fourneaux les masses brutes du métal; les autres
» en séparent chaque espèce, et purifient l'or, avec
» un art merveilleux; et bientôt, au son harmonieux
» des voix et des instrumens, s'élève de terre, comme
» une vapeur, un immense édifice. Jamais Babylone
» ni Mémphis, dans les jours de leur plus grande
» splendeur ne portèrent si loin la magnificence, soit
» dans les palais de leurs rois, soit dans les temples
» de leurs dieux.

» L'édifice énorme était affermi sur ses vastes
» fondemens; les portes d'airain s'ouvrent: l'œil
» s'égare dans la profondeur de son enceinte, sur
» l'immense étendue de son pavé de marbre. De
» la voûte pendent, par enchantement, plusieurs
» rangs de lampes étincelantes, qui la rendent lumi-
» neuse comme la voûte du firmament.

» La foule, empressée entre et admire. Satan fait un
» signe: tout à coup ces êtres, qui semblaient surpasser
» en grandeur les géans que la terre enfanta, devien-
» nent plus petits que les moindres pygmées; et leur
» multitude innombrable remplit la salle immense.
» Loin, au fond, sont les princes, qui conservent
» seuls leur grandeur naturelle (1). »

(1) Paradis perdu.

PARACELSE. — Né dans le canton de Zurich , en 1493. Il voyagea , vit les médecins de presque toute l'Europe , et conféra avec eux. Il se donnait pour le réformateur de la médecine , et il voulut en arracher le sceptre à Hippocrate et à Galien. Il décria leurs principes et leur méthode. On lui doit la découverte de l'opium et du mercure , dont il enseigna l'usage.

Paracelse est surtout le héros de ceux qui croient à la pierre philosophale , et qui lui attribuent hautement l'avantage de l'avoir possédée , s'appuyant en cela de sa propre autorité. C'était un grand charlatan.

Quand il était ivre , dit Wetternus , qui a demeuré vingt-sept mois avec lui , il menaçait de faire venir un million de diables , pour montrer quel empire et quelle puissance il avait sur eux. Mais il ne disait pas de si grandes extravagances , quand il était à jeun.

Il avait un démon familier , renfermé dans le pommeau de son épée.

Il disait que Dieu lui avait révélé le secret de faire de l'or ; et il se vantait de pouvoir , soit par le moyen de la pierre philosophale , soit par la vertu de ses remèdes , conserver la vie aux hommes pendant plusieurs siècles ; néanmoins il mourut à quarante-huit ans , en 1541 , à Saltzbourg.

PARADIS. —

Elisios miretur græcia campos.

VIRG.

— Il me semble , dit Saint-Foix , qu'il était plus ridicule d'imaginer , comme les Grecs , un paradis triste et ennuyeux , que d'en imaginer un comme

celui de Mahomet , où l'on a la jouissance des plus belles femmes. Homère fait descendre Ulysse aux Champs-Élysées; toutes les ombres qu'il y voit ont la contenance plaintive et l'air mécontent ; elles répandent même des larmes. Agamemnon , Ajax , Antiloque , Alcmène , Tiro , Anticlée , gémissent et regrettent de n'être plus sur la terre. Quoi ! vous n'êtes pas heureux , demande Ulysse à Achille ? — J'aimerais mieux , lui répond le fils de Thétis , labourer la terre et servir le plus pauvre des vivans , que de commander aux morts.

— Il y a , selon Mahomet , sept paradis : l'argent , l'or , les pierres précieuses sont la matière des premiers cieux. Le septième est un jardin délicieux , arrosé de fontaines et de rivières de lait , de miel et de vin , avec des arbres toujours verts , dont les pepins se changent en houris , ou jeunes filles , si belles et si douces , que si l'une d'elles avait craché dans la mer , l'eau n'en aurait plus d'amertume. Leurs yeux sont si brillans , que , si une houris mettait , pendant la nuit , la tête à la fenêtre , elle éclairerait mieux le monde que le soleil en son midi. C'est là que les croyans seront servis des mets les plus rares , les plus délicieux , et seront les époux de ces houris , qui malgré des plaisirs et des jouissances continuelles , seront toujours vierges. L'enfer consiste dans la privation de tous ces plaisirs et dans quelques autres peines , qui finiront un jour , par la bonté de Mahomet (1).

(1) Les Turcs croient que le paradis est ouvert pour ceux qui meurent pendant le Ramazan , qui est leur carême.

— Les peuples du Nord croyaient que les héros allaient dans le palais d'Odin, leur dieu, et qu'ils avaient tous les jours le plaisir de s'armer, de se ranger en bataille, et de se tailler en pièces; que, quand l'heure du repas approchait, ils revenaient à cheval, tous sains et saufs, et se mettaient à table dans la salle d'Odin, où on leur servait un sanglier qui suffisait pour tous, quoique leur nombre fût presque innombrable; que tous les jours on leur servait le même sanglier, et que tous les jours il revenait en son entier.

Quel champ de gloire et de plaisirs s'ouvre devant mes yeux, s'écriait un guerrier, percé de coups et tombant sur un tas de morts et de blessés! Je meurs; j'entends la voix d'Odin qui m'appelle; il m'ouvre les portes de son palais; j'en vois sortir de jeunes filles à moitié nues; des ceintures bleues relèvent la blancheur de leur gorge et de leurs bras; elles viennent à moi, et me présentent un breuvage délicieux, dans le crâne sanglant de mes ennemis.

L'espoir de ce paradis et de ces batailles continues rendait les Scandinaves si intrépides, qu'un de leurs rois, le brave Frothon, alla jusqu'à défier Odin lui-même: « Où-est il donc à présent, disait-il, » celui que l'on nomme Odin, ce guerrier si valeu- » reux et si bien armé? Ah! que je puisse le rencon- » trer cet époux redouté de Fregga! en vain est-il » couvert d'un bouclier resplendissant, en vain est- » il monté sur un grand cheval, je ne le laisserai pas » sortir sans blessure de son magnifique salon. Dans le

» beau pays d'Asgard , il est permis d'attaquer et de
» combattre un dieu guerrier. »

—Certains peuples de l'Amérique se figuraient autant de genres de récompenses , après la mort , que de genres de morts : les gens de bien , ou ceux qui mouraient dans les combats , ou ceux qui se laissaient sacrifier pour l'honneur de leurs dieux , allaient tout droit , après leur mort , à la maison du soleil , qu'ils placent auprès de cet astre. C'était là le plus haut degré de leur béatitude. Les voleurs étaient continuellement poursuivis par des troupes de démons , qui ne les laissaient jamais en repos. Les adultères étaient liés devant de belles personnes nues , qu'ils ne pouvaient toucher ; et ils étaient les seuls de tous les morts à qui il ne fût point permis de se remarier dans l'autre monde , parce qu'ils s'étaient donné trop de licences en celui-ci. Ceux qui avaient tué étaient tués éternellement par leurs victimes , et du même genre de mort qu'ils leur avaient fait souffrir.

Les enfans qui mouraient en naissant , ou dans le sein de leur mère , trouvaient sur la terre une autre demeure invisible , où ils jouissaient de la vie , et parvenaient jusqu'à une vieillesse si avancée , qu'ils n'en pouvaient compter les années. Les vieillards , qui n'avaient fait de même ni bien ni mal , rajeunissaient en l'autre monde et devenaient à la fin si jeunes , qu'ils ne se souvenaient plus de leur ancienne vieillesse. Celui qui se noyait passait , de l'eau , dans un pays fort sec , où il se vidait de tout ce qu'il avait bu de trop , et où il n'appréhendait plus de se noyer.

— Dans d'autres cantons de l'Amérique, on croyait que les âmes des morts se retiraient dans une campagne abondante, où elles mangeaient les meilleures viandes, et buvaient les plus excellentes liqueurs. Ils s'imaginaient aussi qu'elles étaient les échos, qui répondent à ceux qui parlent haut en plein air.

— Les peuples du Groënland croient qu'aussitôt après la mort, l'âme s'envole à la terre des esprits, et qu'elle y jouit du bonheur de chasser éternellement. —

C'est ainsi que les religions promettent des récompenses, suivant le naturel de chaque peuple. L'homme sensé les attend, sans les connaître, puisque tous ceux qui les ont décrites n'ont puisé que dans leur imagination. (*Voyez Ame, Enfer, Mort, etc.*)

Paradis des foux. — Entre la création et les domaines de l'antique chaos, est une mer de sables, battue des Aquilons; nulle créature ne devait habiter ce lieu; mais, aussitôt que le péché eut rempli de vanité les œuvres des hommes, leurs diverses folies, se succédant sans nombre, y volèrent en foule, de la terre, semblables à de légères vapeurs. Avec ces vaines chimères, montèrent les insensés qui fondent sur leur fragile appui quelques espérances de gloire, de renommée et de bonheur, soit dans cette vie, soit dans l'autre. Tous ces tristes superstitieux, ces fanatiques aveugles, qui se repaissent sur la terre de l'encens des hommes, la seule récompense dont ils soient épris, en trouvent une ici, vuide comme leurs œuvres. C'est là que se rendent toutes les pro-

ductions que la nature laisse échapper de ses mains, sans les finir, ces germes avortés, ou monstrueux, ou bizarrement mélangés. Là, vinrent aussi ces architectes de Babel, dans la plaine de Sennaar, qui toujours épris d'un chimérique projet, élèveraient encore une nouvelle Babel, s'ils étaient pourvus de matériaux.

Quelques autres s'y rendirent seuls; tel est Empédocle, qui, pour qu'on le crût un dieu, s'élança follement dans les flancs de l'Etna; tel, Cléombrote, qui se précipita dans la mer, impatient de jouir de l'Élysée de Platon. Ce même lieu reçut encore une foule d'êtres qu'il serait trop long de nommer, tout cet amas de pèlerins vagabonds, de fourbes de toutes couleurs, dont les pas égarés vont chercher, dans un tombeau, le dieu qui vit au haut des cieux; et ces dévots tardifs qui, près de leurs derniers momens, s'enveloppent de la robe de Dominique ou de François, persuadés qu'ainsi déguisés ils se glisseront dans le paradis; ils passent les sept planètes, ils passent les étoiles fixes, ils traversent la sphère cristalline, ils percent enfin au-delà du premier mobile; déjà ils ont abordé saint Pierre qui, près du guichet des cieux, semble les attendre les clefs à la main; déjà ils touchent les marches de l'enceinte sacrée, et lèvent le pied pour y monter, quand tout à coup un tourbillon, soufflant brusquement de chaque côté, les jette à la renverse; ils tombent à dix mille lieues de profondeur, en suivant une ligne courbe; jouets légers des vents, ils sont précipités au loin, sur un des côtés du monde, dans un vaste lymbe, appelé depuis le *paradis des fous*,

lieu jadis désert, et maintenant habité par tant de gens (1).

PAYMON. — Démon des pompes. Il se montre sous la forme d'un homme robuste, ayant la figure d'une femme, monté sur un dromadaire, et couronné de pierreries. Il a beaucoup de puissance aux enfers (2).

PEUR. — (*Voyez Terreurs paniques.*)

PHÉNIX. — « Il y a, dit Hérodote, un oiseau » sacré, qu'on appelle phénix. Je ne l'ai jamais vu » qu'en peinture. Il est grand comme un aigle; son » plumage est doré et entremêlé de rouge. Il vient » tous les cinq cents ans, en Égypte, chargé du cada- » vre de son père enveloppé de myrrhe, qu'il enterre » dans le temple du soleil. »

Solin dit que le phénix naît en Arabie; qu'il est de la taille d'un aigle; que sa gorge est entourée d'aigrettes, son cou brillant comme l'or, son corps de couleur pourpre, sa queue mêlée d'azur et de rose. Il vit cinq cent quarante ans. Le même auteur ajoute plus bas que certains historiens lui ont donné jusqu'à douze mille neuf cent cinquante - quatre ans de vie.

Saint Clément le Romain dit que le phénix naît en Arabie, qu'il est unique dans son espèce, qu'il vit

(1) Milton.

(2) Wierius.

cinq cents ans; que, lorsqu'il est près de mourir, il se fait avec de l'encens, de la myrrhe et d'autres aromates, un cercueil, où il entre à temps marqué, et meurt; que sa chair corrompue produit un ver, qui se nourrit de l'humeur de l'animal mort et se revêt de plumes; qu'ensuite devenu plus fort, il prend le cercueil de son père et le porte en Égypte, sur l'autel du soleil, à Héliopolis.

Outre que tous ceux qui parlent de cet oiseau mystérieux ne l'ont point vu, et n'en parlent que par ouï-dire, qui peut être sûr qu'il a vécu cinq cents ans? qui peut assurer qu'il soit seul de son espèce?

Ce qui a contribué à en tromper quelques uns, dit le P. Lebrun, c'est l'équivoque du mot *phénix*, qui signifie une palme, et ce qu'on racontait de certains palmiers, qui repoussaient après qu'ils étaient morts.

Le P. Martini rapporte, dans son Histoire de la Chine, qu'au commencement du règne de l'empereur Xao-har IV, on vit paraître l'oiseau du soleil, dont les Chinois regardent l'arrivée comme un heureux présage, pour le royaume. Sa forme, dit-il, le ferait prendre pour un aigle, sans la beauté et la variété de son plumage. Il ajoute que sa rareté lui fait croire que cet oiseau est le même que le phénix.

D'abord, il n'y a rien de moins sûr que les anciennes histoires de la Chine; ensuite on ne voit pas quel rapport on peut trouver entre le phénix et un oiseau qui, selon l'opinion des Chinois, ne vient que pour annoncer le bonheur de leur empire. Ils se ressemblent

pourtant en ce point, qu'ils sont tous les deux chimériques.

PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE. — (Voyez *Alchimie.*)

PHILOTANUS. — Démon du second ordre; lieutenant de Bélial, dans les domaines de la Péderastie.

PHILTRES. — (Voyez *Amour.*)

PHYSIOGNOMONIE. —

Le front est un miroir, où l'âme se déploie.

RACINE fils.

Le front est un miroir, mais bien souvent trompeur.

ANONYME.

La physiognomonie est l'art de juger les hommes, par les traits du visage, ou le talent de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur.

Cette science a eu plus d'ennemis que de partisans; elle ne paraît pourtant ridicule que quand on veut la pousser trop loin. Tous les visages, toutes les formes, tous les êtres créés diffèrent entre eux, non-seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité. Chaque individu diffère d'un autre individu de son espèce. Pourquoi cette diversité de formes ne serait-elle pas la conséquence de la diversité des caractères, ou pourquoi la diversité des caractères ne serait-elle pas

causée par cette diversité de formes. Chaque passion, chaque sens, chaque qualité a sa place dans le corps de tout être créé; la colère enfle les muscles : les muscles enflés sont donc un signe de colère ?.... Des yeux pleins de feu, un regard aussi prompt que l'éclair, et un esprit vif et pénétrant se retrouvent cent fois ensemble. Un œil ouvert et serein se rencontre mille fois avec un cœur franc et honnête.

Pourquoi ne pas chercher à connaître les hommes par leur physionomie ? On juge tous les jours le ciel sur sa physionomie. Un marchand apprécie ce qu'il achète, par son extérieur, par sa physionomie....

Tels sont les raisonnemens des physionomistes, pour prouver la sûreté de leur science. Il est vrai, ajoutent-ils, qu'on peut s'y tromper, mais une fois entre mille ; et une pareille exception ne doit pas nuire aux règles générales. J'ai vu, dit Lavater, un criminel condamné à la roue, pour avoir assassiné son bienfaiteur ; et ce monstre avait le visage ouvert et gracieux comme l'ange du Guide. Il ne serait pas impossible de trouver, aux galères, des têtes de Régulus, et des physionomies de vestales dans une maison de force. Cependant le physionomiste habile distinguera les traits, quoique presque imperceptibles, qui annoncent le vice et la dégradation. Ou bien, s'il se trompe, il dira : « La nature l'avait fait bon ; il en a tous les » signes ; et sa méchanceté n'a pas encore eu le temps » de les défigurer. »

— Il est certain qu'on peut, la plupart du temps, juger les hommes, jusqu'à un certain point, sur leur

physionomie , sur leurs manières , principalement.
 « J'ai toujours considéré comme un préjugé favorable,
 » en faveur de la personne qui se présente , disait
 » M. Necker, cette mesure dans le discours , qui
 » annonce l'habitude de la réflexion , et une certaine
 » tempérance dans l'imagination ; ce regard plus in-
 » telligent que fin , et qui semble appartenir davan-
 » tage à l'esprit qu'au caractère ; cette circonspection
 » naturelle dans le maintien , bien différente de cette
 » gravité contrefaite , qui sert de masque à la médio-
 » crité ; cette conscience de soi-même , qui empêche
 » de se développer avec précipitation , et de profiter
 » à la hâte d'une occasion de se montrer ; enfin , tant
 » d'autres caractères , extérieurs encore , que j'ai vus
 » rarement séparés d'un mérite réel. »

— Rousseau disait en parlant de D.... : « Cet
 » homme ne me plaît pas , et cependant il ne m'a
 » jamais fait le moindre mal ; mais avant qu'il en
 » vienne là , je dois rompre avec lui. »

Quoi qu'il en soit de la physiognomonie , en voici
 les principes , tantôt raisonnables , tantôt ridicules :
 le lecteur en prendra ce qu'il voudra.

Principes généraux. — La beauté morale est ordi-
 nairement en harmonie avec la beauté physique.
 (Socrate et cent mille autres prouvent le contraire.)

— Beaucoup de personnes gagnent , à mesure qu'on
 apprend à les connaître , quoiqu'elles vous aient dé-
 plu au premier aspect. Il faut qu'il y ait entre elles et
 vous quelque point de dissonance , puisque , du pre-
 mier abord , ce qui devait vous rapprocher ne vous

a point frappé. Il faut aussi qu'il y ait entre vous quelque rapport secret, puisque, plus vous vous voyez, plus vous vous convenez.

— Tout homme dont la figure, dont la bouche, dont la démarche, dont *l'écriture* est de travers, aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans ses procédés, du louche, de l'inconséquence, de la partialité, du sophistique, de la fausseté, de la ruse, du caprice, des contradictions, de la fourberie, une imbécillité dure et froide (1).

De la tête et du visage. — La tête est la plus noble partie du corps humain, le siège de l'esprit et de l'âme, le centre de nos facultés intellectuelles.

Une tête, qui est en proportion avec le reste du corps, qui paraît telle au premier abord, et qui n'est ni trop grande, ni trop petite, annonce un caractère d'esprit beaucoup plus parfait qu'on n'en oserait attendre d'une tête disproportionnée. Trop volumineuse, elle indique presque toujours une stupidité grossière. Trop petite, elle est un signe de faiblesse et d'ineptie.

Quelque proportionnée que soit la tête au corps, il faut encore qu'elle ne soit ni trop arrondie, ni trop allongée : plus elle est régulière, et plus elle est parfaite. On peut appeler bien organisée celle dont la hauteur perpendiculaire, prise depuis l'extrémité de

(1) Tout ce qu'on dit ici de *l'homme* en général, doit s'entendre des deux sexes.

l'occiput jusqu'à la pointe du nez , est égale à sa largeur horizontale.

Une tête trop longue annonce un homme de peu de sens , vain , curieux , envieux et crédule.

La tête penchée vers la terre est la marque d'un homme sage , constant dans ses entreprises. Une tête qui tourne de tous côtés annonce la présomption , la médiocrité , le mensonge , un esprit pervers , léger , et un jugement faible.

— Quant au visage , on peut le diviser en trois parties , dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils ; la seconde , depuis les sourcils jusqu'au bas du nez ; la troisième , depuis le bas du nez , jusqu'à l'extrémité de l'os du menton. Plus ces trois étages sont symétriques , plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général.

Quand il s'agit d'un visage dont l'organisation est , ou extrêmement forte , ou extrêmement délicate , le caractère peut être apprécié bien plus facilement par le profil que par la face. Sans compter que le profil se prête moins à la dissimulation , il offre des lignes plus vigoureusement prononcées , plus précises , plus simples , plus pures , et par conséquent la signification en est aisée à saisir ; au lieu que très-souvent les lignes de la face en plein sont assez difficiles à démêler.

Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué. Mais on trouve mille profils qui ,

sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère.

Un visage charnu annonce une personne timide, enjouée, crédule et présomptueuse. Un homme laborieux a souvent le visage maigre.

Un visage qui suë, à la moindre agitation, annonce un tempérament chaud, un esprit vain et grossier, et un penchant à la gourmandise.

Le visage pâle annonce un naturel porté aux plaisirs de l'amour.

De la chevelure et de la barbe. — La graisse est l'origine des cheveux; c'est pourquoi les parties les plus grasses de notre corps sont aussi les plus garnies de poils, tels que la tête, les aisselles, etc.

Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et par conséquent aussi de ses facultés spirituelles. Ils n'admettent pas la moindre dissimulation; ils répondent à notre constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit.

Je suis sûr, dit Lavater, que par l'élasticité des cheveux, on pourrait juger de l'élasticité du caractère.

Les cheveux longs, plats, disgracieux, n'annoncent rien que d'ordinaire. Les chevelures d'un jaune doré, ou d'un blond tirant sur le brun, qui reluisent doucement, qui se roulent facilement et agréablement, sont les *chevelures nobles*. Des cheveux noirs, plats, épais et gros dénotent peu d'esprit, mais de

l'assiduité et de l'amour de l'ordre. Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin-flegmatique. Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme souverainement bon, ou souverainement méchant.

Les cheveux fins marquent la timidité; rudes, ils annoncent le courage. Et ce signe caractéristique est du nombre de ceux qui sont communs à l'homme et aux animaux. Parmi les quadrupèdes, le cerf, le lièvre et la brebis, qui sont au rang des plus timides, se distinguent particulièrement des autres, par la douceur de leur poil; tandis que la rudesse de celui du lion et du sanglier répond au courage qui fait leur caractère. En appliquant ces remarques à l'espèce humaine, les habitans du nord sont ordinairement très courageux, et ils ont la chevelure rude; les orientaux sont beaucoup plus timides, et leurs cheveux sont plus doux.

Un homme qui a de longs cheveux est toujours d'un caractère plus efféminé que mâle; ainsi il aurait tort de se vanter d'une longue chevelure comme d'un ornement. D'ailleurs ces longs cheveux sont bien rarement noirs.

Des cheveux noirs et minces, placés sur une tête mi-chauve, dont le front est élevé et bien voûté, annoncent un jugement sain et net, mais peu d'imagination. Cette même espèce de cheveux, lorsqu'elle est entièrement plate et lisse, caractérise une faiblesse décidée des facultés intellectuelles.

Les cheveux crépus marquent un homme de dure

conception. Ceux qui ont beaucoup de cheveux, sur les tempes et sur le front, sont grossiers, orgueilleux et impudiques.

Une barbe fournie et bien rangée annonce un homme d'un bon naturel, et d'un tempérament raisonnable. L'homme qui a la barbe claire et mal disposée tient plus du naturel et des inclinations de la femme que de celles de l'homme. L'homme qui n'a point de barbe n'est pas un homme.

Les femmes n'ont point de barbe, parce que cette chaleur qui la produit dans les hommes, se dissipe, chez elles, par le flux des règles. Cependant il en est à qui il croît au visage, et surtout autour de la bouche, qui est le centre de la chaleur, des poils, auxquels on donne le nom de barbe. Il est sûr que ces femmes sont d'un tempérament fort chaud, et d'un naturel hardi, courageux et viril. Mais la femme qui a de la barbe, et l'homme qui n'en a point, sont constitués tous deux contre l'ordre de la nature. Or tout ce qui sort du cours ordinaire de la nature est monstrueux.

— Si la couleur de la barbe diffère de celle des cheveux, elle n'annonce rien de bon.

De même, un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils, peut inspirer de la défiance.

Du front. — Le front, dit Herder, est le siège de la sérénité, de la joie, des noirs chagrins, de l'an-goisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la mé-

chanceté. C'est de toutes les parties du visage la plus importante et la plus caractéristique.

Les fronts , vus de profils , peuvent se réduire à trois classes générales. Ils sont ou *penchés en arrière*, ou *perpendiculaires* , ou *proéminens*.

Les fronts penchés en arrière indiquent en général de l'imagination , de l'esprit et de la délicatesse.

Une perpendicularité complète, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils , est le signe d'un manque total d'esprit. Une forme perpendiculaire , qui se voûte insensiblement par le haut , annonce un esprit capable de beaucoup de réflexion , un penseur rassis et profond.

Les fronts proéminens appartiennent à des esprits faibles et bornés , et qui ne parviendront jamais à une certaine maturité.

Les contours du front , *arqués et sans angles*, décident de la douceur et de la flexibilité du caractère.

Lorsqu'un front, *arrondi et saillant par le haut*, descend en ligne droite vers le bas , et qu'il présente dans l'ensemble une forme perpendiculaire , on peut compter sur un grand fonds de jugement, de vivacité et d'irritabilité ; mais, en même temps , il faut s'attendre à trouver un cœur de glace.

Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort. Plus il est serré, court et compact , plus le caractère est concentré , ferme et solide.

Pour qu'un front soit heureux, parfaitement beau, et d'une expression qui annonce à la fois la richesse

du jugement et la noblesse du caractère, il doit se trouver dans la plus exacte proportion avec le reste du visage. Exempt de toute espèce d'inégalités et de rides permanentes, il doit pourtant en être susceptible, mais alors il ne se plissera que dans les momens d'une méditation sérieuse, dans un mouvement de douleur ou d'indignation. Il doit reculer par le haut et avancer du bas. La couleur de la peau doit être plus claire que celle des autres parties du visage. Si l'os de l'œil est saillant, c'est le signe d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises. Mais sans cet angle saillant, il y a des têtes excellentes, qui n'en ont que plus de solidité, lorsque le bas du front s'affaisse comme un mur perpendiculaire, sur des sourcils placés horizontalement, et qu'il s'arrondit et se voûte imperceptiblement, des deux côtés, vers les tempes.

Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échancrés, ou qui se plissent toujours différemment, ne sont pas une bonne recommandation, et ne doivent pas inspirer beaucoup de confiance.

Les frons carrés, dont les marges latérales sont encore assez spacieuses, et dont l'os de l'œil est en même temps bien solide, supposent un grand fonds de sagesse et de courage. Tous les physionomistes s'accordent sur ce point.

Un front très-osseux, et garni de beaucoup de peau, annonce un naturel acariâtre et querelleur.

Un front élevé , avec un visage long , et pointu vers le menton , est un signe de faiblesse et d'ineptie.

Des fronts allongés , avec une peau fortement tendue et très-unie , sur lesquels on n'aperçoit , même à l'occasion d'une joie peu commune , aucun pli doucement animé , sont toujours l'indice d'un caractère froid , soupçonneux , caustique , opiniâtre , fâcheux , rempli de prétentions , rampant et vindicatif.

Un front qui du haut penche en avant et s'enfonce vers l'œil , est , dans un homme fait , l'indice certain d'une imbécillité sans ressource.

Des plis obliques au front , surtout si le hasard fait qu'ils se trouvent parallèles , ou qu'ils le paraissent , décèlent infailliblement une pauvre tête , un esprit faux et soupçonneux. Si ces plis sont droits , parallèles , réguliers , pas trop profonds , ils ne se rencontrent guère que chez des hommes judicieux , sages , probes , et d'un sens droit. Des fronts , dont la moitié supérieure est sillonnée de rides fort distinctes , et surtout circulaires , tandis que l'autre moitié se trouve sans aucune ride et très-unie , sont la marque infaillible d'un esprit stupide.

Des sourcils. — Au-dessous du front , commence sa belle frontière , le sourcil , arc-en-ciel de paix , dans sa douceur , arc tendu de la discorde , lorsqu'il exprime le courroux.

Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité d'une jeune vierge. Placés en ligne droite et horizontalement , ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux. Lorsque leur forme

est moitié horizontale et moitié courbée , la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable ; mais cette même confusion annonce un feu modéré , si le poil est fin. Lorsqu'ils sont épais et compacts , que les poils sont couchés parallèlement , et pour ainsi dire, tirés au cordeau , ils promettent décidément un jugement mûr et solide , une profonde sagesse , un sens droit et rassis.

Des sourcils qui se joignent passaient pour un trait de beauté chez les Arabes, tandis que les anciens physionomistes y attachaient l'idée d'un caractère sournois. La première de ces deux opinions est fausse ; la seconde, exagérée ; car on trouve souvent ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables.

Les sourcils minces sont une marque infailible de flegme et de faiblesse ; ils diminuent la force et la vivacité du caractère , dans un homme énergique. Anguleux et entrecoupés , les sourcils dénotent l'activité d'un esprit productif.

Plus les sourcils s'approchent des yeux , plus le caractère est sérieux , profond et solide. Celui-ci perd de sa force , de sa fermeté , de sa hardiesse , à mesure que les sourcils remontent. Une grande distance de l'un à l'autre annonce une conception aisée , une âme calme et tranquille.

Le mouvement des sourcils est d'une expression infinie. Il sert principalement à marquer les passions

ignobles , l'orgueil , la colère , le dédain. Un homme *sourcilleux* est un être méprisant et méprisable.

Des yeux et des paupières. — C'est surtout dans les yeux, dit Buffon, que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître; l'œil appartient à l'âme, plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher, et participer à tous ses mouvemens; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet, par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'homme reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Les yeux bleus anoncent plus de faiblesse, un caractère plus mou et plus efféminé, que ne font les yeux bruns ou noirs. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens très-énergiques, avec des yeux bleus; mais sur la totalité, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle, vigoureux et profond; tout comme le génie, proprement dit, s'associe, presque toujours, des yeux d'un jaune tirant sur le brun. (Les Chinois sont le plus mou, le plus paisible et le plus paresseux de tous les peuples de la terre. Cependant les yeux bleus sont si rares en Chine, qu'on ne les y trouve jamais qu'à des Européens ou à des Créoles.)

Les gens colères ont des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière espèce sont, en quelque sorte, un signe distinctif de vivacité et de courage. On ne voit presque jamais des yeux bleus-clairs à des personnes colères.

Des yeux qui forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent, pour ainsi dire, exclusivement à des personnes, ou très-judicieuses, ou très-fines.

Lorsque la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide. Quand la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil, et coupe diamétralement la prunelle, elle annonce ordinairement un homme très-fin, très-adroit, très-rusé; mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil détruise la droiture du cœur.

Des paupières reculées et fort échanquées annoncent, la plupart du temps, une humeur colérique. On y reconnaît aussi l'artiste et l'homme de goût. Elles sont rares chez les femmes, et tout au plus réservées pour celles qui se distinguent par une force d'esprit ou de jugement extraordinaire.

Des yeux très-grands, d'un bleu fort clair, et vus de profil presque transparens, annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention.

De petits yeux noirs , étincelans sous des sourcils noirs et touffus , qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient malignement , annoncent presque toujours de la ruse , des aperçus profonds , un esprit d'intrigue et de chicane. Si de pareils yeux ne sont pas accompagnés d'une bouche moqueuse , ils désignent un esprit froid et pénétrant , beaucoup de goût , de l'élégance , de la précision , plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité.

Des yeux grands , ouverts , d'une clarté transparente, et dont le feu brille, avec une mobilité rapide, dans des paupières parallèles , peu larges et fortement dessinées, réunissent très-certainement ces cinq caractères : une pénétration vive , de l'élégance et du goût , un tempérament colère , de l'orgueil , un penchant extrême pour les femmes.

Des yeux qui laissent voir la prunelle toute entière, et sous la prunelle encore, plus ou moins de blanc , sont dans un état de tension qui n'est pas naturel , ou n'appartiennent qu'à ces hommes inquiets, passionnés, à moitié fous; jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr , précis, et qui méritent une parfaite confiance.

Certains yeux sont très-ouverts , très-luisans , avec des physionomies fades. Ils annoncent de l'entêtement sans fermeté , de la bêtise avec des prétentions à la sagesse , un caractère froid , qui voudrait montrer de la chaleur , et n'est tout au plus susceptible que d'un feu momentané,

Les gens soupçonneux, emportés, violens, ont le

plus souvent, les yeux enfoncés dans la tête, et la vue longue et étendue. Le fou, l'étourdi ont souvent les yeux hors de la tête.

Le fourbe a, en parlant, les paupières penchées et le regard en dessous.

Les gens fins et rusés ont coutume de tenir un œil et quelquefois les deux yeux à demi fermés. C'est un signe de faiblesse d'esprit. En effet, on voit bien rarement un homme énergique qui soit rusé : notre méfiance envers les autres naît du peu de confiance que nous avons en nous.

Du nez. — Les anciens avaient raison d'appeler le nez *honestamentum faciei*. Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux, mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits. Aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté ; et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère excellent, distingué. *Non cuiquam datum est habere nasum.*

Voici, d'après les physionomistes, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau :

Sa longueur doit être égale à celle du front. Il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine. Vue par devant, l'épine du nez doit être large et presque parallèle des deux cotés, mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu. Le bout ou la pomme du nez ne sera ni dure, ni charnue. De face, il faut que les ailes du nez se présentent distinctement, et que les narines se raccourcissent agréablement,

ment au-dessous. Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur. Vers le haut, il joindra de près l'arc de l'os de l'œil; et sa largeur, du côté de l'œil, doit être au moins d'un demi-pouce.

Un nez qui rassemble toutes ces perfections exprime tout ce qui peut s'exprimer. Cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme; mais il faut différencier aussi l'espèce de mérite qui les distingue. Un petit nez, échancré en profil, n'empêche pas d'être honnête et judicieux, mais ne donne point le génie. Des nez qui se courbent au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardens à les poursuivre. Les nez perpendiculaires (c'est-à-dire qui approchent de cette forme, car dans toutes ses productions la nature abhorre les lignes extrêmement droites) tiennent le milieu entre les nez échancrés et les nez arqués; ils supposent une âme qui sait *agir et souffrir tranquillement et avec énergie.*

Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures. Mais cette forme est très-rare.

La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment, qui peut aisément dégénérer en sensualité et en volupté.

Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison,

une espèce d'enfoncement, dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur.

Les hommes, dont le nez penche extrêmement vers la bouche, ne sont jamais ni vraiment bons, ni vraiment gais, ni grands, ni nobles : leur pensée s'attache toujours aux choses de la terre ; ils sont réservés, froids, insensibles, peu communicatifs, ont ordinairement l'esprit malin, de mauvaise humeur ; ils sont profondément hypochondres ou mélancoliques. Si les nez de ce genre sont courbés du haut, c'est encore l'indice d'un penchant épouvantable pour la volupté.

Un nez sans aucun caractère frappant, sans nuance, sans inflexions, sans ondulations, sans aucun linéament expressif, peut bien être le nez d'un homme honnête, raisonnable, même aussi d'un caractère assez noble ; mais ce ne sera jamais celui d'un homme supérieur ou très-distingué.

Les narines serrées et minces dénotent un homme d'un tempérament froid et dédaigneux.

Un nez rouge, surtout à la pomme, annonce un ivrogne, un naturel grossier et porté à la débauche.

Les peuples tartares ont généralement le nez plat et enfoncé ; les nègres d'Afrique l'ont camard ; les Juifs, pour la plupart, aquilin ; les Anglais, cartilagineux et rarement pointu. S'il faut en juger par les tableaux et les portraits, les beaux nez ne sont

pas communs parmi les Hollandais. Chez les Italiens , au contraire , ce trait est distinctif. Enfin , il est absolument caractéristique pour les hommes célèbres de la France.

Des joues — Des joues charnues indiquent en général l'humidité du tempérament et un appétit sensuel. Maigres et rétrécies , elles annoncent la sécheresse des humeurs , et la privation des jouissances. Le chagrin les creuse ; la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers ; la sagesse , l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées.

Certains enfoncemens, plus ou moins triangulaires, qui se remarquent quelquefois dans les joues , sont le signe infallible de l'envie ou de la jalousie.

Une joue naturellement gracieuse , agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible.

Si, sur la joue qui sourit, on voit se former trois lignes parallèles et circulaires , comptez , dans ce caractère , sur un fond de folie.

Des oreilles. — L'oreille , aussi bien et peut-être plus que les autres parties du corps humain , a sa signification déterminée ; elle n'admet pas le moindre déguisement ; elle a ses convenances et une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient.

Quand le bout de l'oreille est dégagé , c'est un bon augure pour les facultés intellectuelles.

Les oreilles larges et dépliées annoncent l'effronterie , la vanité , la faiblesse du jugement.

Les oreilles grandes et grosses marquent un homme simple , grossier , stupide.

Les oreilles petites dénotent la timidité.

Les oreilles trop repliées , et entourées d'un bourrelet mal dessiné , n'annoncent rien de bon , quant à l'esprit et aux talens.

Une oreille moyenne , d'un contour bien arrondi , ni trop épaisse , ni excessivement mince , ne se trouve guère que chez des personnes spirituelles , judicieuses , sages et distinguées.

De la bouche et des lèvres. — La bouche est l'interprète de l'esprit et du cœur. Elle rassemble , et dans son état de repos , et dans la variété infinie de ses mouvemens , un monde de caractères. Elle est éloquente jusque dans son silence.

On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le caractère. Qu'elles soient fermes , qu'elles soient molles et mobiles , le caractère est toujours d'une trempe analogue.

De grosses lèvres bien prononcées et bien proportionnées , qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée , et facile à reproduire au dessin , de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse ; elles répugnent aussi à la fausseté et à la méchanceté ; et tout au plus , on pourrait leur reprocher un peu de penchant à la volupté.

La lèvre supérieure caractérise le goût , le penchant , l'appétit , le sentiment de l'amour. L'orgueil et la colère la courbent ; la finesse l'aiguise ; la bonté l'arrondit ; le libertinage l'énerve et la flétrit ; l'amour

et le désir s'y attachent, par un attrait inexprimable. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support.

Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté. Si elle remonte, en même temps, aux deux extrémités, elle suppose un fonds d'affectation, de prétention et de vanité; peut-être aussi un peu de malice, le résultat ordinaire de la frivolité.

Des lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité et la paresse. Celles qui sont rognées et fortement prononcées inclinent à la timidité et à l'avarice.

Lorsqu'elles se ferment doucement et sans effort, et que le dessin en est correct, elles indiquent un caractère réfléchi, ferme et judicieux.

Une lèvre de dessus, qui déborde un peu, est la marque distinctive de la bonté; non qu'on puisse refuser absolument cette qualité à la lèvre d'en bas qui avance, mais, dans ce cas, on doit s'attendre plutôt à une froide et sincère bonhomie, qu'au sentiment d'une vive tendresse.

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai, dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu.

Une bouche bien close, si toutefois elle n'est pas

affectée et pointue , annonce le courage ; et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes même qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte la ferment ordinairement. Une bouche béante est plaintive ; une bouche fermée souffre avec patience.

La bouche, dit Le Brun, dans son *Traité des passions*, est la partie qui, de tout le visage, marque le plus particulièrement les mouvemens du cœur.

Lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés ; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut ; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu.

Toute bouche, qui a deux fois la largeur de l'œil, est la bouche d'un sot ; j'entends la largeur de l'œil, prise de son extrémité vers le nez, jusqu'au bout intérieur de son orbite : les deux largeurs mesurées sur le même plan.

Si la lèvre inférieure, avec les dents, dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche vue de profil, comptez, suivant l'indication des autres nuances de physionomie, sur un de ces quatre caractères isolés, ou sur tous les quatre réunis, bêtise, rudesse, avarice, malignité.

De trop grandes lèvres, quoique bien proportionnées, annoncent toujours un homme peu délicat, sordide ou sensuel, quelquefois même un homme stupide ou méchant.

Les extrémités de la bouche s'abaissent-elles, d'une manière marquée et tirant sur l'oblique, c'est l'expression la plus certaine du mépris, de l'insensibilité,

surtout si la lèvre d'en bas est plus grosse que celle de dessus et la dépasse.

Une bouche , pour ainsi dire , sans lèvres , dont la ligne du milieu est fortement tracée , qui se retire vers le haut , aux deux extrémités , et dont la lèvre supérieure , vue de profil depuis le nez , paraît arquée ; une pareille bouche ne se voit guère qu'à des avares rusés , actifs , industriels , froids , durs , flatteurs et polis , mais atterrans dans leurs refus.

Celui-là certainement est un méchant , qui sourit ou cherche à cacher son sourire , lorsqu'il est question des souffrances du pauvre , ou des travers de l'homme de bien. Les gens de cette espèce ont communément fort peu ou de fort petites lèvres ; la ligne centrale de la bouche , fortement tracée , se retire vers le haut des deux extrémités , d'une manière désagréable. Ils ont les dents terribles.

Une petite bouche , étroite , sous de petites narines , et un front elliptique , est toujours peureuse , timide à l'excès , d'une vanité puérile , et s'énonce avec difficulté. S'il se joint à cette bouche de grands yeux saillans , troubles , un menton osseux , oblong , et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte , soyez encore plus sûr de l'imbécillité d'une pareille tête.

Il est stupide , tout visage dont la partie inférieure , à compter depuis le nez , se divise en deux parties égales , par la ligne centrale de la bouche. Quant au visage dont la partie inférieure , à partir du nez , a moins du tiers de la longueur entière du visage , il

n'est pas bête , il est fou. Il est bête encore le visage dont la partie solide inférieure est sensiblement plus longue qu'une des deux parties supérieures.

Des dents. — Les dents petites et courtes sont regardées , par les anciens physionomistes , comme le signe d'une constitution faible. De longues dents sont un indice certain de faiblesse et de timidité.

Les dents blanches , propres et bien arrangées , qui , au moment où la bouche s'ouvre , paraissent s'avancer sans déborder , et qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert , annoncent *décidément* dans l'homme fait , un esprit doux et poli , un cœur bon et honnête. Ce n'est pas qu'on ne puisse avoir un caractère très-estimable , avec des dents gâtées , laides ou inégales ; mais ce dérangement physique provient , la plupart du temps , de maladie ou de quelque mélange d'imperfection morale. Celui qui n'a pas soin de ses dents , qui ne tâche pas du moins de les entretenir en bon état , trahit déjà , par cette seule négligence , des sentimens *ignobles* !....

Celui qui a les dents inégales est envieux.

Les dents grosses , larges et fortes , sont la marque d'un tempérament fort , et promettent une longue vie , si l'on en croit Aristote.

Du menton. — Pour être en belle proportion , dit Herder , le menton ne doit être ni pointu , ni creux , mais uni.

Un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif , au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative. Souvent le caractère de

l'énergie ou de la non-énergie de l'individu se manifeste uniquement par le menton.

Il y a trois principales sortes de mentons : les mentons qui reculent ; ceux qui , dans le profil , sont en perpendicularité avec la lèvre inférieure ; et ceux qui débordent la lèvre d'en bas , ou en d'autres termes les mentons pointus. Le menton reculé , qu'on pourrait appeler hardiment le menton féminin , puisqu'on le retrouve presque à toutes les personnes de l'autre sexe , fait toujours soupçonner quelque côté faible. Les mentons de la seconde classe inspirent la confiance. Ceux de la troisième dénotent un esprit actif et délié ; pourvu qu'ils ne fassent pas anse , car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice.

Une forte incision au milieu du menton semble indiquer , sans réplique , un homme judicieux , rassis et résolu , à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres traits contradictoires.

Un menton pointu passe ordinairement pour le signe de la ruse. Cependant on trouve cette forme chez les personnes les plus honnêtes ; la ruse n'est alors qu'une bonté raffinée.

Un menton mou , charnu , à double étage , est la plupart du temps la marque et l'effet de la sensualité. Les mentons plats supposent la froideur et la sécheresse du tempérament. Les petits caractérisent la timidité. Les ronds , avec la fossette , peuvent être regardés comme le gage de la bonté.

Un menton long , large , lourd (je parle de la par-

tie osseuse) ne se voit guère qu'à des hommes grossiers , durs , orgueilleux et violens.

Du cou. — Cet entre-deux de la tête et de la poitrine , qui tient de l'une et de l'autre , est significatif comme tout ce qui a rapport à l'homme. Nous connaissons certaines espèces de goîtres , qui sont le signe infailible de la stupidité , tandis qu'un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable , pour la solidité du caractère.

Le cou long et la tête haute sont quelquefois le signe de l'orgueil et de la vanité.

Un cou raisonnablement épais et un peu court ne s'associe guère à la tête d'un fat ou d'un sot.

Ceux qui ont le cou mince , délicat et allongé , sont timides comme le cerf , au sentiment d'Aristote ; et ceux qui ont le cou épais et court sont naturellement colères , et ont de l'analogie avec le taureau irrité. Mais les analogies sont fausses , pour la plupart , dit Lavater , et jetées sur le papier , sans que l'esprit d'observation les ait dictées.

Des autres parties du corps humain. — Il y a autant de diversité et de dissemblance , entre les formes des mains qu'il y en a entre les physionomies. Deux visages parfaitement ressemblans n'existent nulle part ; de même , vous ne rencontrerez pas , chez deux personnes différentes , deux mains qui se ressemblent. Plus il y a de rapport entre les visages , plus il s'en trouve entre les mains.

Chaque main , dans son état naturel , c'est-à-dire , abstraction faite des accidens extraordinaires , se

trouve en parfaite analogie avec les corps dont elle fait partie. Les os , les nerfs , les muscles , le sang et la peau de la main ne sont que la continuation des os , des nerfs , des muscles , du sang et de la peau du reste du corps. Le même sang circule dans le cœur , dans la tête et dans la main.

La main contribue donc, pour sa part, à faire connaître le caractère de l'individu ; elle est , aussi-bien que les autres membres du corps , un objet de physiognomonie , objet d'autant plus significatif , et d'autant plus frappant que la main ne peut pas *dis-simuler* , et que sa mobilité la trahit à chaque instant. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles ; ses flexions , nos actions et nos passions. Dans tous ses mouvemens , elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps.

« Avec les mains , dit Montaigne, nous requérons,
» promettons , appelons , congédions , menaçons ,
» prions , supplions , nions , refusons , interrogeons ,
» admirons , nombrons , confessons , repentons ,
» craignons , vergoignons , doutons , instruisons ,
» commandons , incitons , encourageons , jurons ,
» témoignons , accusons , condamnons , absolvons ,
» injurions , mesprisons , deffions , despitons , flat-
» tons , applaudissons , bénissons , humilions , mo-
» quons , reconcilions , recommandons , exaltons ,
» festoyons , resjouissons , complaignons , attristons ,
» desconfortons , désespérons , estonnons , escrions ,
» taisons , etc. : d'une variation et multiplication ,
» à l'envi de la langue. »

— Tout le monde sait que des épaules larges , qui descendent insensiblement , et qui ne remontent pas en pointes , sont un signe de santé et de force. Des épaules de travers influent ordinairement aussi sur la délicatesse de la complexion ; mais on dirait qu'elles favorisent la finesse et l'activité de l'esprit , l'amour de l'exactitude et de l'ordre.

— Une poitrine large et carrée , ni trop convexe , ni trop concave , suppose toujours des épaules bien constituées , et fournit les mêmes indices. Une poitrine plate , et pour ainsi dire creuse , dénote la faiblesse du tempérament. Chez les hommes , une poitrine qui est excessivement velue , annonce du penchant à la volupté.

— Un ventre gros et proéminent , incline bien plus à la sensualité et à la paresse , qu'un ventre plat et rétréci. On doit attendre plus d'énergie et d'activité , plus de flexibilité d'esprit et de finesse , d'un tempérament sec , que d'un corps surchargé d'embonpoint. Il se trouve cependant des gens d'une taille effilée , qui sont excessivement lents et paresseux ; mais alors le caractère de leur indolence reparait dans le bas du visage.

— Les gens d'un mérite supérieur ont ordinairement les cuisses maigres. Des cuisses courtes , épaisses , et excessivement grasses n'annoncent pas un naturel élevé.

— Les pieds plats s'associent rarement avec le génie.

De quelques traits caractéristiques. — C'est un

indice de stupidité que des yeux distans l'un de l'autre plus de la largeur d'un œil.

De petits yeux mats , mal dessinés , le regard toujours aux aguets, le teint plombé , des cheveux noirs , courts, plats , un nez retroussé, sous un front spirituel et bien fait , la lèvre inférieure fort relevée et fort saillante , forment une réunion de traits que vous ne trouverez guère que chez un *archi-sophiste* méchant, tracassier , rusé , fourbe , intrigant , soupçonneux , sordidement intéressé , vil ; enfin chez un homme abominable.

Plus le front est élevé , plus les autres parties du visage , comparées au front , paraissent petites , plus la voûte de ce front est noueuse , plus l'œil est enfoncé , moins on aperçoit d'enfoncement entre le nez et le front , plus la bouche est fermée et le menton large , enfin plus est perpendiculaire le profil de la longueur du visage : plus vous trouverez l'opiniâtreté d'un tel homme invincible , plus son caractère aura de roideur et de dureté.

Des joues bouffies et fanées , une bouche grande et spongieuse , des lentilles rousses au visage , des cheveux plats , qui frisent avec peine , des plis confus et entrecoupés au front, des yeux qui ne reposent jamais naturellement sur un point et qui vers le bas forment un angle , un crâne qui s'abaisse rapidement vers le front , tous ces caractères réunis composent le vaurien.

Un cheveu long , saillant en pointe d'aiguille , ou fortement crépu , rude et sauvage , planté sur une

tache brune , soit au cou , soit au menton , est l'indice le plus décisif d'un penchant extrême à la volupté, penchant qu'accompagne presque toujours une extrême légèreté.

Des fronts perpendiculaires, fort noueux ou très-hauts ou très-courts, de petits nez pointus, ou grossièrement arrondis, avec de larges narines, des traits de joues ou de nez fortement prononcés, aigus, longs et non interrompus, les dents de la mâchoire inférieure s'avancant considérablement sur les dents de la mâchoire supérieure; tous ces traits réunis forment les caractères durs.

Fuyez les hommes aux grands yeux dans de petits visages, avec de petits nez et de petites tailles; à travers leur rire, on aperçoit qu'ils ne sont ni gais ni contents; en vous protestant combien ils sont heureux de vous voir, ils ne sauraient cacher la malignité de leur sourire.

Des femmes aux yeux roulans, à la peau singulièrement flexible, plissée, molle, presque pendante, au nez arqué, aux joues colorées, à la bouche rarement tranquille, au menton inférieur bien marqué, au front très-arrondi, d'une peau douce et légèrement plissée, ne sont pas seulement éloquentes, mais d'une imagination vive, féconde, d'une mémoire prodigieuse, remplies d'ambition; elles ont encore beaucoup de penchant pour la galanterie, et malgré toute leur prudence, elles s'oublient facilement.

Une femme, avec la racine du nez fort enfoncée, beaucoup de gorge, la dent canine un peu saillante,

quelque laide qu'elle soit , quelque peu de charmes qu'elle ait d'ailleurs , n'en aura pas moins pour le vulgaire des libertins , des hommes voluptueux , un attrait plus facile , plus certain , plus irrésistible qu'une femme vraiment belle. Les plus dangereuses prostituées , que l'on voit paraître devant les tribunaux , se distinguent toutes à ce caractère.

Des femmes , avec des verrues , brunes , velues , ou à poil fort , au menton , ou au cou , sont ordinairement à la vérité de bonnes ménagères , vigilantes , actives , mais d'un tempérament excessivement sanguin , amoureuses jusqu'à la rage ; elles jasant beaucoup et jasant volontiers sur un seul objet ; elles sont importunes , et vous ne vous en débarrassez qu'avec peine : il faut les traiter avec ménagement , ne leur témoigner qu'un intérêt tranquille , et tâcher , avec une sorte de dignité douce et froide , de les tenir sans cesse à une certaine distance de vous.

On ne trouve guères au menton d'un homme vraiment sage , d'un caractère noble et calme , une de ces verrues larges et brunes , que l'on voit si souvent aux hommes d'une imbécillité décidée ; mais si par hasard vous en trouviez une pareille à un homme d'esprit , vous découvririez bientôt que cet homme a de fréquentes absences , des momens d'une stupidité complète , d'une faiblesse incroyable.

Des hommes aimables et de beaucoup d'esprit peuvent avoir , au front , ou entre les sourcils , des verrues qui , n'étant ni fort brunes , ni fort grandes , n'ont rien de choquant , n'indiquent rien de fâcheux. Mais si vous

trouvez une verrue forte , foncée , velue , à la lèvre supérieure d'un homme , soyez sûr qu'il manquera de quelque qualité très-essentielle, qu'il se distinguera au moins par quelque défaut capital.

Des ressemblances entre l'homme et les animaux.

— Quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance proprement dite entre l'homme et les animaux, dit Aristote, il peut arriver néanmoins que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal.

Porta a été bien plus loin qu'Aristote, puisqu'il a trouvé dans chaque figure humaine la figure d'un animal, ou d'un oiseau; et qu'il juge les hommes, par le naturel de l'animal dont ils portent les traits (1).

Le singe, le cheval et l'éléphant sont les animaux qui ressemblent le plus à l'espèce humaine, par le contour de leurs profils et de leur face.

Les plus belles ressemblances sont celles du cheval, du lion, du chien, de l'éléphant et de l'aigle.

Ceux qui ressemblent au singe sont habiles, actifs, adroits, rusés, malins, avares, et quelquefois méchants.

La ressemblance du cheval donne le courage et la noblesse de l'âme.

Un front comme celui de l'éléphant, annonce la prudence et l'énergie.

Un homme qui, par le nez et le front, ressemble-

(1) Dans la *Physionomie* de Porta, Platon ressemble à un chien de chasse.

rait au profil du lion , ne serait certainement pas un homme ordinaire, (la face du lion porte l'empreinte de l'énergie , du calme et de la force) ; mais il est bien rare que ce caractère puisse se trouver en plein sur une face humaine.

La ressemblance du chien annonce la fidélité, la droiture , un appétit modéré.

Celle du loup dénote un homme violent , dur , lâche , féroce , passionné, traître et sanguinaire.

Celle du renard indique la petitesse , la faiblesse , la ruse et la violence.

La ligne qui partage le museau de l'hyène porte le caractère d'une dureté inexorable.

La ressemblance du tigre annonce une férocité gloutonne. Dans les yeux et le museau du tigre , quelle expression de perfidie ! quelle fureur sanguinaire ! La ligne que forme la bouche du lynx et du tigre est l'expression de la cruauté.

Le chat : hypocrisie , attention et friandise.

Les chats sont des tigres en petit , apprivoisés par une éducation domestique ; avec moins de force , leur caractère ne vaut guère mieux.

La ressemblance de l'ours indique la férocité , la fureur , le pouvoir de déchirer , une humeur misanthrope.

Celle du sanglier annonce un naturel lourd , vorace et grossier.

Le blaireau est ignoble , méfiant et glouton.

Le bœuf est patient , opiniâtre , pesant , d'un appétit grossier. La ligne que forme la bouche de la

vache et du bœuf est l'expression de l'insouciance, de la stupidité et de l'entêtement.

Le cerf et la biche : timidité craintive, agilité, attention, douce et paisible innocence.

La ressemblance de l'aigle annonce la noblesse, une force victorieuse. Son œil étincelant a tout le feu de l'éclair.

Le vautour a plus de souplesse, et en même temps quelque chose de moins noble que l'aigle.

Le hibou est plus faible, plus timide que le vautour.

Le perroquet : affectation de force, aigreur et babil, etc.

Toutes ces sortes de ressemblances varient à l'infini; mais elles sont difficiles à trouver. —

Tels sont les principes de physiognomonie, d'après Aristote, Albert-le-Grand, Porta, etc.; mais principalement d'après Lavater, qui a le plus écrit sur cette matière, et qui du moins a mis quelquefois un grain de bon sens dans ses essais.

Il parle avec sagesse, lorsqu'il traite des mouvemens du corps et du visage, des gestes et des parties mobiles, qui expriment, sur la figure de l'homme, ce qu'il sent intérieurement, et au moment où il le sent. Mais combien il extravague, lorsqu'il veut décidément trouver du génie dans la main, etc., et qu'il tire des conséquences importantes, d'un effet à peu près nul! Sans doute, on trouve dans le visage de l'homme, surtout dans le front, dans les yeux et dans la bouche, des traits caractéristiques qui distinguent

le grand homme de l'idiot, et l'honnête homme du méchant ; mais on ne peut pas toujours s'y fier. La liqueur vaut quelquefois mieux que le vase qui la renferme ; et quoique les physionomistes admettent cette grande harmonie de la beauté physique avec la beauté morale, on voit bien souvent le vice et la sottise habiter chez les plus belles personnes. Je crois que la nature est une sage mère, et quelle ferait murmurer le plus grand nombre de ses enfans, si elle accordait un bel intérieur à ceux dont elle se plaît à tant embellir l'extérieur.

Lavater déraisonne surtout, lorsqu'il parle des femmes. Il les juge avec une injustice, sans exemple dans la bouche d'un sage : « On ne peut confier au papier, dit-il ; la meilleure partie des observations qu'on a faites sur les femmes ; » et le peu de pages qu'il leur donne est affreux ! Parce qu'elles sont plus faibles que les hommes, et constituées avec des organes moins noncés, en sont-elles moins capables de vertus et de génie ?.. en sont elles plus méprisables que l'homme ?.. Cette question n'a pas besoin de réponse.

Tant que la physiognomonie apprendra à l'homme à connaître la dignité de son être, cette science, quoique en grande partie chimérique, méritera pourtant des éloges, puisqu'elle aura un but utile et louable. Mais lorsqu'elle dira qu'une personne constituée de telle sorte est vicieuse de sa nature, qu'il faut la fuir et s'en défier, comme d'un fripon, d'un meurtrier, d'une prostituée, etc. ; que, quoique cette personne présente un extérieur séduisant, et un air

plein de bonté et de candeur , il faut toujours l'éviter, parce que son naturel est affreux, que son visage l'annonce et que le signe en est certain, immuable; je crierai que la physiognomonie est abominable et qu'elle établit le fatalisme.

Quoi donc ! parce qu'une femme , a *la racine du nez enfoncée* , de la gorge , la dent canine un peu saillante , cette femme est une infâme prostituée !... parce qu'une femme a une verrue au menton , cette femme est une enragée , une personne intraitable , qu'il faut fuir avec mépris !.... Parce qu'un homme n'a pas soin de ses dents , cet homme a des sentimens ignobles !..... Quoi de plus absurde que de pareilles décisions ! j'en appelle aux gens du monde : s'ils ont vu des femmes qui aient la racine du nez enfoncée , de la gorge , et la dent canine un peu saillante , j'aime à croire que toutes ces femmes ne sont pas des prostituées. S'ils connaissent des hommes qui négligent leurs dents , j'ose espérer que tous ces hommes-là ne sont pas ignobles ?... Mais la physiognomonie le dit : eh ! la physiognomonie , en le disant , n'est pas le destin ! On a vu des gens assez infatués de cette science , pour se donner , si je puis m'exprimer ainsi , les défauts que leur visage portait nécessairement , et devenir vicieux en quelque sorte, parce que *la fatalité de leur physionomie* les y condamnait ; semblables à ceux-là qui abandonnaient la vertu, parce que *la fatalité de leur étoile* les empêchait d'être vertueux. (Voyez *Gestes.*)

PIERRE D'APONE. — L'un des plus fameux philosophes et médecins de son siècle; il naquit dans un village , auprès de Padoue , l'an 1250.

C'était le plus habile magicien de son temps , disent les démonomanes ; il sacquit la connaissance des sept arts libéraux , par le moyen de sept esprits familiers qu'il tenait enfermés dans des boîtes de cristal. Il avait de plus l'industrie de faire revenir dans sa bourse tout l'argent qu'il avait dépensé.

Il fut poursuivi comme magicien par l'inquisition; et, s'il eût vécu jusqu'à la fin du procès, il y a beaucoup d'apparence qu'il eût été brûlé vivant , comme il le fut en effigie , après sa mort. Il mourut à l'âge de soixante-six ans.

Pierre d'Apone avait une telle antipathie pour le lait , qu'il n'en pouvait sentir le goût.

Thomazo Garsoni dit que , n'ayant point de puits dans sa maison , Pierre d'Apone commanda aux diables de porter dans la rue le puits de son voisin , parce qu'il refusait de l'eau à sa servante.

PIERRE DU DIABLE.—Il y a dans la vallée de Schellenen , en Suisse , des fragmens de rocher de beau granit, qu'on appelle la *Pierre du diable* : dans un démêlé qu'il y eut entre les gens du pays et le diable , celui-ci l'apporta là , pour renverser un ouvrage qu'il avait eu , quelque temps auparavant , la complaisance de leur construire.

PIERRE PHILOSOPHALE. — On regarde la pierre philosophale comme une chimère. Ce mépris, disent les philosophes hermétiques, est un effet du juste jugement de Dieu, qui ne permet pas qu'un secret si précieux soit connu des méchans et des ignorans.

Cette science fait partie de la cabale, et ne s'enseigne que de bouche à bouche.

Les alchimistes donnent une foule de noms à la pierre philosophale : c'est *la fille du grand secret* ; *le soleil est son père, la lune est sa mère, le vent l'a portée dans son ventre*, etc. (Voyez *Alchimie.*)

— Il y avait à Pise un usurier fort riche, nommé Grimaldi, qui avait amassé de grandes richesses, à force de lésine. Il vivait seul et très-mesquinement : il n'avait point de domestique, parce qu'il eût fallu le payer ; point de chien, parce qu'il eût fallu le nourrir.

Un soir qu'il avait soupé en compagnie, et qu'il se retirait, seul et fort tard, malgré la pluie qui tombait en abondance, quelqu'un qui l'attendait fondit sur lui pour l'assassiner. Grimaldi, se sentant frappé d'un coup de poignard, se jeta dans la boutique d'un orfèvre, par hazard encore ouverte. Cet orfèvre, ainsi que Grimaldi, courait après la fortune : mais il avait pris un autre chemin que l'usure. Il cherchait la pierre philosophale. Comme il faisait, ce soir là, une grande fonte, il avait laissé sa boutique ouverte, pour tempérer la chaleur de ses fournaux.

Fazio (c'est le nom de l'orfèvre), ayant reconnu

Grimaldi , lui demanda ce qu'il faisait à cette heure dans la rue : hélas ! répondit Grimaldi, je viens d'être assassiné. En disant ces mots , il s'assit et expira. On se figure la surprise de Fazio , qui se trouva , par cet accident , dans le plus étrange embarras. Mais songeant bientôt que tout le voisinage était endormi , ou renfermé à cause de la pluie , et qu'il était seul dans sa boutique , il conçut un projet hardi , qui pourtant lui parut facile. Personne n'avait vu Grimaldi entrer chez lui ; et, en déclarant sa mort , il courait risque d'être soupçonné ; c'est pourquoi il ferma sa porte , et il imagina de changer en bien ce malheur , comme il cherchait à changer le plomb en or.

Fazio connaissait ou soupçonnait la fortune de Grimaldi. Il commença par le fouiller , et ayant trouvé dans ses poches , avec quelque monnaie , un gros paquet de clefs , il résolut d'aller les essayer aux serrures du défunt. Grimaldi n'avait point de parens , et l'alchimiste ne voyait pas grand mal à s'instituer son héritier. Il s'arma donc d'une lanterne , et se mit en route.

Il faisait un temps affreux , mais il ne s'en apercevait point. Il arrive enfin , il essaye les clefs , il entre dans l'appartement , il cherche le coffre-fort ; et, après bien des peines , il parvient à ouvrir toutes les serrures. Il trouve des anneaux d'or , des bracelets , des diamans , et quatre sacs , sur chacun desquels il lit avec volupté : *Trois mille écus d'or*. Il s'en em-

pare, en tressaillant de joie, referme tout, et revient chez lui, sans être vu de personne.

De retour dans sa maison, il serre d'abord ses richesses; après cela, il songe aux funérailles du défunt. Il le prend entre ses bras, le porte dans sa cave; et, ayant creusé à quatre pieds de profondeur, il l'enterre avec ses clefs et ses habits. Enfin, il recouvre la fosse bien proprement et avec tant de précaution, qu'on ne s'apercevait point que la terre eût été remuée en cet endroit.

Cela fait, il court à sa chambre, ouvre ses sacs, compte son or, et trouve les sommes parfaitement conformes aux étiquettes. Ensuite, forcé de se sevrer un moment de la jouissance qu'il goûtait à les considérer, il place le tout dans une armoire secrète, et va se coucher, car le travail et la joie l'avaient cruellement fatigué.

Quelques jours après, Grimaldi ne paraissant plus, on ouvrit ses portes, par ordre des magistrats; et on ne fut pas peu surpris de ne trouver chez lui aucun argent comptant. On fit long-temps de vaines recherches; et quand Fazio vit que l'on commençait à n'en plus parler, il hazarda quelques propos sur ses découvertes en alchimie. Bientôt même il parla de quelques lingots. On lui riait au nez, mais il soutenait de plus en plus ce qu'il avait avancé, et graduait adroitement ses discours et sa joie. Enfin, il parla d'un voyage en France pour aller vendre ses lingots; et, afin de mieux jouer son jeu, il feignit d'avoir besoin d'argent pour s'embarquer. Il emprunta

cent florins sur une métairie , qui n'avait pas encore passé par ses fourneaux ; on le crut tout-à-fait fou ; il n'en partit pas moins , en se moquant tout bas de ses concitoyens , qui se moquaient de lui tout haut.

Cependant il arriva à Marseille , changea son or contre des lettres de change sur de bons banquiers de Pise , et écrivit à sa femme qu'il avait vendu ses lingots. Sa lettre jeta dans tous les esprits un étonnement, qui durait encore quand il reparut dans la ville.

Il prit un air triomphant en arrivant chez lui ; et, pour ajouter des preuves sonnantes aux preuves verbales qu'il donnait de sa fortune , il alla chercher douze mille écus d'or chez ses banquiers. Il était impossible de se refuser à une pareille démonstration. On racontait partout son histoire , et l'on exaltait partout sa science. Il fut bientôt mis au rang des sages , et obtint à la fois la double considération d'homme riche et de savant homme.

PISTOLE VOLANTE. — Quoique les sorciers de profession aient toujours vécu dans la misère , on prétendait qu'ils avaient cent moyens de s'enrichir , ou du moins d'éviter l'indigence et le besoin. On cite entre autres *la pistole volante* qui, lorsqu'elle était enchantée par certains charmes et paroles magiques , revenait toujours dans la poche de celui qui l'employait , à la grande jubilation des magiciens qui achetaient , et au grand détriment des bonnes gens , qui vendaient ainsi en pure perte.

PLANÈTES.— Il y a maintenant douze planètes : le Soleil , Mercure , Vénus , la Terre , Mars , Vesta , Junon , Cérès , Pallas , Jupiter , Saturne , et Uranus.

Les anciens n'en connaissaient que sept , en comptant la Lune , qui n'est qu'un satellite de la Terre ; ainsi les nouvelles découvertes détruisent tout le système de l'astrologie judiciaire et toute l'importance qu'on donnait au nombre sept. Les anciennes planètes étaient : Le Soleil , la Lune , Mercure , Vénus , Mars , Jupiter et Saturne.

1°. *Le Soleil* , globe de feu ou enflammé , placé au centre du monde , 1,384,462 fois aussi grand que la Terre , dont il est éloigné d'environ trente-deux millions quatre cent mille lieues.

2°. *Mercury* , la plus petite de toutes les planètes , et la plus voisine du Soleil.

3°. *Vénus* , la planète la plus brillante du ciel. Elle est sujette aux mêmes phases que la Lune. Vénus est après Mercure , dans l'ordre de la distance des planètes au Soleil.

4°. *La Terre*.

5°. *Mars* , qui se fait reconnaître aisément par son éclat rougeâtre , est à peu près aussi gros que la Terre.

6°. *Vesta* , découverte par Olbers , en 1807.

7°. *Junon* , découverte par Harding , en 1804.

8°. *Cérès* , découverte par Piazzi , en 1801.

9°. *Pallas* , découverte par Olbers , en 1802.

10°. *Jupiter* , plus de mille fois aussi gros que notre globe ; il a quatre satellites.

11°. *Saturne* , de toutes les planètes connues des

anciens , la plus éloignée du Soleil , et celle qui présente le spectacle le plus singulier , par ses cinq lunes et l'anneau lumineux qui l'entourne (1).

12°. *Uranus* , de toutes les planètes aujourd'hui connues , la plus éloignée du Soleil. Elle fut découverte par Herschel en 1781 , avec six satellites ou lunes. Uranus est quatre-vingts fois aussi grand que la Terre.

— *La Lune*, satellite de la terre. De tous les corps célestes qui nous environnent et qui nous éclairent , le plus intéressant , après le Soleil , est la Lune. Fidèle compagne de notre globe , dans son immense révolution , elle nous tient souvent lieu du soleil , et , par sa faible lumière , elle nous console de la privation de celle de cet astre. C'est elle qui , soulevant deux fois par jour les eaux de l'Océan , leur cause ce mouvement si connu sous le nom de flux et reflux , mouvement peut-être nécessaire dans l'économie de ce globe.

La Lune présidait , avec une grande influence , aux charmes et aux cérémonies magiques des enchanteurs ; et , quand la Terre éclipsait sa lumière , le peuple

(1) Saturne fait sa révolution autour du Soleil , en vingt-neuf ans cent soixante quatorze jours six heures trente-six minutes. La nature semble avoir voulu le dédommager de son éloignement du Soleil , en lui donnant cinq lunes , qu'on appelle ses satellites. L'anneau lumineux qui l'entoure a donné lieu à bien des conjectures. Quelques-uns ont dit que ce pouvait être une multitude de lunes circulant les unes si près des autres , que leur intervalle ne s'apercevait pas de la terre , ce qui leur donne l'apparence d'un corps continu. D'autres ont cru que c'était la queue d'une comète qui , passant trop près de Saturne , en avait été arrêtée , etc.

croyait que quelque sorcier l'arrachait du ciel , et la forçait à venir écumer sur l'herbe , pour lui donner des vertus infernales.

— Les anciens ont donné à chaque planète des emplois divers. On les fait présider aux principales parties du corps humain : Le Soleil pr éside à la tête; la Lune , au bras droit ; Vénus , au bras gauche ; Jupiter , à l'estomac ; Mars , aux parties sexuelles ; Mercure , au pied droit ; et Saturne , au pied gauche. (Voyez *Astrologie judiciaire.*)

— Comme il y a sept trous à la tête , il y a dans le ciel sept planètes , qui président à ces trous : Saturne et Jupiter , aux deux oreilles ; Mars et Vénus , aux deux narines ; le Soleil et la Lune , aux deux yeux ; et Mercure , à la bouche (1).

« Le Soleil préside à l'œil droit, et la Lune à l'œil » gauche (2), parce que tous les deux sont les yeux » du ciel; Saturne à l'oreille droite, Jupiter à la » gauche; Mars au pertuis droit du nez, Vénus au » pertuis gauche; Mercure , à la langue , parce qu'il » préside à la parole. »

— Saturne domine sur la vie, les sciences , les édifices , les changemens. Jupiter , sur l'honneur, les souhaits , les richesses , la propreté des habits. Mars , sur la guerre , les prisons , les mariages , les haines. Le Soleil , sur l'espérance , le bonheur , le gain , les

(1) Hermès.

(2) *Philosophie d'amour* de Léon l'hébreu , traduite par le seigneur Du Parc , champenois.

héritages. Vénus, sur les amis et les amans. Mercure, sur les maladies, les pertes, les dettes, la crainte. La Lune sur les plaies, les songes, le commerce, les larcins. (1)

— Chaque planète préside à un jour de la semaine : le Soleil, au dimanche; la Lune, au lundi; Mars, au mardi; Mercure, au mercredi; Jupiter, au jeudi; Vénus, au vendredi; Saturne au samedi.

— Le jaune est la couleur du Soleil; le blanc, celle de la Lune; le vert, celle de Vénus; le rouge, celle de Mars; le bleu, celle de Jupiter; le noir, celle de Saturne; le mélange, celle de Mercure.

Le Soleil préside à l'or; la Lune, à l'argent; Vénus, à l'étain; Mars, au fer; Jupiter, à l'airain; Saturne, au plomb; Mercure, au vif-argent. (2)

Les autres planètes n'ont rien à faire, parce qu'elles ne se sont pas fait connaître assez tôt.

— Quelques savans, qui voulaient expliquer l'inexplicable Apocalypse, par l'astronomie, ont prétendu que le chandelier à sept branches était l'image des sept planètes. Si le poëme est inspiré, le chandelier doit avoir plus de sept branches.

(1) Albert-le-Grand. — Les planètes, en dominant ainsi sur tout ce qui arrive à l'homme, ramènent le même cours de choses, toutes les fois qu'elles se retrouvent dans le ciel, au lieu de l'horoscope. Ainsi Jupiter se retrouve, au bout de douze ans, au même lieu que douze ans auparavant : les honneurs seront les mêmes. Vénus, au bout de huit ans : les amours et les plaisirs seront les mêmes, etc.

(2) Cardan.

— Cyrano de Bergerac a écrit cette plaisanterie , sur la course des planètes.

« Saturne , père du temps , mangeant et dévorant »
 » tout , court à l'hôpital. Jupiter , ayant la tête fêlée ,
 » depuis le coup de hache qu'il reçut de Vulcain ,
 » court les rues. Mars , comme soldat , court aux ar-
 » mes. Phœbus , comme dieu des vers , court la
 » bouche des poètes. Vénus , comme courtisane ,
 » court les amourettes. Mercure , comme messenger ,
 » court la poste. Diane , comme chasseresse , court
 » les bois. »

— L'univers est un être animal : La droite est l'Orient ; l'Occident est la gauche ; la tête , le pôle antarctique ; les pieds , le pôle arctique. La Terre est la femme du Ciel , et les autres élémens sont ses concubines , dit gravement Léon l'hébreu. Le Ciel engendre en elle toutes les choses dont elle se pare. La Terre a un corps , comme une femme , recevant toutes les influences de son mâle , qui est le Ciel. L'eau est l'humidité qui la nourrit ; l'air est l'esprit qui la pénètre ; le feu est la chaleur qui la vivifie. Le Ciel est le mâle qui la couvre ; la semence qu'elle reçoit est la rosée et les rayons de chaleur. Les sept planètes sont les agens de cette génération.

Dans l'homme , le cœur fournit la chaleur naturelle qui forme le principe de la génération ; le cerveau lui donne l'humidité ; le foie le recuit et l'augmente du sang le plus pur ; la rate le rend visqueux ; les rognons le font chaud et incitatif ; les testicules le perfectionnent , etc.

De même les sept planètes procèdent à la génération du Ciel , dans le sein de la Terre. Le Soleil, qui est le cœur du Ciel , donne la chaleur et produit la rosée , qui est le sperme. La Lune est le cerveau du Ciel, qui engendre l'humidité. Jupiter est le foie, qui échauffe cette semence. Saturne est la rate du ciel , qui, par sa chaleur excessive , la subtilise et la fait pénétrative , réparant la froideur de la Lune et de Saturne. Vénus est les testicules du Ciel, qui perfectionnent la rosée. Mercure, faisant les dernières fonctions , cause les pluies et les empêche. Ainsi le Ciel est très-parfait mari de la Terre et a tous les membres nécessaires à la génération. C'est aussi un bon père , qui prend un soin merveilleux du nourrissement et de la conservation de ses enfans ; et la Terre porte amour au Ciel , comme à son époux bien aimé.

Cette longue kirielle de platitude's se trouve encore dans la *Philosophie d'amour...* (Voyez *Astrologie judiciaire* , *Horoscopes* , *Musique céleste* , *Nombres*.)

PLUIES de crapauds et de grenouilles. — Le peuple met ces pluies au nombre des plus épouvantables phénomènes ; et il n'y a pas encore long-temps qu'on les attribuait aux maléfices des sorciers. Elles ne sont pourtant pas difficiles à concevoir : les grenouilles et les crapauds déposent leur frai en grande quantité, dans les eaux marécageuses. Si ce frai vient à être enlevé , avec les vapeurs que la terre exhale , et qu'il reste long-temps exposé aux rayons du soleil , il en

naît ces reptiles, que nous voyons tomber avec la pluie.

Pluies de feu.— La pluie de feu n'est autre chose que la succession très-rapide des éclairs et des coups de tonnerre, dans un temps orageux.

Pluies de pierres.— Des savans ont avancé que ces sortes de pluies nous venaient de la lune ; et cette opinion a grossi la masse énorme des erreurs populaires. Ces pluies ne sont ordinairement que les matières volcaniques, les ponces, les sables et les terres brûlées qui sont portées par les vents impétueux à une très-grande distance : on a vu les cendres du Vésuve tomber jusque sur les côtes d'Afrique. La quantité de ces matières, la manière dont elles se répandent dans les campagnes, souvent si loin de leur origine, et les désastres qu'elles occasionent quelquefois, les ont fait mettre au rang des pluies les plus formidables.

Pluies de sang.—De toutes les pluies prodigieuses la pluie de sang a toujours été la plus effrayante aux yeux du peuple ; et cependant elle est chimérique. Il n'y a jamais eu de vraie pluie de sang. Toutes celles qui ont paru rouges, ou approchant de cette couleur, ont été teintes par des terres, des poussières de minéraux, ou des matières semblables, emportées par les vents dans l'athmosphère, où elles se sont mêlées avec l'eau qui tombait des nuages. Plus souvent encore, ce phénomène, en apparence si extraordinaire, a été occasioné par une grande quantité de petits papillons,

qui répandent des gouttes d'un suc rouge, sur les endroits où ils passent (1).

— Nos ancêtres, qui étaient si sages, voyaient dans ces phénomènes, aussi-bien que dans tout ce qu'ils ne comprenaient point, les signes précurseurs de la colère divine; comme si Dieu, qui est si grand, pouvait *se mettre en colère* contre l'homme qui est si petit. D'ailleurs Dieu nous a faits libres; il ne nous force point à faire le bien: il ne se met donc pas en *colère*, quand nous faisons le mal.

PLUTON. — Roi des enfers, selon les Païens; et selon les démonomanes, archidiabole, prince du feu, gouverneur général des pays enflammés, et surintendant des travaux forcés du ténébreux empire.

PONT DU DIABLE. — Si la superstition est pardonnable quelque part, sans doute c'est dans la vallée de Schellenen, où l'imagination croit voir partout les traces d'une agence surnaturelle. Le diable n'est point, aux yeux de ces bons montagnards, un ennemi malfaisant, ingénieux pour le mal, ainsi qu'il l'est pour les habitans des plaines et de nos pays éclairés. Il est même assez bonne personne, et en perçant des Rochers, en jetant des ponts sur les précipices, etc., ouvrages, que lui seul, selon les

(1) Voyez l'*Histoire naturelle de l'air et des météores*, par l'abbé Richard.

habitans , pouvait exécuter , il a très-certainement bien mérité de la patrie.

On ne peut rien imaginer de plus hardi , de plus audacieux que la route qui parcourt la vallée de Schellenen. Les obstacles qu'elle offrait paraissent insurmontables. Quelquefois , entre deux précipices , s'avance une chaussée si étroite , qu'on a placé des quartiers de pierre sur les deux bords , pour empêcher les voyageurs de tomber , soit à droite , soit à gauche ; et lorsque le roc présente un rempart impénétrable et vertical , alors le sentier tourne autour de ses flancs , supporté par des arcades , par des piliers qui vont chercher leur point d'appui , bien loin au-dessous , dans quelque crevasse , sur quelque pointe saillante , dont l'industrie des constructeurs s'est emparée ; et le chemin ressemble alors à un chapelet suspendu contre le roc , au-dessus de l'abîme.

Après avoir suivi pendant quelque temps , tous les détours capricieux de cette route , et parcouru des sites , que l'imagination la plus féconde n'aurait jamais su créer , et dont la meilleure description ne peut donner qu'une imparfaite idée , on arrive à cette œuvre de Satan , qu'on appelle *le pont du diable*. Cette construction imposante et célèbre est moins merveilleuse encore que le site où elle est placée. Le pont est jeté entre deux montagnes droites et élevées , sur un torrent furieux , dont les eaux tombent , par cascades , sur des rocs brisés , et remplissent l'air de leur fracas et de leur écume. (1)

(1) *Voyage en Suisse* d'Hélène Marie Williams.

POPPIEL. — Poppiel I^{er}. , roi de Pologne, vivait au commencement du neuvième siècle. Il régna sans gloire et sans vertu, au milieu d'une cour de belles femmes, mais injustes, orgueilleuses, qui tyrannisaient le peuple en son nom. L'historien Herburt rapporte qu'il jurait souvent, et que son serment ordinaire était : *que les rats me puissent manger !* Si ce serment ne lui fut pas funeste, il le fut du moins à sa postérité, comme on va le voir. Il mourut de maladie, dans un âge peu avancé.

Poppiel second, son fils, fut un vrai tyran. On lui avait donné pour tuteurs ses oncles, guerriers braves et expérimentés, qu'il n'écouta point. Il épousa une princesse qui s'empara de son esprit, lui rendit d'abord ses oncles suspects, ensuite odieux; et ses conseils le décidèrent à les faire empoisonner. La cour frémit et le peuple s'indigna à cette nouvelle. Poppiel, avec l'audace qui est le propre des grands criminels, accusa ses oncles de trahison, et défendit qu'on leur accordât ni bûcher, ni sépulture.

Les Polonais, qui aimaient ces princes si lâchement assassinés, murmurèrent de nouveau; mais on n'eût fait que les plaindre, si le ciel ne leur eût envoyé des vengeurs. Du milieu de leurs restes tombés en pourriture, il sortit une armée de rats que la Providence destinait à punir Poppiel. L'horreur qu'avait inspiré son crime avait fait fuir la plus grande partie de sa cour (1); elle était presque réduite à la reine et

(1) Cependant les courtisans d'un prince scélérat sont ordinairement des scélérats comme lui.

à lui seul, lorsque ces bêtes les assiégèrent et vinrent à bout de les dévorer. Mais, malgré ses abominations, Poppiel ne fut dévoré des rats, que pour apprendre à son père à mieux choisir ses juremens....

— Halton, archevêque de Mayence, qui avait refusé de nourrir les pauvres, dans un temps de famine, et qui avait même fait brûler une grange, pleine de gens qui lui demandaient du pain, fut de même mangé par les rats. Ce dernier conte est plus moral et un peu moins ridicule que le premier.

POSSÉDÉS. — (Voyez *Démoniaques*, *Exorcismes*, etc.)

PRÉDICTIONS. — Stoflérus avait prédit un déluge effroyable pour l'année 1524, et cette année fut d'une sécheresse extraordinaire.

— Pompée, César et Crassus avaient été assurés, par d'habiles astrologues, qu'ils mourraient chez eux, comblés de gloire, de biens et d'années, et tous trois périrent misérablement.

— Charles-Quint, François I^{er}. et Henri VIII, tous trois contemporains, furent menacés de mort violente, et leur mort ne fut que naturelle.

— Un duc de Savoie, ayant appris d'un charlatan que bientôt il n'y aurait point de roi en France, entreprit, dans cette espérance, la guerre contre les Français. La prédiction s'accomplit; car le roi de France en sortit, pour aller mettre le duc à la raison.

— Le grand-seigneur Osman , voulant déclarer la guerre à la Pologne , en 1621 , malgré les remontrances de ses ministres , un santou aborda le sultan , et lui dit : « Dieu m'a révélé , la nuit dernière , dans » une vision , que si ta hauteesse va plus loin , elle » est en danger de perdre son empire ; ton épée ne » peut cette année faire de mal à qui que ce soit. » Osman n'était pas aussi crédule qu'on le pensait : Voyons si la prédiction est bien certaine , dit-il , en prenant son cimenterre ; et en même temps , il ordonna à un janissaire de couper la tête à ce prétendu prophète , ce qui fut exécuté sur-le-champ. Cependant Osman réussit fort mal dans son entreprise contre la Pologne , et perdit , peu de temps après , la vie avec l'empire. Peut-être doit-on attribuer ce revers à l'effet que produisit , sur l'esprit superstitieux des troupes , la prédiction du santou.

— Guymond de La Touche était allé chez un prétendu sorcier , dans le dessein de s'en moquer , et de découvrir les ruses qu'il mettait en usage. Il accompagnait une grande princesse , qui montra en cette occasion plus de force d'esprit que lui. L'appareil religieux de chaque expérience , le silence des spectateurs , le respect et l'effroi , dont quelques-uns étaient saisis , commencèrent à le frapper. Dans l'instant que , tout troublé , il regardait attentivement piquer des épingles dans le sein d'une jeune fille : « Vous êtes bien empressé , lui dit-elle , à vous » éclaircir de tout ce qu'on fait ici. Eh bien ? puis- » que vous êtes si curieux , apprenez que vous

» mourrez dans trois jours. » Ces paroles firent sur lui une impression étonnante ; il tomba dans une profonde rêverie , et cette prédiction , aussi-bien que ce qu'il avait vu , causa en lui une telle révolution , qu'il tomba malade , et mourut en effet , au bout de trois jours , en 1760. (Voyez *Imagination.*)

— Henri IV, roi d'Angleterre , à qui on avait prédit qu'il mourrait à Jérusalem , tomba malade subitement dans l'abbaye de Westminster , et y mourut , dans une chambre appelée *Jérusalem.* (Voyez *Astrologues , Devins , Horoscopes , etc.*)

Manière de prédire l'avenir. — Qu'on brûle de la graine de lin , des racines de persil et de violette ; qu'on se mette dans cette fumée : on prédira les choses futures (1)....

PRÉJUGÉS. — Le préjugé est la loi du commun des hommes.

— Lorsqu'un prince meurt au Japon , il se trouve ordinairement quinze ou vingt de ses sujets qui , par zèle , se fendent le ventre , et meurent avec lui. Ceux qui se font les plus belles incisions acquièrent le plus de gloire.

— Un officier de l'empereur du Japon se rencontra , en montant l'escalier impérial , avec un autre qui le descendait. Leurs épées se choquèrent ; celui-ci s'en offensa , et dit quelques paroles au

(1) Wecker.

premier qui s'excusa sur le hasard , et ajouta qu'au surplus c'étaient deux épées qui s'étaient frottées , et que l'une valait bien l'autre. Vous allez voir , répond l'agresseur , la différence qu'il y a entre nos deux épées. Il tire en même temps la sienne , et s'en ouvre le ventre ; l'autre , jaloux de cet avantage , se hâte de monter , pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il avait entre les mains , et revient trouver son adversaire , qui expirait du coup qu'il s'était donné. Il lui demande s'il respire encore , et tirant sur-le-champ son épée , il s'en ouvre le ventre à son tour. Vous ne m'auriez pas prévenu , lui dit-il , si vous ne m'eussiez trouvé occupé au service de l'empereur ; mais je meurs satisfait , puisque j'ai la gloire de vous convaincre que mon épée vaut bien la vôtre.

Un français , en lisant ceci , gémira de la folie de ces deux orientaux ; et il ira , le soir même , exposer sa vie au fer d'un spadassin , et mourir d'un coup d'épée , pour punir le bretteur qui l'a insulté. C'est l'usage : un sot vous insulte , il faut qu'il vous tue pour réparer sa sottise.

— Ce gentilhomme espagnol qui refuse de mesurer son épée avec un homme qui lui est inférieur en naissance , recherche l'honneur de se battre contre un taureau.

— Au Malabar , et dans d'autres pays , les femmes veuves se couvrent d'honneur , en se jetant sur le bûcher de leurs maris.

— En France , et dans quelques autres contrées ,

un honnête homme est déshonoré, s'il est parent d'un pendu : préjugé affreux, que peu de gens ont la sagesse de mépriser.

— Quand une femme se dégrade par l'adultère, le ridicule tombe sur le mari. Il est vrai que la femme a pour sa part quelque chose de plus que le ridicule : l'infamie, le mépris et la honte.

En Mingrelie, quand un homme surprend sa femme en adultère, il a droit de contraindre le galant à payer un cochon ; et d'ordinaire, il ne prend point d'autre vengeance ; le cochon se mange fraternellement entre le mari, le galant et la femme.

Ce n'est point un déshonneur, chez les Turcs, à un mari dont la femme est convaincue d'adultère ; la honte retombe sur les parens de la femme.

— On confond souvent les préjugés avec les erreurs populaires et les superstitions. Il y a, entre ces trois enfans des siècles de barbarie, une différence facile à saisir. L'erreur est produite par l'ignorance, le préjugé par l'orgueil, la superstition par l'ignorance, l'orgueil et la peur. L'erreur peut se déraciner, le préjugé ne peut se détruire ; il est dans les intérêts des grands, et quoiqu'il soit aussi leur tyran, ils n'éteindront pas un fantôme qui soutient la chimère de leur grandeur. Mais tous les efforts des sages ne parviendront jamais à dissiper entièrement la superstition, dans le cœur du vulgaire. Celui-là seul ne s'en laissera point infecter, qui sera au-dessus des préjugés et de l'erreur.

PRÉSAGES. — Cécilia , femme de Métellus , consultait les dieux sur l'établissement de sa nièce , qui était nubile. Cette jeune fille , lasse de se tenir debout devant l'autel , sans recevoir de réponse , pria sa tante de lui prêter la moitié de son siège. « De bon cœur , lui dit Cécilia , je vous cède même ma place toute entière ». Sa bonté lui inspira ces mots , qui furent pourtant , dit Valère-Maxime , un sûr présage de ce qui devait arriver ; car Cécilia mourut quelque temps après , et Métellus épousa sa nièce.

— Dans le temps que le consul Octavius faisait la guerre à son collègue Cinna , la tête d'une statue d'Apollon tomba d'elle-même , et s'enfonça tellement dans la terre , qu'on ne l'en put tirer. Il jugea bien que ce prodige lui annonçait la mort , et la peur qu'il en eut réalisa bientôt le présage. Après donc qu'il eut perdu la vie , on arracha sans peine du sein de la terre la tête de la statue (1).

— Lorsque Paul Émile faisait la guerre au roi Persée , il lui arriva quelque chose de remarquable. Un jour , rentrant à sa maison , il embrassa , selon sa coutume , la plus petite de ses filles , nommée Tertia , et la voyant plus triste qu'à l'ordinaire , il lui demanda le sujet de son chagrin. Cette petite fille lui répondit que Persée était mort : (un petit chien , que l'enfant nommait ainsi , venait de mourir.) Paul saisit le présage ; et en effet , peu de temps après ,

(1) Valère-Maxime.

il vainquit le roi Persée , et entra triomphant dans Rome (1).

— César débarquant en Afrique , pour faire la guerre à Juba , tomba à terre , et le prit en bonne part , disant , selon un de nos vieux traducteurs : *Afrique , Afrique , tu es à moi ; car je te tiens sous mes pates.*

— Un peu avant l'invasion des Espagnols au Mexique , on prit , au lac de Mexico , un oiseau *en forme de grue* , qu'on porta à l'empereur Montézume , comme une chose prodigieuse. Cet oiseau avait au haut de la tête une espèce de miroir , où Montézume vit les cieux parsemés d'étoiles , dont il s'étonna grandement. Puis levant les yeux au ciel et n'y voyant plus d'étoiles , il regarda une seconde fois dans le miroir , et aperçut un peuple qui venait de l'Orient , *armé , combattant et tuant.* Ses devins étant venus pour lui expliquer ce présage , l'oiseau disparut , les laissant en grand trouble. C'était à mon avis , dit Delancre , son mauvais démon , qui venait lui annoncer sa fin , laquelle lui arriva bientôt.

— Dans le royaume de Loango en Afrique , on regarderait comme le présage le plus funeste pour le roi , que quelqu'un le vît boire ou manger ; ainsi il est absolument seul et sans domestiques , quand il prend ses repas. Les voyageurs , en parlant de cette superstition , rapportent un trait bien barbare d'un

(1) Valère-Maxime.

roi de Loango : un de ses fils , âgé de huit ou neuf ans , étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait , et dans le moment qu'il buvait , il se leva de table , appela le grand prêtre qui saisit cet enfant , le fit égorger , et frotta de son sang les bras du père , pour détourner les malheurs dont ce présage semblait le menacer.

Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimait beaucoup , et qui , l'ayant un jour suivi , avait assisté à son dîner.

De quelques présages populaires. — Quand on va à la chasse , on sera heureux , si on rencontre une femme débauchée ; malheureux , si on rencontre un moine.

— Quand nous rencontrons en chemin quelqu'un qui nous demande où nous allons , il faut retourner sur nos pas , de peur que mal ne nous arrive.

— Si on voit une araignée le matin , on peut s'attendre à recevoir de l'argent.

— Qu'on mette de l'ortie verte , pendant vingt-quatre heures , dans l'urine d'un malade ; si elle se conserve verte , il vivra ; si elle se flétrit , il mourra.

— Quand on perd par le nez trois gouttes de sang seulement , c'est un présage de mort pour quelqu'un de la famille.

— Quand vous rencontrez dans un voyage des moutons qui viennent à vous , c'est un signe que vous serez bien reçu ; s'ils fuient devant vous , ils présagent un triste accueil.

— Quand de petits charbons se détachent de la chandelle , c'est une nouvelle ; agréable , s'ils augmentent la lumière ; fâcheuse , s'ils l'affaiblissent.

— Nos amis parlent de nous , quand l'oreille gauche nous tinte ; et nos ennemis , quand c'est la droite.

— Si une personne à jeun raconte un mauvais songe à une personne qui ait déjeuné , le songe sera funeste à la première. Il sera funeste à la seconde , si elle est à jeun , et que la première ait déjeuné. Il sera funeste à toutes les deux , si toutes les deux sont à jeun. Il sera sans conséquence , si toutes les deux ont l'estomac garni.

— Trois flambeaux allumés dans la même chambre sont un présage de mort.

— Malheureux qui rencontre le matin , ou un prêtre , ou un moine , ou une vierge , ou un lièvre , ou un serpent , ou un lézard , ou un cerf , ou un chevreuil , ou un sanglier ! Heureux qui rencontre une femme débauchée , ou un loup , ou une cigale , ou une chèvre , ou un crapaud !

— Les hurlemens lamentables d'un chien égaré annoncent la mort.

— C'est un mauvais présage dans une maison , quand la poule chante avant le coq , et quand la femme parle plus haut que le mari. (Voyez *Superstitions.*)

PRESCIENCE. —

L'homme ne prévoit rien , à peine il conjecture :
Sans guide et sans lumière , il erre à l'aventure.

RESNEL.

Rappelons-nous ici la sage maxime d'Hervey :
« Mortel , qui que tu sois , examine et pèse tant que
» tu voudras ; nul sur la terre ne sait quelle fin l'at-
» tend. »

— Thomas Cibber naquit de parens honnêtes qui s'appliquèrent à lui donner une excellente éducation. Un grand fonds de science le mit en état de lire et d'écrire avant d'avoir atteint l'âge de seize ans : on avait néanmoins découvert de bonne heure en lui le penchant à suivre les traces des libertins ; il rejetait les conseils de ses parens ; il montrait des inclinations perverses ; du matin au soir il avait les cartes à la main ; il faisait le monsieur ; il maltraitait sa mère , aussi-bien que sa gouvernante ; et , même dans ses premières années , bien des personnes entendirent son père répéter à plusieurs reprises : Thomas finira par être pendu !

En avançant en âge , il devint chaque jour plus passionné pour les plaisirs. On le vit souvent emprunter une guinée pour manger un ortolan. On raconte que trois livres sterlings , confiées à sa bonne foi pour secourir un ami malheureux , satisfirent à l'achat d'un plat de petits pois. Il contractait des dettes avec toutes les personnes assez dupes pour lui prêter , et jamais homme au monde ne porta plus loin l'art profond d'abandonner un cabaret, sans sa-

tisfaire l'hôte. Ses nombreux créanciers s'écrièrent bientôt d'une voix unanime : Thomas finira par être pendu !

L'âge ne le rendit pas meilleur sujet : il recherchait toujours les ortolans et les pois verts ; il avalait une soupe au sucre, ou un consommé, dès que le hasard ou la ruse lui fournissaient le moyen de l'escamoter ; il trouvait les huîtres délicieuses, du moment que quelqu'un les payait, ou, ce qui revient au même, lorsqu'un marchand avait la sottise de les lui vendre à crédit ; aussi tout le monde répétait : Thomas finira par être pendu ! Mais hélas ! quel homme peut pénétrer les profondeurs de l'avenir ? Thomas Cibber s'est noyé (1).

PRESTIGES. — Le bohémien Ziton changeait quelquefois, dans des festins, les mains des conviés en pieds de bœuf, afin qu'ils ne pussent rien prendre des mets qu'on leur servait ; de sorte qu'il pouvait prendre pour lui la meilleure part (2).

— Le magicien Sicidites, appuyé sur les fenêtres de l'empereur Manuel Comnène, avec les courtisans, regardait le port de Constantinople. Il arriva une petite chaloupe chargée de pots de terre. Sicidites offrit à ceux qui l'entouraient de leur faire voir le

(1) Goldsmith.

(2) Delrio. = Ce même Ziton, voyant des gens à des fenêtres, attentifs à regarder un spectacle qui contentait leur curiosité, leur fit venir au front de larges cornes de cerf, pour les empêcher de se retirer de ces fenêtres, quand ils le voudraient.

potier cassant ses pots ; ce qui s'effectua à l'instant , au grand divertissement des courtisans , qui se pâmaient de rire ; mais ce rire se changea en compassion , quand ils aperçurent ce pauvre homme qui se lamentait et s'arrachait la barbe , à la vue de tous ses pots cassés. Et comme on lui demandait pourquoi il les avait brisés de la sorte , il répondit qu'il avait vu un grand serpent à crête rouge et étincelante , entortillé autour de ses pots , qui le regardait , la gueule ouverte et la tête levée , comme s'il eût voulu le dévorer , et qu'il n'avait disparu qu'après tous les pots cassés (1).

— Un autre jour, le magicien Sicidites , pour se venger de quelques gens qui l'insultaient dans un bain , se retira dans une chambre prochaine pour reprendre ses habits ; et dès qu'il fut sorti , tous ceux qui étaient dans le bain détalèrent avec précipitation , parce que du fond de la cuve du bain , ils avaient vu sortir des hommes noirs , qui les chassaient à coups de pied par les fesses (2).

— Un Égyptien devint tellement amoureux d'une femme mariée , que , n'en pouvant obtenir aucune faveur , il eut recours à un magicien habile qui , par les prestiges du diable , fit voir au mari sa femme changée en jument. Le mari , après avoir tenté tous les remèdes , mena sa femme , liée comme une jument , à l'ermite Macaire , qui était dans son temps

(1) Le Loyer.

(2) *Idem.*

en odeur de sainteté , et passait pour un grand faiseur de miracles. Macaire s'aperçut seul que cette jument était une femme , quoique ses religieux , ainsi que tous les assistans , y fussent trompés. C'est pourquoi il plongea la jument dans l'eau bénite , la désensorcela , et la rendit femme à son mari (1).

— Pendant que le roi Artus était à Quiliny, un jeune chevalier , nommé Carados de Vaigue , vint lui demander une femme. Comme il était beau et bien formé , Artus lui donna sa nièce , la belle Ysenne de Carahis , et invita à ce mariage tous ses barons , ainsi que les dames et les pucelles de son royaume. Or, il se trouva , dans la noble société , un célèbre enchanteur nommé Éliaure , qui , pour avoir trop regardé la gracieuse épousée , en devint tellement épris qu'il résolut de mourir s'il ne jouissait de ses faveurs. C'est pourquoi il mit en usage tous ses enchantemens , et entra au lit de la nouvelle mariée , qui le prit pour Carados ; et en place d'Ysenne , il substitua auprès du mari , la première nuit des noces , une grande levrette ; la seconde nuit , une truie ; et la troisième , une jument. Après quoi , sa passion étant satisfaite , il laissa les époux en paix (2).

— Wierius, dans son livre des prestiges , dit avoir vu, en Allemagne, un sorcier qui montait au ciel, en plein jour, devant tout le peuple ; et comme sa femme, à qui son départ faisait de la peine , voulait le rete-

(1) Palladius: vie de saint Macaire.

(2) Tiré de Perceval-le-Gallois.

nir par les pieds , elle fut aussi enlevée. La chambrière suivit sa maîtresse de la même sorte; et le mari de la chambrière , empoignant aussi les pieds de sa moitié , fit le quatrième. Ils demeurèrent assez long-temps en l'air , de cette manière.

PRIÈRES. —

Dieu veut des actions , bien plus que des prières.

D'ARNAULD.

Prière des bergers pour préserver les troupeaux de la gale , de la rogne et de la clavelée , trouvée dans un manuscrit rare et précieux. —

« Ce fut par un lundi au matin que le sauveur
 » du monde passa , la sainte vierge après lui , mon-
 » sieur S. Jean , son pastoureau , son ami , qui cher-
 » che son divin troupeau , qui est entiché de ce
 » malin claviau , de quoi il n'en peut plus , à cause
 » des trois pasteurs qui ont été adorer mon sauveur
 » rédempteur Jésus-Christ , en Bethléem. (Cinq
Pater et cinq *Ave.*)

» Mon troupeau sera sain et joli , qui est sujet à
 » moi. Je prie madame sainte Geneviève qu'elle m'y
 » puisse servir d'amie , dans ce malin claviau ici.
 » Claviau banni de Dieu , renié de Jésus-Christ , je te
 » commande de la part du grand Dieu , que tu aies
 » à sortir d'ici , et que tu aies à fondre et confondre
 » devant Dieu , comme fond la rosée devant le soleil.
 » Très glorieuse vierge Marie , et le saint-esprit ,
 » claviau sors d'ici , car Dieu te le commande , aussi

» vrai comme Joseph-Nicodème d'Arimatee a des-
 » cendu le précieux corps de mon sauveur et rédemp-
 » teur Jésus-Christ, le jour du vendredi saint, de
 » l'arbre de la croix : de par le père, de par le fils,
 » de par le saint-esprit, digne troupeau de bêtes à
 » laine, approchez - vous d'ici, de Dieu et de
 » moi, etc. »

— On pense bien qu'après une telle prière, et quelques poignées de sel jetées en l'air, la gale, la rogne et la clavelée étaient forcées d'aller chercher leur vie ailleurs.

Outre cette prière, il y en a encore d'aussi belles, pour la garde des chevaux, des bœufs, etc. Mais la plus fameuse, sans contredit, et, de l'aveu de tous les experts, la plus digne de passer à la postérité, est la célèbre oraison du loup. Quand on l'a prononcée pendant cinq jours, au soleil levant, on peut défier les loups les plus affamés, et mettre les chiens à la porte. La voici, pour la garde des moutons :

Oraison du loup. — « Viens, bête à laine; c'est
 » l'agneau d'humilité; je te garde. (*Ave Maria.*)
 » C'est l'agneau du rédempteur, qui a jeûné qua-
 » rante jours, sans rébellion, sans avoir pris aucun
 » repas de l'ennemi, et fut tenté en vérité. Va droit,
 » bête grise, à gris agrippense, va chercher ta proie,
 » loups et louves et louveteaux; tu n'as point à venir
 » à cette viande qui est ici. Au nom du père et du fils,
 » et du saint-esprit, et du bien-heureux saint Cerf.
 » Aussi *vade retrò o Satana!* »

La patenôte blanche. — « Petite patenôte blanche

» que Dieu fit , que Dieu dit , que Dieu mit en pa-
 » radis. Au soir m'allant coucher, je trouvis trois anges
 » à mon lit couchés , un au pied, deux au chevet ,
 » la bonne vierge Marie au milieu , qui me dit que
 » je m'y couchis , que rien ne doutis ; le bon Dieu est
 » mon père , la bonne vierge est ma mère , les trois
 » apôtres sont mes frères , les trois vierges sont mes
 » sœurs. La chemise où Dieu fût né , mon corps en
 » est enveloppé ; la croix Sainte-Marguerite à ma
 » poitrine est écrite ; madame s'en va sur les champs,
 » à Dieu pleurant, rencontra monsieur saint Jean :
 » monsieur saint Jean , d'où venez-vous ?—Je viens
 » *d'Ave Salus*. — Vous n'avez pas vu le bon Dieu ?
 » — Si fait , il est dans l'arbre de la croix , les pieds
 » pendans , les mains clouans , un petit chapeau
 » d'épine blanche sur la tête.—Qui la dira trois fois
 au soir , trois fois au matin , gagnera le paradis à la
 fin.... fût-il le plus grand coquin de la terre !

Les prières de l'église, qui ne sont pas payées, sont emportées par le diable, disent les démonomanes.

Histoire de la prière de Kadisch, chez les Juifs.

— Le rabbin Akibba , se promenant un jour dans un lieu écarté , rencontra un homme tellement chargé de bois qu'aucune bête de somme n'en aurait pu porter autant. Il lui demanda s'il était homme vivant ou spectre ? celui-ci lui répondit qu'il était mort , et qu'il venait tous les jours couper une pareille charge de bois , dont il était brûlé dans le purgatoire. Akibba , après avoir appris de lui , d'où il était et le nom de sa famille , vint apprendre à ses enfans *la prière*

de Kadisch, les assurant que leur père serait bientôt délivré de ses peines, s'ils la récitaient tous les jours. Ils n'eurent pas plutôt commencé, que le mort apparut la nuit au rabbin, pour le remercier, et pour lui dire qu'il était déjà entré dans le jardin du paradis terrestre. Cette bonne nouvelle, ayant depuis été écrite à toutes les synagogues du monde, avec un formulaire de cette prière, tous les enfans d'Israël la récitent présentement, pendant onze mois, pour la délivrance de l'âme paternelle; car ils croient qu'il n'y a que les impies qui brûlent une année entière dans le purgatoire. Quand le défunt n'a point d'enfans, toute la synagogue en corps y supplée.

— Abdaliader, fameux docteur musulman, faisait ordinairement la prière suivante : « O Dieu tout-puissant, si, prosterné sans cesse devant ton être suprême, je ne m'occupe qu'à te rendre un culte digne de toi, daigne quelquefois jeter un regard de bonté sur ce vil insecte qui t'adore. »

Prière d'un ancien poëte : « O Jupiter, donne-nous ce qui nous est utile, que nous te le demandions ou non; mais ne nous accorde point ce qui nous est funeste, quand même nous t'en prierions à genoux. » (1)

— Pascal III, qui avait canonisé Charlemagne, n'étant pas regardé comme pape légitime, Alexandre III revisa cette canonisation et la confirma. Ainsi Char-

(1) *O Jupiter, ea quæ bona sunt, nobis orantibus aut non orantibus tribue : quæ verò mala, etiam orantibus ne concede.*

lemagne, se trouvant incontestablement au nombre des saints, doit trouver fort mauvais que tous les ans, à Metz, on fasse un service, et qu'on prie pour le repos de son âme (1).

PRODIGES. —

Pecudesque locutæ ;

Infandum ! sistunt amnes , terræque dehiscunt ,

Et mæstum illacrymat templis ebur , æraque sudant.

VIRG.

— Sous le consulat de Volumnius, on entendit parler un bœuf; il tomba du ciel, en forme de pluie, des morceaux de chair, que les oiseaux dévorèrent en grande partie; le reste fut quelques jours sur la terre, et sans rendre de mauvaise odeur.

Dans d'autres temps, on rapporta des événemens aussi extraordinaires, qui ont néanmoins trouvé créance parmi les hommes : un enfant de six mois cria victoire, dans un marché de bœufs. Il plut des pierres à Picenne. Dans les Gaules, un loup s'approcha d'une sentinelle, lui tira l'épée du fourreau et l'emporta. Il parut en Sicile une sueur de sang sur deux boucliers; et, pendant la seconde guerre punique, un taureau dit en présence de Cnœus Domitius : *Rome, prends garde à toi* (2)!

— Dans la ville de Galène, sous le consulat de Lépide, on entendit parler un coq d'Inde (3).

(1) Saint-Foix.

(2) Valère-Maxime.

(3) L'Incrédulité savante.

— D'autres conteurs de prodiges rapportent qu'un agneau présagea à l'Égypte le bonheur qui l'attendait sous Bocchoris; et qu'un chien et un serpent parlèrent, quand Tarquin-le-Superbe fut chassé de Rome.

— La tête de Polycrite, se trouvant exposée sur un marché public, prédit aux Étoliens, alors en guerre contre les Acarnaniens, qu'ils perdraient la bataille (1).

— La tête d'un certain Gabinus, après qu'elle eut été retirée de la gueule d'un loup, chanta par un long poème les malheurs qui devaient arriver à la ville de Rome (2).

— Delancre parle d'un sorcier, qui sauta du haut d'une montagne, sur un rocher éloigné de deux lieues. Quel saut!

— Un homme, ayant mangé du lait, vomit deux petits chiens blancs aveugles (3).

— Lorsque Midas, qui fut depuis roi de Phrygie, était encore enfant, un jour qu'il dormait dans son berceau, des fourmis emplirent sa bouche de grains de froment. Ses parens voulurent savoir ce que signifiait ce prodige; et les devins répondirent que ce prince serait le plus riche des hommes (4).

— Pendant le siège de Jérusalem par les Romains, sous la conduite de Titus, outre l'éclipse de lune qui

(1) Phlégon.

(2) Pline.

(3) Schenkus. — Il y en a qui ont pissé des petits chiens, si l'on en croit Mathiole.

(4) Valère-Maxime.

eut lieu , dit-on , pendant douze nuits de suite , et plusieurs autres prodiges , on aperçut un soir une multitude infinie de chariots de guerre et de gens armés qui , mêlés aux nuages , couvraient toute la ville , et l'entouraient de leurs bataillons. — Gaffarel dit à ce sujet , que ces armées qu'on voyait en l'air n'étaient autre chose que l'image des armées , qui environnaient la ville ; peut-être était-ce une aurore boréale.

— Lorsqu'on voulut enlever , par l'ordre de Caligula , la statue de Jupiter érigée en Élide , pour la transporter à Rome , cette statue se mit à éclater de rire , de telle sorte que les ouvriers s'enfuirent épouvantés (1).

— Tite-Live assure que la statue de Junon , interrogée par un soldat si elle voulait être transportée du temple de Veïes , où elle était alors , dans la ville de Rome , fit un signe de tête , pour marquer qu'elle le voulait bien.

— Lucien dit avoir vu une statue d'Apollon qui , étant portée sur les épaules de ses prêtres , s'avisa de les planter là , et de se promener dans les airs , pendant une bonne heure.

— Patris , étant au château d'Egmont , dans une chambre où un esprit venait de se montrer , ouvrit la porte de cette chambre , qui donnait sur une longue galerie , au bout de laquelle se trouvait une grande chaise de bois , si pesante que deux hommes

(1) Suétone.

avaient peine à la soulever. Il vit cette chaise matérielle se remuer, quitter sa place, et venir à lui comme soutenue en l'air. Il s'écria : « Monsieur le » diable, les intérêts de Dieu à part, je suis bien » votre serviteur, mais je vous prie de ne pas me » faire peur davantage. » Et la chaise s'en retourna à sa place, comme elle était venue. Cette vision, dit le chroniqueur, fit une forte impression sur l'esprit de Patris, et ne contribua pas peu à le faire devenir dévot.

— Les prodiges n'obtiennent des sages que le mépris; mais il en faut au vulgaire; et on en trouve dans toutes les religions.

Rome était affligée depuis trois ans d'une peste cruelle, dont aucun secours humain n'avait pu la délivrer. Les prêtres consultèrent les livres des sybilles, et y trouvèrent que la peste ne cesserait que lorsqu'on aurait fait venir Esculape d'Épidaure à Rome. On envoya aussitôt des ambassadeurs aux Épidauriens, qui les conduisirent sans délai au temple d'Esculape. Le dieu, que le peuple adorait sous la forme d'un serpent, se montrait fort rarement; mais alors il se promena lentement, et avec un regard serein, durant trois jours, dans les principaux quartiers de la ville; ensuite il alla de lui-même au vaisseau des Romains, monta à la chambre de l'ambassadeur Ogulnius, y fit plusieurs plis de son corps, et y demeura en repos. Les Romains charmés levèrent l'ancre; et, après une heureuse navigation, ils mouillèrent à la côte d'Antium. Le serpent, qui jusque-là

était resté tranquille dans le vaisseau , en sortit , et alla visiter un temple d'Esculape , où il demeura trois jours , vivant des viandes que les ambassadeurs mettaient auprès de lui. Après quoi il retourna au vaisseau , qui remit à la voile pour Rome. Les ambassadeurs ne furent pas plutôt descendus sur les bords du Tibre , que le serpent traversa le fleuve et passa dans une île , où on lui éleva un temple magnifique ; et son arrivée fit cesser la contagion (1).
(Voyez *Alexandre de Paphlagonie.*)

— Voici encore une histoire qui est digne d'entrer dans les recueils de prodiges :

Un jeudi , que le vieux monsieur Santois priait Dieu dans ses heures , lorsqu'il voulut tourner le feuillet , il sentit je ne sais quoi faire du bruit sous sa main , et fut tout étonné de voir que le feuillet s'était déchiré de lui-même , mais si proprement , qu'il semblait que quelqu'un l'eût fait à dessein. D'abord ce bon vieillard eut la pensée que c'était lui qui l'avait déchiré sans y prendre garde ; mais , comme la même chose arriva en tournant le second feuillet , il commença à s'en effrayer , et appela ses enfans. Ils accoururent tous ; et , ayant appris la chose , ils tâchèrent de lui persuader qu'il s'était trompé. Mais le bon homme , ne pouvant consentir à passer pour visionnaire , leur dit : « Eh bien ! mes enfans , vous » en jugerez , en cas que l'esprit soit d'humeur à en » déchirer un troisième ; car je ne veux pas que vous

(1) Valère-Maxime.

» me croyiez hypocondriaque. » Là-dessus , il rouvrit son livre , et voulut tourner encore un feuillet ; ce feuillet se déchira comme les autres. Le gendre , quoique convaincu , ne laissa pas de dire toujours que c'était son beau-père qui le déchirait , de peur que le vieillard n'en devînt malade , s'il n'avait plus de quoi douter ; et il lui alléguait pour raison qu'il n'avait plus la vue ni le tact assez bons pour discerner s'il maniait rudement ou non le feuillet. Le bon homme , se dépitant , prit ses lunettes , pour l'éprouver encore une fois , et y prendre garde de plus près ; et , à la vue de tout le monde , les lunettes sortirent d'elles-mêmes de son nez , et comme si elles eussent volé , firent toutes seules une promenade autour de la chambre ; puis passèrent par la fenêtre , et s'allèrent arrêter dans un parterre de fleurs , à l'entrée du jardin , où on les retrouva , avec les trois feuillets (1).

— Pancrace coiffait , en Égypte , un bâton ou un manche à balai , qu'il habillait en homme ; et , après qu'il avait prononcé quelques paroles , on voyait trotter ce bâton par le logis , faire les lits , laver la vaisselle , rincer les verres , et s'acquitter fort habilement de toute la besogne de la maison. Puis , quand tout était fait , son maître lui rendait sa première forme (2). (*Voyez Merveilles , Apparitions , Miracles , Résurrection , etc.*)

(1) La fausse Clélie.

(2) L'Incrédulité savante.

PRONOSTICS POPULAIRES.— Quand les chênes portent beaucoup de glands , ils pronostiquent un hiver long et rigoureux.

— Tel vendredi , tel dimanche. Le peuple croit , sans aucune espèce de fondement , qu'un vendredi pluvieux ne peut être suivi d'un dimanche serein. Racine a dit , avec plus de raison :

Ma foi sur l'avenir bien fou qui se fiera ,
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

— Si la huppe chante, avant que les vignes ne germent , c'est un signe d'abondance de vin.

— De saint Paul la claire journée
Nous dénote une bonne année.
Si l'on voit épais les brouillards ,
Mortalité de toutes parts.
S'il fait vent, nous aurons la guerre ;
S'il neige ou pleut, cherté sur terre ;
Si beaucoup d'eau tombe en ce mois ,
Lors peu de vin croître tu vois.

— Des étoiles en plein jour pronostiquent des incendies et des guerres. Sous le règne de Constance, il y eut un jour de ténèbres, pendant lequel on vit les étoiles ; le soleil à son lever était aussi pâle que la lune : *ce qui présageait la famine et la peste.*

— Du jour de saint Médard , en juin ,
Le laboureur se donne soin ;
Car les anciens disent , s'il pleut ,
Que trente jours durant il pleut ;

Et s'il fait beau , sois tout certain
D'avoir abondamment du grain .

— Les tonnerres du soir amènent un orage ; les tonnerres du matin promettent du vent ; et ceux qu'on entend vers midi annoncent la pluie.

— Les pluies de pierres pronostiquent des charges et des surcroîts d'impôts.

— Quiconque en août dormira
Sur midi , s'en repentira.
Bref en tout temps je te prédis
Qu'il ne faut dormir à midi.

— Trois soleils pronostiquent un triumvirat. On vit trois soleils , dit Cardan , après la mort de Jules-César ; la même chose eut lieu un peu avant le règne de François I^{er}, Charles-Quint et Henri VIII.

— Si le soleil luit avant la messe , le jour de la Chandeleur, c'est un signe que l'hiver sera encore bien long.

— Qui se couche avec les chiens se lève avec les puces.

PROSERPINE. — Épouse de Pluton , selon les païens , et reine de l'empire infernal. Selon les démonomanes , Proserpine est archidiabliesse et souveraine princesse des esprits malins.

PUCELLE D'ORLÉANS. — (Voyez *Jeanne-d'Arc.*)

PYROMANCIE: — Divination par le feu.

On jetait dans le feu quelques poignées de poix broyée ; et , si elle s'allumait promptement , on en tirait un bon augure. Ou bien , on jetait une victime dans le feu , et on prédisait l'avenir sur la couleur et la figure de la flamme. Les démonomanes regardent le devin Amphiaraüs comme l'inventeur de cette divination.

PYTHAGORE. — Fils d'un sculpteur de Samos. Il voyagea pour s'instruire : les prêtres d'Égypte l'initièrent à leurs mystères ; les mages de Chaldée lui communiquèrent leurs sciences ; les sages de Crète , leurs lumières. Il rapporta dans Samos tout ce que les peuples les plus instruits possédaient de sagesse et de connaissances utiles ; mais , trouvant sa patrie sous le joug du tyran Polycrate , il passa à Crotonne , où il éleva une école de philosophie , dans la maison du fameux athlète Milon. C'était vers le règne de Tarquin-le-Superbe. Il enseignait la morale , l'arithmétique , la géométrie et la musique. On le fait inventeur de la métempsycose.

Il paraît que , pour étendre l'empire qu'il exerçait sur les esprits , il ne dédaigna pas d'ajouter le secours des prestiges aux avantages que lui donnaient ses connaissances et ses lumières. Porphyre et Jamblique lui attribuent des miracles : il se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Une ourse faisait de grands ravages dans le pays des Dauniens ; il lui ordonna de se retirer : elle disparut. Il se montra avec une

cuisse d'or aux jeux olympiques ; il se fit saluer par le fleuve Nessus ; il arrêta le vol d'un aigle ; il fit mourir un serpent ; il se fit voir, le même jour et à la même heure , à Crotone et à Métapont. Il vit un jour, à Tarente , un bœuf qui broutait un champ de fèves ; il lui dit à l'oreille quelques paroles mystérieuses , qui le firent cesser pour toujours de manger des fèves (1). On n'appelait plus ce bœuf que le bœuf sacré , et dans sa vieillesse il ne se nourrissait que de ce que les passans lui donnaient. Enfin Pythagore prédisait l'avenir et les tremblemens de terre, avec une adresse merveilleuse ; il apaisait les tempêtes , dissipait la peste , guérissait les maladies , d'un seul mot ou par l'attouchement.

Il fit un voyage aux enfers , où il vit l'âme d'Hésiode, attachée avec des chaînes à une colonne d'airain , et celle d'Homère pendue à un arbre , au milieu d'une légion de serpens , pour toutes les fictions injurieuses à la divinité , dont leurs poèmes sont remplis.

Pythagore intéressa les femmes au succès de ses visions , en assurant qu'il avait vu dans les enfers beaucoup de maris rigoureusement punis , pour avoir maltraité leurs femmes ; et que c'était le genre de coupables le moins ménagé dans l'autre vie. Les femmes furent contentes ; les maris eurent peur ; et

(1) Les Pythagoriciens respectaient tellement les fèves , que non-seulement ils n'en mangeaient point , mais même il ne leur était pas permis de passer dans un champ de fèves , de peur d'écraser quelque parent dont elles pouvaient loger l'âme.

tout fut cru. Il y eut encore une circonstance qui réussit merveilleusement ; c'est que Pythagore , au moment de son retour des enfers , et portant encore sur le visage la pâleur et l'effroi qu'avait dû lui causer la vue de tant de supplices , savait parfaitement tout ce qui était arrivé sur la terre pendant son absence.

Q.

QUESTION. — Voici comment on procédait , en Allemagne surtout , à la recherche des coupables de sorcellerie , gens pendables s'il en fut jamais. Dès que quelque personnage était réputé sorcier , il était emprisonné et bientôt interrogé. S'il niait , on l'appliquait à la question , jusqu'à deux ou trois fois , et plus souvent jusqu'à la mort.... s'il avouait , il prononçait sa condamnation....

Un sorcier était convaincu , lorsqu'il ne pouvait pleurer. Il avait pourtant la puissance , quoique possédé du diable , de verser trois larmes de l'œil droit ; mais ces trois larmes étaient une preuve , plus forte encore que s'il fût resté l'œil sec. Quand on fit le procès du curé de Loudun , l'exorciste lui dit : *Je te commande de pleurer , si tu es innocent.* Comme il n'obéit pas à la minute , et que même on prétendit qu'il n'avait répandu aucune larme , ni avant , ni après la question , quoiqu'il fût exorcisé de l'exorcisme des sorciers , on le jugea criminel ; et , parce qu'on croyait que le diable servait ses sujets et ses confidens , avec toute l'adresse et toute l'énergie

dont il est capable , on prit le soin, ordinaire en ces occasions, de ne rien laisser sur lui , de peur qu'il ne portât quelque sort caché , par le moyen duquel il pût se délivrer des mains de ses juges : ainsi , on lui ôta tous ses vêtemens , et on examina en même temps s'il n'avait point les marques du diable. Après l'avoir dépouillé tout nu , comme cela se pratiquait alors , aussi-bien pour les femmes que pour les hommes , on lui rasa tout le poil du corps ; puis , pour le priver du secours qu'il pouvait espérer du diable , un capucin exorcisa l'air, la terre et les autres élémens , les coins , les bois et les marteaux de la question , à laquelle on l'appliqua de nouveau. Et , comme il protestait toujours qu'il était innocent , on remarqua trois larmes qui coulaient de son œil droit. Cette forte preuve , jointe aux autres présomptions foudroyantes qu'on avait contre lui , le fit condamner au bûcher ; et il fut brûlé à Loudun. C'étaient des temps que ceux-là ! et nos ancêtres étaient plus chastes , plus éclairés , plus judicieux , et plus équitables que leur postérité , qui n'a plus ni foi , ni sorciers , ni bûchers , ni question.

On fit ces vers sur la mort du curé de Loudun :

Vous tous , qui voyez la misère ,
De ce corps qu'on brûle aujourd'hui ,
Apprenez que son commissaire
Mérite mieux la mort que lui.

(Voyez *Démoniaques , Épreuves , Jugemens de Dieu.*)

Je ne parlerai point ici de ces tourmens hideux qui forçaient l'innocence à s'avouer coupable ; de ces tortures et de ces supplices affreux qu'on faisait subir à tout être que l'envie , ou la scélératesse , ou les haines particulières osaient accuser. Heureusement, la philosophie et les lumières, que les hibous du siècle cherchent vainement à éteindre, nous ont délivrés de ces horreurs ; et la France, du moins, grâce au vertueux Louis XVI, ne s'en voit plus souillée.

R.

RELIQUES. — Les Catalans , ayant appris que Saint-Romuald voulait quitter leur pays , en furent très-affligés ; ils délibérèrent sur les moyens de l'en empêcher ; et le seul qu'ils imaginèrent , comme le plus sûr , fut de le tuer, afin de profiter du moins de ses reliques , et des guérisons et autres miracles qu'elles opéreraient après sa mort. La dévotion, que les Catalans avaient pour lui, ne plut point du tout à Saint-Romuald ; il usa de stratagème et leur échappa (1).

— On montrait à l'abbé de Marolles la tête de saint Jean-Baptiste , qui est à Amiens : « Dieu soit » loué , dit-il , en la baisant ! c'est la sixième que » j'ai l'honneur de baiser. »

— Les moines de Saint-Germain-des-Prés ceignaient les femmes grosses d'une ceinture de sainte Marguerite , dont ils ne pouvaient dire l'histoire,

(1) Saint-Foix.

sans s'exposer à la risée des savans. Ils assuraient néanmoins que ces femmes seraient délivrées de leur grossesse, par la vertu miraculeuse de cette ceinture (1).

— Les moines de Vendôme s'imaginaient avoir, dans leur église, une des larmes que le fils de Dieu versa sur la mort de Lazare. Pour justifier cette relique, ils avaient fait imprimer un petit livre, intitulé : *Histoire véritable de la sainte Larme, que notre Seigneur pleura sur Lazare; comme et par qui elle fut apportée au monastère de la sainte Trinité de Vendôme; ensemble plusieurs beaux et insignes miracles, arrivés depuis 630 ans, qu'elle a été miraculeusement conservée en ce saint lieu, etc.* Les religieux de l'abbaye de Saint-Pierre, au diocèse d'Amiens, se glorifiaient de posséder la même relique (2).

— Les moines de Coulombs, dans le diocèse de Chartres, se vantaient d'avoir le prépuce de notre Seigneur, que les bonnes gens appelaient le saint-prépuce. Ils le montraient aux femmes grosses, enchâssé dans un reliquaire d'argent, afin qu'elles pussent accoucher sans peine (3).

— Le pape Pie VI, entendant parler du grand nombre de miracles qu'opéraient sur les mâchoires malades, les dents de sainte Apolline, se fit apporter

(1) Thiers.

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

toutes celles qu'il put connaître , pour éprouver leur vertu réelle, et distinguer les fausses d'avec les vraies, s'il était possible. Il s'en trouva plein un coffre.

— On voit, dans le cabinet du roi de Danemarck , l'ongle de Nabuchodonosor (1).

— On montrait au docteur Patin , dans une église de Prague , un portrait de la sainte Vierge peint par saint Luc : « Je ne suis fâché que de l'avoir vu » trop souvent, répondit-il ; saint Luc ne l'a pas peint » tant de fois, et l'ouvrage a ses marques modernes. »

— Jahel , héroïne israélite, enfonça un clou dans la tête du général Sisara : on conserve ce clou , dans plusieurs couvens grecs et latins , avec la mâchoire dont se servit Samson , la fronde de David , et le couperet avec lequel la célèbre Judith coupa la tête du général Holopherne , après avoir couché avec lui (2).

— Une dévote de village fit présent à son église d'un os de Jésus-Christ.

— Un religieux montrait les reliques de son couvent devant une nombreuse assemblée ; mais la plus rare , selon lui , était un cheveu de la sainte Vierge , qu'il présentait en écartant les mains. Un paysan , ouvrant ses deux grands yeux , dit en s'approchant : « Mais mon révérend père , je ne vois rien. — Par- » bleu ! je le crois , répondit le religieux ; il y a

(1) Regnard : Voyages.

(2) Voltaire : Notes de la Pucelle.

» vingt ans que je le montre, et je ne l'ai point
» encore vu. »

RÉMORE. — On a fait bien des contes sur ce poisson singulier.

« Les rémores, dit Cyrano de Bergerac, habitent vers l'extrémité du pôle, au plus profond de la mer Glaciale; et c'est la froideur évaporée de ces poissons, à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la mer, quoique salée. »

» La rémore contient si éminemment tous les principes de la froidure, que passant par-dessous un vaisseau, le vaisseau se trouve saisi du froid, en sorte qu'il en demeure tout engourdi, jusqu'à ne pouvoir démarrer de sa place. La rémore répand autour d'elle tous les frissons de l'hiver. Sa sueur forme un verglas glissant. C'est un préservatif contre la brûlure..... »

Rien n'est plus singulier, dit le P. Lebrun, que ce qu'on raconte de la remore. Aristote, Oëlian, Plin, assurent qu'il arrête tout court un vaisseau voguant à pleines voiles. Mais ce fait est absurde, et n'est jamais arrivé; cependant plusieurs auteurs l'ont soutenu, et ont donné, pour cause de cette merveille, une qualité occulte, et même, dit Suarez, un peu d'influence céleste. Comme on ne peut toutefois l'expliquer, Scaliger ajoute qu'il a une vertu contraire au mouvement du vaisseau, de même que le froid et le

chaud sont contraires, sans qu'on puisse dire pourquoi.

Au reste, ce poisson, qu'on nomme à présent *succet*, est grand de deux ou trois pieds. Sa peau est gluante et visqueuse. Il s'attache et se colle aux requins, aux chiens de mer et aux corps inanimés; de sorte que, s'il s'en trouve un grand nombre collé au vaisseau, il peut bien l'empêcher de couler légèrement sur les eaux, mais non l'arrêter.

RÉSURRECTION.—Thespésius, citoyen de Cilicie, fort connu de Plutarque, était un mauvais sujet qui exerçait toutes sortes de friponneries, et ne laissait pas de se ruiner, de jour en jour, de fortune et de réputation. L'oracle lui avait prédit que ses affaires n'iraient bien qu'après sa mort. En conséquence, il tomba du haut de sa maison, se cassa le cou et mourut. Trois jours après, lorsqu'on allait faire ses funérailles, il ressuscita, comme de droit, et devint le plus juste, le plus pieux et le plus homme de bien de la Cilicie.

Comme on lui demandait la raison d'un tel changement, il disait qu'au moment de sa chute, son âme s'était élevée jusqu'aux étoiles, dont il avait admiré la grandeur immense et l'éclat surprenant; qu'il avait vu dans l'air un grand nombre d'âmes, les unes enfermées dans des tourbillons enflammés, les autres pirouettant en tous sens, celles-ci très-embarrassées et poussant des gémissements douloureux, celles-là, moins nombreuses, s'e

levant en haut avec rapidité, et se réjouissant avec leurs semblables. Il racontait tous les supplices des scélérats dans l'autre vie ; et il ajoutait que , pour lui , une âme de sa connaissance lui avait dit qu'il n'était pas encore mort , mais que, par la permission de Dieu , son âme était venue faire ce petit voyage de faveur (apparemment en récompense de sa bonne conduite); et qu'après cela il était rentré dans son corps , poussé par un souffle impétueux.

— Pamilius de Phères , tué dans un combat, resta dix jours au nombre des morts ; on l'enleva ensuite du champ de bataille , pour le porter sur le bûcher ; mais il revint à la vie , et raconta des histoires surprenantes de ce qu'il avait vu pendant que son corps était resté sans sentiment (1).

— Dans la guerre de Sicile, entre Octave et Sextus-Pompée , un des gens d'Octave , nommé Gabinus , ayant été fait prisonnier , eut la tête coupée. Sur le soir , on l'entendit qui se plaignait et demandait à parler à quelqu'un. On s'assembla autour du corps ; alors il dit aux assistans qu'il était venu des enfers, pour dire à Pompée des choses importantes. Pompée envoya aussitôt un de ses lieutenans auprès du mort , qui déclara que les dieux infernaux recevaient les justes plaintes de Pompée , et qu'il serait vainqueur ; après quoi il se tut (2). Si ce trait a quelque fondement , c'était une fourberie inventée pour relever le

(1) Valère-Maxime , après Platon.

(2) Pline.

courage des troupes ; mais elle n'eut point de succès : car Sextus-Pompée , vaincu et sans ressource , s'enfuit en Asie , où il fut pris et tué par les gens de Marc-Antoine (1).

—Gaguin dit, dans sa description de la Moscovie , que dans le nord de la Russie , les peuples meurent le 27 novembre , à cause du grand froid , et ressuscitent le 24 avril : ce qui est une manière fort commode de passer l'hiver.

RÉVÉLATIONS. — Un citoyen d'Alexandrie vit , sur le minuit , des statues d'airain se remuer et crier à haute voix que l'on massacrait à Constantinople l'empereur Maurice et ses enfans : ce qui se trouva vrai ; mais la révélation ne fut publiée qu'après que l'événement fut connu.

— Apollonius de Thyanes annonça à Éphèse dans une assemblée publique , qu'on tuait le tyran Domitien ; ce qui se faisait en effet à Rome , au même moment ; mais Philostrate ne publia cette anecdote que plus de cent ans après la mort d'Apollonius ; et de plus , son ouvrage est un roman.

— L'archevêque Angelo Catto , dit Philippe de Commines , connut de même la mort de Charles-le-Téméraire , qu'il annonça au roi Louis XI , à la même heure qu'elle était arrivée.

— Le pape Pie V apprit pareillement , par révélation , la bataille de Lépante , gagnée par les chrétiens.

(1) Voyez Tite-Live.

— Cardan , pour donner de l'importance à son ouvrage *De la variété des choses* , disait qu'il avait été averti en songe de l'entreprendre , et que , d'après un pareil avis , il n'avait pu s'empêcher de mettre courageusement la main à la besogne.

REVENANTS. —

*Squallentem barbam , et concretos sanguine crines ,
Vulneraque illa gerens....*

VIRG.

— On débite , comme une chose assurée , qu'un revenant se trouve toujours froid quand on le touche. Cardan et Alexandre d'Alexandrie sont des témoins qui l'affirment ; et Cajetan en donne la raison, qu'il a apprise de la propre bouche d'un diable qui , interrogé à ce sujet par une sorcière , lui répondit *qu'il fallait que la chose fût ainsi*. La réponse est satisfaisante. Elle nous apprend au moins que le diable se sauve aussi quelquefois par le pont aux ânes.

Un Italien , revenant à Rome, après avoir fait enterrer un de ses amis, qui venait de mourir en voyageant avec lui, s'arrêta le soir dans une hôtellerie, où il coucha. Étant seul et bien éveillé, il lui sembla que son ami mort , tout pâle et décharné , lui apparaissait et s'approchait de lui. Il leva la tête pour le regarder , et lui demanda en tremblant qui il était. Le mort ne répond rien , se dépouille , se met au lit , et se serre contre le vivant , comme pour se réchauffer. L'autre , ne sachant de quel côté se tourner , s'agite et repousse le défunt. Celui-ci , se voyant ainsi

rebuté, regarde de travers son ancien compagnon, se lève du lit, se r'habille, chausse ses souliers, et sort de la chambre, sans plus apparaître. Le vivant rapporté, qu'ayant touché dans le lit un des pieds du mort, il le trouva plus froid que la glace (1).

— Pierre d'Engelbert avait envoyé à ses frais un de ses serviteurs au secours d'Alphonse, roi d'Aragon, qui faisait la guerre en Castille. Le serviteur revint sain et sauf, quand la guerre fut finie; mais bientôt il tomba malade et mourut. Quatre mois après sa mort, Pierre, étant couché dans sa chambre, vit entrer au clair de la lune un spectre à demi-nu, qui s'approcha de la cheminée, découvrit le feu et se chauffa. Pierre lui demanda qui il était. — « Je suis, » répondit le fantôme, d'une voix cassée, Sanche, » votre serviteur. » — « Eh! que viens-tu faire ici? » — « Je vais en Castille, avec quelques autres, expier » le mal que nous y avons fait. Moi en particulier, » j'ai pillé les ornemens d'une église, et je suis con- » damné pour cela à faire ce voyage. Vous pouvez » me soulager par vos bonnes œuvres; et votre fem- » me, qui me doit huit sous, m'obligera infiniment » de les donner aux pauvres, en mon nom. »

Pierre lui demanda des nouvelles de quelques-uns de ses amis morts depuis peu; Sanche le satisfit là-dessus. « Et où est maintenant le roi Alphonse? » demanda Pierre. Alors un autre spectre, qu'il n'avait point vu d'abord, et qu'il aperçut dans l'embrasure

(1) Alexandre d'Alexandrie.

de la fenêtre , lui dit : « Sanche ne peut rien vous ap-
» prendre touchant le roi d'Aragon ; il n'y a pas
» assez long-temps qu'il est dans notre bande, pour
» en savoir des nouvelles ; mais moi, qui suis mort il
» y a cinq ans , je puis vous en dire quelque chose :
» Alphonse , après son trépas , a été quelque temps
» avec nous ; mais les bénédictins de Cluni l'en ont
» tiré , et je ne sais où il est à présent. »

Alors les deux revenans sortirent. Pierre éveilla sa femme , qui dormait à côté de lui , et lui demanda si elle ne devait rien à Sanche. « Je lui dois encore huit
» sous, » répondit-elle. Alors Pierre ne douta plus , fit des prières et distribua des aumônes pour l'âme du défunt (1).

— Deux philosophes , Michel Mercati et Marsile Ficin , causant sur l'immortalité de l'âme , se promirent, que le premier qui partirait de ce monde en viendrait donner des nouvelles à l'autre. Peu après , ils se séparèrent.

Un jour que Michel , bien éveillé , s'occupait de l'étude de la philosophie , il entendit tout d'un coup le bruit d'un cheval qui venait en grande hâte à sa porte , et en même temps la voix de Marsile qui lui criait : « Michel , rien n'est plus vrai que ce qu'on
» dit de l'autre vie. » Aussitôt Michel ouvrit la fenêtre , et vit son ami Marsile , monté sur un cheval blanc , qui s'éloignait au galop. Michel lui cria de

(1) Don Calmet, bénédictin.

s'arrêter ; mais il continua sa course , jusqu'à ce qu'il ne le vit plus.

Marsile demeurait à Florence , dit Baronius qui rapporte ce conte ; et il mourut à l'heure même où son ami le vit par sa fenêtre.

— Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précý, tous deux âgés de vingt-cinq à trente ans , étaient intimes amis et allaient à la guerre , comme y vont en France toutes les personnes de qualité. Un jour qu'ils s'entretenaient des affaires de l'autre monde , après plusieurs discours qui témoignaient assez qu'ils n'étaient pas trop persuadés de tout ce qui s'en dit , ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon.

Au bout de trois mois , le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre , où la guerre était alors ; et le marquis de Précý, arrêté par une grosse fièvre , demeura à Paris. Six semaines après , Précý entendit , sur les six heures du matin , tirer les rideaux de son lit , et , se tournant pour voir qui c'était , il aperçut le marquis de Rambouillet , en buffle et en bottes. Il sortit de son lit , et voulut sauter à son cou , pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour ; mais Rambouillet , reculant quelques pas en arrière , lui dit que ces caresses n'étaient plus de saison , qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée , qu'il avait été tué la veille , que tout ce qu'on disait de l'autre monde était très-certain , qu'il devait songer à vivre d'une autre manière , et qu'il

n'avait point de temps à perdre , parce qu'il serait tué dans la première affaire où il se trouverait.

On ne peut exprimer la surprise où fut le marquis de Précý à ce discours ; ne pouvant croire ce qu'il entendait , il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami , qu'il croyait le vouloir abuser ; mais il n'embrassa que du vent ; et Rambouillet , voyant qu'il était incrédule , lui montra l'endroit où il avait reçu le coup , qui était dans les reins , d'où le sang paraissait encore couler. Après cela , le fantôme disparut , et laissa Précý dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela son valet de chambre , et réveilla toute la maison par ses cris.

Plusieurs personnes accoururent , à qui il conta ce qu'il venait de voir : tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre qui pouvait altérer son imagination , et le pria de se recoucher , lui remontrant qu'il fallait qu'il eût rêvé ce qu'il disait. Le marquis , au désespoir de voir qu'on le prît pour un visionnaire , raconta toutes les circonstances qu'on vient de lire ; mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami , en veillant , on demeura toujours dans la même pensée , jusqu'à ce que la poste de Flandres , par laquelle on apprit la mort du marquis de Rambouillet , fût arrivée. Cette première circonstance s'étant trouvée véritable , et de la manière que l'avait dit Précý , ceux à qui il avait conté l'aventure commencèrent à croire qu'il en pouvait bien être quelque chose , parce que Rambouillet ayant été tué précisément la veille du jour qu'il

l'avait dit , il était impossible qu'il l'eût appris naturellement. Dans la suite , Précý, ayant voulu aller, pendant les guerres civiles , au combat de saint Antoine , y fut tué. —

En supposant la vérité de toutes les circonstances de ce fait , on n'en peut néanmoins tirer aucune conséquence en faveur des revenans. Il n'est pas difficile de comprendre que l'imagination du marquis de Précý, échauffée par la fièvre , et troublée par le souvenir de la promesse que Rambouillet et lui s'étaient faite , lui ait représenté le fantôme de son ami , qu'il savait à l'armée et à tout moment en danger d'être tué ; peut-être même était-il informé qu'on devait , ce jour-là , avoir une affaire avec l'ennemi. Les circonstances de la blessure du marquis de Rambouillet , et la prédiction de la mort de Précý, qui se trouva accomplie, ont quelque chose de plus grave ; cependant ceux qui ont éprouvé quelle est la force des pressentimens , dont les effets sont tous les jours si ordinaires , n'auront pas de peine à concevoir que le marquis de Précý, dont l'esprit, agité par l'ardeur de la maladie, suivait son ami dans tous les hasards de la guerre , et s'attendait toujours à se voir annoncer par son fantôme ce qui lui devait arriver à lui-même , ait prévu que le marquis de Rambouillet avait été tué d'un coup de mousquet dans les reins , et que l'ardeur qu'il se sentait lui-même de se battre , le ferait périr dans la première occasion. Et puis , je ne rapporte cette anecdote , ainsi que toutes les autres de ce genre , que

comme un conte populaire. Avant d'ajouter foi à des faits qui passent le cours ordinaire des choses , il faut en avoir la preuve certaine ; et on n'a ici ni témoins , ni monumens , ni historien , qui méritent une pleine confiance.

— Un curé de Valogne , et son ami , s'étaient promis mutuellement que le premier qui mourrait , viendrait dire des nouvelles de son état au survivant , et avaient signé de leur sang cet engagement réciproque. Ils ne tardèrent pas à se séparer ; et six semaines après , le curé eut des étourdissemens et des faiblesses , au milieu desquelles il vit son ami qui , le prenant par le bras , lui dit : « Je me suis noyé » avant-hier dans la rivière de Caen , en voulant me » baigner , et je te conjure de dire pour moi les sept » pseumes , que j'ai eus en pénitence , dimanche » dernier , et que je n'ai pas eu le temps de réciter . » Le curé eut beau lui demander s'il était sauvé , s'il était damné , s'il était en purgatoire , il ne lui répondit rien et disparut (1).

On voit combien toutes ces extravagances se ressemblent. Je passe sous silence une foule de traits aussi absurdes , pour ne pas répéter cent fois les même sottises.

— Un aubergiste d'Italie , qui venait de perdre sa mère , étant monté le soir dans la chambre de la défunte , en sortit bientôt hors d'haleine , en criant à tous ceux qui logeaient chez lui que sa mère était

(1) L'abbé de saint Pierre.

revenue , et couchée dans son lit ; qu'il l'avait vue , mais qu'il n'avait pas eu le courage de lui parler.

Un ecclésiastique qui se trouvait là , voulut y monter , et toute la maison se mit de la partie. On entra dans la chambre , on tira les rideaux du lit , et on aperçut la figure d'une vieille femme , noire et ridée , coiffée d'un bonnet de nuit , et qui faisait des grimaces ridicules. On demanda au maître de la maison si c'était bien là sa mère ? « Oui , s'écria-t-il , oui , c'est elle ; ah ! ma pauvre mère ! » Les valets la reconnurent de même. Alors le prêtre lui jeta de l'eau bénite sur le visage. L'esprit , se sentant mouillé , sauta sur la tête de l'abbé et le mordit. Tout le monde prit la fuite , en poussant des cris.... Mais la coiffure tomba , et on reconnut que la vieille femme n'était qu'un singe. Cet animal avait vu sa maîtresse se coiffer ; il l'avait imitée ; et c'est à des riens pareils qu'on doit , pour l'ordinaire , les épouvantables histoires de revenans.

— Madame Deshoulières étant allé passer quelques mois dans une terre , à quatre lieues de Paris , on lui permit de choisir la plus belle chambre du château , à l'exception d'une seule , qu'un revenant visitait toutes les nuits. Depuis long-temps , madame Deshoulières désirait voir des revenans ; et , malgré toutes les représentations qu'on lui fit , elle se logea dans cette chambre antique. La nuit venue , elle se mit au lit , prit un livre , selon sa coutume ; et , sa lecture finie , elle éteignit sa lumière et s'endormit. Elle fut bientôt éveillée par un bruit qui

se fit à la porte ; on l'ouvrit : quelqu'un entra , qui marchait assez fort. Elle parla , très-décidée , et assurant qu'elle n'avait point peur. On ne répondit point. L'esprit fit tomber un vieux paravent , qui tira les rideaux du lit , avec un bruit épouvantable. Elle harangua encore l'âme , qui s'avancait toujours très-lentement et sans mot dire. On passa dans la ruelle du lit , on renversa le guéridon , et on s'appuya sur la couverture. Ce fut là que madame Deshoulières fit paraître toute sa fermeté. « Ah ! dit-elle , je saurai qui vous êtes !.... » Alors , étendant ses deux mains , vers l'endroit où elle entendait le spectre , elle saisit deux oreilles fort velues , qu'elle eut la constance de tenir jusqu'au matin. Aussitôt qu'il fut jour , les gens du château vinrent voir si elle n'était pas morte ; et il se trouva que le prétendu revenant était un gros chien , qui trouvait plus commode de coucher dans cette chambre déserte , que dans la basse-cour.

— Le maréchal de Saxe , passant dans un village , entendit parler d'une auberge où il y avait , disait-on , des revenans qui étouffaient tous ceux qui avaient l'audace d'y coucher. Comme le vainqueur de Fontenoy était au-dessus des craintes superstitieuses , il alla passer une nuit dans cette auberge , et se logea dans la chambre tragique. Muni de bons pistolets , et accompagné de son domestique , il lui ordonna de veiller autant qu'il le pourrait , devant lui céder ensuite son lit , et faire sentinelle à sa place. A une heure du matin , rien n'avait encore paru.

Le domestique , qui sentait ses yeux s'appesantir , va éveiller son maître , qui ne répond point. Il le croit assoupi , et le secoue , sans qu'il s'éveille. Effrayé , il prend sa lumière , lève les draps , et voit le maréchal baigné dans son sang. Une araignée monstrueuse , appliquée sur le sein gauche , lui suçait le sang. Il court prendre des pincettes , pour combattre cet ennemi d'un nouveau genre , saisit l'araignée et la jette au feu. Ce ne fut qu'après un long assoupissement que le maréchal reprit ses sens ; et depuis lors on n'entendit plus parler de revenans dans cette auberge.

Ceux qui songeront aux maux qu'occasional la morsure de la tarentule , croiront aisément que ce fait n'est point exagéré.

— Il arriva , à l'aide de camp du maréchal de Luxembourg , une aventure à peu près semblable. Étant allé coucher dans une auberge où le diable étranglait tous ceux qui osaient s'y loger , il fut attaqué la nuit par une bête furieuse , qu'il tua à coups de sabre , après une heure de combat. C'était un gros chat sauvage , qui descendait par la cheminée , et qui avait déjà étranglé une quinzaine de personnes.

— Un fermier de Southams , dans le comté de Warwick , en Angleterre , fut assassiné en revenant chez lui. Le lendemain , un voisin vint trouver la femme de ce fermier , et lui demanda si son mari était rentré. Elle répondit que non , et qu'elle en était dans de grandes inquiétudes. Vos inquiétudes , répliqua cet homme , ne peuvent égaler les miennes ;

car, comme j'étais couché cette nuit, sans être encore endormi, votre mari m'est apparu, couvert de blessures, m'a dit qu'il avait été assassiné par John-Dick, et que son cadavre avait été jeté dans une marnière.

La fermière alarmée fit des recherches; on découvrit la marnière, et on y trouva le corps, blessé aux deux endroits que cet homme avait désignés. Celui que le revenant avait accusé fut saisi et mis entre les mains des juges, comme violemment soupçonné de meurtre. Son procès fut instruit à Warwick, et les jurés allaient le condamner, aussi témérairement que l'ignorant juge de paix qui l'avait arrêté, quand lord Raimond, le principal juge suspendit l'arrêt et dit aux jurés : « Je crois, messieurs, que vous donnez plus de poids au témoignage d'un revenant, qu'il n'en mérite; quelque cas qu'on fasse de ces sortes d'histoires, nous n'avons aucun droit de suivre nos inclinations particulières sur ce point. Nous formons un tribunal de justice, et nous devons nous régler sur la loi : or je ne connais aucune loi existante qui admette le témoignage d'un revenant; et, quand il y en aurait une, le revenant ne paraît point, pour faire sa déposition. Huissier, ajouta le juge, appelez le revenant; » ce que l'huissier fit par trois fois, sans que le revenant parût. « Messieurs, continua lord Raimond, l'accusé qui est à la barre est, suivant le témoignage de gens irréprochables, d'une réputation sans tache; et il n'a point paru, dans le cours des informations, qu'il y ait eu aucune espèce de que-

relle entre lui et le mort. Je le crois absolument innocent ; et , comme il n'y a aucune preuve contre lui , ni directe , ni indirecte , il doit être renvoyé. Mais , par plusieurs circonstances , qui m'ont frappé dans le procès , je soupçonne fortement la personne qui a vu le revenant , d'être le meurtrier ; auquel cas , il n'est pas difficile de concevoir qu'il ait pu désigner la place des blessures , la manière et le reste , sans aucun secours surnaturel. En conséquence de ces soupçons , je me crois en droit de le faire arrêter , jusqu'à ce qu'on fasse de plus amples informations.» Cet homme fut effectivement arrêté. On fit des perquisitions dans sa maison ; on trouva les preuves de son crime , qu'il avoua lui-même à la fin , et il fut exécuté aux assises suivantes.

— Dans la Guinée , on croit que les âmes des trépassés reviennent sur la terre , et qu'elles prennent dans les maisons les choses dont elles ont besoin ; de sorte que , quand on a fait quelque perte , on en accuse les revenans. Cette opinion ne laisse pas que d'être favorable à certaines gens. (Voyez *Apparitions, Fantômes, Spectres*, etc.)

RIMMON. — Démon d'un ordre inférieur , peu considéré là-bas , quoique premier médecin de l'empire infernal.

Il était adoré à Damas : on lui attribuait le pouvoir de guérir la lèpre.

RUE D'ENFER. — Saint Louis fut si édifié du récit qu'on lui faisait de la vie austère et silencieuse

des disciples de saint Bruno, qu'il en fit venir six, et leur donna une maison, avec des jardins et des vignes, au village de Gentilly. Ces religieux voyaient, de leurs fenêtres, le palais de *Vauvert*, bâti par le roi Robert, abandonné par ses successeurs, et dont on pouvait faire un monastère commode et agréable par la proximité de Paris. *Le hasard voulut* que des esprits, ou revenants s'avisèrent de s'emparer de ce vieux château. On y entendait des hurlemens affreux. On y voyait des spectres traînant des chaînes, et entre autres, un monstre vert, avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui semblait toujours prêt s'élancer la nuit sur les passans. Que faire d'un pareil château? les chartreux le demandèrent à saint Louis; il le leur donna avec toutes ses appartenances et dépendances; et les revenans n'y revinrent plus. Le nom d'*Enfer* resta seulement à la rue, en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait (1).

S.

SABATAI-SÉVI. — Imposteur qui se donna pour le messie des Juifs, en 1666, et qui se fit mahométan pour se soustraire aux dangers où l'avait jeté sa mission.

Les prophéties des Ziéglernes portaient que l'année 1666 serait une grande année pour les Juifs; que le messie tant désiré viendrait enfin visiter son peuple;

(1) Saint-Foix.

qu'il disparaîtrait, neuf mois après son apparition; que plusieurs Juifs souffriraient le martyre pendant son absence; qu'il reviendrait ensuite, monté sur un lion céleste; qu'il guiderait sa monture, avec une bride miraculeuse, composée de deux serpens à sept têtes; qu'il serait reconnu pour le seul monarque de l'univers; qu'alors le saint temple descendrait du ciel, tout bâti, orné et paré de toutes sortes de magnificences; qu'ils y sacrifieraient jusqu'à la fin du monde; qu'ils jouiraient de tous les plaisirs de la vie; qu'ils n'auraient aucune guerre à soutenir, etc., etc.

Ces prédictions occupaient beaucoup les Juifs et faisaient presque exclusivement le sujet de leurs conversations. On racontait aussi qu'une nation innombrable, formée des dix tribus d'Israël, perdues depuis tant de siècles, venait de se rassembler dans les déserts les plus éloignés de l'Arabie, pour retourner à Jérusalem, avec le messie. On avait vu, dans la terre promise, une colonne lumineuse, en forme d'arc-en-ciel; c'était, selon l'opinion la plus commune, le signe certain de l'avènement du messie attendu.

En conséquence, les Juifs se disposèrent à le recevoir. Les uns jeûnaient jusqu'à mourir de faim, pour l'expiation de leurs fautes; d'autres s'enterraient jusqu'au cou, dans leurs jardins, par un saint motif d'humilité; ceux-ci se couchaient dans la boue et y passaient des nuits entières, afin de refroidir leurs sens; ceux-là se donnaient trente coups de fouet, et se piquaient le dos avec des épingles, en intention de pénitence; tous vendaient leurs biens et leurs meubles, dans

l'attente continuelle où ils étaient de posséder , d'un jour à l'autre , tous les biens des infidèles.

Les esprits étaient préparés. Soit qu'il fût poussé par des Juifs puissans , soit qu'il voulût profiter de l'occasion, un Juif d'Alep se mit à prêcher sur les chemins et dans les villages , en disant qu'il était le messie promis à Abraham , et qu'il venait régner sur le peuple de Dieu. Cet homme se nommait Sabataï-Sévi ; il était né de parens obscurs ; il avait l'esprit vif , le corps assez bien fait , un abord gracieux , et quelque majesté dans les manières. Il suivait régulièrement la loi de Moïse , et connaissait tous les secrets du Talmud.

Il se fit bientôt des sectateurs , parmi lesquels on compte quelques rabbins. Nathan de Gaza , le plus célèbre d'entre eux , et l'un des premiers partisans de Sévi , se faisait passer pour son précurseur. En vertu de cette qualité , il défendit les jeûnes à tous les Juifs , leur ordonna de se livrer à la joie , et publia que , dans quelques mois , Sévi détrônerait le grand-seigneur , qu'il l'emmènerait chargé de chaînes à Jérusalem , et que tous les enfans d'Israël se rallieraient autour de lui , des quatre parties du monde.

Mais , quoique Nathan menaçât de faire tomber le feu du ciel sur les incrédules , comme il en avait le pouvoir , tout le monde n'était pas persuadé. Un Juif de Smyrne , nommé Pennia , homme riche et de grande considération , osa dire , en pleine synagogue , que Sabataï n'était qu'un imposteur. Peu s'en fallut

que le peuple ne l'assommât ; car le peuple aime toujours les charlatans. Cependant Pennia n'eut que la peur , et se retira sans mésaventure.

Le gouverneur de Smyrne, qui commençait à prendre de l'ombrage , fit arrêter Sabataï , dans le dessein de l'envoyer au sultan (1). Fort heureusement , le gouverneur n'était pas incorruptible ; on le gagna , et il se contenta d'exiler Sabataï de Smyrne , et de défendre qu'on insultât les Juifs. Ceux-ci contèrent aussitôt qu'on devait ce miracle à Élie , qui s'était fait voir en songe au gouverneur , accompagné d'Abraham et de Mardochée ; qu'Élie était assis sur une colonne de feu ; que cette colonne était fort ardente ; que le gouverneur , s'en sentant incommodé , s'était écrié : Élie , ayez pitié de moi ; que le prophète l'avait exaucé , mais en lui disant que , s'il s'avisait de maltraiter , ou de souffrir qu'on maltraitât les Juifs, il lui rendrait les oreilles plus grosses que les fesses et les épaules ; qu'après cela , Élie , Abraham et Mardochée avaient disparu.

Pendant le temps de son exil , Sabataï épousa successivement trois femmes , qui l'abandonnèrent peu après la noce , parce qu'il était impuissant.

Enfin Pennia fut séduit ; il devint partisan de l'imposteur , et chanta la palinodie. Sa famille se convertit avec lui ; sa fille tomba dans des extases et se mit à prophétiser. Quatre cents personnes , gagnées par

(1) C'était le sultan Mahomet IV , fils et successeur du cruel Ibrahim. Il régna depuis l'an 1649 jusqu'à l'année 1687.

l'argent que Pennia distribuait , le secondèrent admirablement ; et la manie de prophétiser s'étendit jusqu'aux petits enfans. Le gouverneur permit à Sabataï de rentrer à Smyrne ; les rues furent tendues et couvertes de tapis pour le recevoir , et on lui rendit tous les honneurs imaginables. Un docteur juif , un peu plus ferme que Pennia , voulut aussi éclairer sa nation ; comme il avait de l'éloquence , le gouverneur l'envoya aux galères.

Sévi , protégé , écrivit à toute la nation d'Israël une longue lettre , dont voici le sommaire :

« Sabataï-Sévi , fils aîné de Dieu , messie et sau-
» veur des enfans de Jacob , vous apporte le salut et
» le bonheur. Célébrez des fêtes , et changez vos jours
» de tristesse en des jours de réjouissance : celui que
» Dieu vous avait promis est venu. Bientôt vous do-
» minerez sur tous les peuples de la terre , et même
» sur les nations inconnues qui sont au fond de la
» mer ; le tout pour votre plaisir , et pour la récom-
» pense des vertus de vos pères. »

Cette lettre fut écrite de Smyrne , en la même année 1666. Sabataï avait alors quarante ans. Nathan l'accompagnait toujours ; cependant Élie ne paraissait point. Sévi affirma qu'il était arrivé , et qu'il se trouvait invisiblement parmi les Juifs ; ce qui était bien prouvé par la vision du gouverneur de Smyrne. C'est pourquoi plusieurs docteurs , échauffés par les fumées du vin , virent le prophète Élie assis à leur table , et se vantèrent même d'avoir bu avec lui. De plus , un rabbin le rencontra dans les rues , ha-

billé à la turque ; et le prophète lui dit qu'on négligeait de porter des bandes de couleur d'hyacinthe, aux revers des manches ; qu'on se coupait les cheveux en rond ; qu'on n'observait pas régulièrement les traditions des anciens ; et qu'il n'était pas content de tout cela. On se hâta d'apaiser Élie ; après quoi Sévi se disposa à conduire le peuple de Dieu dans la terre promise. Mais il fallait d'abord aller détrôner le grand-turc , pour mettre de l'ordre dans l'exécution des prophéties de Nathan de Gaza. Ainsi le messie nomma les principaux de la synagogue de Smyrne , chefs des Israélites , pendant leur route à la terre promise , honneur qui leur causa une joie inexprimable , et leur fit faire mille extravagances. Sévi recommanda encore au peuple de se tenir prêt à marcher ; puis il sortit de Smyrne , accompagné des suffrages et des vœux de tous les Juifs. A peine fut-il monté sur le vaisseau qui devait le conduire à Constantinople , que le vent commença à souffler du bon coin , et que le vaisseau disparut avec une vitesse miraculeuse. Néanmoins le temps changea , et Sabataï fut trente-neuf jours sur mer , balotté par des vents contraires , qu'il ne savait pas gourmander.

Les juifs de Constantinople , apprenant qu'il arrivait , allèrent à sa rencontre , et se prosternèrent devant lui , comme devant leur seigneur et maître. Il leur annonça qu'il venait obliger sa hauteesse à le reconnaître roi des Juifs , et à lui céder sa couronne , pour donner l'exemple aux autres princes de la terre. Cette audace , sur les terres du grand-turc , prouve

que Sévi n'était pas seulement un imposteur , mais aussi un fou et un visionnaire. On lui représenta que le sultan ne serait peut-être pas d'humeur à descendre du trône ; il répondit que Dieu le lui commanderait en songe. Si les prestiges qui entouraient cet homme , son singulier caractère , et sa conduite extraordinaire eussent frappé l'imagination du grand-seigneur , on aurait vu bien d'autres miracles.

Le grand-visir , instruit de tout ce qui se passait , et des désordres que pouvait causer cet homme , le fit arrêter et conduire en prison. Cet incident fut regardé comme une des tribulations qui devaient précéder la gloire du messie. Les juifs allèrent le voir avec autant de respect que s'il eût été sur le trône , pendant les deux mois qu'on le garda à Constantinople. Le sultan partant alors pour une expédition lointaine , on transporta Sabataï dans une des tours des Dardanelles. Ceux de sa nation y accoururent de tous les pays , et les Turcs profitèrent de la vénération qu'on lui portait , en faisant payer fort cher l'honneur de voir sa face. C'était là le vrai motif qui faisait qu'on lui laissait la vie ; mais les juifs prétendaient qu'on ne le faisait pas mourir , selon la coutume , parce qu'il était le fils de Dieu , et qu'on n'avait aucun pouvoir sur ses jours. Tout cela était d'autant plus vrai , qu'il convertissait ses chaînes de fer en chaînes d'or ; qu'il les donnait aux fidèles qui venaient le visiter ; et qu'on l'avait vu se promener avec ses disciples , dans les rues de Constantinople , quoique les portes de sa prison des Dardanelles fussent bien fermées. En con-

séquence, la dévotion des Juifs pour leur messie augmentait de jour en jour; les synagogues portaient des SS en or; on ne jurait plus qu'au nom de Sabataï; on expliquait les écritures en sa faveur, comme nous le faisons pour Jésus-Christ.

Mais les choses prirent bientôt une autre tournure. Néhémie-Cohen, savant dans la cabale juive et dans les langues orientales, se trouvant né avec d'heureuses dispositions à l'imposture, demanda à entretenir Sabataï. Après une longue conversation, Néhémie dit au messie qu'il devait y avoir deux envoyés; l'un pauvre, méprisé, et chargé seulement d'annoncer le second; l'autre, riche, puissant, et destiné à siéger sur le trône de David. Néhémie-Cohen se contentait d'être le pauvre messie *Ben-Éphraïm*. Mais Sabataï craignit qu'étant une fois reconnu pour Ben-Éphraïm, il ne lui prît envie de se donner pour le puissant messie *Ben-David*. Il rejeta donc sa proposition et le traita d'imposteur. Néhémie répondit sur le même ton, et ils se quittèrent ennemis. Leur dispute fit causer les Juifs; cependant on n'en respecta pas moins Sévi; Néhémie seul fut blâmé, et regardé comme un impie et un schismatique.

Cet affront lui était trop sensible, pour qu'il ne cherchât pas à s'en venger. Il se rendit à Andrinople, et accusa Sabataï de troubler le repos public. Plusieurs docteurs juifs, mécontents de l'état actuel des choses, secondèrent Néhémie auprès des ministres, et firent un portrait si ressemblant du prétendu messie, que le sultan l'envoya prendre, et commanda qu'on l'a-

menât en sa présence. La vue du grand-seigneur intimidait tellement le fils de Dieu, qu'il oublia tout son courage, et toute l'assurance qu'il avait montrée dans la synagogue. Le sultan lui fit, en langue turque, plusieurs questions, auxquelles il ne put répondre que par interprètes; ce qui surprit étrangement les assistans, qui pensaient que le messie dût parler toutes les langues. Le sultan ne s'en tint pas là; il voulut un miracle: il ordonna qu'on dépouillât Sabataï, qu'on l'attachât à un poteau, et que les plus adroits de ses archers tirassent sur lui. Il promit, en même temps de se faire Juif, et sectateur du Messie, si son corps était impénétrable. Sabataï consterné avoua qu'il n'était qu'un pauvre Juif tout comme un autre. « Eh bien! dit le sultan, pour réparer le scandale » que tu as causé, tombe à genoux et adore Mahomet, ou tu vas être empalé à l'instant. »

Sévi, à l'extrémité, coiffa le turban, et adora le prophète de Médine. Les Juifs stupéfaits furent obligés de retourner à leur commerce et à leur ancien culte. Quelques-uns cependant se persuadèrent que Sabataï ne s'était point fait Turc; que son ombre seulement était restée sur la terre; et que son corps était allé dans le ciel, attendre des circonstances plus favorables.

SABBAT. —

Noctem peccatis et fraudibus objice nubem.

HORAT.

Le sabbat est l'assemblée des démons, des sorciers et des sorcières, dans leurs orgies nocturnes. On s'y

occupe ordinairement à faire ou méditer du mal , à donner des craintes et des frayeurs , à préparer les maléficaes , à des mystères abominables.

Le sabbat se fait dans un carrefour, ou dans quelque lieu désert et sauvage , auprès d'un lac ou d'un étang , ou d'un marais , pour faire la grêle , et exciter des orages. Le lieu qui sert à ce rassemblement reçoit une telle malédiction , qu'il n'y peut croître ni herbe , ni autre chose. Strozzi dit avoir vu , dans un champ auprès de Vicence , *un cercle en rond* , à l'entour d'un châtaignier, dont la terre était aussi aride que les sables de la Libye , parce que les sorciers y dansaient et y faisaient le sabbat.

Les nuits ordinaires de la convocation du sabbat sont celle du mercredi au jeudi , et celle du vendredi au samedi. Quelquefois le sabbat se fait en plein midi ; mais c'est fort rare.

Les sorciers et les sorcières portent une marque qui leur est imprimée par le diable , entre les fesses , ou dans quelque autre lieu secret , où elle ne puisse être vue ; cette marque , par un certain mouvement intérieur qu'elle leur cause , les avertit de l'heure du ralliement. En cas d'urgence , le diable fait paraître un mouton dans une nuée (lequel mouton n'est vu que des sorciers) , pour rassembler son monde en un instant.

Dans les cas ordinaires , lorsque l'heure du départ est arrivée , après que les sorciers ont dormi , ou du moins fermé un œil , ce qui est d'obligation , ils se rendent au sabbat , montés sur des bâtons , ou sur

des manches à balai , oins de graisse d'enfant ; ou bien des diables subalternes les y transportent , sous des formes de boucs , de chevaux , d'ânes , ou d'autres animaux. Ce voyage se fait toujours en l'air.

Quand les sorcières s'oignent l'entre-deux des jambes , pour monter sur le manche à balai qui doit les porter au sabbat , elles répètent plusieurs fois ces mots : *Emen-hétan ! emen-hétan !* qui signifient , dit Delancre : *Ici et là ! ici et là.*

Il y avait cependant , en France , des sorcières qui allaient au sabbat , sans bâton , ni graisse , ni monture , seulement en prononçant quelques paroles. Mais celles d'Italie ont toujours un bouc à la porte , qui les attend pour les emporter. Il est bon de remarquer encore qu'on est tenu de sortir par la cheminée , à moins qu'on n'ait une dispense , ce qui est fort difficile à obtenir.

Ceux ou celles qui manquent au rendez-vous payent une amende , attendu que le diable aime la discipline.

Les sorcières mènent assez souvent au sabbat , pour différens usages , des enfans qu'elles dérobent. Si une sorcière promet de présenter au diable , dans le sabbat prochain , le fils ou la fille de quelque gueux du voisinage , et qu'elle ne puisse venir à bout de l'attraper , elle est obligée de présenter son propre fils , ou quelque autre enfant d'aussi haut prix.

Les enfans , qui ont l'honneur de plaire au diable , sont admis parmi ses sujets , de cette manière :

Maître Léonard , le grand nègre , président des

sabbats , et le petit diable , *Maître Jean Mullin* , son lieutenant , donnent d'abord un parrain et une marraine à l'enfant ; puis on le fait renoncer Dieu , la Vierge et les saints ; et , après qu'il a renié sur le grand livre , Léonard le marque d'une de ses cornes dans l'œil gauche. Il porte cette marque pendant tout son temps d'épreuves , à la suite duquel , s'il s'en est tiré glorieusement , le diable lui administre le grand signe entre les fesses ; ce signe a la figure d'un petit lièvre , ou d'une pate de crapaud , ou d'un chat noir.

Durant leur noviciat , on charge les enfans admis de garder les crapauds , avec une gaule blanche , sur le bord du lac , tous les jours de sabbat ; quand ils ont reçu la seconde marque , qui est pour eux *un brevet de sorcier* , ils sont admis à la danse et au festin.

Les sorciers , initiés aux mystères du sabbat , ont coutume de dire : *J'ai bu du tabourin , j'ai mangé du cymbale , et je suis fait profès*. Ce que Leloyer explique de la sorte : « Par le tabourin , on entend la » peau de bouc enflée , de laquelle ils tirent le jus et » consommé , pour boire ; et , par le cymbale , le » chaudron ou bassin dont ils usent pour cuire leurs » ragoûts. »

Les petits enfans qui ne promettent rien de bon sont condamnés à être fricassés. Il y a là des sorcières qui les dépècent , et les font cuire pour le banquet.

Lorsqu'on est arrivé au sabbat , la première chose

est d'aller rendre hommage à maître Léonard. Il est assis sur un trône infernal, ordinairement sous la figure d'un grand bouc, ayant trois cornes, dont celle du milieu jette une lumière qui éclaire l'assemblée; quelquefois sous la forme d'un levrier, ou d'un bœuf, ou d'un tronc d'arbre sans pied, avec une face humaine fort ténébreuse, ou d'un oiseau noir, ou d'un homme tantôt noir, tantôt rouge. Mais sa figure favorite est la première, celle du grand bouc.

Alors il a sur la tête la corne lumineuse, les deux autres au cou, une couronne noire, les cheveux hérissés, le visage pâle et troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammés et hideux, une barbe de chèvre, les mains comme celles d'un homme, excepté que les doigts sont tous égaux, courbés comme les griffes d'un oiseau de proie, et terminés en pointes, les pieds en pates d'oie, la queue longue comme celle d'un âne; il a la voix effroyable et sans ton, tient une gravité superbe, avec la contenance d'une personne mélancolique; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il porte sous la queue, un visage d'homme noir, que tous les sorciers baisent, en arrivant au sabbat.

Une sorcière, interrogée là-dessus, si elle avait baisé le postérieur du diable, répondit qu'il y avait un visage entre le cul et la queue du grand-maître; que c'était ce visage de derrière qu'on baisait, et non le cul; que les petits enfans étaient exempts de cette cérémonie, et que Léonard leur baisait le derrière,

pendant qu'il recevait les hommages de ses grands serviteurs. Un pareil témoignage doit enlever tous les doutes.

Léonard donne ensuite un pou d'argent à tous ceux qui lui ont baisé le derrière ; puis il se lève pour le festin , où le maître des cérémonies place tout le monde , chacun selon son rang , avec un diable à son côté. Quelques sorcières ont dit que la nappe y est dorée , et qu'on y sert toutes sortes de bons mets , avec du pain et du vin délicieux. Mais le gros des sorcières mieux entendues avoue qu'on n'y sert que des crapauds , de la chair de pendus , des petits enfans non baptisés , et mille autres horreurs ; et que le pain du diable est fait de millet noir. On chante , pendant le repas , des choses très-impudiques ; et , après qu'on a mangé , on se lève de table , on adore le grand-maitre ; puis chacun prend les plaisirs qui lui conviennent.

Les uns se mettent en chemise , et dansent en rond , ayant chacun un gros chat pendu au derrière. D'autres rendent compte des maux qu'ils ont faits , et ceux qui n'en ont point fait assez sont punis comme ils le méritent. Quelques sorcières répondent aux accusations des crapauds qui les servent ; quand ils se plaignent de n'être pas bien nourris par leurs maîtresses , les maîtresses subissent un châtiement. Les correcteurs du sabbat sont de petits démons *sans bras* , qui allument un grand feu , y jettent les coupables , et les en retirent quand il le faut.

Ici, on baptise des crapauds, habillés de velours rouge ou noir, avec une sonnette au cou, et une autre aux pieds; un parrain leur tient la tête, une marraine la partie opposée. Après qu'on leur a donné un nom, on les envoie aux sorcières qui ont bien mérité des légions infernales.

Là, une magicienne dit la messe du diable, pour ceux qui veulent l'entendre. Ailleurs, *une femme se livre à l'adultère en présence de son mari, sans qu'il en soit blessé; il en est même qui s'en font honneur. Mais ce qui est plus abominable, le père déshonore sa fille sans vergogne, la mère s'abandonne à son fils, et la sœur à son frère* (1). Le plus grand nombre dansent nus; et les femmes, en cet état, s'interrompent de temps en temps pour aller baiser le derrière du maître des sabbats, avec une chandelle à la main. Quelques autres forment des quadrilles, avec des crapauds vêtus de velours, et chargés de sonnettes. Ces divertissemens durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, tout est forcé de disparaître. Alors le grand nègre pisse dans un trou, fait une aspersion de son urine sur tous les assistans, leur donne congé, et chacun s'en retourne chez soi (2).

(1) Cet endroit est un peu scabreux; mais il tient trop aux mœurs du sabbat, pour que j'aie pu me permettre de le supprimer. D'ailleurs, j'ai adouci les plus terribles expressions, pour ne pas blesser ces personnes qui sont plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

(2) Delancre, Bodin, Delrio, Maiol, Le Loyer, Danæus, Boguet, Monstrelet, Torquemada, etc.

— Un charbonnier , ayant été averti que sa femme allait au sabbat , résolut de l'épier. Une nuit qu'elle faisait semblant de dormir , elle se leva , se frotta d'une drogue et disparut. Le charbonnier , qui l'avait bien examinée , en fit autant , et fut aussitôt transporté par la cheminée , dans la cave d'un comte , homme de considération dans le pays , où il trouva sa femme , et tout le sabbat rassemblé pour une séance secrète. Celle-ci , l'ayant aperçu , fit un signe : au même instant tout s'envola ; et il ne resta dans la cave que le charbonnier qui , se voyant pris pour un voleur , avoua tout ce qui s'était passé à son égard , et ce qu'il avait vu dans cette cave (1).

— Un paysan , se rencontrant de nuit dans un lieu où on faisait le sabbat , on lui offrit à boire. Il jeta la liqueur à terre et s'enfuit , emportant le vase qui était d'une matière et d'une couleur inconnues. Il fut donné à Henri-le-Vieux , roi d'Angleterre , si l'on en croit le conte (2). Mais , malgré son prix et sa rareté , le vase est sans doute retourné à son premier maître.

— Pareillement , un boucher allemand entendit , en passant de nuit par une forêt , le bruit des danses du sabbat ; il eut la hardiesse de s'en approcher et tout disparut. Il prit des coupes d'argent qu'il porta au magistrat , lequel fit arrêter et pendre toutes les personnes , dont les coupes portaient le nom (3).

— Un sorcier mena son voisin au sabbat , en lui

(1) Delrio.

(2) Trinum Magicum.

(3) Joachim de Cambray.

promettant qu'il serait l'homme le plus heureux du monde. Il le transporta fort loin , dans un lieu où se trouvait rassemblée une nombreuse compagnie , au milieu de laquelle était un grand bouc , qu'on allait baiser au derrière. Le nouvel apprentif-sorcier , à qui cette cérémonie ne plaisait point , appela Dieu à son secours. Alors il vint un tourbillon impétueux : tout disparut ; il demeura seul , et fut trois ans à retourner dans son pays (1).

— Lorsqu'on fit le procès de Pierre d'Aguerre , qui fut condamné à mort , comme insigne sorcier , à l'âge de soixante-treize ans , deux témoins affirmèrent qu'il était le maître des cérémonies du sabbat ; que le diable lui mettait en main un bâton doré , avec lequel , comme un mestre de camp , il rangeait au sabbat les personnes et les choses , et qu'à la fin il rendait ce bâton au grand maître de l'assemblée.

— Marie d'Aguerre , et quelques autres jeunes filles que des sorcières avaient conduites au sabbat , déposèrent que , quand Léonard y arrivait , il sortait , en forme de bouc , d'une grande cruche qui se trouvait au milieu ; qu'étant sorti , il devenait si haut qu'il en était épouvantable ; et que le sabbat fini , il rentrait dans sa cruche.—Le sabbat se fait , disent les cabalistes , quand les sages rassemblent les gnomes , pour les engager à épouser les filles des hommes. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples souterrains. A sa première semonce ,

(1) Torquemada.

Sabasius, le plus ancien des gnomes, fut immortalisé, en contractant alliance avec une femme. C'est de ce *Sabasius* qu'a pris son nom cette assemblée, sur laquelle on a fait mille contes impertinens, et que les sages ne convoquent qu'à la gloire du Souverain Être.

Les démonomanes prétendent aussi qu'Orphée fut le fondateur du sabbat, et que les premiers sorciers qui se rassemblèrent de la sorte, se nommaient *Orphéotelestes*. Mais la véritable source de ces mille contes impertinens, qu'on a faits sur le sabbat, a pris naissance dans les bacchanales, où l'on invoquait Bacchus en criant : *Saboé!* Au reste, Bacchus portait aussi, selon quelques-uns, le nom de *Sabasius*.

SACRIFICES. — L'homme a constamment aimé à se représenter l'Éternel comme un tyran destructeur, altéré de sang et avide de carnage. C'était par ce principe farouche, dit Hérodote, que les Scythes immolaient la cinquième partie de leurs prisonniers à Mars exterminateur.

Oléarius observe qu'autrefois les Sybériens se disputaient l'honneur de périr sous le couteau des prêtres. Une suite de désastres, que le sang des citoyens sacrifiés n'avait pu arrêter, fit changer l'ordre des sacrifices : le peuple décida qu'on immolerait désormais les prêtres, parce que leurs âmes plus pures étaient aussi plus dignes d'aller offrir aux dieux les vœux de la patrie.

— L'esprit humain est trop étroit pour se faire une

idée parfaite de la divinité; et la plupart des hommes ont cru, de tous les temps, mériter les bonnes grâces de leurs dieux, en leur offrant du sang et des victimes. Le cœur de l'homme, naturellement porté au mal, voulait ennoblir sa méchanceté, en se faisant des dieux semblables à lui.

— Les peuples de la Tauride immolaient à Diane tous les étrangers que le malheur ou le naufrage jetait sur leurs rives.

— Il y avait un temple, chez les Thraces, où l'on n'immolait que des victimes humaines; les prêtres de ce temple portaient un poignard pendu au cou, pour marquer qu'ils étaient toujours prêts à tuer.

— Dans le temple de Bacchus, en Arcadie, et dans celui de Minerve à Lacédémone, on croyait honorer ces divinités, en déchirant impitoyablement, à coups de verges, de jeunes filles sur leurs autels.

— Les Germains et les Cimbres ne sacrifiaient les hommes, qu'après leur avoir fait endurer les plus cruels supplices.

— Il y a, dans le Pégu, un temple où l'on renferme les filles les plus belles et de la plus haute naissance: ces vierges sont servies avec le plus profond respect; elles jouissent des honneurs les plus distingués; mais tous les ans, une d'elles est solennellement sacrifiée à l'idole de la nation. C'est ordinairement la plus belle des vierges consacrées qui a l'honneur d'être choisie; et le jour de ce sacrifice est un jour de fête pour tout le peuple. Le prêtre dépouille la vic-

time, l'étrangle, fouille dans son sein, en arrache le cœur, et le jette au nez de l'idole.

— Les Phéniciens enfermaient leurs enfans dans la statue de Moloch, et les y faisaient brûler, au son des tambours.

Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?

RACINE.

— Dans les sacrifices des païens, on ne se servait originairement d'encens, que pour chasser la mauvaise odeur du sang et de la graisse des victimes, dont on jetait toujours quelques parties dans les brazier de l'autel.

— Les Mexicains immolaient des milliers de victimes humaines au dieu du mal. Presque tous les peuples ont exercé, sans scrupule, de pareilles barbaries, tant que régna l'ignorance, que quelques gens semblent regretter aujourd'hui.

— Cécrops, le premier législateur des Athéniens, en leur recommandant d'offrir aux dieux les prémices de leurs fruits et de leurs moissons, leur défendit expressément d'immoler aucun être vivant. Il prévoyait que, si l'on commençait une fois à sacrifier les animaux, les prêtres, pour établir leur despotisme, et faire trembler les rois même, ne tarderaient pas à demander des victimes humaines, comme plus honorables (1).

(1) Saint-Foix.

—On accusait les sorciers de sacrifier au diable, dans leurs orgies, des crapauds, des poules noires et de petits enfans non baptisés. Mais du moins c'était au tyran de l'enfer qu'ils faisaient ces monstrueuses offrandes; cependant on les brûlait, quoique leur crime fût secret et le plus souvent supposé; tandis qu'on honora toujours ceux qui immolaient à Dieu leurs semblables, et dont l'atroce cruauté était publique.—Homme qui te dis chrétien, souviens-toi que le Christ ne te demande que ton cœur.—(Voyez *Inquisition*, etc.)

SALAMANDRES. — Les salamandres, selon les cabalistes, sont des esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties du feu, qu'ils habitent.

Les salamandres, habitans enflammés de la région du feu, servent les sages; mais ils ne cherchent pas leur compagnie; et leurs filles et leurs femmes se font voir rarement. Les femmes des salamandres sont belles, plus belles même que les femmes des autres esprits, puisqu'elles sont d'un élément plus pur. De tous les hôtes des élémens, les salamandres sont ceux qui vivent le plus long-temps.

— Les historiens disent que Romulus était fils de Mars. Les esprits forts ajoutent : c'est une fable; les théologiens : il était fils d'un diable incube; les plaisants : Sylvia avait perdu ses gants, et elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un dieu les lui avait volés. Nous qui connaissons la nature, dit le comte de Gabalis, nous que Dieu a appelés de ces ténèbres à son admirable lumière, nous savons que ce Mars

prétendu était un salamandre qui , épris de la jeune Sylvia , la fit mère du grand Romulus. (Voyez *Cabale.*)

—Il y a un animal amphibie, de la classe des reptiles, et du genre des lézards, qu'on nomme *la Salamandre*. Sa peau est noire, parsemée de taches jaunes, sans écailles, et presque toujours enduite d'une matière visqueuse qui en suinte continuellement. La salamandre ressemble pour la forme à un lézard. Les anciens croyaient que cet animal vivait dans le feu, et c'est peut-être cette opinion qui a servi de fondement aux contes des cabalistes.

« La salamandre loge dans la terre, dit Bergerac, » sous des montagnes de bitume allumé, comme » l'Étna, le Vésuve et le cap Rouge. Elle sue de » l'huile bouillante, et pisse de l'eau forte, quand » elle s'échauffe ou qu'elle se bat. Avec le corps de » cet animal, on n'a que faire de feu dans une cui- » sine. Pendu à la crémaillère, il fait bouillir et » rôtir tout ce qu'on met devant la cheminée. Ses » yeux éclairent la nuit, comme de petits soleils; et, » placés dans une chambre obscure, ils y font l'effet » d'une lampe perpétuelle..... »

SALMAC ou **SABNAC**. — Grand marquis, démon des fortifications. Il a la forme d'un soldat armé, avec une tête de lion. Il est monté sur un cheval hideux. Il métamorphose les hommes en pierres, et bâtit des tours, avec une adresse surprenante.

SALOMON. — Les philosophes , les botanistes , les devins et les astrologues orientaux regardent *Salomon* ou *Soliman* comme leur patron. Selon eux, Dieu , lui ayant donné sa sagesse , lui avait communiqué en même temps toutes les connaissances naturelles et surnaturelles ; et , entre ces dernières , la science la plus sublime et la plus utile , celle d'évoquer les esprits et les génies, et de leur commander. Salomon avait , disent-ils , un anneau chargé d'un talisman , qui lui donnait un pouvoir absolu sur ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cet anneau existe encore ; il est renfermé dans le tombeau de Salomon , et quiconque le trouverait , deviendrait le maître du monde. Mais on ne sait plus où trouver ce tombeau. Il ne reste que quelques formules , quelques pratiques , quelques figures , d'après lesquelles on peut acquérir , quoiqu'imparfaitement , une petite partie du pouvoir que Salomon avait sur les esprits. Ces beaux secrets sont conservés dans les livres qui nous restent de ce prince , et surtout dans sa précieuse *clavicule*.

Salomon fut le plus sage des rois d'Israël. Les théologiens lui reprochent, comme une tache, d'avoir laissé la liberté des cultes à ses peuples ; et c'est cette conduite , admirable pour le temps où il vécut , qui prouve , plus que tout le reste , la grande sagesse de Salomon.

SAS. — Divination par le sas ou tamis ; voyez *Cosquinomancie*.

SATAN. — Démon du premier ordre ; chef des démons et de l'enfer, selon les théologiens ; démon de la discorde , selon les démonomanes , prince révolutionnaire , et chef du parti de l'opposition , dans le gouvernement de Belzébuth.

Quand les anges se révoltèrent contre Dieu , Satan , alors gouverneur d'une partie du nord du ciel , se mit à la tête des rebelles ; il fut vaincu et précipité dans l'abîme , qu'il gouverna paisiblement jusqu'au jour, inconnu pour nous , où Belzébuth parvint à le détrôner et à régner à sa place ; ce qu'il fait probablement encore ; et comme Satan met tout en œuvre pour recouvrer sa couronne , qu'on n'aime pas à voir sur la tête d'un autre , les historiens , flatteurs comme d'usage , le traitent de révolutionnaire , pour faire leur cour au prince régnant.

Milton dit que Satan est semblable à une tour par sa taille ; et , un peu plus loin , il fixe sa hauteur à quelques quarante mille pieds.

SATYRES. — Les satyres étaient, chez les païens, des divinités champêtres , qu'on représentait comme de petits hommes fort velus , avec des cornes et des oreilles de chèvre , la queue , les cuisses et les jambes du même animal.

Plin le naturaliste croit que les satyres étaient une espèce de singes ; et il assure que , dans une montagne des Indes , il se trouve des singes à quatre pieds , qu'on prendrait de loin pour des hommes : ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers

et poursuivi les bergères; peut-être sont-ce les inclinations lubriques de ces animaux qui ont donné lieu à toutes les fables que l'on conte touchant les satyres. Les théologiens disent que les satyres n'ont jamais été autre chose que des démons, qui ont paru sous cette figure sauvage; et les cabalistes les regardent comme des gnomes qui recherchaient les hommes pour s'unir avec leurs filles.

— Saint Jérôme rapporte que saint Antoine rencontra, dans son désert, un satyre qui lui présenta des dattes, et l'assura qu'il était un de ces habitans des bois que les païens avaient honorés sous les noms de satyres et de faunes; il ajouta qu'il était venu vers lui, comme député de toute sa nation, pour le conjurer de prier pour eux le sauveur commun, qu'ils savaient bien être venu en ce monde.

Le cardinal Baronius prétend que ce satyre n'était qu'un singe à qui Dieu permit de parler, comme autrefois à l'ânesse de Balaam.....

— On raconte que le maréchal de Beaumanoir chassant dans une forêt du Maine, en 1599, ses gens lui amenèrent un homme, qu'il avaient trouvé endormi dans un buisson, et dont la figure était très-singulière: il avait au haut du front deux cornes, faites et placées comme celles d'un bélier; il était fort chauve, et avait au bas du menton une barbe rousse et par flocons, telle qu'on peint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire, qu'il en mourut à Paris, au bout de trois mois. On

l'enterra dans le cimetièrre de la paroisse de Saint-Côme ; et on mit sur sa fosse cette épitaphe :

Dans ce petit endroit à part,
Gît un très-singulier cornard ,
Car il l'était sans avoir femme.
Passans , priez Dieu pour son âme.

— « Sous le roi Étienne, dit Le Loyer, en temps de
» moissons , sortirent en Angleterre deux jeunes
» enfans de couleur verte , ou plutôt deux satyres ,
» mâle et femelle , qui, après avoir appris le langage
» du pays , se dirent être d'une terre d'antipodes ,
» où le soleil ne luisait, et ne voyaient que par une
» lumière sombre qui précédait le soleil d'orient , ou
» suivait celui d'occident. Au surplus , étaient chré-
» tiens et avaient des églises. »

SCEPTICISME. — C'est cette philosophie pusillanime et douteuse , que l'on a appelée pyrrhonisme , du nom de son instituteur.

Pyrrhon vivait environ trois cents ans avant Jésus-Christ. Diogène-Laërce assure qu'il doutait de tout , et ne se précautionnait contre rien ; qu'il ne se détournait point ; qu'il allait droit à un char, à un précipice , à un bûcher, à une bête féroce ; qu'il bravait , dans les occasions les plus périlleuses , le témoignage de ses sens.... Ceci est un peu difficile à croire : Pyrrhon pouvait raisonner comme un fou ; mais il fallait qu'il se conduisît en homme sensé , pour parvenir à l'âge de quatre-vingt-dix ans , à

travers les périls sans nombre dont nos sens seuls peuvent nous garantir.

Pyrrhon s'appliquait à trouver des raisons d'affirmer et des raisons de nier. Il prétendait que la vérité n'était nulle part ; et , après avoir bien examiné le pour et le contre , il se réduisait à dire : *Cela n'est pas évident.*

Son grand axiome était, qu'il n'y a point de raison qui ne puisse être balancée par une raison opposée et du même poids.

Il soutenait que vivre et mourir étaient la même chose. Un de ses disciples, choqué de cette extravagance , lui ayant dit : Pourquoi donc ne mourez-vous pas ? — C'est précisément , répondit-il , parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort et la vie.

Pyrrhon, rencontrant un jour Anaxarque son maître, qui était tombé dans un fossé , passa outre , sans daigner lui tendre la main : « Mon maître , disait-il , en lui-même , est aussi bien là qu'autre part.... » Et Anaxarque fut le premier à s'applaudir d'avoir un tel disciple.

Dans un voyage que Pyrrhon fit sur mer, son vaisseau fut sur le point de faire naufrage. Comme il vit tous les gens de l'équipage saisis de frayeur , il les pria , d'un air tranquille , de regarder un pourceau qui était à bord , et qui mangeait à son ordinaire : « Voilà , leur dit-il , quelle doit être l'insensibilité du sage. » Et on donna à cet insensé le nom de philosophe !

SCOPÉLISME. — Sorte de maléfice qu'on donnait par le moyen de quelques pierres charmées.

On jetait une ou plusieurs pierres ensorcelées, dans un jardin ou dans un champ : la personne qui les découvrait ou y trébuchait, en recevait le maléfice, qui faisait parfois mourir (1).

Plutarque parle d'une pierre qui se trouvait dans le fleuve Méandre, et qui rendait fou celui dans le sein de qui on la jetait. Il pouvait se délivrer de cette folie, en apaisant la mère des dieux, qui n'était, dit Delancre, qu'un mauvais démon. (Voyez *Maléfices*, *Charmes*, etc.)

SCOX ou **CHAX.** — Duc des enfers. Il a la voix rauque, l'esprit porté aux mensonges, et la forme d'une cicogne. Il vole l'argent dans les maisons qui en possèdent, et ne restitue qu'au bout de douze cents ans, si toutefois il en reçoit l'ordre.

SECRETS MERVEILLEUX. — *De la chasse.* — Qu'on mêle le suc de *jusquiame* avec le sang et la peau d'un jeune lièvre, cette composition attirera tous les lièvres des environs.

— Qu'on pende le *gui de chêne*, avec une aile d'hirondelle, à un arbre, tous les oiseaux s'y rassembleront, de deux lieues et demie.

— Le crâne d'un homme, caché dans un colombier, y attire tous les pigeons des environs.

(1) Delrio.

— Faites tremper telle graine que vous voudrez dans la lie de vin , puis jetez-la aux oiseaux. Ceux qui en tâteront s'enivreront et se laisseront prendre à la main (1).

De la pêche. — Qu'on prenne de l'herbe de *mille-feuilles* avec de l'*ortie* , qu'on les trempe dans du jus de *serpentine* , qu'on s'en frotte les mains , et qu'on jette le reste dans l'eau où on veut pêcher , on prendra facilement , avec la main , tous les poissons qui s'y trouveront (2).

Secret admirable pour se conserver toujours en santé. — Mangez , à jeun , quatre branches de rue , neuf grains de genièvre , une noix , une figue sèche , et un peu de sel , pilés ensemble (3).

Des remèdes contre les maladies. — Qu'on pile et qu'on prenne , dans du vin , une pierre qui se trouve dans la tête de quelques poissons , on guérira de la pierre (4).

— Les grains d'aubépine , pris avec du vin blanc , guérissent de la gravelle (5).

— La grenouille des buissons , coupée et mise sur les reins , fait tellement uriner , que les hydropiques en sont souvent guéris (6).

— Qu'on plume , qu'on brûle , et qu'on réduise en

(1) Albert-le-Grand.

(2) *Idem.*

(3) Le petit Albert.

(4) Avicène.

(5) Mizauld.

(6) Cardan.

poudre la tête d'un milan ; qu'on en avale dans de l'eau, autant qu'on en peut prendre avec trois doigts : on guérira de la goutte (1).

— Une décoction de l'écorce du peuplier blanc, appliquée sur les membres souffrans, guérit la goutte sciatique (2).

— Coupez la tête d'une anguille vivante, frottez les verrues et les porreaux, du sang qui en découle ; puis enterrez la tête de l'anguille. Quand elle sera pourrie, les verrues et les porreaux que vous aurez aux mains ou ailleurs, tomberont, sans qu'il en reste un seul (3).

— Les racines d'asperges, séchées et mises aux dents malades, les arrachent sans douleur (4).

Des remèdes contre les accidens.—Qu'on brûle les poils du chien enragé, qu'on en boive la cendre dans du vin, on guérira de sa morsure (5).

(6) — Une décoction de trèfle guérit les morsures des vipères (6).

— On fait sortir les ordures des yeux, en crachant trois fois et disant : *Pain béni* (7).

— La racine d'artichaut, cuite dans du vin, et bue à jeun, guérit la gonorrhée vénérienne (8).

(1) Mizauld.

(2) *Idem.*

(3) J. B. Porta.

(4) Mizauld.

(5) Lemnius.

(6) Wecker.

(7) Thiers.

(8) Langius.

— Pour se garantir des enchantemens, il faut cracher sur l'urine récente, ou sur le soulier du pied droit (1).

— On se préserve des maléfices, en crachant trois fois sur les cheveux qu'on s'arrache en se peignant, avant de les jeter à terre (2).

De la mort.— Si quelqu'un veut mourir en riant, qu'il mange de la grenouillette, (espèce d'herbe que recherchent les grenouilles et les crapauds) (3).

Du temps.— Une vierge arrête la grêle, en en mettant trois grains dans son sein (4).

Des secrets de ménage.— Une femme, dont le mari se refroidit, en sera plus satisfaite, si elle porte sur elle la moelle du pied gauche d'un loup (5).

— La femme qui fait porter à son mari un morceau de corne de cerf, a le plaisir de le voir toujours en bonne intelligence avec elle. Ce secret est infailible (6).

— Pour qu'une femme avoue son secret, il faut lui mettre pendant qu'elle dort, le cœur d'un crapaud sur la mamelle gauche. Elle confessera aussitôt ce qu'elle a sur le cœur (7). On sait ordinairement le secret des femmes, sans avoir recours à ces grands moyens.

(1) Le Loyer, après Pline.

(2) Thiers.

(3) Wecker.

(4) Bollandus.

(5) Le livre de Cléopâtre.

(6) Mizauld.

(7) *Idem.*

— On empêche un mari de dormir , en mettant dans le lit un œil d'hirondelle (1).

Autres secrets divers.—Mettez un œuf dans le vin ; s'il descend de suite au fond , le vin est trempé ; s'il surnage , le vin est pur (2).

— Qu'on mêle l'herbe *centaurée* avec le sang d'une huppe fumelle , et qu'on en mette dans une lampe, avec de l'huile : tous ceux qui se trouveront présents se verront les pieds en l'air et la tête en bas. Si on en met au nez de quelqu'un , il s'enfuira et courra de toutes ses forces (3).

— Qu'on mette pourrir la *sauge* , dans une phiole, sous du fumier , il s'en formera un ver, qu'on brûlera. En jetant sa cendre au feu , elle produira un horrible coup de tonnerre.

Si on en mêle à l'huile de la lampe , toute la chambre semblera pleine de serpens (4).

— La poudre admirable , que les charlatans appellent poudre de perlimpinpin , et qui opère tant de prodiges , se fait avec un chat écorché, un crapaud , un lézard et un aspic, qu'on met sous de bonne braise, jusqu'à ce que le tout soit pulvérisé (5).

— On pourrait citer une foule de secrets pareils , car nous en avons de toutes les couleurs ; mais ceux qu'on vient de lire suffisent pour donner une idée

(1) Mizauld.

(2) Wecker.

(3) Albert-le-Grand.

(4) *Idem.*

(5) Kivasseau.

de la totalité. — (Voyez *Livres de magie*, *Aiguillette*, *Charmes*, *Enchantemens*, *Maléfices*, *Superstitions*, etc.)

SEINGS. — *Divination par les seings*, adressée par *Mélampus* au roi *Ptolémée*. (Cette divination est encore un peu plus ridicule que la métoposcopie.)

— Un seing, au front de l'homme ou de la femme, promet des richesses.

— Un seing, auprès des sourcils d'une femme, la rend à la fois bonne et belle ; auprès des sourcils d'un homme, un seing le rend riche et beau.

— Un seing, dans les sourcils, promet à l'homme cinq femmes, et à la femme cinq maris.

— Un seing au nez annonce une personne insatiable en amour, qui a un autre seing dans un lieu secret.

— Celui qui porte un seing à la joue deviendra opulent.

— Un seing à la langue promet le bonheur en ménage.

— Un seing aux lèvres indique la gourmandise.

— Un seing au menton annonce des trésors. La femme qui porte un seing au menton en a aussi un vers la rate.

— Un seing aux oreilles donne une bonne réputation. La femme qui porte un seing aux oreilles en a aussi un entre les cuisses.

— Un seing au cou promet une immense fortune.

— Celui qui porte un seing derrière le cou sera décapité....

— Un seing aux reins caractérise un pauvre gueux.

— Un seing aux épaules annonce une captivité.

— Un seing aux aisselles promet un heureux mariage.

— Un seing à la poitrine ne donne pas de grandes richesses.

— Celui qui porte un seing sur le cœur est ordinairement méchant...

— Celui qui porte un seing au ventre aime la bonne chère.

— Ceux qui ont un seing aux mains auront beaucoup d'enfans.

— L'homme qui porte un seing aux parties sexuelles, n'aura que des garçons ; la femme, que des filles. (On sent que le cas deviendra très-embarrassant, si l'homme, qui porte un seing aux parties sexuelles, se marie avec une femme qui en ait un dans le même endroit.)

— Les Anglais du commun prétendent que c'est un signe heureux d'avoir une verrue au visage. Ils attachent beaucoup d'importance à la conservation des poils, qui naissent ordinairement sur ces sortes d'excroissances.

SEL. — Le sel, dit Boguet, est un antidote souverain contre la puissance de l'enfer, et comme Dieu a commandé expressément qu'on eut bien soin d'en mêler dans les sacrifices qu'on aurait à lui faire, et qu'on s'en servît au baptême, le diable a tellement

pris le sel en haine, qu'on ne mange rien de salé au sabbat.

— Un Italien se trouvant par hasard à cette assemblée pendable, demanda du sel, avec tant d'importunités, que le diable fut contraint d'en faire servir sur la table. Sur quoi, l'Italien s'écria : Dieu soit béni, puisqu'il m'envoie ce sel ! et tout délogea à l'instant.

— Le sel est le symbole de l'éternité et de la sagesse, parce qu'il ne se corrompt point.

SERPENT.—

« Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence a son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole. »

M. DE CHATEAUBRIANT.

— Il y a, dans les royaumes de Juïda et d'Ardra, en Afrique, des serpens très-doux, très-familiers, et qui n'ont aucun venin ; ils font une guerre continue aux serpens venimeux ; et voilà sans doute l'origine du culte qu'on commença et qu'on a toujours continué de leur rendre.

Un marchand anglais, ayant trouvé un de ces serpens dans son magasin, le tua, et, n'imaginant pas avoir commis une action abominable, le jeta devant sa porte : quelques femmes passèrent, jetèrent des cris affreux, et coururent répandre dans le canton la nouvelle de ce sacrilège. Une sainte fureur

s'empara des esprits ; on massacra tous les Anglais ; on mit le feu à leurs comptoirs , et leurs marchandises furent toutes consumées par les flammes.

— Il y a encore des chimistes qui soutiennent que le serpent , en muant et en se dépouillant de sa peau , rajeunit , croît , acquiert de nouvelles forces ; et qu'il ne meurt que par des accidens , et jamais de mort naturelle.

On ne peut pas prouver , par des expériences , la fausseté de cette opinion ; car si on nourrissait un serpent , et qu'il vînt à mourir , les partisans de son espèce d'immortalité diraient qu'il est mort de chagrin de n'avoir pas sa liberté , ou parce que la nourriture qu'on lui donnait ne convenait point à son tempérament.

— Les ophites soutenaient qu'il y avait différentes classes de génies , depuis Dieu jusqu'à l'homme ; que la supériorité des unes sur les autres était réglée par le plus ou le moins de lumières qu'elles avaient ; qu'on devait continuellement invoquer le serpent , et le remercier du service signalé qu'il avait rendu au genre humain , en apprenant à Adam que , s'il mangeait du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal , il agrandirait son être par les connaissances qu'il acquerrait.

Ces hérétiques tenaient un serpent renfermé dans une cage ; et , quand ils voulaient célébrer leurs mystères , ils le mettaient sur une table , où il y avait plusieurs pains ; et , après lui avoir fait bien des prières et des génuflexions , ils coupaient par morceaux les

pains autour desquels il s'était entortillé, et les distribuèrent aux assistans (1). (Voyez *Impostures.*)

SIMON LE MAGICIEN. — Ce Simon, qui n'est guère connu que pour avoir voulu acheter aux apôtres le don de faire des miracles, joue un grand rôle dans les livres des démonomanes. Voici quelques-uns des contes qu'on a faits sur ses talens magiques :

— Simon le magicien avait à sa porte un gros dogue, qui dévorait ceux que son maître ne voulait pas laisser entrer. Saint Pierre, voulant parler à Simon, ordonna à ce chien de lui aller dire, *en langage humain*, que Pierre, serviteur de Dieu, le demandait ; le chien s'acquitta de cette commission, au grand étonnement de ceux qui étaient alors avec Simon. Mais Simon, pour leur faire voir qu'il n'en savait pas moins que saint Pierre, ordonna à son tour au chien d'aller lui dire qu'il entrât, ce que le chien exécuta aussitôt (2).

— Simon le magicien disait que, si on lui tranchait la tête, il ressusciterait trois jours après. L'empereur le fit décapiter ; mais par ses prestiges il supposa la tête d'un mouton à la place de la sienne, et se remontra le troisième jour (3).

— Simon le magicien commandait à une faux de

(1) Saint-Foix.

(2) Cedrenus.

(3) S. Clément.

faucher d'elle-même ; et elle faisait autant d'ouvrage que le plus habile faucheur (1).

— Sous le règne de l'empereur Claude , Simon le magicien parut un jour en l'air , comme un oiseau , assis sur un char de feu. Mais saint Pierre, qui en savait plus long que lui , le fit tomber , et il se cassa les jambes (2).

SOMNAMBULES (3). — Des gens d'une imagination vive , d'un sang trop bouillant , font souvent en dormant ce que les plus hardis n'osent entreprendre éveillés.

— Barclai parle d'un professeur , qui répétait la nuit les leçons qu'il avait données le jour, et qui grondait si haut , qu'il réveillait tous ses voisins.

— Johnson rapporte les traits suivans, dans sa *Thaummatographia naturalis* :

Un jeune homme sortait toutes les nuits de son lit , vêtu seulement de sa chemise ; puis , montant sur la fenêtre de sa chambre , il sautait à cheval sur le mur, et le talonnait, pour accélérer la course qu'il croyait faire.

Un autre descendit dans un puits, et s'éveilla, aussitôt que son pied eut touché l'eau, qui était très-froide.

Un autre monta sur une tour , enleva un nid d'oiseaux , et se glissa à terre par une corde, sans s'éveiller.

(1) L'incrédulité savante.

(2) S. Clément.

(3) Étymologie : *qui marche en dormant.*

Un Parisien, de même endormi, se leva, prit son épée, traversa la Seine à la nage, tua un homme que la veille il s'était proposé d'assassiner; et, après qu'il eut consommé son crime, il repassa la rivière, retourna à sa maison et se remit au lit, sans s'éveiller.

—On peut expliquer le somnambulisme comme une activité partielle de la vie animale. L'organe actif transmet aussi l'incitation sur les organes voisins; et ceux-ci commencent également, par l'effet de leurs relations avec la représentation qui a été excitée, à devenir actifs et à coopérer; par là, l'idée de l'action représentée devient, si animée, que même les instrumens corporels, nécessaires pour son opération, sont mis en activité par les nerfs qui agissent sur eux; le somnambule commence même à agir corporellement, et remplit l'objet qu'il s'est proposé, avec la même exactitude que s'il était éveillé; avec cette différence néanmoins qu'il n'en a pas le sentiment général, parce que les autres organes de la vie animale, qui n'ont pas participé à l'activité, reposent, et que par conséquent, le sentiment n'y a pas été réveillé.—Gall a connu un prédicateur somnambule qui, très-souvent, ayant un sermon à faire, se levait la nuit en dormant, écrivait son texte, ou en faisait la division, en travaillait des morceaux entiers, rayait ou corrigeait quelques passages, en un mot, qui se conduisait comme s'il eût été éveillé, et qui cependant en s'éveillant n'avait aucun sentiment de ce qu'il venait de faire (1).

(1) Cranologie du docteur Gall.

SONGES. —

*Hunc circà passim, varias imitantia formas,
Somnia vana jacent.*

OVID.

— Le cerveau est le siège de la pensée, du mouvement et du sentiment. Si le cerveau n'est point troublé par une trop grande abondance de vapeurs crues, si le travail ne lui a pas ôté toutes ses forces, il engendre des songes, excités par les images dont il s'est vivement frappé, durant le jour, ou par des impressions toutes nouvelles, produites dans le cerveau par les affections naturelles ou accidentelles des nerfs, ou par la nature du tempérament.

— Saint Thomas prétend que Satan est le père des songes, et qu'il se tient toute la nuit à notre chevet. (En conséquence, il peut aussi se multiplier à l'infini, et se trouver à la fois dans trois ou quatre cent mille endroits divers.)

— Les songes surnaturels viennent de l'enfer, disent les partisans de la superstition. Les songes naturels, (et ils le sont tous) viennent des émotions de la journée et du tempérament des personnes.

Les personnes d'un tempérament sanguin songent les festins, les danses, les divertissemens, les amourettes, les plaisirs, les jardins et les fleurs.

Les tempéramens bilieux songent les disputes, les querelles, les combats, les incendies, les couleurs jaunes, etc.

Les personnes mélancoliques songent l'obscurité,

les ténèbres , la fumée , les promenades nocturnes , les spectres , et les choses tristes de la mort.

Les tempéramens pituiteux ou flegmatiques songent la mer , les rivières , les bains , les navigations , les naufrages , les fardeaux pesans , etc.

Les tempéramens mêlés , comme les sanguins-mélancoliques , les sanguins-flegmatiques , les bilieux-mélancoliques , etc. , ont des songes qui tiennent des deux tempéramens (1).

—Les anciens attachaient beaucoup d'importance aux rêves ; et l'ancre de Trophonius était célèbre pour cette sorte de divination. Pausanias nous a laissé , d'après sa propre expérience , la description des cérémonies qui s'y observaient.

« Le dévôt passait d'abord plusieurs jours dans le temple de la bonne fortune. C'était là qu'il faisait ses expiations , observant d'aller deux fois par jour se laver dans le fleuve Hircinas. Quand les prêtres le déclaraient suffisamment purifié , il immolait au dieu une très-grande quantité de victimes ; et cette cérémonie finissait ordinairement par le sacrifice d'un belier noir. Alors le curieux était frotté d'huile par deux jeunes enfans , et conduit à la source du fleuve , où on lui présentait une coupe d'eau du Léthé , qui bannissait de l'esprit toute idée profane , et une coupe d'eau de Mnémosyne , qui disposait la mémoire à conserver le souvenir de ce qui allait se passer. Les prêtres découvraient ensuite la statue de Trophonius,

(1) Pencer.

devant laquelle il fallait s'incliner et prier ; enfin , couvert d'une tunique de lin , et le front ceint de bandelettes , on allait à l'oracle. Il était placé sur une montagne , au milieu d'une enceinte de pierres ; cette enceinte cachait une profonde caverne , où l'on ne pouvait descendre que par une étroite ouverture. Quand, après beaucoup d'efforts, et à l'aide de quelques échelles , on avait eu le bonheur de descendre sans se rompre le cou , il fallait passer encore , de la même manière , dans une seconde caverne , petite et très-obscur. Là , il n'était plus question d'échelles ni de guides. On se couchait à terre , et surtout on n'oubliait pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte , faite avec de la farine , du lait et du miel : on présentait les pieds à un trou qui était au milieu de la caverne , et dans le même instant , on se sentait rapidement emporté dans l'ancre ; on s'y trouvait couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées , et enduites de certaines drogues, dont les prêtres seuls connaissaient la vertu ; on ne tardait pas à s'endormir profondément : c'était alors qu'on avait d'admirables visions , et que les temps à venir découvraient tous leurs secrets. »

— Hippocrate dit que , pour se soustraire à la malignité des songes , quand on voit, en rêvant , pâlir les étoiles , on doit courir en rond ; quand on voit pâlir la lune , on doit courir en long ; quand on voit pâlir le soleil , on doit courir tant en long qu'en rond....

— On rêve feu et flammes , quand on a une bile

jaune ; on rêve fumée et ténèbres , quand on a une bile noire ; on rêve eau et humidité , quand on a des glaires et des pituites (1).

— Songer à la mort , annonce mariage. Songer des fleurs , prospérité. Songer des trésors , peines et soucis. Songer qu'on devient aveugle , perte d'enfans.... (2)

— Songer des bonbons et des crèmes , annonce des chagrins et des amertumes. Songer des pleurs , annonce de la joie. Songer des laitues , annonce une maladie. Songer or et richesses , annonce la misère.... (3)

— Il y a eu des hommes assez superstitieux pour faire leur testament , parce qu'ils avaient vu un médecin en songe ; ils croyaient que c'était un présage de mort.

Explication de quelques-uns des principaux songes , suivant les livres connus.

Aigle. Si on voit , en songe , voler un aigle , c'est un bon présage. C'est un signe de mort , s'il tombe sur la tête du songeur.

Ane. Si on voit courir un âne , c'est un présage de malheur. Si on le voit en repos , caquets et méchancetés. Si on l'entend braire , inquiétudes et fatigues.

(1) Gallien.

(2) Artémidore.

(3) Jonghe.

Arc-en-ciel. Vu du côté de l'orient, l'arc-en-ciel est un signe de bonheur pour les pauvres ; vu du côté de l'occident, le présage est pour les riches.

Argent trouvé, chagrin et pertes. *Argent perdu*, bonnes affaires.

Bain dans l'eau claire, bonne santé. *Bain* dans l'eau trouble, mort de parens et d'amis.

Belette. Si on voit une belette en songe, c'est un signe certain qu'on aimera une méchante femme.

Boire de l'eau fraîche, grandes richesses. *Boire* de l'eau chaude, maladie. *Boire* de l'eau trouble, chagrins.

Bois. Être peint sur bois, dénote longue vie.

Boudins. Faire du boudin : présage de peines. *Manger* du boudin, visite inattendue.

Brigands. On est sûr de perdre quelques parens, ou une partie de sa fortune, si on songe qu'on est attaqué par des brigands.

Cervelas. Faire des cervelas : passion violente. *Manger* des cervelas : amourettes pour les jeunes gens, bonne santé pour les vieillards.

Champignons : signe d'une vie longue et d'une bonne santé.

Chanter. Un homme qui chante : espérance. Une femme qui chante : pleurs et gémissemens.

Charbons éteints, mort. *Charbons allumés*, embûches. *Manger* des charbons, pertes et revers.

Chat-huant : funérailles.

Cheveux arrachés : pertes d'amis ou d'argent.

Corbeau qui vole : péril de mort.

Couronne. Une couronne d'or, sur la tête, présage des honneurs. Une couronne d'argent, bonne santé. Une couronne de verdure, dignités. Une couronne d'os de morts, annonce la mort.

Cygnés noirs : tracas de ménage.

Dents. Chute des dents, présage de mort.

Dindon. Voir ou posséder des dindons : folie de parens ou d'amis.

Enterrement. Si quelqu'un rêve qu'on l'enterre vivant, il peut s'attendre à une longue misère. Aller à l'enterrement de quelqu'un : heureux mariage.

Étoiles. Voir des étoiles tomber du ciel : chutes, déplaisirs et revers.

Fantôme blanc : joie et honneurs. *Fantôme noir* : peines et chagrins.

Femme. Voir un femme : infirmité. Des femmes qui accouchent : joie. Une femme blanche : heureux événement. Une femme noire : maladie. Une femme nue : mort de quelque parent. Plusieurs femmes : caquet.

Fesses. Voir des fesses : infamie.

Fèves. Manger des fèves : querelles et procès.

Filets. Voir des filets : présage de pluie.

Flambeau allumé : récompense. *Flambeau éteint* : emprisonnement.

Fricassées : caquets de femmes.

Galanterie. Si un homme rêve qu'il est galant : bonne santé. Si une femme rêve qu'elle est galante : elle sera heureuse dans le commerce. Si c'est une fille qui ait ce songe : inconstance.

Gibet. Songer qu'on est condamné à être pendu : heureux succès.

Grenouilles : Indiscrétions et babils.

Hannetons : Importunités.

Homme vêtu de blanc : bonheur. Vêtu de noir : malheur. Homme assassiné : sûreté.

Insensé. Si quelqu'un songe qu'il est devenu insensé, il recevra des bienfaits de son prince et vivra longuement.

Jeu. Gain au jeu : perte d'amis.

Justice. Être tourmenté de la justice : amourette future.

Lait. Boire du lait : amitié de femme.

Lapins blancs : succès. Lapins noirs : revers. Manger du lapin : bonne santé. Tuer un lapin : tromperie et perte.

Lard. Manger du lard : victoire.

Limaçon : charges honorables.

Linge blanc : mariage. Linge sale : mort.

Lune. Voir la lune : retard dans les affaires. La lune pâle : peines. La lune obscure : tourmens.

Manger à terre : emportemens.

Médecine. Prendre médecine : misère. Donner médecine à quelqu'un : profit.

Meurtre. Voir un meurtre : sûreté.

Miroir : trahison.

Moustaches. Songer qu'on a de grandes moustaches : augmentation de richesses.

Navets : vaines espérances

Nuées : discorde.

OEufs blancs : bonheur. *OEufs* cassés : malheur.

Oies. Qui voit des oies, en songe, peut s'attendre à être honoré des princes.

Ossemens. Traverses et peines inévitables.

Palmier, *Palmes* : Succès et honneurs.

Paon. L'homme qui voit un paon, aura une belle femme; la femme, un beau mari; les gens mariés, de beaux enfans.

Perroquet : indiscretion, secret révélé.

Promenade avec une femme, bonheur de peu de durée.

Quenouille : pauvreté.

Rats : ennemis cachés.

Roses : bonheur et plaisirs.

Sauter dans l'eau : persécutions.

Scorpions, lézards, chenilles, scolopendres, etc., malheurs et trahisons.

Soufflet donné : paix et union entre le mari et la femme.

Soufre : présage d'empoisonnement.

Tempête : outrage et grand péril.

Tête blanche : joie. *Tête* tondu : tromperie. *Tête* chevelue : dignités. *Tête* coupée : infirmité. *Tête* coiffée d'un agneau : heureux présage.

Tourterelles : accord des gens mariés; mariage pour les célibataires.

Vendanger : santé et richesses.

Violette : succès.

Violon. Entendre jouer du violon et des autres ins-

rumens de musique : concorde et bonne intelligence entre le mari et la femme, etc., etc., etc.

— Telles sont les extravagances que débitent les interprètes des songes ; et Dieu sait combien ils trouvent de gens qui les croient ! Le monde fourmille de petits esprits qui, pour avoir entendu dire que les grands hommes étaient au-dessus de la superstition, croient se mettre à leur niveau, en refusant à l'âme son immortalité, et à Dieu son existence, ou du moins son pouvoir ; et qui n'en sont pas moins les serviles esclaves des plus absurdes préjugés. On voit tous les jours d'ignorans esprits-forts, de petits sophistes populaires, qui ne prononcent que d'un ton railleur le nom sacré de l'Éternel, et qui passent les premières heures du jour à chercher l'explication d'un songe insignifiant, comme ils passent les momens du soir à interroger les cartes sur leurs plus minces projets. L'homme sera-t-il donc toujours faible et inconséquent !.... J'ai entendu l'athée crier hautement contre la fatalité et contre les esprits crédules ; puis, le moment d'après, je l'ai vu trembler à la pensée d'un songe qui lui pronostiquait des choses sinistres.... (1)

(1) Il y a des gens qui ne croient ni à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, et qui mettent à la loterie, sur la signification des songes. Mais qui peut leur envoyer des songes, s'il n'y a pas de Dieu... Comment songent-ils, quand leur corps est assoupi, s'ils n'ont point d'âme ?.. Et, s'il y a un Dieu, ce Dieu est-il assez petit pour s'amuser à nous envoyer des visions ?... Mais c'est là ce qui prouve la vanité de l'esprit humain : on ne croit pas à Dieu qui existe, et on croit aux songes, aux miracles, et aux diables qui n'existent pas pour nous. — Deux savetiers s'entretenaient dernièrement de

Anecdotes sur les songes. — Amilcar, général des Carthaginois, assiégeant Syracuse, crut entendre, pendant son sommeil, une voix qui l'assurait qu'il souperait le lendemain dans cette ville. En conséquence, il fit donner l'assaut de grand matin, espérant se rendre maître de Syracuse, pour y souper, comme le lui promettait son rêve; mais il fut pris par les assiégés, et y soupa en effet. Il est vrai qu'il s'attendait à y souper en vainqueur, et non en captif (1). S'il eût emporté la ville, le songe était un prodige, un avis du ciel.

— Pendant la guerre des Romains contre les Latins, les consuls Publius Décius et Manlius Torquatus, qui étaient campés assez près du Vésuve, eurent tous deux le même songe, dans la même nuit : ils virent en dormant un homme d'une figure haute et majestueuse, qui leur dit que l'une des deux armées devait descendre chez les ombres, et que celle-là serait victorieuse, dont le général se dévouerait aux puissances de la Mort.

Le lendemain, les consuls s'étant raconté mutuellement leurs songes, firent un sacrifice pour

matières de religion. L'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir le culte; l'autre au contraire, qu'on avait eu tort. Mais, dit le premier, je vois bien que tu n'es pas foncé dans la *politique*; ce n'est pas pour moi qu'on a remis Dieu dans ses fonctions, ce n'est pas pour toi, non plus; *c'est pour le peuple.* — Ces deux savetiers, avec tout leur esprit, se faisaient tirer les cartes et se racontaient leurs songes.

(1) Valère-Maxime.

s'assurer encore de la volonté des dieux ; et les entrailles des victimes eurent un parfait rapport avec ce qu'ils avaient vu. Ils convinrent donc entre eux que le premier, qui verrait plier ses bataillons , s'immolerait au salut de la patrie. Quand le combat fut engagé , Décius , qui vit fléchir l'aile qu'il commandait , se dévoua , et avec lui toute l'armée ennemie , aux dieux infernaux , et se précipita dans les rangs des Latins , où il reçut la mort , en assurant à Rome une victoire éclatante (1).

Rome doutait du succès ; et le double songe des consuls , et les présages des victimes , publiés dans les deux armées , n'étaient qu'un coup de politique ; comme le dévouement de Décius était un acte de ce patriotisme , si fréquent chez les Romains.

— Deux amis arcadiens , voyageant ensemble , arrivèrent à Mégare. L'un se rendit chez un ami , qu'il avait en cette ville ; l'autre alla loger à l'auberge. Après que le premier fut couché , il vit en songe son compagnon , qui le suppliait de venir le tirer des mains de l'aubergiste , par qui ses jours étaient menacés. Cette vision l'éveille en sursaut , il s'habille à la hâte et court à l'auberge où était son ami.

Chemin faisant , il réfléchit sur sa démarche , la trouve ridicule , condamne sa légèreté à agir ainsi sur la foi d'un songe ; et , après un moment d'incertitude , il retourne sur ses pas et se remet au lit. Mais à peine a-t-il fermé l'œil , que son ami se présente de

(1) Tite-Live et Valère-Maxime.

nouveau à son imagination , non tel qu'il l'avait vu d'abord , mais mourant , mais souillé de sang , couvert de blessures, et lui adressant ce discours : « Ami » ingrat , puisque tu as négligé de me secourir vivant , » ne refuse pas au moins de venger ma mort. J'ai » succombé sous les coups du perfide aubergiste ; et » pour cacher les traces de son crime , il a enseveli » mon corps , coupé en morceaux , dans un tombereau plein de fumier, qu'il conduit à la porte de » la ville. »

Celui-ci, troublé de cette nouvelle vision plus effrayante que la première , épouvanté par le discours de son ami , se lève de nouveau , vole à la porte de la ville , et y trouve le tombereau désigné , dans lequel il reconnaît les tristes restes de son compagnon de voyage. Il arrête aussitôt l'assassin et le livre à la justice (1).

Cette aventure étonnante , rapportée par quelques auteurs graves , a souvent embarrassé les gens d'esprit. On ne doit pourtant pas la regarder comme un prodige : les deux amis étaient fort liés et naturellement inquiets l'un pour l'autre ; l'auberge pouvait avoir un mauvais renom : dès lors , le premier songe n'a rien d'extraordinaire. Le second en est la conséquence , dans l'imagination agitée du premier des deux voyageurs. Les détails du tombereau sont plus forts ; il peut se faire qu'ils soient un effet des pressentimens , ou d'une anecdote du temps , ou une ren-

(1) Valère-Maxime , et Cicéron.

contre du hasard. On n'a tant cité ce songe, que parce qu'il est surprenant ; et on en a cent millions à lui opposer qui ne signifient rien (1). Enfin, il est encore possible que cette anecdote ne soit qu'un conte, ou du moins que les historiens, qui l'ont écrite d'après les traditions populaires, l'aient embellie de quelques détails.

— Après la bataille d'Actium, où Antoine essuya une si grande défaite, Cassius de Parme, qui avait suivi son parti, se réfugia à Athènes. Là, pendant son sommeil, il crut voir venir à lui un homme d'une taille extrêmement haute, d'un teint noir, portant une barbe négligée et une longue chevelure. Il lui demanda qui il était. Le fantôme répondit d'une voix grêle : *Je suis ton mauvais génie*. Cassius, effrayé de cette vision et de ces mots épouvantables, appela ses serviteurs, et leur demanda s'ils n'avaient point vu ce monstre. Tous lui assurèrent que personne n'était entré, et qu'on n'avait point ouvert sa porte. Il se recoucha alors, crut s'être trompé et se rendormit. Mais le même spectre lui apparut une seconde fois, et de la même manière. C'est pourquoi, il se leva, fit apporter de la lumière ; et peu après, il fut tué par l'ordre de César (2).

Voilà encore un pressentiment. Cassius était cou-

(1) Combien y en a-t-il qui ont vu dans leurs songes la hache levée sur leur tête, leurs amis et leurs parens conduits à la mort, la fortune souriant à leurs vœux, etc.; et qui se sont levés *Gros-Jean comme devant...*

(2) Valère-Maxime.

pable , puisqu'il était vaincu ; on le cherchait pour lui donner la mort : les visions de la nuit n'étaient , dans son âme crédule et timorée , que les suites des terreurs du jour.

— Une femme de Syracuse , nommée Hyméra , eut un songe , pendant lequel elle crut monter au ciel , conduite par un jeune homme qu'elle ne connaissait point. Après qu'elle eut vu tous les dieux et admiré les beautés de leur séjour , elle aperçut , attaché avec des chaînes de fer , sous le trône de Jupiter , un homme robuste , d'un teint roux , et le visage taché de lentilles. Elle demanda à son guide quel était cet homme ainsi enchaîné ? Le jeune homme lui répondit que c'était le *mauvais destin* de l'Italie et de la Sicile , et que , lorsqu'il serait délivré de ses fers , il causerait de grands maux. Hyméra s'éveilla là-dessus , et le lendemain elle divulgua son songe.

Quelque temps après , quand Denys-le-Tyran se fut emparé du trône de la Sicile , Hyméra le vit entrer à Syracuse , et s'écria que c'était l'homme qu'elle avait vu enchaîné dans le ciel. Le tyran , l'ayant appris , la fit mourir (1).

Ce conte n'est point rapporté par les historiens dignes de foi ; en admettant pourtant que la vision ait eu lieu , la figure sinistre du tyran de Syracuse a pu frapper Hyméra , et lui présenter une ressemblance confuse avec le monstre qu'elle avait vu dans son rêve.

(1) Valère-Maxime.

— Un soldat de la suite de Henri , archevêque de Reims , s'était endormi , en campagne , après le dîner. Comme il dormait la bouche ouverte , ceux qui l'accompagnaient , et qui étaient éveillés , virent sortir de sa bouche une bête blanche , semblable à une belette , qui s'en alla droit à un petit ruisseau , assez près de là. Un gendarme , la voyant monter et descendre le bord du ruisseau , pour trouver un passage , tira son épée et en fit un petit pont sur lequel elle passa , et courut plus loin.

Peu après on la vit revenir , et le même gendarme lui fit de nouveau un pont de son épée. La bête passa une seconde fois , et s'en retourna à la bouche du dormeur où elle rentra. Il se réveilla alors ; et , comme on lui demandait s'il n'avait point rêvé pendant son sommeil , il répondit qu'il se trouvait fatigué et pesant , ayant fait une longue course , et passé deux fois sur un pont de fer (1).

Le diable , dit Wierius , se sert souvent de ces machinations pour tromper les hommes , et leur faire croire que l'âme est corporelle et meurt avec le corps ; car beaucoup de gens ont cru que cette bête blanche était l'âme de ce soldat , tandis que c'était une imposture du diable....

— « Advint que Pepin , père de Charlemagne ,
» voulut s'emparer d'Anisy , village de l'évêché de
» Laon , et le tenir à titre de cens , ainsi que déjà il en

(1) *Le moine Helinand* , qui aimait beaucoup les miracles , et qui a écrit bien des impertinences.

» avait fait d'autres , les réunissant à la couronne.
 » Saint Remy s'apparut à lui , comme il dormait audit
 » Anisy , et lui dit : Que fais-tu ici ? pourquoi est-tu
 » entré dans ce village qui m'a été octroyé par un
 » homme plus dévot que toi , et que j'ai donné à l'é-
 » glise de la mère de Dieu , ma maîtresse ?.... et le
 » fouetta à bon escient ; de façon que les apparences
 » par après demeurèrent en son corps. Quand saint
 » Remy fut disparu , Pepin , se levant , se trouva em-
 » poigné d'une forte fièvre , de laquelle il fut long-
 » temps tourmenté , et aussi soudain il abandonna le
 » village. De là en avant , ne se trouve qu'aucun
 » prince du royaume y ait pris sa demeure (1). »

Floardus rapporte ce trait comme un miracle de saint Remy , qui voulut empêcher Pepin de s'emparer des biens de l'église , et effrayer ceux qui seraient tentés d'imiter son exemple. D'autres ne voient là dedans qu'un songe , produit sans doute par les craintes superstitieuses. Il en est qui pensent que ce roi dont l'esprit n'était ni trop crédule , ni pusillanime , reçut en effet , d'une main vendue aux moines d'Anisy , les mauvais traitemens qu'on mit sur le compte de l'évêque de Reims. Mais le plus grand nombre classe cette anecdote avec l'amas énorme des fables et des absurdités qu'on trouve à chaque page dans nos légendes.

— Enfin , on voit que de tout temps le peuple des petits esprits a fait quelque cas des songes. Cependant

(1) Floardus , traduit par maître Nicolas Chesneau.

les rêves, que les anciens nous ont conservés, avaient un rapport immédiat avec l'événement dont ils donnaient le présage; au lieu que le vulgaire d'à présent voit la misère dans un songe doré, et la mort dans les réjouissances, etc. (Voyez *Loterie*, *Visions*, etc.)

SORCIERS.

L'univers les redoute, et leur force inconnue
 S'élève impudemment au-dessus de la nue;
 La nature obéit à leurs impressions;
 Le soleil étonné sent mourir ses rayons;
 Sans l'ordre de ce Dieu qui porte le tonnerre,
 Le ciel armé d'éclair tonne contre la terre;
 L'hiver le plus farouche est fertile en moissons;
 Les fleuves de l'été produisent des glaçons;
 Et la lune, arrachée à son trône superbe,
 Tremblante et sans couleur, vient écumer sur l'herbe.

BRÉBŒUF, *traduit de Lucain.*

Les sorciers sont des gens qui, avec le secours des puissances infernales, peuvent opérer tout ce que bon leur semble, en conséquence d'un pacte fait avec le diable, (lequel, quand surtout il s'agit de faire le mal, a une puissance, que celle de Dieu peut à peine balancer.) Tel est du moins l'avis des démonomanes. — Les hommes sensés ne voient dans les sorciers que des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des maniaques, des fous, des hypocondres, ou des vauriens qui, désespérant de se donner quelque importance par leur propre mérite, se rendaient remarquables par les terreurs qu'ils inspiraient au stupide vulgaire et aux imbéciles.

— Il y avait à Paris , du temps de Charles IX , trente mille sorciers , qu'on chassa de la ville. On en comptait plus de cent mille en France , sous le roi Henri III. Chaque ville , chaque bourg , chaque village , chaque hameau avait les siens.

Dans ces temps *d'heureuse mémoire* , les bûchers ne cessaient de brûler pour l'extinction des sorciers ; et plus on en faisait mourir , plus le nombre s'en augmentait. C'est l'effet ordinaire des persécutions : l'homme se roidit contre ses tyrans , et quitte , par un penchant naturel , ce qui lui est permis , pour courir à ce qu'on veut lui défendre.

Tandis qu'en France on brûlait impitoyablement tout malheureux accusé de sorcellerie , les Anglais , plus sages , se contentaient de disputer sur les sorciers. Le roi Jacques I^{er}. a fait un gros volume , pour prouver que les sorciers entretenaient un commerce exécrationnable avec le diable , et que toutes les prouesses qu'on mettait sur leur compte n'étaient pas des fables.

— Les sorciers sont coupables de quinze crimes énormes , dit Bodin : 1^o. ils renient Dieu ; 2^o. ils le blasphèment ; 3^o. ils adorent le diable ; 4^o. ils lui vouent leurs enfans ; 5^o. ils les lui sacrifient , avant qu'ils soient baptisés (1) ; 6^o. ils les consacrent à Satan , dès le ventre de leur mère ; 7^o. ils lui promettent d'attirer tous ceux qu'ils pourront à son service ; 8^o. ils jurent par le nom du diable , et s'en font honneur ;

(1) Le grand inquisiteur *Spranger* condamna à mort une sorcière qui avait fait mourir quarante et un petits enfans.

9°. ils commettent des incestes ; 10°. ils tuent les personnes , les font bouillir et les mangent ; 11°. ils se nourrissent de charognes et de pendus ; 12°. ils font mourir les gens par le poison et les sortilèges ; 13°. ils font crever le bétail ; 14°. il font périr les fruits , et causent la stérilité ; 15°. ils ont copulation charnelle avec le diable.

« Voilà quinze crimes détestables, que tous les » sorciers commettent, ou en grande partie ; le » moindre desquels mérite *la mort exquise*. » Aussi ne se passait-il pas de mois où l'on n'en brûlât un bon nombre ; et, parmi les accusés cités à leur tribunal, les juges d'alors en condamnaient souvent les neuf dixièmes, comme *sorciers et magiciens, atteints et convaincus d'avoir fait alliance avec le diable*.

— Dans la guerre d'Uladislas, duc de Luques, contre Grémozislas, duc de Bohême, une vieille sorcière dit à son beau-fils, qui suivait le parti d'Uladislas, que son maître mourrait dans la bataille, avec la plus grande partie de son armée, et que pour lui il pouvait se sauver du carnage, en faisant ce qu'elle lui conseillera ; c'est-à-dire, qu'il tuât le premier qu'il rencontrerait dans la mêlée ; qu'il lui coupât les deux oreilles, et les mît dans sa poche ; puis, qu'il fit, avec la pointe de son épée, une croix sur la terre, entre les pieds de devant de son cheval, et qu'après avoir baisé cette croix, il se hâtât de fuir. Le jeune homme, ayant accompli toutes ces choses, revint sain et sauf de la bataille, où périrent Uladislas et le plus grand nombre de ses troupes ; mais en

rentrant dans la maison de sa marâtre , le jeune guerrier trouva sa femme , qu'il chérissait uniquement , percée d'un coup d'épée , expirante et sans oreilles.... (1)

— Une sorcière de Béthélie , en Angleterre , avait ordonné , en mourant , qu'on liât son cercueil avec de grosses chaînes de fer , pour que Satan ne pût l'emporter. Il ne laissa pourtant pas de rompre les chaînes , au milieu même de l'église ; puis , ayant tout fracassé , il empoigna la sorcière et l'entraîna en enfer , avec un grand bruit , à la vue de tout le monde. (2)

— Il y a , dit-on , beaucoup de sorciers en Laponie , et les Lapons les redoutent infiniment. On trouve , dans Scheffer , cette description de leurs opérations magiques : « Ils se servent , pour faire leurs sortilèges , d'un tambour fait d'un tronc de pin et d'une seule pièce , couvert d'une peau de renne , ornée de quantité de figures peintes grossièrement , d'où pendent plusieurs animaux de cuivre et quelques morceaux d'os de renne. Si le sorcier veut interroger son tambour , c'est-à-dire , se servir de son tambour pour consulter le diable , il se met à genoux , ainsi que tous ceux qui l'entourent ; il commence par frapper doucement sur le tambour avec un os de renne , en traçant avec cette baguette une ligne circulaire , et en faisant à voix basse ses invocations ; ensuite , s'animant par degrés , redoublant

(1) AEneas-Sylvius.

(2) Valdérama.

et ses cris et ses coups , il frappe avec violence , pousse des hurlemens affreux , s'agite , se tourmente , écume ; son visage devient bleu , ses cheveux se hérissent. Excédé de fatigue , il tombe enfin en pâmoison , il reste quelque temps immobile , et la face contre terre. Quand l'extase est passée , il se relève , croit avoir vu le diable , et rend compte à l'assemblée de l'entretien qu'il a eu avec lui.

» Ces sorciers ont encore un autre sortilége , qu'on regarde comme le plus terrible des maléfices , et qu'ils nomment le *tyre* : c'est une petite boule faite du duvet de quelque animal. Ils envoient , disent-ils , cette boule où ils veulent , à plus ou moins de distance , suivant l'étendue du pouvoir du sorcier. Ils croient qu'elle porte inévitablement la mort à tout ce qu'elle frappe. S'il arrive que ce soit un homme ou un animal , elle le tue aussitôt , et revient à celui qui l'a envoyé : au reste , elle roule avec tant de vitesse , qu'on ne peut l'apercevoir ; mais si celui à qui le *tyre* est envoyé est plus habile sorcier que son ennemi , il le lui renvoie , sans en être frappé , et le premier sorcier expire de la même mort qu'il a voulu donner. »

— D. Prudent de Sandoval , évêque de Pampelune , dans son *Histoire de Charles-Quint* , raconte que deux jeunes filles , l'une de onze ans et l'autre de neuf , s'accusèrent elles-mêmes , comme sorcières , devant les membres du conseil royal de Navarre : elles avouèrent qu'elles s'étaient fait recevoir dans la secte des sorciers , et s'engagèrent à découvrir

toutes les femmes qui en étaient , si on consentait à leur faire grâce. Les juges l'ayant promis , ces deux enfans déclarèrent , qu'en voyant l'œil gauche d'une personne , elles pourraient dire si elle était sorcière ou non ; elles indiquèrent l'endroit où l'on devait trouver un grand nombre de ces femmes , et où elles tenaient leurs assemblées. Le conseil chargea un commissaire de se transporter sur les lieux , avec ces deux enfans , escortés de cinquante cavaliers. En arrivant dans chaque bourg ou village , il devait enfermer les deux jeunes filles dans deux maisons séparées , et faire conduire devant elles les femmes suspectes de magie , afin d'éprouver le moyen qu'elles avaient indiqué. Il résulta de l'expérience que celles de ces femmes qui avaient été signalées par les deux filles comme sorcières , l'étaient réellement. Lorsqu'elles se virent en prison , elles déclarèrent qu'elles étaient plus de cent cinquante ; que lorsqu'une femme se présentait pour être reçue dans leur société , on lui donnait , si elle était nubile , un jeune homme bien fait et robuste , avec qui elle avait un commerce charnel. On lui faisait renier Jésus-Christ et sa religion. Le jour où cette cérémonie avait lieu , on voyait paraître , au milieu d'un cercle , un bouc tout noir , qui en faisait plusieurs fois le tour ; à peine avait-il fait entendre sa voix rauque , que toutes les sorcières accouraient et se mettaient à danser ; après cela , elles venaient toutes baiser le bouc au derrière , et faisaient ensuite un repas avec du pain , du vin et du fromage. Lorsque le festin était fini , chaque sor-

cière chevauchait avec son voisin, métamorphosé en bouc ; et, après s'être frotté le corps, avec les excréments d'un crapaud, d'un corbeau et de plusieurs reptiles, elles s'envolaient dans les airs, pour se rendre aux lieux où elles voulaient faire du mal. D'après leur propre confession, elles avaient empoisonné trois ou quatre personnes, pour obéir aux ordres de Satan, qui les introduisait dans les maisons, en leur ouvrant les portes et les fenêtres, qu'il avait soin de refermer lorsque le maléfice avait eu son effet. Toutes les nuits qui précédaient les grandes fêtes de l'année, elles avaient des assemblées générales, où elles faisaient beaucoup de choses contraires à l'honnêteté et à la religion. Lorsqu'elles assistaient à la messe, elles voyaient l'hostie noire ; mais, si elles avaient déjà formé le propos de renoncer à leurs pratiques diaboliques, elles la voyaient dans sa couleur naturelle.

Sandoval ajoute que le commissaire, voulant s'assurer de la vérité des faits par sa propre expérience, fit prendre une vieille sorcière, et lui promit sa grâce, à condition qu'elle ferait devant lui toutes ses opérations de sorcellerie. La vieille, ayant accepté la proposition, demanda la boîte d'onguent qu'on avait trouvée sur elle, et monta dans une tour, avec le commissaire et un grand nombre de personnes. Elle se plaça devant une fenêtre, et se frotta d'onguent la paume de la main gauche, le poignet, le nœud du coude, le dessous du bras, l'aîne et le côté gauche ; ensuite elle cria d'une voix forte : *Es-tu*

là ? Tous les spectateurs entendirent dans les airs une voix qui répondit : *Oui, me voici.* La sorcière se mit alors à descendre le long de la tour, la tête en bas, se servant de ses pieds et de ses mains, à la manière des lézards. Arrivée au milieu de la hauteur, elle prit son vol dans les airs, devant les assistans, qui ne cessèrent de la voir que lorsqu'elle eût dépassé l'horizon. Dans l'étonnement où ce prodige avait plongé tout le monde, le commissaire fit publier qu'il donnerait une somme d'argent considérable à quiconque lui ramènerait la sorcière. On la lui présenta, au bout de deux jours qu'elle fut arrêtée par des bergers. Le commissaire lui demanda pourquoi elle n'avait pas volé assez loin pour échapper à ceux qui la cherchaient ? A quoi elle répondit, que son maître n'avait voulu la transporter qu'à la distance de trois lieues, et qu'il l'avait laissée dans le champ où les bergers l'avaient rencontrée.

Le juge ordinaire, ayant prononcé sur l'affaire des cent cinquante sorcières, elles furent livrées à l'inquisition d'Estella ; et ni l'onguent ni le diable ne purent leur donner des ailes, pour éviter le châtement de deux cents coups de fouet et de plusieurs années de prison qu'on leur fit subir (1). (*Voyez Charmes, Loups-Garoux, Magiciens, Pacte, Sabbat, etc.*)

SORT. — Crocus II, duc de Bohême, laissa en mourant sa couronne à sa fille Libussa, qui, quelques

(1) Don Llorente. *Histoire de l'inquisition d'Espagne.*

années après , fut contrainte par le peuple de prendre un mari. Ayant peine à se décider , elle résolut de consulter le sort , et de suivre son choix. Elle envoya prendre un cheval blanc qui paissait dans un pré , et le fit lâcher au milieu des courtisans et du peuple , promettant d'épouser celui devant qui il s'arrêterait. Le cheval courut environ mille pas, et s'alla planter devant un pauvre villageois , nommé Primislas , qui labourait son champ. On le salua prince ; Libussa le prit pour époux ; et , quoique élevé dans la campagne , il se montra digne de sa bonne fortune.

C'est en mémoire de cette aventure que les sabots que portait Primislas , la première fois qu'il parut devant la princesse , furent conservés soigneusement , et portés depuis par les prêtres , le jour du couronnement des princes de la Bohême (1).

— Les hommes ont de tout temps consulté le sort, ou , si l'on veut , le hasard. Cet usage n'a rien de ridicule , lorsqu'il s'agit de déterminer un partage , de fixer un choix douteux , etc. Mais les anciens consultaient le sort, comme un oracle; et quelques modernes , aussi insensés , ont fait dépendre souvent la vie des hommes , de l'aveugle décision du hasard. (*Voyez Jugemens de Dieu.*) Dans l'histoire de Jonas , on jette les sorts pour consulter l'Éternel. Quel orgueil absurde à l'homme que de prétendre obliger le grand Dieu de tous les mondes à inter-

(1) *Ænéas-Sylvius.*

venir dans ses petits démêlés !....et ceux-là qui décimaient la multitude, pour trouver des victimes, n'osaient-ils pas, dans leur misérable présomption, demander au Dieu de justice un coupable, sur dix innocens....

SORTILÉGES. — (Voyez *Charmes*, *Maléfices*, *Scopélisme*, etc.)

SPECTRE S. —

Simulacraque, Spectraque circum ...

SILIUS.

Un spectre est une substance sans corps, qui se présente sensiblement aux hommes, contre l'ordre de la nature, et leur cause des frayeurs.

La foi aux spectres et aux revenans, presque aussi ancienne que le monde, est une preuve de l'immortalité de l'âme, et en même temps un monument de la faiblesse de l'esprit humain.

—Olaüs-Magnus assure que, sur les confins de la mer Glaciale, il y a des peuples, appelés Pilapiens, qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les spectres....

—Ælien raconte qu'un vigneron, ayant tué, d'un coup de bêche, un aspic fort long, était suivi en tous lieux par le spectre de sa victime. Ce que c'est pourtant que le remords !....

—Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tirailait

hors du lit , l'épouvantait et lui causait mille tourmens.

— Il y avait , en Étolie , un citoyen vénérable , nommé Polycrité , que le peuple avait élu gouverneur du pays , à cause de son rare mérite et de sa probité. Sa dignité lui fut prorogée jusqu'à trois ans , au bout desquels il épousa une dame de Locres. Mais il mourut la quatrième nuit de ses noces , et la laissa enceinte d'un hermaphrodite , dont elle accoucha neuf mois après. Les prêtres et les augures , ayant été consultés sur ce prodige , conjecturèrent que les Étoliens et les Locriens auraient guerre ensemble , parce que ce monstre avait les deux natures. On conclut enfin qu'il fallait mener la mère et l'enfant hors des limites d'Étolie , et les brûler tous deux.

Comme on était près de faire cette exécution , le spectre de Polycrite apparut , et se mit auprès de son enfant ; il était vêtu d'un habit noir. Tout le monde effrayé voulait s'enfuir ; il les rappela , leur dit de ne rien craindre , et fit ensuite , d'une voix grêle et basse , un beau discours , par lequel il leur montra que , s'ils brûlaient sa femme et son fils , ils tomberaient dans des calamités extrêmes. Mais voyant que , malgré ses remontrances , les Étoliens n'étaient pas moins décidés à faire ce qu'ils avaient résolu , il prit son enfant , le mit en pièces et le dévora. Le peuple fit des huées contre lui , et lui jeta des pierres pour le chasser ; il fit peu d'attention à ces insultes et continua de manger son fils , dont il ne laissa que la tête , après quoi il disparut.

Ce prodige sembla si effroyable , qu'on prit le dessein d'envoyer consulter l'oracle de Delphes. Mais la tête de l'enfant , s'étant mise à parler , leur prédit , en vers , tous les malheurs qui devaient leur arriver dans la suite ; et la prédiction s'accomplit (1).

—Voici encore un trait, rapporté par Phlégon, et qu'on présume être arrivé à Hypate en Thessalie , où , selon Apulée , il se faisait de jour à autre des miracles aussi surprenans que celui de Philinnion.

Philinnion , fille unique de Démocrate et de Charito , mourut en âge nubile ; ses parens inconsolables firent enterrer, avec le corps mort , les bijoux et les atours que la jeune fille avait le plus aimés pendant sa vie. Quelque temps après sa mort , un jeune seigneur, nommé Machates , vint loger chez Démocrate , qui était son ami. Un soir qu'il était dans sa chambre , Philinnion , dont il ne savait pas la mort , lui apparaît , lui déclare qu'elle l'aime , et l'engage , par ses caresses , à répondre à sa passion. Machates , pour gage de son amour, donne à Philinnion une coupe d'or , et se laisse tirer un anneau de fer qu'il avait au doigt. Philinnion , de son côté , lui fait présent de son collier et d'un anneau d'or, et se retire avant le jour.

Le lendemain , elle revint à la même heure. Pendant qu'ils étaient ensemble , Charito envoya une vieille servante dans la chambre de Machates , pour voir ce qu'il y faisait. Cette femme retourna bientôt ,

(1) *Phlégon* , affranchi de l'empereur Adrien. Son livre est incomplet , tronqué , mais plein de contes et de merveilles.

L'histoire de Philinnion est rapportée par Phlégon.

éperdue , vers sa maîtresse , et lui annonça que Philinnion était avec Machates. On la traita de visionnaire ; mais comme elle s'obstinait à assurer que ce qu'elle disait était très-vrai , quand le matin fut venu , Charito alla trouver son hôte , et lui demanda si la vieille ne l'avait point trompée. Machates avoua qu'elle n'avait fait aucun mensonge à cet égard , raconta toutes les circonstances de ce qui lui était arrivé , et montra le collier et l'anneau d'or , que la mère reconnut pour ceux de sa fille. Cette vue réveilla la douleur de la perte qu'elle avait faite : elle jeta des cris épouvantables , et supplia Machates de l'avertir quand sa fille reviendrait ; ce qu'il exécuta.

Le père et la mère la virent , et coururent à elle pour l'embrasser. Mais Philinnion , baissant les yeux , leur dit avec une contenance morne : « Hélas ! mon » père , et vous ma mère , vous détruisez ma félicité , » en m'empêchant , par votre présence importune , » de vivre seulement trois jours , avec votre hôte , » dans la maison paternelle , et d'y prendre quelque » plaisir , sans vous gêner en rien. Votre curiosité » vous sera funeste , car je m'en retourne au séjour » de la mort , et vous me pleurerez autant que » quand je fus portée en terre pour la première fois. » Mais je vous avertis que je ne suis pas venue ici » sans la volonté des dieux. » Après ces mots , elle tomba morte , et son corps fut exposé sur un lit , à la vue de tous ceux de la maison.

Enfin , on alla visiter le tombeau de Philinnion , où l'on ne trouva point son corps ; mais seulement

l'anneau de fer et la coupe que Machates lui avait donnés. Machates , pénétré de honte d'avoir couché avec un spectre , se donna la mort.

— Mélanethon raconte que sa tante étant devenue veuve , pendant sa grossesse , et se trouvant seule auprès du feu , dans une soirée d'hiver , vit entrer dans sa chambre deux personnages , dont l'un ressemblait à son mari défunt ; l'autre était en habit de cordelier. Celui qui paraissait être son époux lui demanda la main , en la priant de ne point s'effrayer et de ne rien craindre. Elle obéit en tremblant , et toucha le spectre. Mais il lui brûla cette main , tellement qu'elle ne put désormais s'en servir , et porta toujours depuis la marque de la dernière caresse conjugale. Après cela , les deux ombres disparurent.

— Théodore de Gaze avait en Champagne une métairie , cultivée par un fermier , qui trouva , en fouillant un monticule , un vase rond de quelque prix , où étaient enfermées les cendres d'un mort. Aussitôt il lui apparut un spectre qui lui ordonna de remettre le vase en terre , avec ce qu'il contenait ; qu'autrement , il ferait mourir son fils aîné. Le laboureur se moqua de ces menaces , emporta le vase ; et peu de jours après son fils aîné fut trouvé mort dans son lit. Le spectre lui apparut encore , au bout de quelque temps , le menaçant de faire mourir son second fils , s'il ne remettait le vase à sa place. Le fermier , effrayé , alla tout conter à Théodore de Gaze , qui fit reporter le vase au lieu où on l'avait trouvé (1).

(1) *Le Loyer.* — On a profané , dans la révolution , les tom-

— Le professeur Hanov, bibliothécaire à Dantzik, après avoir combattu les apparitions et les folles erreurs des différens peuples, touchant les revenans et les spectres, raconte le fait suivant, avec toute la bonne foi des chroniqueurs du quinzième siècle :

« Flaxbinder, plus connu sous le nom de *Johannes de Curiis*, passa les années de sa jeunesse dans l'intempérance et la débauche. Un soir, tandis qu'il se plongeait dans l'ivresse des plus sales plaisirs, sa mère vit un spectre qui ressemblait si fort, par la figure et la contenance, à son fils, qu'elle le prit pour lui-même. Ce spectre était assis près d'un bureau couvert de livres, et paraissait profondément occupé à méditer et à lire tour à tour. Persuadée qu'elle voyait son fils, et agréablement surprise, elle se livrait à la joie que lui donnait ce changement inattendu, lorsqu'elle entendit, dans la rue, la voix de ce même Flaxbinder qui était dans la chambre. Elle fut horriblement effrayée ; on le serait à moins : cependant, ayant observé que celui qui jouait le rôle de son fils ne parlait pas, qu'il avait l'air sombre, hagard et taciturne, elle conclut que ce devait être un spectre ; et, cette conséquence redoublant sa terreur, elle se hâta de faire ouvrir la porte au véritable Flaxbinder. Il entre, il approche ; le spectre ne se dérange pas. Flaxbinder, pétrifié à ce spectacle,

beaux de Saint-Denis, et les morts qui y étaient ensevelis n'ont point poussé de gémissemens. Si la même chose fût arrivée, quelques siècles plus tôt, quelles terribles histoires elle eût enfantées !

forme en tremblant la résolution de s'éloigner du vice , de renoncer à ses désordres , d'étudier enfin , et d'imiter le fantôme. A peine a-t-il conçu ce louable dessein , que le spectre sourit d'un horrible manière , jette les livres et s'envole. »

— Puisque nous sommes dans les contes , après en avoir rapporté quelques-uns qu'on nous donne pour des anecdotes authentiques , je terminerai cet article par l'histoire de *la Nonne sanglante* , qui ne nous est présentée du moins que comme un épisode de roman , et qui achèvera de faire connaître les revenans et les spectres.

La Nonne sanglante. — Un revenant fréquentait le château de Lindenberg , de manière à le rendre inhabitable. Apaisé ensuite par un saint homme , il se réduisit à n'occuper qu'une chambre, qui était constamment fermée. Mais tous les cinq ans , le cinq de mai , à une heure précise du matin , le fantôme sortait de son asile. C'était une religieuse couverte d'un voile , et vêtue d'une robe souillée de sang. Elle tenait d'une main un poignard , et de l'autre une lampe allumée , descendait ainsi le grand escalier , traversait les cours, sortait par la grande porte, qu'on avait soin de tenir ouverte, et disparaissait. Le retour de cette mystérieuse époque était près d'arriver, lorsque l'amoureux Raymond reçut l'ordre de renoncer à la main de la jeune Agnès , qu'il aimait éperdument.

Il lui demanda un rendez-vous, l'obtint, et lui proposa un enlèvement. Agnès connaissait trop la pureté

du cœur de son amant, pour hésiter à le suivre : « C'est » dans cinq jours, lui dit-elle, que la nonne sanglante doit faire sa promenade. Les portes lui seront » ouvertes, et personne n'osera se trouver sur son passage. Je saurai me procurer des vêtemens convenables, et sortir sans être reconnue; soyez prêt à » quelque distance.... » Quelqu'un entra alors qui les força de se séparer.

Le cinq mai, à minuit, Raymond était aux portes du château; une voiture et deux chevaux l'attendaient dans une caverne voisine. Les lumières s'éteignent, le bruit cesse, une heure sonne: le portier, suivant l'antique usage, ouvre la porte principale. Une lumière se montre dans la tour de l'Est, parcourt une partie du château, descend.... Raymond aperçoit Agnès, reconnaît le vêtement, la lampe, le sang et le poignard. Il s'approche; elle se jette dans ses bras. Il la porte presque évanouie dans la voiture; il part avec elle, au galop des chevaux. Agnès ne proférait aucune parole. Les chevaux couraient à perte d'haleine; deux postillons, qui essayèrent vainement de les retenir, furent renversés. En ce moment, un orage affreux s'élève; les vents sifflent déchainés; le tonnerre gronde au milieu de mille éclairs; la voiture emportée se brise.... Raymond tombe sans connaissance.

Le lendemain matin, il se voit entouré de paysans qui le rappellent à la vie. Il leur parle d'Agnès, de la voiture, de l'orage; ils n'ont rien vu, ne savent rien, et il est à dix lieues du château de Lindemberg. On

le transporte à Ratisbonne ; un médecin panse ses blessures , et lui recommande le repos. Le jeune amant ordonne mille recherches inutiles , et fait cent questions auxquelles on ne peut répondre. Chacun croit qu'il a perdu la raison.

Cependant la journée s'écoule. La fatigue et l'épuisement lui procurent le sommeil. Il dormait assez paisiblement , lorsque l'horloge d'un couvent voisin le réveille , en sonnant une heure. Une secrète horreur le saisit , ses cheveux se hérissent , son sang se glace , sa porte s'ouvre avec violence ; et , à la lueur d'une lampe posée sur la cheminée , il voit quelqu'un s'avancer : c'est la nonne sanglante. Le spectre s'approche , le regarde fixement , assis sur son lit , pendant une heure entière. L'horloge sonne deux heures. Le fantôme alors se lève , saisit la main de Raymond de ses doigts glacés , et lui dit : *Raymond , je suis à toi , tu es à moi pour la vie.* Elle sortit aussitôt , et la porte se referma sur elle.

Libre alors , il crie , il appelle ; on se persuade de plus en plus qu'il est insensé ; son mal s'augmente , et les secours de la médecine sont vains.

La nuit suivante , la nonne revint encore , et ses visites se renouvelèrent ainsi pendant plusieurs semaines. Le spectre , visible pour lui seul , n'était aperçu par aucun de ceux qu'il faisait coucher dans sa chambre.

Cependant Raymond apprit qu'Agnès , sortie trop tard , l'avait inutilement cherché dans les environs du château ; d'où il conclut qu'il avait enlevé la nonne

sanglante. Les parens d'Agnès, qui n'approuvaient point son amour, profitèrent de l'impression que fit cette aventure sur son esprit, pour la déterminer à prendre le voile.

Enfin, Raymond fut délivré de son effrayante compagne. On lui amena un personnage mystérieux qui passait par Ratisbonne; on l'introduisit dans sa chambre, à l'heure où devait paraître la nonne sanglante. Elle le vit et trembla. A son ordre, elle expliqua le motif de ses importunités : religieuse espagnole, elle avait quitté le couvent, pour vivre dans le désordre, avec le seigneur du château de Lindemberg. Infidèle à son amant, comme à son Dieu, elle l'avait poignardé; et, assassinée elle-même, par son complice qu'elle voulait épouser, son corps était resté sans sépulture; son âme sans asile errait depuis un siècle. Elle demandait un peu de terre pour l'un, des prières pour l'autre. Raymond les lui promit, et ne la vit plus (1). (Voyez *Apparitions, Fantômes, Revanans, Vampires, etc.*)

SUCCOR-BÉNOTH. — Chef des eunuques du sérail de Belzébuth, favori de Proserpine, démon de la jalousie, des verroux et des grilles.

SUCCUBES. — Les démons succubes sont ainsi appelés, parce qu'ils prennent des figures de femmes et recherchent les hommes.

(1) Lewis; le Moine.

— On trouve dans quelques écrits , dit le Rabbin Élias , que , pendant cent trente ans qu'Adam s'abstint du commerce de sa femme , il fut visité par des diablesses , qui devinrent grosses de ses œuvres , et qui accouchèrent de démons, d'esprits , de lames, de spectres , de lémures et de fantômes.

— Sous le règne de Roger , roi de Sicile , un jeune homme , se baignant , au clair de la lune , avec plusieurs autres personnes , crut voir quelqu'un qui se noyait, courut à son secours, et, ayant retiré de l'eau une belle femme , en devint amoureux , l'épousa et en eut un enfant. Dans la suite , elle disparut avec sa progéniture , sans qu'on en ait depuis entendu parler. — La mère et l'enfant s'étaient cette fois noyés tout de bon , et nos spirituels ancêtres , ne la voyant plus , conjecturèrent sagement qu'elle ne pouvait être qu'un démon succube , lequel , ayant obtenu ce qu'il voulait , s'en allait ailleurs chercher un autre dupe.

— Pic de la Mirandole parle d'un visionnaire de soixante et quinze ans , nommé *Benedetto Berna* , qui, depuis sa trente-cinquième année, croyait recevoir les caresses d'un esprit succube , qu'il menait partout , et avec qui il s'entretenait , sans qu'il fut vu de personne.

— Un soldat , après avoir joui des faveurs d'une belle femme , ne trouva dans ses bras que le cadavre d'une bête pourrie (1).

(1) Guillaume de Paris.

— En 1581, un homme marié, de Dalhem, nommé Pierron, conçut un amour violent pour une fille de son village. Un démon succube, qui s'en aperçut, apparut à Pierron, dans la campagne, sous les traits de cette fille. Pierron lui découvre sa passion : elle promet d'y répondre, s'il veut se livrer à elle et lui obéir en toutes choses. Pierron y consent et consomme l'adultère. Quelque temps après, elle lui demande, pour gage de sa tendresse, qu'il fasse manger à son fils unique une pomme qu'elle lui donne. Il le fait, et l'enfant tombe roide mort. Le père et la mère se lamentent. Le démon succube se montre de nouveau, toujours sous la même forme de femme, et promet de rendre la vie à l'enfant, si le père veut l'adorer.

Pierron s'y soumet : l'enfant ouvre les yeux et respire, mais plus hâve, plus défait, les yeux plus enfoncés et l'esprit plus stupide qu'avant sa mort ; il respire, ou plutôt un démon anime son corps, mais pendant un an seulement, au bout duquel, il l'abandonne avec grand bruit. Le jeune homme tombe à la renverse, son corps infect et d'une puanteur insupportable est porté en terre (1). On ne sait pas trop ce que le démon fit au père ; mais il est à remarquer que les écrivains superstitieux punissent toujours les enfans, des crimes de leurs parens. (Voyez *Incubes*).

(1) Remy.

SUPERSTITIONS. —

Comme un colosse immense , enjambant les deux mers ,
La superstition règne dans l'univers.

VOLTAIRE.

— Saint Thomas définit la superstition , un vice opposé par excès à la religion , qui rend un honneur divin à qui elle ne le doit pas , ou de la manière qu'elle ne le doit pas.

Plutarque et la plupart de ceux dont il s'appuie prétendent que l'athéisme est bien souvent moins dangereux que la superstition.

— Une chose est superstitieuse , 1°. lorsqu'elle est accompagnée de circonstances que l'on sait n'avoir aucune vertu naturelle , pour produire les effets qu'on en espère ; 2°. lorsque ces effets ne peuvent être raisonnablement attribués ni à Dieu , ni à la nature ; 3°. lorsqu'elle n'a été instituée ni de Dieu , ni de l'église ; 4°. lorsqu'elle se fait , en vertu d'un pacte avec le diable (1) : la superstition s'étend si loin , que cette définition même est superstitieuse à peu près autant qu'elle peut l'être.

— Il y a des gens qui jettent la cremaillère hors du logis , pour avoir du beau temps ; d'autres mettent une épée nue sur le mât d'un vaisseau , pour apaiser la tempête ; les uns ne mangent point de têtes d'animaux , pour n'avoir jamais mal à la tête ; les autres touchent , avec les dents , une dent de pendu , ou un os de mort , ou mettent du fer entre leurs

(1) Thiers.

dents , pendant qu'on sonne les cloches , le Samedi Saint, pour guérir le mal de dents ; il en est qui portent , contre la crampe , un anneau fait pendant qu'on chante la passion ; ceux-ci portent au cou deux noyaux d'aveline joints ensemble , contre la dislocation des membres ; ceux-là mettent du fil filé par une vierge , ou du plomb fondu dans l'eau , sur un enfant tourmenté par les vers. On en voit qui découvrent le toit de la maison d'une personne malade , lorsqu'elle ne meurt pas assez vite , et qu'on désire sa mort ; d'autres enfin chassent les mouches , lorsqu'une femme est en travail d'enfant , de crainte qu'elle n'accouche d'une fille (1).

— Celui qui porte sur soi l'évangile de saint Jean , *In principio erat verbum* , écrit sur du parchemin vierge et renfermé dans un tuyau de plume d'oie , le premier dimanche de l'année , une heure avant le soleil , sera invulnérable , et se garantira de quantité de maux (2).

— Ceux des Juifs , qui croyaient à l'immortalité de l'âme , allaient à une rivière et s'y baignaient , en disant quelques prières ; ils étaient persuadés que , si l'âme de leur père ou de leur frère était en purgatoire , ce bain la rafraîchirait (3).

— Dans quelques villes du royaume de Navarre , lorsque la sécheresse durait trop long-temps , le clergé et les magistrats , suivis du peuple , faisaient porter

(1) Bernardin de Siennes.

(2) Thiers.

(3) Saint-Foix.

la statue de saint Pierre au bord d'une rivière, et là on chantait : *Saint Pierre, secourez-nous ! Saint Pierre, une fois, deux fois, trois fois, secourez-nous !* Si la statue de saint Pierre ne répondait point, le peuple se fâchait et criait : *Qu'on jette saint Pierre à la rivière !* Les principaux du clergé répondaient qu'il ne fallait point en venir à cette extrémité, que saint Pierre était un bon patron, et qu'il ne tarderait pas à les secourir. Le peuple alors demandait des cautions ; on lui en donnait, et il pleuvait quelquefois dans les vingt-quatre heures (1).

— Voyez ces Hottentots, serrés les uns contre les autres, dans le plus profond silence, les bras croisés, les yeux humblement fixés sur la terre, tout le corps prosterné et immobile, devant un vase plein de lait : ils demandent au ciel de la pluie et des pâturages (2).

— Il est dangereux de se mal chausser. L'empereur Auguste, si sage d'ailleurs, restait immobile et consterné, lorsqu'il lui arrivait, par mégarde, de mettre le soulier droit au pied gauche, et le soulier gauche au pied droit.

— Malheureux qui chausse le pied droit le premier (3).

— Il ne faut pas brûler les coques des œufs, de

(1) Martin de Arles.

(2) Le voyageur Choisy.

(3) Thiers.

peur de brûler une seconde fois saint Laurent, qui a été brûlé avec de pareilles coques (1).

— Il y en a qui brisent les coques des œufs mollets, après en avoir avalé le dedans, pour que leurs ennemis soient brisés de même (2).

— Un couteau donné coupe l'amitié.

— Il ne faut pas mettre les couteaux en croix, ni marcher sur des fétus croisés. Semblablement, les fourchettes croisées sont d'un sinistre présage.

— Grands malheurs encore qu'un miroir cassé, une salière répandue, un pain renversé, un tison dérangé !.....

— Certaines gens trempent un balai dans l'eau, pour faire pleuvoir; ce qui ne peut advenir que par l'entremise du démon (3).

— Les Indiens attribuent plusieurs vertus aux eaux du Gange. Ils croient que leurs péchés leur sont remis, lorsqu'ils se sont baignés dans ce fleuve. Ils pensent encore qu'elles préservent du tonnerre et de tout accident fâcheux. — Les Indiens ne sont pas les seuls qui donnent à l'eau de pareilles qualités.

— Baldœus dit qu'il y a, à Canara (4), auprès de Mangalor, une espèce d'ordre religieux fort puissant, et respecté jusqu'à l'idolâtrie : tous ceux de cet

(1) Thiers.

(2) *Idem.*

(3) Martin de Arles.

(4) Royaume d'Asie, sur la côte de Malabar. Mangalor en est la capitale.

ordre ont tout ce qu'ils désirent et ne font rien ; leur unique occupation est de rester dans les pagodes , et , à des jours marqués , de sortir nus dans les rues , les parties de la génération ornées de sonnettes ; lorsqu'on les entend passer , les femmes de toute condition , la reine même et ses filles , se hâtent d'accourir à eux , de s'incliner , de prendre , *et cum magnâ reverentiâ basiare et suaviari virgam virilem. . . .*

— A l'île Formose , l'urine d'une prêtresse remet toutes les fautes. Heureux qui peut en être arrosé ! . . .

— Chez les Lapons , celui qui a eu le bonheur de tuer un ours , le remercie d'avoir bien voulu se laisser tuer , sans faire de mal au chasseur ; et , par suite d'un usage superstitieux , le Lapon qui a tué l'ours doit s'abstenir , pendant trois jours , de vivre avec sa femme.

— Qu'on dise à un bon catholique qu'il y a , sur les rives du Gange , des Indiens qui croient s'assurer le paradis , s'ils tiennent dévotement , à l'article de la mort , une queue de vache dans leurs mains ; le bon catholique rira d'une superstition si vaine.

— Qu'on dise à ces Indiens qu'il y a , en Europe , des chrétiens qui s'imaginent gagner le paradis quand , près de mourir , ils portent à leurs pieds la pantoufle de saint François ; ces Indiens auront-ils moins sujet de rire ? Cependant l'Indien et le catholique devraient respecter leur absurdité mutuelle , puis-

que le but est le même , quoique la pratique superstitieuse soit différente (1).

— La cendre de fiente de vache est sacrée chez les Indiens. Ils s'en mettent tous les matins , au front , sur la poitrine , et aux deux épaules : ils croient qu'elle purifie l'âme, et leurs moines , *les bramins* , en mêlent , pendant leur noviciat , dans tout ce qu'ils mangent.

— Il y a , chez les Baniens, l'ordre de la queue de vache ; le roi , après l'avoir passé au cou de celui qu'il honore de cette marque de distinction , l'embrasse, en lui disant : *Aimez les vaches , aimez les moines* (2).

— Un Juif s'arme d'un couteau , prend un coq , le tourne trois fois autour de sa tête , et lui coupe la gorge , en lui disant : *Je te charge de mes péchés , ils sont à présent à toi ; tu vas à la mort , et moi je suis rentré dans le chemin de la vie éternelle* (3).

— Un malade ne meurt point, lorsqu'il est couché sur un lit de plumes d'ailes de perdrix (4).

— Les enfans qui naissent aux quatre-temps peuvent , bien plus facilement que les autres , apprivoiser les démons (5).

— Quand une femme est en travail d'enfant , elle

(1) John Adams.

(2) Saint-Foix.

(3) *Idem.*

(4) Thiers.

(5) Wecker.

accouche sans douleur, *si elle met la culotte de son mari* (1).

— Pour empêcher que les renards ne viennent manger les poules d'une métairie, il faut faire dans les environs, une aspersion de bouillon d'andouille, le jour de carnaval (2).

— Quand on travaille à l'aiguille, les jeudis et les samedis après midi, on fait souffrir Jésus-Christ et pleurer la sainte Vierge (3).

— Les chemises, qu'on fait le vendredi, attirent les poux.....(4).

— Le fil, filé le jour de carnaval, est mangé des souris (5).

— On ne doit pas manger de choux, le jour de saint Étienne, parce qu'il s'était caché dans des choux, pour éviter le martyre (6).

— Les loups ne peuvent faire aucun mal aux brebis et aux porcs, si le berger porte le nom de saint Basile, écrit sur un billet, et attaché au haut de sa houlette (7).

— Le jeune Philippe, fils de Louis-le-Gros, passant, en 1131, près de Saint-Gervais, un cochon s'embarassa dans les jambes de son cheval, qui

(1) Thiers.

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

(4) *Idem.*

(5) *Idem.*

(6) *Idem.*

(7) *Idem.*

s'abbattit , et le prince mourut de la chute; de sorte qu'on rendit une ordonnance qui défendit de laisser vaguer à l'avenir des cochons dans les rues de Paris. Peu après , ceux qui dépendaient de l'abbaye Saint-Antoine furent privilégiés , l'abbesse et ses religieuses ayant représenté que ce serait manquer à leur patron , que de ne pas exempter ses cochons de la règle générale.

— Le grand lama prétend qu'il ne peut errer.

Le grand lama veut bien admettre les rois de sa religion , et leurs ambassadeurs , à lui baiser les pieds. On assure que son pot de chambre seul fait vivre fort à leur aise plus de quatre mille moines , par les sommes qu'ils tirent de la vente de ses excréments séchés , pulvérisés , et renfermés dans de petits sachets , que les dévots s'empres- sent d'acheter, et portent à leur cou (1).

— Vers l'an 1125 , un hérétique nommé Tanchelin était en si grande vénération , dans quelques provinces , qu'on buvait de ses urines , et qu'on gardait ses excréments comme des reliques ; l'argent qu'en retiraient les principaux de sa secte , servait à l'entretien de sa table , qui était toujours délicatement servie. Les pères et les maris le priaient de coucher avec leurs filles et leurs femmes (2).

— Il existait une loi , chez les Babyloniens , qui ordonnait aux femmes d'aller s'asseoir près du temple

(1) Saint-Foix.

(2) *Idem.*

de Vénus-Militta , et d'attendre qu'un étranger jetât les yeux sur elles , pour faire en l'honneur de Vénus un sacrifice amoureux. C'était un acte pieux qu'il fallait accomplir, au moins une fois en sa vie.

— A Madagascar , on remarque , comme on le faisait à Rome , les jours heureux et les jours malheureux. Une femme de Madagascar croirait avoir commis un crime impardonnable , si , ayant eu le malheur d'accoucher dans un temps déclaré sinistre , elle avait négligé de faire dévorer son enfant par les bêtes féroces , ou de l'enterrer vivant , ou tout au moins de l'étouffer.

— A Chartres , le jour qu'on quitte l'*Alleluia* , un enfant de cœur jette dans l'église une toupie et la fouette. On appelle cette cérémonie l'*Alleluia fouetté*.

— On fait pleurer la bonne Vierge (quoiqu'elle soit dans le ciel) quand on chante , pendant le carême , *Alleluia* , qui veut dire *louange à Dieu* (1) !

— On peut boire comme un trou , sans craindre de s'enivrer , quand on a recité ce vers :

Jupiter his altâ sonuit clementer ab Idâ. (2)

— A la bataille d'Almanza , la première volée de canon emporta la bannière de saint Antoine de Padoue, et voilà toute une armée en déroute. Qui était donc le vrai général de cette armée ? saint Antoine de Padoue. Le fantôme protecteur , qui avait ses

(1) Thiers.

(2) *Idem.*

pieds sur la terre , et sa tête dans les cieux , avait disparu , et avec lui toute la confiance de l'armée (1).

— La superstition est la mère de la plupart de nos erreurs. C'est cette faiblesse de l'esprit humain qui attache aux moindres choses , une importance surnaturelle. Elle engendre les terreurs religieuses , bouleverse les petites têtes , sème nos jours de tourmens éternels et de vaines inquiétudes. La superstition anime les démons , les spectres , les fantômes ; ses domaines sont les déserts , le silence et les ténèbres ; elle apparaît aux hommes , entourée de tous les monstres imaginaires du sombre empire , et leur montre , d'un côté , le feu éternel et toutes ses horreurs , de l'autre , le chemin du ciel , qui s'achète par des amulettes , des chapelets , des oraisons et les pratiques les plus ridicules. Elle promet à ceux qui la suivent , de leur dévoiler les impénétrables secrets de l'avenir. Elle a enfanté le fatalisme , les sectes , les hérésies , les guerres de religion ; et tous les plus grands maux qui ont affligé l'humanité sont les fruits de sa doctrine abominable.

(Voyez *Aiguillette* , *Amour* , *Amulette* , *Enfers* , *Erreurs populaires* , *Funérailles* , *Hasard* , *Ignorance* , *Imagination* , *Maléfices* , *Miracles* , *Oracles* , *Prières* , *Révélation* , *Songes* , *Talismans* , etc. , et le reste du Dictionnaire.)

(1) Diderot

SUREAU. — Quand on a reçu quelque maléfice, de la part d'un sorcier qu'on ne connaît point, qu'on pend son habit à une cheville, et qu'on frappe dessus, avec un bâton de sureau : tous les coups retomberont sur l'échine du sorcier coupable, qui sera forcé de venir, en toute hâte, ôter le maléfice.

SYBILLES, ou mieux SIBYLLES. —

*Insanam vatem aspicias quæ, rupe sub imâ,
Fata canit.*

VIRG.

— Les Sibylles étaient, chez les anciens, des prophétesses, ou plutôt des folles, des enthousiastes, des convulsionnaires, qui faisaient le métier de devineresses.

— Leurs prophéties étaient en vers ; les morceaux qui nous en restent sont supposés ; cependant on peut les mettre, en grande partie, à côté des quatrains de Nostradamus.

— Les Sibylles sont au nombre de dix, selon Varron. D'autres en comptent jusqu'à douze.

1°. *La Sibylle de Perse.* Elle se nommait Sambèthe, et se disait bru de Noé, dans des vers sibyllins apocryphes. Elle a prédit l'avènement du messie, par la bouche d'un poète chrétien.

2°. *La Sibylle libyenne.* Elle voyagea à Samos, à Delphes, à Claros, et dans plusieurs autres pays. On lui attribue des vers contre l'idolâtrie, dans lesquels

elle reproche aux hommes leur sottise de placer tout leur espoir de salut dans un dieu de pierre ou d'airain, et d'adorer les ouvrages de leurs mains. Mais les vers ont trop de marques modernes, pour que l'homme de goût s'y laisse tromper.

3°. *La Sibylle de Delphes*. Elle était fille du devin Tyrésias. Après la prise de Thèbes, elle fut consacrée au temple de Delphes, par les Épigones (descendants des guerriers qui prirent Thèbes, la première fois). Ce fut elle, selon Diodore, qui porta la première le nom de Sibylle. Elle a célébré dans ses vers la grandeur divine; et des savans prétendent qu'Homère a tiré parti de quelques-unes de ses pensées.

4°. *La Sibylle d'Érythrée*. Elle a prédit la guerre de Troie, dans le temps que les Grecs s'embarquaient pour cette expédition. Elle a prévu aussi, dit Boissard, qu'Homère chanterait cette guerre longue et cruelle. Si l'on en croit Eusèbe et saint Augustin, elle connaissait les livres de Moïse, car elle a parlé de la vierge Marie, mille ans avant qu'elle fût née, disant que le créateur du ciel habiterait dans son sein, et détaillant clairement la venue de Jésus-Christ, ses miracles, sa passion et son dernier jugement. Bien plus, elle a fait des vers, dont les premières lettres expriment, par acrostiche, *Jésus-Christ, fils de Dieu*. On l'a quelquefois représentée avec un petit Jésus et deux anges à ses pieds.

5°. *La Sibylle cimmérienne* a parlé de la sainte Vierge plus clairement encore que celle d'Érythrée,

puisque , selon Suidas , elle la nomme par son propre nom.

6°. *La Sibylle de Samos* a prédit que les Juifs crucifieraient le vrai Dieu. Quelques écrivains modernes prétendent qu'on trouve ses prophéties dans les anciennes annales des Samiens.....

7°. *La Sibylle de Cumès*, la plus célèbre de toutes, faisait sa résidence ordinaire à Cumès , en Italie. On l'appelait Déiphobe ; elle était fille de Glaucus , et prêtresse d'Apollon. Elle rendait ses oracles au fond d'un antre qui avait cent portes , d'où sortaient autant de voix terribles qui faisaient entendre les réponses de la prophétesse. Ce fut elle qui offrit à Tarquin-le-Superbe un recueil de vers sibyllins , qui furent soigneusement conservés dans les archives de l'empire , au Capitole. Cet édifice ayant été brûlé, du temps de Sylla , Auguste fit ramasser tout ce qu'il put trouver des fragmens détachés de ces vers , et les fit mettre dans des coffres d'or, au pied de la statue d'Apollon Palatin, où on allait les consulter. Les factions des riches qui en étaient les dépositaires, les interprétaient à leur gré, et en tiraient grand parti auprès du peuple, qui les regardait comme des oracles. Le savant M. Petit, dans son traité *de Sibyllâ*, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'une sibylle, dont on a partagé les actions et les voyages. Ce qui a donné lieu, selon lui, à cette multiplicité, c'est que cette fille mystérieuse a voyagé en divers pays. Ce sentiment est d'autant plus probable que tous les vers des Sibylles étaient écrits en Grec ; ce qui ne serait pas

arrivé, s'il y en avait eu en Perse, en Phrygie, etc. Peut-être aussi a-t-on donné le nom de Sibylle à quelques personnes qui, à l'imitation de la seule qu'on doit reconnaître, se sont mêlées de prédire l'avenir.»

8°. *La Sybille hellespontine.* Elle naquit à Marpèse, dans la Troade; elle prophétisa du temps de Solon et de Crésus. On lui attribue aussi des prophéties, sur la naissance de Jésus-Christ.

9°. *La Sibylle phrygienne.* Elle rendait ses oracles à Ancyre, en Galatie, près de l'endroit où Bajazet fut vaincu par Tamerlan. Elle a prédit l'annonciation et la naissance du Sauveur.

10°. *La Sibylle tiburtine, ou Albunée,* qui fut honorée à Tibur, comme une divinité, fit des vers contre l'adultère et la pédérastie. Elle prédit que Jésus-Christ serait roi du monde, et qu'il naîtrait d'une vierge, à Bethléem.

11°. *La Sibylle d'Épire.* Elle commença à prévoir l'avenir, dit gravement Nicéas, et à pronostiquer la naissance du Sauveur, du moment qu'elle sortit du ventre de sa mère.

12°. *La Sibylle égyptienne* a prédit les mystères de la passion, le crucifiement, la trahison de Judas, etc.

* * *Manto la hessalienne* a laissé ces mots, qui l'ont fait mettre au rang des Sibylles.

Magnus veniet, et transibit montes et aquas cœli, et regnabit in paupertate, et in silentio dominabitur, nasceturque ex utero virginis (1).

(1) Il viendra quelqu'un de grand, qui traversera les monta-

— Toutes les prophéties des sibylles , qui concernent le Messie , n'étaient point connues des anciens , et sont regardées comme des contes par ceux des modernes qui ont un peu de bon sens ; quoique saint Jérôme ait dit que les sibylles avaient reçu du ciel le don de lire dans l'avenir , en récompense de leur chasteté.

Il n'est pas vraisemblable que les prophéties des Sibylles se soient jamais publiées en vers ; et il est impossible qu'on ait pu recueillir tout ce qu'elles ont annoncé. Elles vivaient dans des temps et dans des pays trop différens.

Au reste , on ne peut rien prononcer de certain sur les vers des Sibylles , car ils sont tous perdus ; et les huit livres de vers sibyllins, que nous avons aujourd'hui , sont entièrement apocryphes.

SYLPHERS. — Les sylphes sont des esprits élémentaires, composés des plus purs atomes de l'air qu'ils habitent.

L'air est plein d'une innombrable multitude de peuples, de figure humaine , un peu fiers en apparence , dit le comte de Gabalis , mais dociles en effet , grands amateurs des sciences , subtils , officieux aux sages , et ennemis des sots et des ignorans. Leurs femmes et leurs filles sont des beautés mâles , telles qu'on dépeint les Amazones. Ces peuples sont les sylphes.

gnes, et les rivières du ciel; il règnera dans la pauvreté, et dominera dans le silence; et puis, il naîtra d'une vierge.

— Savez-vous qui fut le père de Melchisédech, demandait à quelqu'un le comte de Gabalis ? — Non vraiment, lui répondit-on, car saint Paul ne le savait pas. — Dites donc qu'il ne le disait pas, et qu'il ne lui était pas permis de révéler les mystères cabalistiques. Il savait bien que le père de Melchisédech était un sylphe, et que le roi de Salem fut conçu dans l'arche par la femme de Sem.

— Un petit sylphe s'immortalisait avec la jeune Gertrude, religieuse du diocèse de Cologne. Des ignorans le prenaient pour un diable ; mais, si cela était, le diable ne serait guère malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, et de lui écrire les billets doux qui furent trouvés dans sa cassette. Il a, dans la région de la mort, des occupations plus tristes et plus conformes à la haine qu'a pour lui le dieu de pureté (1).

— Une jeune Espagnole, aussi cruelle que belle, avait pour amant un cavalier castillan qui l'adorait sans être payé de retour. C'est pourquoi il partit un matin sans rien dire, et résolut de voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de sa passion. Un sylphe, trouvant la belle à son gré, fut d'avis de prendre ce temps pour toucher son cœur.

Il va voir la demoiselle, sous la forme de l'amant éloigné ; il se plaint, il soupire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persévère ; après plusieurs mois de constance, il touche, il se fait aimer, il per-

(1) Le comte de Gabalis.

suade ; enfin il est heureux. Il naît de leur amour un fils , dont la naissance est secrète et ignorée des parens , par l'adresse de l'amant aérien. L'amour continue , et il est béni d'une deuxième grossesse.

Cependant le cavalier , guéri par l'absence , revient à Séville , et , impatient de revoir son inhumaine , va au plus vite lui dire qu'enfin il est en état de ne plus lui déplaire , et qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Par hasard , le sylphe la quitta alors , parce qu'il avait à se plaindre d'elle , en ce qu'elle n'était pas assez dévote (car les sylphes sont fort saints).

On se figure aisément l'étonnement de cette fille , sa réponse , ses pleurs , ses reproches , et tout leur dialogue surprenant. Elle lui soutient qu'elle l'a rendu heureux , il le nie ; que leur enfant commun est en tel lieu , qu'il est père d'un autre qu'elle porte dans son sein ; il s'obstine à désavouer. Elle se déssole , s'arrache les cheveux ; les parens accourent à ses cris ; l'amante désespérée continue ses plaintes et ses invectives ; on vérifie que le gentilhomme était absent depuis deux ans ; on cherche le premier enfant , on le trouve ; et le second naquit à son terme (1).

— Une belle sylphide se fit aimer d'un Espagnol , vécut trois ans avec lui , en eut trois beaux enfans , et puis mourut. On ne prétendra pas sans doute que ce fût un diable ; car selon quelle physique le diable peut-il s'organiser un corps de femme , concevoir,

(1) Le comte de Gabalis.

enfanter et allaiter (1)?.... (Voyez *Cabale*, *Gnomes*, *Ondins*, *Salamandres*.)

SYLVESTRE II. — Le pape Sylvestre II ordonna qu'après sa mort, on mit son corps sur un chariot traîné par des bœufs, sans guide et abandonnés à eux-mêmes, pour être enterré au lieu où ils s'arrêteraient; ce qu'ils firent devant l'église de Latran, où son tombeau présageait la mort des papes, par un bruit des os au-dedans, et par une grande sueur et humidité de la pierre au dehors (2).

SYMPATHIE. — Les astrologues, qui rapportent tout aux astres, regardent la sympathie et l'accord parfait de deux personnes, comme un effet produit par la ressemblance des horoscopes. Alors tous ceux qui naissent à la même heure sympathiseraient entre eux; ce qui ne se voit point.

— Les gens superstitieux regardent la sympathie comme un miracle, dont on ne peut définir la cause.

— Les physionomistes attribuent ce rapprochement mutuel à un attrait réciproque de physionomie.

Il y a des visages qui s'attirent les uns les autres, dit Lavater, tout comme il y en a qui se repoussent. La conformité des traits entre deux individus qui sympathisent ensemble, et qui se fréquentent sou-

(1) Le comte de Gabalis.

(2) Platine.

vent , marche de pair avec le développement de leurs qualités , et établit de l'un à l'autre une communication réciproque de leurs sensations privées et personnelles.

Il nous arrive à tous de prendre les habitudes , les gestes et les mines de ceux que nous fréquentons familièrement. Nous nous assimilons , en quelque sorte , à tout ce que nous affectionnons. Notre visage conserve , si j'ose m'exprimer ainsi , le reflet de l'objet aimé.

Le premier moment qu'une personne s'offre à vous , et dans son véritable jour , vous prévient-il en sa faveur ; cette première impression n'a-t-elle rien qui vous blesse , qui vous cause aucune gêne , aucune contrainte ; vous sentez-vous , au contraire , en sa présence , plus libre , plus serein , plus animé , et sans qu'elle vous flatte , même sans qu'elle vous parle , plus content de vous-même ; cette personne , soyez en sûr , ne perdra jamais dans votre esprit ; elle y gagnera constamment , pourvu qu'un tiers ne vienne pas se placer entre vous. La nature vous fit l'un pour l'autre.

— La sympathie n'est qu'un enfant de l'imagination. Telle personne vous plaît au premier coup d'œil , parce qu'elle a les traits du fantôme que votre cœur se formait , lorsqu'il était vide. Quoique les physionomistes ne conseillent pas aux visages longs de s'allier avec des visages arrondis , s'ils veulent éviter les malheurs qu'entraîne à sa suite la sympathie blessée , on voit pourtant tous les jours des

unions de cette sorte , aussi peu discordantes que les alliances les plus sympathiques en fait de physiologie.

— Les philosophes sympathistes disent qu'il émane sans cesse des corpuscules, de tous les corps , et que ces corpuscules , en frappant nos organes , font dans le cerveau des impressions plus ou moins sympathiques , ou plus ou moins antipathiques. — On voit deux femmes pour la première fois ; et l'une , quoique moins jolie que l'autre , nous plaît davantage.

— Le mariage du prince de Condé, avec Marie de Clèves , se célébra au Louvre , le 13 août 1572. Marie de Clèves , âgée de seize ans , de la figure la plus charmante , après avoir dansé assez long-temps , et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal , passa dans une garde-robe , où une des femmes de la reine-mère , voyant sa chemise toute trempée , lui en fit prendre une autre. Un moment après , le duc d'Anjou (depuis Henri III) , qui avait aussi beaucoup dansé , y entra pour raccommoder sa chevelure , et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'était la chemise qu'elle venait de quitter.

En rentrant dans le bal , il jeta les yeux sur Marie de Clèves , la regarda avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue ; son émotion , son trouble , ses transports et tous les empressements qu'il commença de lui marquer , étaient d'autant plus étonnans que , depuis six mois qu'elle était à la cour , il avait

paru assez indifférent pour ces mêmes charmes , qui dans ce moment faisaient sur son âme une impression si vive , et qui dura si long-temps. Depuis ce jour, il devint insensible à tout ce qui n'avait pas de rapport à sa passion ; son élection à la couronne de Pologne , loin de le flatter , lui parut un exil ; et quand il fut dans ce royaume , l'absence , au lieu de diminuer son amour , semblait l'augmenter ; il se piquait un doigt , toutes les fois qu'il écrivait à cette princesse , et ne lui écrivait jamais que de son sang. Le jour même qu'il apprit la nouvelle de la mort de Charles IX , il lui dépêcha un courrier , pour l'assurer qu'elle serait bientôt reine de France ; et lors qu'il y fut de retour , il lui confirma cette promesse , et ne pensa plus qu'à l'exécuter ; mais , peu de temps après , cette princesse fut attaquée d'un mal si violent , qu'il l'emporta à la fleur de son âge ; et sa mort renversa les projets de son amant.

Le désespoir de Henri III ne se peut exprimer ; il passa plusieurs jours dans les pleurs et les gémissemens ; et lorsqu'il fut obligé de se montrer en public , il parut dans le plus grand deuil.

Il y avait plus de quatre mois que la princesse de Condé était morte , et enterrée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés , lorsque Henri III , en entrant dans cette abbaye , où le cardinal de Bourbon l'avait convié à un grand souper , se sentit des saisissemens de cœur si violens qu'on fut obligé de transporter ailleurs le corps de cette princesse. Enfin il ne cessa de l'aimer , quelques efforts qu'il fit pour étouffer

cette passion malheureuse. — Il n'est pas besoin d'observer au lecteur que les historiens ont voulu jeter ici du merveilleux, et entourer de circonstances romanesques une passion vraiment extraordinaire.

— On raconte qu'un roi et une reine d'Arracan (dans l'Asie, au-delà du Gange), s'aimaient éperdument ; qu'il n'y avait que six mois qu'ils étaient mariés, lorsque ce roi vint à mourir ; qu'on brûla son corps, qu'on en mit les cendres dans une urne ; et que toute les fois que la reine allait pleurer sur cette urne, ces cendres devenaient tièdes..... (1)

— Deux soldats juifs avaient fait plusieurs campagnes, dans le même corps. Leurs cœurs s'étaient tendrement unis par la ressemblance des goûts, par la communauté des dangers, et par cette sympathie qui ne se peut définir. Toute l'armée les connaissait et les admirait sous le nom des frères de l'amitié. Ils vivaient, ils combattaient l'un pour l'autre : leurs sentimens semblaient ne devoir jamais connaître de terme, lorsqu'un jeu de la fortune les divisa. La vanité du plus âgé fut blessée de voir son cadet devenu centurion, sous le fameux Jean, qui commandait un parti de Juifs mécontents.

Dès ce jour, la haine remplaça l'amitié : ils furent membres de factions opposées, et se cherchèrent dans les combats, avec une aveugle fureur. Deux années de suite, on les remarqua pleins d'une aversion réciproque et se vouant une haine implacable. Le parti où servait le simple soldat, ayant fait

(1) Saint-Foix.

alliance avec les Romains , fut complètement victorieux , et força Jean de se jeter dans le temple , avec tous les siens.

Les soldats romains l'entourèrent ; le temple parut bientôt la proie des flammes , au milieu desquelles on voyait des milliers d'hommes, qui s'étaient réfugiés dans l'enceinte sacrée. Dans cette crise fatale , le soldat maintenant favorisé de la fortune , aperçut sur les créneaux de la plus haute tour son ancien ami qui regardait avec horreur au dessous de lui , et que le feu était prêt à dévorer.

Soudain toute sa première tendresse se réveille ; il n'envisage plus que l'homme de son cœur , au moment de périr. Incapable d'étouffer les mouvemens généreux qui le transportent , il jette ses armes , il étend les bras , il prie son camarade de se précipiter , pour trouver sur lui son salut. Le centurion refuse ; mais cédant à des prières redoublées , il s'élançe dans les bras qui lui sont ouverts. Les deux anciens compagnons d'armes périrent , l'un écrasé sous le poids du corps qui tombait , l'autre mis en pièces par la grandeur de la chute (1).

— Tout le monde sait l'histoire de Damon et Pythias , et de quelques autres qu'on n'imite plus guère. Si c'est l'amitié qu'on nomme sympathie , à la bonne heure.

Les jeunes gens appellent encore sympathie un éclair amoureux produit par une beauté frivole ,

(1) Goldsmith.

ou par quelques attrait qui ne sont que du clinquant. Cet amour-là ne fait pas le bonheur. S'il n'est fondé sur une connaissance approfondie du caractère et des mœurs, et sur une estime réciproque, il pourra enfanter une sympathie d'un moment; puis après, une antipathie éternelle.

— Alexandre aimait Bucéphale.

Auguste chérissait les perroquets;

Néron, les étourneaux;

Virgile, les papillons;

Commode sympathisait merveilleusement avec son singe;

Héliogabale, avec un moineau;

Honorius, avec une poule;

Saint Antoine, avec son cochon;

Saint Denis, avec son âne;

Saint Corbinian, avec son ours;

Saint Roch, avec son chien. (Voyez *Antipathie*).

T.

TABAC. — Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, est le premier qui nous ait fait connaître le tabac; le cardinal de Sainte-Croix l'introduisit en Italie, et le capitaine Drack en Angleterre.

Jamais la nature n'a produit de végétaux dont l'usage se soit étendu si rapidement et si universellement que le tabac: mais il a eu ses adversaires, ainsi que ses partisans. Un empereur turc, un czar de Russie, un roi de Perse, le défendirent à leurs

sujets , sous peine de perdre le nez, ou même la vie. Urbain VIII excommunia , par une bulle , ceux qui en prenaient à l'église. Jacques I^{er}. , roi d'Angleterre , composa un gros livre , pour en faire connaître les dangers. La faculté de médecine de Paris fit soutenir une thèse, sur les mauvais effets de cette plante , prise en poudre ou en fumée ; et le docteur qui y présidait ne cessa de prendre du tabac , pendant toute la séance.

— Les habitans de l'île Saint-Vincent croient que le tabac était le fruit défendu du paradis terrestre , et que ses feuilles servirent à couvrir la nudité de nos premiers pères (1).

TALAPOINS. — La fourberie est tellement répandue parmi les hommes , dit quelque part Suidas , qu'il serait plus facile de compter les feuilles du printemps , que les imposteurs qui chargent la terre. Cette triste vérité s'adresse à tous les peuples , mais surtout à ces nations malheureuses chez qui l'éternelle superstition s'élève , comme un colosse inébranlable.

Les peuples de Lao (2) , si l'on en croit Marini et quelques autres voyageurs , sont doux et simples, hon-

(1) Saint-Foix.

(2) Royaume d'Asie , au-delà du Gange, au midi de la Chine. Les Langiens ont une espèce de religion qui ressemble en quelque chose à celle des Chinois ; ils croient à la métempsycose, qu'ils ont défigurée par mille opinions ridicules, sur l'âme et ses transmigrations. Le roi de Lao ne se montre que deux fois dans l'année.

nêtes envers les étrangers , bienfaisans envers tous , et d'un naturel assez ingénieux ; mais ils languissent dans les ténèbres de l'ignorance , sous le despotisme le plus avilissant, parce que les plus grossières superstitions écrasent leur énergie , et chassent de leur âme tout autre sentiment que celui des folles terreurs. Les Talapoins, leurs prêtres et leurs maîtres, gouvernent le peuple à leur gré et font trembler le prince jusques sur son trône. Ils sont pris dans la lie du peuple , et ne deviennent Talapoins, qu'après avoir prouvé par un long noviciat , qu'ils soutiendront dignement l'honneur de l'ordre. Leurs couvens sont riches ; et l'appartement du supérieur est plus somptueux que celui du monarque. Il siège sur un trône plus élevé de quelques degrés que le trône du roi. Le revenu le plus considérable des Talapoins est l'offrande publique qu'ils reçoivent pour l'idole *Chaca*, vers le commencement d'avril. Les dons des riches Langiens doivent être d'or , d'argent , ou tout au moins d'étoffes précieuses. Au reste , les prêtres s'occupent peu de la divinité. Tous leurs sermons tendent à persuader au peuple l'excellence et la sublimité des Talapoins, leur étonnante habileté dans la magie , la nécessité où l'on est , pour vivre heureux dans cette vie , et beaucoup plus dans l'autre , de leur donner ses biens , ses soins , et, s'il le faut , sa vie, de les servir, de les craindre , de les respecter, etc. Ils défendent aussi de boire du vin , de mentir , de dérober , de commettre l'adultère et d'assassiner ; néanmoins , ceux qui ont du goût pour ces sortes de choses , peuvent en passer leur en-

vie , à la faveur d'un brevet de dispense ou d'expiation , que les Talapoins délivrent , moyennant une grosse somme. Ces actes sont écrits sur des feuilles de palmier , avec un stylet de fer.

Les Langiens sont fort entêtés pour la magie et les sortilèges. Ils croient que le moyen le plus sûr de se rendre invincibles , est de se frotter la tête d'une certaine liqueur composée de vin et de bile humaine. Ils en mouillent aussi les tempes et le front de leurs éléphants. Pour se procurer cette drogue , ils achètent , s'ils sont assez riches , la permission de tuer. Puis ils chargent de cette commission , des mercenaires qui en font leur métier. Ceux-ci se postent au coin d'un bois , et tuent le premier qu'ils rencontrent , homme ou femme , lui fendent le ventre , et en arrachent le fiel. Si l'assassin ne rencontre personne dans sa chasse , il est obligé de se tuer lui-même , ou sa femme , ou son enfant , afin que celui qui l'a payé ait de la bile humaine , pour son argent.

Les Talapoins profitent , avec beaucoup d'adresse , de la crainte qu'on a de leurs sortilèges , qu'ils donnent et ôtent , à volonté , suivant les sommes qu'on leur offre. Les Langiens les détestent ; mais la crainte les oblige à montrer la plus grande soumission pour ces saints personnages , et à leur rendre les services les plus vils. Les grands et les princes vont , en hiver , couper du bois dans les forêts , et le portent publiquement , sur leurs épaules , aux monastères des Talapoins , qui croiraient se déshonorer en travaillant. Dans l'été , c'est à qui leur portera des simples et des

plantes aromatiques , afin qu'ils puissent se baigner plus voluptueusement.

Les Talapoins se font regarder aussi comme de grands faiseurs de miracles , et c'est par miracles qu'ils prétendent chasser toutes sortes de maladies. Quand un Langien est malade , ils lui envoient un de leurs vieux habits , dont le seul atouchement doit lui rendre la santé , fût-il à son dernier instant. Mais comme il est rare que cet habit miraculeux guerisse aucune maladie , les Talapoins ne manquent pas de s'en prendre à l'avarice du Langien qui n'a pas donné assez aux saints religieux , et à son incrédulité qui a repoussé le miracle.

Tous les Langiens sont obligés de se prosterner devant leurs prêtres ; et le roi , qui les redoute à cause de leur grand nombre et du fanatisme qu'ils entretiennent dans l'esprit du peuple , les respecte lui-même , jusqu'à s'incliner devant eux , toutes les fois qu'ils se présentent. Un jeune homme , occupé de quelque grande affaire , passa sans y faire attention devant un de ces prêtres , et ne se prosterna point , selon l'usage. Le Talapoin furieux l'envoya arrêter , et le fit mourir à coups de pieu. Les parens ayant porté plainte , une foule de Langiens , ameutés par les prêtres , prirent le parti du Talapoin , et forcèrent le juge à prononcer en sa faveur. Le juge loua publiquement cet assassinat , dit Kempfer , comme une action généreuse qui honorait la religion et le sacerdoce.

En 1640 , pendant le séjour du voyageur Marini à Lao , on découvrit un Talapoin , qui faisait et répandait de la fausse monnaie , de concert avec tous ceux de son couvent. Le roi , menacé par le général de l'ordre, fit cesser les poursuites, et condamna, par un édit exprès, l'avarice des Langiens , qui, ne subvenant pas aux besoins des saints religieux , les avaient obligés de frapper de la fausse monnaie.

Un Talapoin , ayant formé le dessein de dérober des brasselets d'or , qu'il avait vus aux bras de deux jeunes personnes , et qu'il trouvait à son gré , se glissa dans leur maison pendant la nuit , les poignarda l'une et l'autre , et se mit à fouiller dans la chambre. Mais une servante , qui avait tout vu , cachée dans un coin , s'élança dans la rue et donna l'alarme au voisinage. Le Talapoin fut découvert. On n'osa pourtant pas l'arrêter , car c'est un crime , en ce pays , que de mettre la main sur un prêtre. On le cita devant le roi; et comme il niait son crime, en offrant de subir l'épreuve , le roi ordonna qu'il passerait sept jours dans les bois , et que , s'il n'était point attaqué par les serpens , ni par les bêtes féroces , il serait déclaré innocent. L'assassin, escorté d'une foule d'esclaves, chargés de le défendre et de le garantir de tout accident , alla dans la forêt , et en revint , sans avoir éprouvé de fâcheuse aventure. Le roi , bien convaincu cependant qu'il était le meurtrier des deux jeunes filles , déclara qu'un diable avait pris la figure de ce saint Talapoin, et avait commis l'assassinat, pour nuire à la religion. Le prêtre justifié fit condamner

la servante à un esclavage perpétuel , sans que le prince osât intercéder pour elle.....

TALISMANS.—Un talisman ordinaire est le sceau, la figure , le caractère ou l'image d'un signe céleste , faite , imprimée , gravée ou ciselée, sur une pierre sympathique, ou sur un métal correspondant à l'astre (1) , par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté et attaché à l'ouvrage , sans être distrait ou dissipé par des pensées étrangères , au jour et à l'heure de la planète , en un lieu fortuné , par un temps beau et serein , et quand le ciel est en bonne disposition , afin d'attirer les influences (2).

Voilà, dira-t-on , une définition bien étendue ! Mais plus elle en dit, moins elle en fait espérer, pour toutes les circonstances qu'elle exige.

(1) Le talisman portant la figure ou le sceau du Soleil , doit être composé d'or pur , sous l'influence de cet astre, qui domine sur l'or. Le talisman de la Lune doit être composé d'argent pur , avec les mêmes circonstances. Le talisman de Mars doit être composé de fin acier. Le talisman de Jupiter doit être composé du plus pur étain. Le talisman de Vénus doit être formé de cuivre poli et bien purifié. Le talisman de Saturne doit être composé de plomb raffiné. Le talisman de Mercure doit être composé de vif-argent fixé. Quant aux pierres , la *hyacinthe* et la *Pierre-d'aigle* sont de nature solaire. L'*émeraude* est lunaire. L'*aimant* et l'*améthyste* sont propres à Mars. La *berile* est propre à Jupiter. La *cornaline* convient à Vénus. La *chalcédoine* et le *jaspe* conviennent à Saturne. La *topaze* et le *porphyre* conviennent à Mercure.

(2) *Les talismans justifiés*, par un auteur sans nom.

Les talismans furent imaginés par les Égyptiens, et les espèces en sont innombrables.—Le plus célèbre de tous les talismans est le fameux anneau de Salomon, sur lequel était gravé le grand nom de Dieu. Rien n'était impossible à l'heureux possesseur de cet anneau, qui dominait sur tous les génies.

— Apollonius de Tyane mit à Constantinople la figure d'une cigogne, qui en éloignait tous les oiseaux de cette espèce, par une propriété magique.

— Frey assure qu'il n'y a jamais eu de serpens ni de scorpions dans la ville de Hamps, à cause de la figure d'un scorpion gravée talismaniquement sur une des pierres des murailles de cette ville.

— Saint Grégoire de Tours dit que, comme on creusait les ponts de Paris, on trouva une pièce de cuivre, sur laquelle on voyait gravés un rat, un serpent et une flamme; et que, dans la suite, ayant été égarée, ou gâtée, ou rompue, la ville fut infestée d'un grand nombre de serpens et de rats, comme elle fut aussi plusieurs fois en proie aux incendies.

— Une figure de serpent d'airain, qui se trouvait à Constantinople, empêchait tous les autres serpens d'y entrer. Mais Mahomet II, après avoir pris cette ville, ayant cassé d'un coup de flèche les dents du monstre, une multitude prodigieuse de serpens se jeta sur les habitans, sans néanmoins leur faire aucun mal, parce que, le serpent d'airain étant édenté, il ne leur était permis d'entrer à Constantinople qu'avec les dents cassées.

— Saint Thomas, se trouvant incommodé dans ses

études , par le grand bruit des chevaux qui passaient tous les jours devant ses fenêtres , pour aller boire , fit une petite figure de cheval , qu'il enterra dans la rue ; et, depuis, les palefreniers furent contraints de chercher un autre chemin , ne pouvant plus , à toute force , faire passer aucun cheval dans cette rue ensorcelée (1).

— En Égypte , on croyait faire cesser la grêle , lorsque quatre femmes nues se couchaient sur le dos , les pieds élevés en l'air , en prononçant certaines paroles mystérieuses. Cette ridicule et impudente cérémonie était prise de la posture d'une figure talismanique , qui représentait une Vénus couchée et qui servait à détourner la grêle.

— Abaris , scythe de nation , qui parcourut toute la terre sans rien manger , voyageait à cheval sur une flèche , et traversait ainsi les mers , les fleuves et les rivières. Ce fut lui , si l'on en croit Jamblique et Scaliger , qui fabriqua le *Palladium* , talisman fait des os de Pélops (2) , qui rendait imprenable la ville où il se trouvait.

— Selon le rabbin Aben-Esra , les idoles que les Hébreux appelaient Théraphim , étaient des talismans d'airain , en forme de cadrans solaires , pour connaître les heures propres à la divination. On les faisait de cette manière : on tuait le premier né de la

(1) On admire encore dans la Champagne les marais de Saint-Gengoult , où l'on n'entend crier qu'une seule grenouille ; le patron du lieu leur ayant , dit-on , imposé silence , en jetant dans l'étang une petite pierre charmée.

(2) Clément D'Alexandrie.

maison , ensuite on lui arrachait la tête , qu'on salait de sel mêlé avec de l'huile ; puis on écrivait , sur une lame d'or , le nom de quelque mauvais esprit ; on mettait cette lame sous la langue de la tête de l'enfant , qu'on attachait à la muraille ; et , après avoir allumé des flambeaux devant elle , on lui rendait à genoux de grands respects. Cette figure répondait aux questions qu'on avait à lui faire , et on suivait ses avis (1). — On voit , par tous ces traits , qu'on faisait des talismans de bien des manières. Les plus communs sont les talismans cabalistiques , dont nous avons parlé d'abord ; ils sont aussi les plus faciles , puisqu'on n'a pas besoin , pour les fabriquer , de recourir au diable ; ce qui demanderait de grandes réflexions.

J'ajouterai encore que les talismans du Soleil , portés *avec confiance et révérence* , donnent les faveurs et la bienveillance des princes , les honneurs , les richesses et l'estime générale.

Les talismans de la Lune garantissent des *maladies populaires*. (Ils devraient alors garantir des superstitions). Ils préservent aussi les voyageurs de tout péril.

Les talismans de Mars ont la propriété de rendre invulnérables ceux qui les portent *avec révérence*. Ils leur donnent aussi une force et une vigueur extraordinaires.

Les talismans de Jupiter dissipent les chagrins , les *terreurs paniques* , et donnent le bonheur dans le commerce et dans toutes les entreprises.

(1) Rabbin Éliéser-Gadol.

Les talismans de Vénus éteignent les haines , font naître l'amour , et donnent des dispositions à la musique.

Les talismans de Saturne font accoucher sans douleur ; ce qui a été éprouvé plusieurs fois , *avec un heureux succès , par des personnes de qualité , qui étaient sujettes à faire de mauvaises couches.* Ils multiplient les choses avec lesquelles on les met. Si un cavalier porte un de ces talismans dans sa botte gauche , son cheval ne pourra être aucunement blessé.

Les talismans de Mercure rendent éloquens et discrets ceux qui les portent révéremment. Ils donnent la science et la mémoire ; ils peuvent même guérir toutes sortes de fièvres ; et , si on les met sous le chevet du lit , ils procurent des songes véritables , dans lesquels on voit ce que l'on souhaite de savoir , agrément qui n'est pas à dédaigner (1).

TEMPLIERS.

Un immense bâcher , dressé pour leur supplice ,

S'élève en échafaud ; et chaque chevalier

Croit mériter l'honneur d'y monter le premier.

Mais le grand maître arrive ; il monte , il les devance ;

Son front est rayonnant de gloire et d'espérance

Il lève vers le ciel un regard assuré :

Il prie ; et l'on croit voir un mortel inspiré.

D'une voix formidable , aussitôt il s'écrie :

« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie !

» Français , souvenez-vous de nos derniers accens :

» Nous sommes innocens ; nous mourons innocens !

(1) Les admirables secrets du Petit Albert.

» L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste ;
 » Mais il est dans le ciel un tribunal auguste,
 » Que le faible opprimé jamais n'implore en vain ;
 » Et j'ose t'y citer , ô pontife romain !
 » Encor quarante jours, je t'y vois comparaître.....»
 Chacun en frémissant écoutait le grand maître ;
 Mais quel étonnement , quel trouble , quel effroi !
 Quand il dit : « ô Philippe , ô mon maître , ô mon roi ,
 « Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ,
 « Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année....»

M. RAYNOUARD.

Les templiers furent ainsi nommés , dit Saint-Foix , parce que Baudouin II , roi de Jérusalem , leur donna une maison, proche du temple de Salomon. Leur ordre ne subsista pas deux cents ans : il commença en 1118 , et fut aboli en 1312.

Sous le règne de Philippe-le-Bel , la rigueur des impôts et l'affaiblissement des monnaies furent portés à un tel excès que la populace de Paris se souleva , investit le roi dans le temple, où il logeait alors , et empêcha pendant trois jours qu'on y portât des vivres. Marigny (1), dont la conduite avait causé cette sédition , accusa les Juifs et les templiers de l'avoir fomentée. Philippe-le-Bel , implacable dans sa haine , médita dès lors l'extinction de ces moines guerriers. D'ailleurs ce prince était avide , toujours pressé d'argent : il adopta sans peine le projet d'une

(1) Enguerrand de Marigny , sur-intendant des finances, et favori du roi Philippe-le-Bel , était un de ces hommes qui se donnent pour les ministres d'un état, et qui n'en sont que les tyrans subalternes.

vengeance qui pouvait faire entrer dans ses coffres la dépouille des Juifs , et une partie des richesses que les templiers avaient apportées de l'Orient. Bientôt le bruit se répandit dans Paris que les Juifs avaient outragé une hostie , profané les vases sacrés , et crucifié des enfans, le jour du Vendredi Saint. Le peuple , qui aime à croire tout ce qui peut exciter sa fureur, ne tarda pas à crier qu'il fallait exterminer ces ennemis du nom chrétien : le ministère les fit tous arrêter, le 22 juillet 1306 ; leurs biens furent confisqués , et on ne leur laissa que de quoi sortir du royaume.

L'année suivante , on arrêta de la même manière tous les templiers qui se trouvèrent en France ; on érigea contre eux , dans toutes les provinces , des tribunaux composés d'évêques et de moines. L'archevêque de Sens , frère d'Enguerrand de Marigny, présidait celui de Paris.

Les templiers s'étaient livrés au faste , au luxe , à une vie molle et voluptueuse ; leurs immenses revenus , leur naissance , leur valeur, la gloire dont ils s'étaient couverts dans les combats leur inspiraient un orgueil , un ton d'indépendance qui n'avaient pu que déplaire infiniment à tous les souverains ; ils avaient eu de très-vifs démêlés avec la plupart des évêques , à l'occasion de leurs privilèges et de leurs professions ; leurs railleries continuelles sur la faiblesse et les pieuses fraudes des moines leur avaient attiré de dangereux ennemis ; mais tous ces torts

seraient restés impunis , si les templiers eussent été moins puissans et moins riches.

On leur chercha donc des crimes , pour pallier au moins, aux yeux du peuple, l'injustice de leur condamnation. Deux scélérats, que le grand maître des templiers avait fait mettre en prison , parce qu'ils menaient une vie honteuse et donnaient dans l'hérésie , firent dire à Enguerrand de Marigny que, si on voulait leur promettre la liberté et de quoi vivre , ils découvriraient des secrets dont le roi pourrait tirer plus d'utilité que de la conquête d'un royaume. Ce fut sur les dépositions de ces deux misérables qu'on déclara les templiers criminels , et qu'on les arrêta le 13 octobre 1307.

Voici les abominations qu'on imputait aux templiers. On disait qu'à leur réception dans l'ordre , on les conduisait dans une chambre obscure , où ils reniaient Jésus-Christ , et crachaient trois fois sur le crucifix ; que celui qui était reçu baisait celui qui le recevait , à la bouche , ensuite *in fine spinæ dorsi et in virgâ virili* ; qu'ils adoraient une tête de bois doré , qui avait une grande barbe , et qu'on ne montrait qu'aux chapitres généraux ; qu'on leur recommandait d'être chastes avec les femmes , mais très-complaisans envers les frères , *dès qu'ils en étaient requis* ; que , s'il arrivait que d'un templier et d'une pucelle il naquît un garçon (1) , ils s'assemblaient , se rangeaient en rond , se le jetaient les uns aux

(1) Gaguin.

autres , jusqu'à ce qu'il fût mort , etc. ; qu'en Languedoc , trois commandeurs , mis à la torture , avaient avoué qu'ils avaient assisté à plusieurs chapitres provinciaux de l'ordre ; que , dans un de ces chapitres , tenu à Montpellier , et de nuit suivant l'usage , on avait exposé *une tête* ; qu'aussitôt le diable avait apparu , sous la figure d'un chat ; que ce chat , tandis qu'on l'adorait , avait parlé et répondu avec bonté aux uns et aux autres ; qu'ensuite plusieurs démons étaient venus , sous des formes de femmes , et que chaque frère avait eu la sienne.

On représenta vainement qu'il n'était pas vraisemblable que des hommes renonçassent à la religion où ils étaient nés , pour croire à une idole , sans aucun motif d'intérêt , et qu'aucun de ceux qui s'étaient présentés pour entrer dans l'ordre , n'eût eu horreur de ces abominables mystères , et ne les eût révélés ; que le roi , par ses lettres , avait promis la liberté , la vie , et des pensions , aux templiers qui se reconnaîtraient volontairement coupables , et qu'on avait livré aux plus cruelles tortures ceux qu'on n'avait pu séduire par des promesses , ou effrayer par des menaces ; qu'il était prouvé que plusieurs templiers , étant tombés malades dans les prisons , avaient protesté en mourant , avec toutes les marques du repentir le plus vif et le plus sincère , que les déclarations qu'on avait exigées d'eux étaient fausses , et qu'ils ne les avaient faites que pour se délivrer des horribles traitemens qu'on leur faisait souffrir ; qu'on n'avait point confronté les témoins aux accusés , et

qu'enfin , aucun des templiers qu'on avait arrêtés dans les autres royaumes de la chrétienté , n'avait déposé rien de semblable aux abominations qu'on leur imputait en France , où leur perte avait été résolue et préparée par tous les moyens que peuvent employer la force et la séduction.

Les archevêques de Sens , de Reims et de Rouen , loin d'avoir égard à ces remontrances , firent décider dans les conciles de leurs provinces , qu'on traiterait comme relaps , et comme ayant renoncé à Jésus-Christ, les templiers qui se rétracteraient de ce qu'ils auraient déclaré à la question ; et quelques jours après , conformément à cette barbare et singulière jurisprudence , on en brûla cinquante-neuf , dans l'endroit où fut bâti depuis l'hôtel des mousquetaires noirs. L'évêque de Lodève , historien du temps , nous représente ces infortunés , dévorés par les flammes , attachant les yeux au ciel , pour y puiser les forces qui leur avaient manqué dans les tortures , et demandant à Dieu de ne pas permettre qu'ils trahissent une seconde fois la vérité , en s'accusant , et en accusant leurs frères , de crimes qu'ils n'avaient pas commis.

Dans le concile général de Vienne, en Dauphiné , composé de plus de trois cents archevêques , évêques et docteurs d'Allemagne , d'Italie , d'Angleterre , d'Espagne et de France, tous (excepté un prélat italien et les archevêques de Sens, de Reims, et de Rouen) représentèrent qu'il serait contre l'équité naturelle de supprimer l'ordre des templiers , avant que de les

avoir entendus dans leurs défenses, et sans les confronter à leurs accusateurs, comme ils l'avaient demandé dans toutes leurs requêtes. Le pape, étonné de cette opposition générale à ses intentions, s'écria que *si l'on ne pouvait, par le défaut de quelques formalités, prononcer juridiquement contre eux, la plénitude de sa puissance pontificale suppléerait à tout, et qu'il les condamnerait par voie d'expédient, plutôt que de fâcher son cher fils le roi de France....*

En effet, quelques mois après, dans un consistoire secret de cardinaux et d'évêques, que la complaisance ramena à son avis (1), il cassa et annula l'ordre des Templiers : la sentence portait que, n'ayant pu les juger selon les formes de droit, il les condamnait d'autorité apostolique, et par provision (2).

Guillaume de Nogaret, si connu par la violence de son caractère, et Frère Imbert, dominicain, confesseur du roi et revêtu du titre d'inquisiteur, donnaient à la poursuite de cette affaire toute l'activité possible. Bientôt on n'entendit plus parler que de

(1) Vertot.

(2) Clément V occupait la chaire de saint Pierre. Presque tous les historiens disent que ce pape faisait un honteux trafic des choses sacrées; qu'à sa cour, on vendait publiquement les bénéfices; qu'il avait établi le saint-siège en France, pour ne pas se séparer de la comtesse de Périgord, fille du comte de Foix, dont il était éperdument amoureux; que Philippe-le-Bel lui avait offert de le faire élire pape à six conditions, dont la principale était l'extinction des templiers; qu'il avait juré, sur le saint sacrement, de les exécuter; etc.

chaînes , de cachots , de bourreaux et de bûchers. On attaqua jusqu'aux morts ; leurs ossemens furent déterrés , brûlés , et leurs cendres jetées au vent. Plusieurs , qui n'auraient pas craint la mort , épouvantés par l'appareil des tourmens , convinrent de tout ce qu'on leur disait d'avouer. Il y en eut aussi un grand nombre, dont la constance ne put être ébranlée , ni par les promesses , ni par les supplices. On en brûla cinquante-quatre derrière l'abbaye de Saint-Antoine , qui tous , au milieu des flammes , protestèrent de leur innocence , jusqu'au dernier soupir. Le grand maître , Jacques de Molai , qui avait été parrain d'un des enfans du roi, et trois autres des premiers officiers de l'ordre , après avoir été conduits à Poitiers, devant le pape, furent ramenés à Paris , pour y faire une confession publique de leur corruption. Philippe-le-Bel, qui n'ignorait pas qu'on l'accusait hautement de ne persécuter les templiers que pour s'emparer de leurs immenses richesses , espérait que cette cérémonie en imposerait au peuple, et calmerait les esprits effrayés par tant d'exécutions dans la capitale et dans les provinces.

On les fit monter tous les quatre sur un échafaud dressé devant l'église de Notre - Dame ; on lut la sentence qui modérait leur peine à une prison perpétuelle ; un des légats fit ensuite un long discours , où il détailla toutes les abominations et les impiétés dont les Templiers avaient été convaincus , disait-il , par leur propre aveu ; et afin qu'aucun des spectateurs n'en pût douter , il somma le grand

maître de parler et de renouveler publiquement la
 confession qu'il avait faite à Poitiers. « Oui, je
 » vais parler, dit l'infortuné vieillard, en secouant ses
 » chaînes, et s'avancant jusqu'au bord de l'écha-
 » faud; je n'ai que trop long-temps trahi la vérité.
 » Daigne m'écouter, daigne recevoir, ô mon Dieu,
 » le serment que je fais; et puisse-t-il me servir quand
 » je comparâtrai devant ton tribunal! Je jure que
 » tout ce qu'on vient de dire des Templiers est faux;
 » que ce fut toujours un ordre zélé pour la foi, cha-
 » ritable, juste, orthodoxe; et que si j'ai eu la fai-
 » blesse de parler différemment, à la sollicitation du
 » pape et du roi, et pour suspendre les horribles tor-
 » tures qu'on me faisait souffrir, je m'en repens. Je
 » vois, ajouta-t-il, que j'irrite nos bourreaux, et
 » que le bûcher va s'allumer; je me sou mets à tous les
 » tourmens qu'on m'apprête, et reconnais, ô mon
 » Dieu, qu'il n'en est point qui puisse expier l'of-
 » fense que j'ai faite à mes frères, à la vérité et à la
 » religion. »

Le légat, extrêmement déconcerté, fit reconduire
 en prison le grand maître, et Guy, frère du dauphin
 d'Auvergne, qui s'était aussi rétracté : le soir même
 ils furent tous les deux brûlés vifs, et à petit feu, dans
 l'endroit où est aujourd'hui la statue de Henri IV. Leur
 fermeté ne se démentit point; ils invoquaient Jésus-
 Christ, et le priaient de soutenir leur courage. Le peu-
 ple consterné, et fondant en larmes, se jeta sur leurs
 cendres et les emporta comme de précieuses reliques(1).

(1) Les deux commandeurs qui n'avaient pas eu la force de se

Mézeray rapporte que le grand maître ajourna le pape à comparaître devant le tribunal de Dieu , dans quarante jours , et le roi dans un an. Mais rien ne prouve que cet ajournement puisse être vrai : on ne l'a probablement imaginé qu'en voyant la mort du pape et celle du roi de France suivre de si près la destruction de l'ordre des templiers (1).

Sur les lettres et les instances du pape , on avait arrêté les templiers dans tous les états de la chrétienté : mais il n'y en eut de condamnés à mort qu'en France, et dans le comté de Provence, qui appartenait alors au roi de Naples et des deux Siciles. Philippe-le-Bel partagea leurs biens avec les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (2). Rapin de Toiras dit qu'Édouard II, roi d'Angleterre, dans l'espérance de profiter des richesses des templiers , fit tenir à Londres un synode national , où ils furent condamnés ; mais qu'on ne les traita point avec autant de rigueur qu'en France, et qu'on se contenta de les disperser dans des monastères , pour y faire pénitence , avec une pension modique, prise sur leurs revenus. Le roi de Castille s'empara aussi des biens des templiers et les unit à son domaine.

rétracter furent traités avec douceur, parce qu'ils s'étaient avoués coupables de toutes les infamies qu'on prêtait à leur ordre....

(1) Le pape mourut quarante jours , et le roi de France un an après la mort de Jacques de Molai ; et ceux qui rapportèrent l'ajournement lui donnèrent l'espace de quarante jours pour le pape, et d'un an pour le roi Philippe-le-Bel. (Voyez *Ajournement.*)

(2) Les chevaliers de Malte.

Le roi de Portugal les donna à l'ordre du Christ qu'il institua; et le roi d'Aragon s'appropriâ dix-sept forteresses qu'ils possédaient dans le royaume de Valence. Le pape eut sa bonne part dans cette riche dépouille, surtout dans les états de Charles II, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence et de Forcalquier; il partagea avec ce prince l'argent et tous les effets mobiliers de ces infortunés (1).

TERREURS PANIQUES. — Un cavalier pariait qu'il irait, la nuit, donner la main à un pendu. Son camarade y court ayant lui, pour s'en assurer. Le cavalier arrive bientôt, tremble, hésite; puis s'encourageant, prend la main du pendu et le salue. L'autre, désespéré de perdre la gageure, lui donne un grand soufflet, tellement que celui-ci se croyant frappé du pendu, tombe à la renverse et meurt sur la place (2).

— Il y avait à Bâle un chaudronnier qui, pour ses maléfices, fut condamné à être pendu. Après qu'il fut exécuté, on l'attachâ au gibet patibulaire, qui n'était pas éloigné de la ville. Le lendemain, un paysan qui ne savait rien de tout ceci, étant venu de grand matin au marché de la ville, et se doutant que les portes n'étaient pas encore ouvertes, se reposa sous un arbre tout près de ce gibet. Quelque temps après, d'autres paysans qui allaient aussi au marché avant le jour, passant auprès du gibet où

(1) Saint-Foix.

(2) Le Loyer.

était le pendu, lui demandèrent, *par manière de gausserie*, s'il voulait venir avec eux. Celui qui était sous l'arbre, croyant que c'était à lui qu'on parlait, et étant bien aise de trouver compagnie, répondit à ces passans : Attendez-moi, je vous suis. Ceux-ci, s'imaginant que c'était le mort qui leur faisait cette réponse, en furent si épouvantés, qu'ils prirent la fuite à travers les champs, de toutes les forces de leurs jambes (1)

— *La belle Paule*, qu'on regardait à Toulouse comme le modèle de toutes les perfections physiques, fut enterrée dans un caveau du couvent des cordeliers de cette ville (2). Un jeune cordelier, un peu échauffé par le vin, fit un soir le pari de descendre dans ce caveau, seul et sans lumière, et d'enfoncer un clou sur le cercueil de la belle Paule. Il y descendit en effet, mais en plantant le clou, il attacha par mégarde un pan de sa robe au cercueil, et quand il voulut sortir, il eut une telle frayeur de se sentir arrêté, qu'il tomba roide mort sur la place.

— Saint Jean Damascène dit, dans son *Traité des morts*, qu'un homme, passant par un cimetière, heurta contre la tête d'un mort, qui se recommanda à ses prières, et lui causa une peur inexprimable.

— Aristodème, roi des Messéniens, étant en guerre contre ses sujets, entendit un soir les chiens

(1) Bèbelius.

(2) Elle mourut à la fin du seizième siècle. Ce fut long-temps l'usage, à Toulouse, de visiter son tombeau, le jour anniversaire de sa mort.

hurler contre les loups ; et ses devins lui ayant dit que c'était un présage sinistre , il en fut si effrayé qu'il se donna la mort.

— Domitien se faisait souvent un plaisir cruel des inquiétudes et des peines d'autrui. Après la victoire des Valaches , pour témoigner la joie qu'elle lui causait , il donna des festins à toutes sortes de gens , et surtout aux sénateurs et aux chevaliers romains, qu'il fêta de cette manière. Il fit élever tout exprès une maison peinte en noir , tant au dedans qu'au dehors ; le pavé , la muraille , le plancher , le lambris , tout était noir. La salle du festin n'était éclairée que par quelques lampes sépulcrales , qui répandaient une clarté plus effrayante que les ténébres.

Il fit venir les chevaliers et les sénateurs , sans leur permettre d'être suivis d'aucun domestique. Lorsqu'ils furent entrés , il les plaça chacun devant un petit tombeau , où leurs noms étaient écrits. Alors , parut une troupe de jeunes enfans nus , barbouillés de noir , depuis les pieds jusqu'à la tête , et semblables à des démons , qui faisaient des sauts et des gambades , avec des contorsions lugubres et effrayantes. Après qu'ils eurent bien sauté , ils se posèrent aux pieds des convives , pendant qu'on fit toutes les cérémonies ordinaires aux obsèques des morts. Cela fait , on apporta dans des plats noirs , des mets et des entremets noirs , tels qu'on avait coutume d'en offrir aux morts dans les funérailles. Tous les convives croyaient qu'on leur allait couper la gorge. Cependant un silence stupide régnait dans cette assemblée ; et Domi-

tien , pour les entretenir , ne leur parlait que de meurtre et de carnage.

Le repas fini , il les fit reconduire chez eux , par des gens inconnus. A peine étaient-ils arrivés , qu'on les redemanda de la part de l'empereur. Nouvelle transe ; mais c'était pour leur donner la vaisselle qu'on avait servie devant eux , et à chacun un de ces pages qui avaient joué les démons , mais bien lavés , et richement vêtus (1).

— Du temps de la guerre civile de Pompée et de César , un capitaine du parti de Pompée assiégea Salone en Dalmatie , par mer et par terre. La ville était défendue par Gabinius , du parti de César. Les habitans , ennuyés du siège , formèrent , avec les femmes de la ville , le complot de faire , la nuit , une sortie sur les ennemis. Les hommes étaient bien armés , et les femmes , échevelées , portaient de longues capes noires qui les couvraient entièrement ; elles tenaient aussi à la main des torches allumées ; de sorte que , dans cet appareil , elles ne ressemblaient pas mal à des furies. Les assiégeans , prenant cette armée pour une troupe de diables , en eurent une si grande peur , qu'ils prirent la fuite dans le plus grand désordre , et furent complètement défaits (2).

— Les terreurs paniques ont une cause méprisable , et leurs effets sont terribles dans les têtes faibles , où elles peuvent apporter la démence.

(1) Dion.

(2) *Idem.*

Une grande terreur double les forces ou les abat , dit le docteur Foderé ; elle excite les convulsions , rend confuses les sensations , précipite le cours du sang , et peut même anéantir la vie.

La crainte d'un mal qu'on croit inévitable affaiblit l'entendement , étouffe les forces du cœur , détruit l'appétit , supprime la transpiration , efface les vaisseaux rouges de la peau , relâche les sphincters , détend tous les muscles et donne la diarrhée.

THAMUZ. — Démon du second ordre , inventeur de l'artillerie et de l'inquisition. Ses domaines sont les flammes , les grils , les bûchers. Les ardeurs amoureuses dépendent aussi de lui. Quelques démonomanes lui attribuent l'invention des bracelets , que les amoureux portent des cheveux de leurs maîtresses , ou les belles des cheveux de leurs amans.

THÉOMANCIE. — C'est cette partie de la cabale des Juifs qui étudie les mystères de la divine majesté , et recherche les noms sacrés. Celui qui possède cette science sait l'avenir , commande à la nature , a plein pouvoir sur les anges et les diables , et peut faire des miracles. On prétend que c'est par ce moyen que Moïse a tant opéré de prodiges ; que Josué a pu arrêter le soleil ; qu'Élie a fait tomber le feu du ciel , et ressuscité un mort ; que Daniel a fermé la gueule des lions ; que trois enfans n'ont pas été consumés dans la fournaise ; etc.

Cependant , quoique très-experts dans les noms

divins, les Juifs ne font plus rien des merveilles qu'on attribue à leurs pères.

THÉURGIE. — Commerce des bons esprits. L'art notoire et les révélations tiennent à la théurgie.

TRADITIONS POPULAIRES. — On montre, dans une église d'Amiens, un vieux relief dégradé, qui représente une scène de la décollation de saint Jean-Baptiste. C'est l'instant où l'on présente la tête du divin précurseur à la belle sœur d'Hérode. Une servante qui se trouve là, est si troublée de cette vue, qu'elle tombe morte, ou tout au moins évanouie; et saint Jean-Baptiste se change en poulet, pour ne plus causer à l'avenir de pareils accidens.

— Il y a à Montpellier une vieille tour, que le peuple de cette ville croit aussi ancienne que le monde; sa chute doit précéder de quelques minutes la déconfiture de l'univers.

— C'est une tradition, parmi les bonnes femmes de la Suisse, que saint Bernard tient le diable enchaîné dans quelqu'une des montagnes qui environnent l'abbaye de Clairvaux; et c'est sur cette tradition qu'est fondée la coutume des maréchaux du pays de frapper, tous les lundis, avant de se mettre en besogne, trois coups de marteau sur l'enclume, comme pour resserrer la chaîne du diable.

(Voyez *Colonne du diable*, *Muraille du diable*, *Pont du diable*, *Reliques*, etc.)

TRÈFLE A QUATRE FEUILLES : — Herbe qui croît sous les gibets. Un joueur qui la cueille après minuit, le premier jour de la lune, et la porte sur soi respectueusement, est sûr de gagner à tous les jeux.

TREIZE. — Nos anciens regardaient le nombre treize comme un nombre fatal, ayant fort habilement remarqué que, de treize personnes réunies à la même table, il en mourait infailliblement une dans l'année, ce qui n'arrive jamais quand on est au nombre de quatorze.

TRIBUNAL SECRET DE WESTPHALIE. —

Non hospes ab hospite tutus,

Nec socer à genero.

OVID.

— Le tribunal secret, qu'on pourrait appeler aussi l'inquisition du Nord, mérite de figurer ici, puisqu'il fut élevé par la superstition et le fanatisme. L'histoire ne nous a conservé sur cet établissement que des notions peu satisfaisantes, parce que les francs-juges qui le composaient s'engageaient, par un serment terrible, à la discrétion la plus absolue, et que ce tribunal était si fort redouté, lorsqu'il florissait en Westphalie et en Allemagne, qu'on osait à peine prononcer son nom. C'est pourquoi, comme il serait impossible de présenter au lecteur un morceau bien suivi, nous nous contenterons de rassembler ce qu'on

a écrit de plus curieux à ce sujet , mais sans en garantir l'authenticité.

— Charlemagne , vainqueur des Saxons , envoya un ambassadeur au pape Léon III, pour lui demander ce qu'il devait faire de ces rebelles , qu'il ne pouvait ni dompter , ni exterminer. Le saint père, ayant entendu le sujet de l'ambassade , se leva sans rien répondre , et alla dans son jardin , où , ayant ramassé des ronces et des mauvaises herbes , il les suspendit à un gibet qu'il venait de former avec de petits bâtons. L'ambassadeur, à son retour, raconta à Charlemagne ce qu'il avait vu ; et celui-ci institua le tribunal secret , dans la Westphalie , pour forcer les païens du Nord à embrasser le christianisme , et pour faire mourir les incrédules (1).

Une politique barbare autorisa long-temps les jugemens ténébreux de ces redoutables tribunaux, qui remplirent l'Allemagne de délateurs , d'espions et d'exécuteurs. Le tribunal secret connut bientôt de tous les crimes , et même des moindres fautes , de la transgression du décalogue et des lois de l'église , des irrévérences religieuses, de la violation du carême (2), des blasphèmes (3), etc. Son autorité s'étendait sur

(1) *Scriptorum Brunswick* , tom. III.

(2) Anciennement , en Pologne , on arrachait les dents à quiconque était accusé et convaincu d'avoir mangé de la viande en carême.

(3) Le Lévitique condamne à mort les blasphémateurs : *Qui blasphemaverit nomen Domini morte moriatur.* (Cap. 24.) Saint

tous les ordres de l'état ; les électeurs , les princes , les évêques même y furent soumis , et ne pouvaient en être exemptés que par le pape ou par l'empereur. Par la suite néanmoins , les ecclésiastiques et les femmes furent soustraits de sa juridiction. Plusieurs princes protégèrent cet établissement , parce qu'il leur était utile pour perdre ceux qui avaient le malheur de leur déplaire.

Les francs-juges étaient ordinairement inconnus. Ils avaient des usages particuliers et des formalités cachées pour juger les malfaiteurs ; et il ne s'est trouvé personne à qui la crainte ou l'argent aient fait révéler le secret. Les membres du tribunal parcouraient les provinces , pour connaître les criminels , dont ils prenaient les noms ; ils les accusaient ensuite devant les juges secrets rassemblés ; on les citait ; on les condamnait ; on les inscrivait sur un livre de mort ; et les plus jeunes étaient chargés d'exécuter la sentence (1).

Tous les membres du tribunal secret faisaient

Louis leur faisait marquer la lèvre , avec un fer chaud. Sous d'autres princes , on leur perçait la langue. Bien souvent et dans bien des pays , on les a fait mourir , suivant le précepte du Lévitique. Saint Jean-Chrysostôme , et le jésuite Drexelius prétendent que si on châtie ceux qui outragent la majesté des rois , on doit punir bien plus sévèrement ceux qui blasphèment le nom de Dieu. Et moi je soutiens que c'est un blasphème de comparer un être d'un moment à l'Éternel , un mortel fragile au Tout-puissant , l'homme faible et méchant au Dieu de force et de clémence.

(1) *Aeneas Sylvius.*

cause commune ; et, quand bien même ils ne s'étaient jamais vus, ils avaient un moyen de se reconnaître qui nous est inconnu, aussi-bien que la plupart de leurs pratiques (1). Quand le tribunal avait proscrit un accusé, tous les francs-juges avaient ordre de le poursuivre, jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé; et celui qui le rencontrait était obligé de le tuer. S'il était trop faible pour se rendre maître du condamné, ses confrères étaient forcés, en vertu d'un serment terrible, de lui prêter secours.

Quelquefois on sommait l'accusé de comparaître, par quatre citations. Souvent aussi, au mépris de toutes les formes judiciaires, on le condamnait sans le citer, sans l'entendre, sans le convaincre. Un homme absent était légalement pendu ou assassiné, sans que l'on connût ni le motif, ni les auteurs de sa mort.

Il n'était point de lieu qui ne pût servir aux séances du tribunal secret, pourvu qu'il fût caché et à l'abri de toute surprise. Les sentences se rendaient toujours au milieu de la nuit. Ceux qui étaient chargés de citer l'accusé épiaient, dans les ténèbres, le mo-

(1) On prétend que les mots qui faisaient reconnaître les affiliés du tribunal secret étaient ceux-ci : STOC, STEIN, GRAS, GREIN : *bâton, pierre, herbe, pleurs*. Au reste, le secret qu'on gardait dans la société des invisibles était si bien gardé, dit Mœser, que l'empereur lui-même ne savait pas pour quels motifs le tribunal secret faisait exécuter un coupable.

ment favorable pour afficher à sa porte la sommation de comparaître devant le tribunal des invisibles (1).

Les sommations portaient d'abord le nom du coupable, écrit en grosses lettres, puis le genre de ses crimes vrais ou prétendus, soit comme sorcier, ou comme traître, ou comme impie, etc.; ensuite ces mots : *Nous, les secrets vengeurs de l'Éternel, les juges implacables des crimes, et les protecteurs de l'innocence, nous te citons d'ici à trois jours, devant le tribunal de Dieu. Comparais! comparais!*

La personne citée se rendait sur un carrefour, où aboutissaient quatre rues. Un franc-juge masqué et couvert d'un manteau noir s'approchait lentement, en prononçant le nom du coupable qu'il cherchait. Il l'emmenait en silence et lui jetait sur le visage un voile épais pour l'empêcher de reconnaître le chemin qu'il parcourait. On descendait dans une caverne. Tous les juges étaient masqués et ne parlaient que par signes, jusqu'au moment du jugement. Alors on sonnait une cloche; le lieu s'éclairait, l'accusé se trouvait au milieu d'un cercle de juges (2), vêtus de noir. On lui découvrait le visage, et on procédait à son jugement.

Mais il était rare qu'on citât de la sorte, hormis

(1) Les francs-juges se nommaient aussi *les invisibles*, et *les inconnus*. Ils tenaient leurs séances *partout et nulle part*; et leurs bras se trouvaient en tous lieux, comme la présence de l'Éternel.

(2) Dans le procès de Conrard de Langen, où il fut condamné, il se trouva au tribunal secret plus de trois cents francs-juges.

pour les fautes légères. Il était plus rare encore que la personne citée comparût. Le malheureux que les francs-juges poursuivaient se hâtait de quitter la Westphalie (1), trop heureux, en abandonnant tous ses biens, d'échapper aux poignards des invisibles.

Quand les juges, chargés d'exécuter les sentences du tribunal, avaient trouvé leur victime, ils la pendaient, avec une branche de saule, au premier arbre qui se rencontrait sur le grand chemin. Poignardaient-ils, ils attachaient le cadavre à un tronc d'arbre, et y laissaient le poignard, afin qu'on sût qu'il n'avait pas été assassiné, mais exécuté par un franc-juge.

Il n'y avait rien à objecter aux sentences de ce tribunal; il fallait les exécuter sur-le-champ avec la plus parfaite obéissance. Tous les juges s'étaient engagés, par un serment épouvantable, à dénoncer, en cas de délit, père, mère, frère, sœur, ami, parent, sans exception; et à immoler ce qu'ils auraient de plus cher, dès qu'ils en recevraient l'ordre: celui qui ne donnait point la mort à son frère condamné, la recevait aussitôt.

On peut juger de l'obéissance servile qu'exigeait le tribunal secret, de la part de ses membres, par ce mot du duc Guillaume de Brunswick, qui était du nombre des francs-juges: « Il faudra bien, dit-il un

(1) Le tribunal secret désignait la Westphalie sous le nom symbolique de *la terre rouge*.

» jour tristement (1), que je fasse pendre le duc
» Adolphe de Sleswick, s'il vient me voir, puis-
» qu'autrement mes confrères me feront pendre moi-
» même. »

Il arriva quelquefois qu'un franc-juge, rencontrant un de ses amis condamné par le tribunal secret, l'avertit du danger qu'il courait, en lui disant : *On mange ailleurs aussi bon pain qu'ici.* Mais dès lors les francs-juges ses confrères étaient tenus par leur serment de pendre le traître, sept pieds plus haut que tout autre criminel condamné au même supplice.

Un tribunal si détestable, sujet à des abus si crians et si contraires à toute raison et à toute justice, subsista pourtant pendant plusieurs siècles en Allemagne. Il devint si terrible que la plupart des gentilshommes et des princes furent obligés de s'y faire agréger. Vers la fin du quatorzième siècle, on le vit s'élever tout à coup à un degré de puissance si formidable, que l'Allemagne entière en fut épouvantée. Quelques historiens affirment qu'il y avait à cette époque, dans l'empire, plus de cent mille francs-juges qui, par toutes sortes de moyens, mettaient à mort quiconque avait été condamné par leur tribunal. Dès que la sentence était prononcée, cent mille assassins étaient en mouvement pour l'exécuter, et nul ne pouvait se flatter d'échapper à leurs recherches. On raconte que le duc Frédéric de Brunswick,

(1) Jean de Busche.

condamné par les francs-juges , s'étant éloigné de sa suite , à peu près de la portée d'un arc , le chef de ses gardes, impatienté de sa longue absence, le suivit, le trouva assassiné , et vit encore le meurtrier s'enfuir.

— Enfin, après avoir été réformé à plusieurs reprises, par quelques empereurs qui rougirent des horreurs que l'on commettait en leur nom, le tribunal secret, souillé de tant de crimes , fut entièrement aboli par l'empereur Maximilien I^{er}. au commencement du seizième siècle (1).

U.

UKOBACH, — Démon d'un ordre inférieur. Il se montre toujours avec un corps enflammé. On le dit inventeur des fritures et des feux d'artifice. Il est chargé , par Belzébuth , d'entretenir l'huile dans les chaudières infernales.

UPHIR, — Démon chimiste , très-versé dans la connaissance des simples. Il est responsable aux enfers de la santé de Belzébuth et des grands de sa cour. Les médecins l'ont pris pour leur patron , depuis le discredit d'Esculape.

V.

VALAFAR, — Duc des enfers. Il a la forme d'un lion , et la tête d'un voleur. Il entretient la bonne

(1) On croit que ce fut en 1512.

intelligence entre les brigands , jusqu'au pied de la potence (1).

VAMPIRES. — C'étaient des morts qui sortaient la nuit de leurs cimetières , pour aller sucer les vivans. La Hongrie , la Pologne , la Moravie , en furent long-temps infestées. Il en parut considérablement , en Russie et en Pologne , vers la fin du dix-septième siècle.

Les vampires peuvent quitter leurs cercueils, depuis midi jusqu'à minuit. Ils vont la nuit embrasser étroitement leurs parens et leurs amis , et leur sucent le sang , jusqu'à les exténuer et leur causer la mort.

— Quand on déterre les vampires , il sort de leur corps une grande quantité de sang, que quelques-uns mêlent avec de la farine pour faire du pain , lequel garantit celui qui le mange des vexations du revenant. Ceux qui ont été sucés par les vampires , sans avoir eu soin de s'en guérir, ou en mangeant ce pain magique , ou en avalant un peu de la terre qui couvrait le cadavre du mort , ou en se frottant de son sang , ceux-là deviennent vampires , et sucent à leur tour, quand ils sont morts , sans qu'on puisse trouver la raison , bonne ou mauvaise , de ces prodiges effrayans.

— Un pâtre *des environs* de Kadam en Bohême , revint , comme bien d'autres , quelque temps après

(1) Wierius.

sa mort. Il se montrait la nuit dans son village, et appelait par leur nom certaines personnes, qui mouraient dans la huitaine. On déterra son corps, qu'on cloua d'un grand pieu, sur la terre. Mais il se releva la nuit suivante, effraya plusieurs bonnes femmes dignes de foi, et suffoqua un grand nombre de gens. On livra alors le cadavre au bourreau, pour le brûler. Le mort hurlait avec fureur et remuait pieds et pates, comme s'il eût été vivant; et, quand on le brûla, il poussa de grands cris, rendit du sang très-vermeil, et en grande abondance; mais il ne reparut plus....

— Il mourut, *dans un village* de la Servie, un vieillard âgé de soixante-deux ans, qui apparut à son fils, trois jours après sa mort, et lui demanda à manger. Celui-ci lui ayant servi un bon repas, le papa l'avala de bon appétit, et se retira ensuite sans mot dire.

Il ne se montra point la nuit suivante. Mais, la troisième nuit, il se fit voir encore, à son fils seulement; et on trouva le lendemain le fils mort dans son lit. Le même jour, cinq ou six personnes du village tombèrent subitement malades et moururent l'une après l'autre.

Les magistrats, instruits de ce qui se passait, envoyèrent deux experts au village en question, pour examiner l'affaire. On ouvrit les tombeaux de tous ceux qui étaient morts depuis six semaines; quand on vint à celui du vieillard, on le trouva les yeux ouverts, d'une couleur vermeille, ayant une respi-

ration naturelle , cependant immobile et mort ; d'où l'on conclut judicieusement qu'il était un insigne vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le corps , après quoi on réduisit en cendres le cadavre , qui ne se montra plus....

— Un paysan *d'un canton* de la Hongrie , nommé Arnold , fut écrasé par une charrette de foin. Trente jours après sa mort , quatre personnes moururent subitement , et de la manière que meurent , suivant la tradition du pays , ceux qui sont sucés par les vampires. Arnold fut exhumé , et on trouva sur son cadavre tous les signes du vampirisme. Son corps était frais ; ses cheveux , ses ongles , sa barbe s'étaient renouvelés , et ses veines étaient remplies d'un sang fluide , qui coulait de toutes les parties de son corps , sur le linceuil où il était enseveli. Le bailli du lieu , devant qui se fit l'exhumation , et qui était un habile homme , fit enfoncer , selon la coutume , un pieu fort aigu dans le cœur d'Arnold , qui jeta un cri effroyable , comme s'il eût été en vie. Cette expédition faite , on lui coupa la tête , et on le brûla. Dès lors il ne parut plus....

— En 1726 , on ouvrit la fosse d'un vampire , qu'on trouva l'œil éveillé , le teint frais , et l'air gaillard. On lui fit enfoncer un pieu dans le cœur , on lui coupa la tête , on le brûla ; après quoi , il ne suçait plus personne , et ne se montra plus.... (1)

(1) Comme tous ces traits se ressemblent, je crois faire plaisir au lecteur en lui épargnant l'ennui d'en lire davantage. Ceux qui pourraient s'amuser de ces contes , en trouveront un grand nombre

— Les uns ont regardé le vampirisme comme une maladie. Les autres, considérant qu'on ne désignait ni le lieu, ni le temps précis où s'était passé le fait avancé, ont mis les histoires des vampires au nombre des contes les plus absurdes. — Un homme fort crédule racontait les prouesses d'un vampire russe, sur la foi d'un compilateur de prodiges. Une dame, qui avait un peu plus d'esprit, lui répondit qu'il n'y avait rien là de surprenant, la chose s'étant passée dans un pays, où (selon Gaguin) les gens meurent en novembre pour ressusciter en avril.... C'est ainsi qu'on devrait recevoir les extravagances que débitent les sots. On se souvient de ce voyageur qui se vantait d'avoir vu un chou gros comme une maison. — Je le crois, répliqua quelqu'un; moi j'ai vu une marmite grande comme une église : on la construisait pour faire cuire votre chou.

Mais, grâce à la philosophie, les vampires sont passés de mode. Que ne peut-on en dire autant des revenans et des spectres ! Cependant, si la foi aux apparitions a encore un reste de vie, ce n'est plus que dans les cervelles étroites. (Voyez *Apparitions, Fantômes, Revenans, Spectres*, etc.)

VAUVERT. — Le château où les diables faisaient leur sabbat, du temps de saint Louis, se nommait le château de Vauvert.

d'aussi édifiants dans les *Apparitions des esprits et des vampires*, de dom Calmet, et dans quelques autres ouvrages aussi judicieux.

— On appelait aussi *le grand diable Vauvert*, celui qui présidait à ces assemblées épouvantables. Il parcourait, dit-on, la rue d'Enfer, sur un chariot enflammé, et tordait le cou aux téméraires qui se trouvaient sur son passage. (*Voyez rue d'Enfer.*)

VENEUR. — **LE GRAND VENEUR DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.** — L'historien Mathieu raconte que le grand roi Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit, à une demi-lieue de lui, des jappemens de chiens, des cris et des cors de chasseurs; et qu'en un instant tout ce bruit, qui semblait fort éloigné, s'approcha à vingt pas de ses oreilles, tellement, que le roi étonné commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était. Le comte s'avance; un grand homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles, et disparaît, en criant d'une voix terrible : *M'entendez-vous?*.... Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon qu'ils appelaient *le grand veneur*, et qui chassait assez souvent dans cette forêt. D'autres prétendaient que ce fut la chasse de saint Hubert qu'on entendait aussi en d'autres lieux. Quelques-uns, moins amis du merveilleux, disaient que ce n'était qu'un adroit compère qui chassait impunément les bêtes du roi, sous le masque protecteur d'un démon. Mais voici sans doute la vérité du fait :

Il y avait, à Paris, en 1596, deux *gueux* qui, dans leur oisiveté, s'étaient si bien exercés à contre-faire le son des cors de chasse, et la voix des chiens,

qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. On devait y être encore plus trompé dans des lieux où les rochers renvoient et multiplient les moindres cris. Il y a toute apparence qu'on s'était servi de ces deux hommes pour l'aventure de la forêt de Fontainebleau, qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un fantôme. Si Henri IV avait eu la curiosité d'avancer, on lui aurait sans doute lancé un dard, et on aurait dit ensuite que, n'étant pas, dans le cœur, bon catholique, c'était le diable qui l'avait tué pour purger l'église.

VENTS. — Les anciens donnaient à Éole plein pouvoir sur les vents; la mythologie moderne a imité cette fable en donnant une pareille prérogative à certains sorciers.

— Les Finnes vendaient aux navigateurs trois nœuds magiques, serrés avec une courroie. En dénouant le premier de ces nœuds, ils avaient des vents doux et favorables; le second en élevait de plus véhéments; et le troisième excitait de si affreuses tempêtes, que le vaisseau ne pouvait manquer d'y périr, que par un miracle (1).

— Henri, roi de Suède, faisait changer les vents, en tournant son bonnet sur sa tête, pour montrer au démon, avec qui il avait fait pacte, de quel côté il les voulait; et le démon était si exact à donner le vent que demandait le signal du bonnet, qu'on aurait

(1) Olaus Magnus.

pu , en toute sûreté , prendre le couvre-chef royal pour une girouette (1).

— Il y avait , dans le royaume de Congo , un petit despote qui tirait des vents un parti plus lucratif. Lorsqu'il voulait imposer un nouveau tribut à son peuple , il sortait dans la campagne , par un temps orageux , le bonnet sur l'oreille ; et obligeait à payer l'*impôt du vent* , ceux de ses sujets sur les terres de qui tombait le bonnet.

VERDELET , — Démon du second ordre , maître des cérémonies de la cour infernale. Il est chargé du transport des sorcières au sabbat. Verdelet prend aussi le nom de *Jolibois* ou de *Vert-Joli* ou de *Saute-Buisson* , ou de *Maître-Persil* , pour allécher les femmes , et les attirer dans ses pièges , dit Boguet , par ces noms agréables et tout-à-fait plaisans.

VIRGILE , — Prince des poètes latins , né au village d'Andès , près de Mantoue , l'an de Rome 684 , et mort à Brunduse , dans la Calabre , l'an de Rome 735.

Le rival d'Homère ne s'attendait pas à se trouver un jour au rang des sorciers. Cependant , Gervais et quelques autres chroniqueurs l'habillent en magicien , et mettent sur son compte une foule de

(1) Hector de Boëce.

choses surprenantes . Nous rapporterons ici les principaux enchantemens qu'on lui attribue.

— Il alluma , près de Naples , un feu public qui brûlait toujours , sans que la flamme eût besoin d'aucun aliment , et où chacun avait la liberté de se chauffer à son aise.

Il avait aussi placé , tout près de là , un archer d'airain , qui tenait une flèche et un arc bandé , avec cette inscription : *Si quelqu'un me touche , je tirerai ma flèche*. Un fou ayant frappé cet archer , il tira aussitôt sa flèche sur le feu , et l'éteignit (1).

— Il mit sur une des portes de Naples deux statues de pierre , l'une joyeuse et belle , l'autre triste et hideuse , qui avaient cette puissance , que qui entrait du côté de la première réussissait dans toutes ses affaires ; et qui entrait du côté de l'autre était malheureux , durant tout le séjour qu'il faisait à Naples (2).

— Virgile mit encore une mouche d'airain sur l'une des portes de Naples ; et , pendant l'espace de huit ans qu'elle y demeura , elle empêcha qu'aucune mouche entrât dans la ville (3).

— Fusil assure que dans la grande boucherie de Tolède , il n'entrait , de son temps , qu'une mouche dans toute l'année (4).

(1) Gervais.

(2) *Idem*.

(3) *Idem*.

(4) Les boucheries de Troyes , en Champagne , sont tellement disposés , l'entrée en est si bien interdite au soleil , la fraîcheur y

Bodin dit quelque chose du même genre, dans sa *Démonomanie* : « Il n'y a pas une seule mouche au » palais de Venise , et il n'y en a qu'une au palais » de Tolède. Mais il faut juger , s'il est ainsi de » Venise et de Tolède , qu'il y a quelque idole en- » terrée sous le seuil du palais , comme il s'est dé- » couvert , depuis quelques années , en une ville » d'Égypte , où il ne se trouvait point de crocodiles , » ainsi que dans les autres villes qui bordent le Nil , » qu'il y avait un crocodile de plomb , enterré sous » le seuil du temple , que Méhémet - Ben - Thau- » lon fit brûler ; de quoi les habitans se sont plaints , » disant que depuis les crocodiles les ont fort tra- » vaillés. »

— Virgile fit construire des bains où se guéris-
saient toutes les maladies. Les médecins les firent
détruire.

— Il entourra sa demeure et son jardin , où il ne
pleuvait point , d'un air immobile , qui faisait l'office
d'une muraille.

— Il bâtit un pont d'airain , par le moyen duquel il
se transportait où il voulait , aussi vite que la pensée.

— Il construisit un clocher , avec un artifice si admi-
rable , que la tour s'ébranlait avec la cloche , et que
toutes deux avaient le même mouvement.....
(Voyez *Cloches.*)

est si constamment entretenue par les courans d'air , qu'on n'y
voit jamais de mouches. Le peuple regarde cela comme un
miracle , et en fait honneur à saint Loup , son ancien évêque ,
dont le buste en plâtre décore la principale galerie de l'édifice.

—Il fit des statues, que des prêtres gardaient nuit et jour, et qu'on appelait *la Salvation de Rome*, parce qu'aussitôt que quelque nation voulait prendre les armes contre l'empire romain, la statue qui portait la marque de cette nation, et qui en était adorée, s'agitait, sonnait d'une cloche qu'elle avait au cou, et montrait du doigt le peuple rebelle.

—Comme il vit que la ville de Naples était infestée de sangsues, il l'en délivra, en jetant une sangsue d'or dans un puits (1).

— Une courtisane romaine ayant suspendu Virgile dans une corbeille, au-dessous de sa fenêtre, il s'en vengea, en éteignant tout le feu qui se trouvait dans Rome, et en obligeant cette femme à le rallumer (2). Gratian du Pont trouva ce dernier trait si joli, qu'il le fit entrer dans ses *controverses du sexe féminin et masculin*, comme une preuve très-manifeste de la méchanceté des femmes. Il adresse ces vers à la courtisane :

Que dirons-nous du bon homme Virgile,
 Que tu pendis, si vr ai que l'Évangile,
 Au corbillon, jadis en ta fenêtre,
 Dont tant marri fut qu'était possible être ?
 A lui qui fut homme de grand honneur
 Ne fis-tu pas un très-grand déshonneur ?
 Hélas ! si fis ; car c'était dedans Rome,

(1) Alexandre Neckam, bénédictin anglais.

(2) Albert de Eib.— Ceux qui connaissent l'original, m'excuseront de l'avoir un peu altéré.

Que là pendu demeura le pauvre homme,
Par ta cautèle et ta déception,
Un jour qu'on fit grosse procession,
Parmi la ville.....

Pauvre Virgile ! te voilà donc magicien , enchanteur et bon homme !....

VIRGINITÉ. — Il y avait, près de Lavinium, un bois sacré, où l'on nourrissait des serpens. De jeunes filles étaient chargées de leur faire des gâteaux de farine et de miel, et de les leur porter. Si l'un de ces serpens ne mangeait pas son gâteau, avec un certain appétit, ou s'il paraissait languissant et malade après l'avoir mangé, c'était une preuve que celle qui l'avait fait n'était plus vierge.

— Voici le même trait, rapporté par un de nos chroniqueurs. Il n'est plus reconnaissable, tant la superstition dégrade tout ce qu'elle touche, même son propre ouvrage !

A Lavinium, dans un bocage sacré, il y avait une caverne assez large, où demeurait un dragon. A certains jours de l'année, on envoyait de jeunes filles lui porter à manger, ce qui se faisait de cette manière : les filles avaient les yeux bandés, et allaient à la grotte du dragon, portant à la main son repas, et conduites par un souffle diabolique, qui les faisait marcher aussi droit que si elles avaient vu. Quand elles étaient entrées, le dragon ne mangeait que les mets qui lui étaient présentés par des pucelles (1).

(1) Delrio.

Si cette cérémonie existait encore , le dragon serait bientôt mort de faim.

— Les prêtres de Bélus avaient persuadé au peuple que la divinité honorait de sa présence toute vierge babylonienne, qui se rendait dans un lit magnifique , dressé dans le lieu le plus élevé du temple ; et, toutes les nuits , une compagne nouvelle se dévouait à l'heureux Bélus.

— L'auteur du petit Albert donne cet admirable secret , pour reconnaître si une fille est encore vierge : qu'on fasse prendre une demi-once de jais , réduit en poudre , à la demoiselle dont on est amoureux ; si elle a conservé le trésor de sa virginité , elle n'éprouvera rien d'extraordinaire ; si elle n'est plus vierge , elle sortira aussitôt pour un besoin pressant.... quelle sottise impertinence !

VISIONS.

« Je vis quelqu'un dont je ne connaissais pas le visage ; un spectre parut devant moi , et j'entendis une voix faible comme un petit souffle.

» JOB. »

Il y a plusieurs sortes de visions , qui toutes ont leur siège dans l'imagination , et qui ne deviennent importantes que pour ceux qui croient aux revenans et à la prescience des rêves.

— A la bataille de Philippes , Cassius crut voir , dans le fort de la mêlée , Jules-César , qu'il avait assassiné , accourir à toute bride , avec un regard

foudroyant. Il en fut tellement épouvanté, qu'il se perça de son épée.

Quand on est sans remords, on vit toujours sans crainte.

VILLEFRÉ.

— Aristote parle d'un fou qui demeurait tout le jour au théâtre, quoiqu'il n'y eût personne ; et là, il frappait des mains, et riait de tout son cœur, comme s'il avait vu jouer la comédie la plus divertissante.

— « J'ai eu une vision, dit saint Grégoire de » Tours, qui m'a annoncé le décès de Chilpéric. » Trois évêques l'amènèrent enchaîné, en ma présence ; l'un était Tétricus, l'autre Agricola, le troisième Nicétius. Deux de ces évêques disaient : » *Nous vous prions de le détacher, et, après l'avoir » puni, de permettre qu'il s'en aille.* Mais l'évêque » Tétricus répondit, en amertume de cœur : *Il ne » sera pas ainsi, mais il sera brûlé, à cause de ses » crimes.*

» Ces propos tenus entre eux, comme par altercation, je vis de loin un chaudron qui bouillait sur le feu ; et lors, quoique je baignasse ma face de pleurs, je vis ces évêques saisir le misérable Chilpéric, et, lui ayant rompu les membres, le plonger dans le chaudron bouillant, où tout à coup il fut tellement dissous et fondu par l'ardeur des bouillons ondoyans, qu'il n'en demeura pas un petit reste. »

On devine aisément l'intention de cette imposture ;

mais elle donne beaucoup à réfléchir. Chilpéric brûlé, *sans qu'il en demeure un petit reste*, ne grille pas éternellement, et saint Grégoire de Tours n'est pas un saint *orthodoxe*.

— Un jeune homme, d'une innocence et d'une pureté de vie extraordinaire, étant venu à mourir à l'âge de vingt-deux ans, une vertueuse veuve vit en songe plusieurs serviteurs de Dieu qui ornaient un palais magnifique. Elle demanda pour qui on le préparait; on lui dit que c'était pour le jeune homme qui était mort la veille. Elle vit ensuite, dans ce palais, un vieillard vêtu de blanc, qui ordonna à deux de ses gens de tirer ce jeune homme du tombeau et de l'amener au ciel.

Trois jours après la mort du jeune homme, son père, qui était prêtre et qui se nommait Armène, s'étant retiré dans un monastère, le fils apparut à l'un des moines, et lui dit que Dieu l'avait reçu au nombre des bienheureux, et qu'il l'envoyait chercher son père. Armène mourut le quatrième jour (1).

— Un moine du neuvième siècle, nommé Vétin, étant tombé malade, vit entrer dans sa cellule une multitude de démons horribles, portant des instrumens propres à bâtir un tombeau. Il aperçut ensuite des personnages sérieux et graves, vêtus d'habits religieux, qui firent sortir ces démons. Puis Vétin vit un ange environné de lumière, qui vint se présenter au pied de son lit, prit le malade par

(1) Lettre de l'évêque Evode à saint Augustin.

la main, et le conduisit par un chemin très-agréable, sur le bord d'un large fleuve où gémissait un grand nombre de damnés, livrés à des tourmens divers, selon la quantité et l'énormité de leurs crimes. Il y trouva plusieurs personnes de sa connaissance, entre autres, des prélats et des prêtres coupables, qui brûlaient, attachés par le dos à des potences. Les femmes qui avaient été leurs complices étaient vis-à-vis, et souffraient le même supplice.

Il y vit un moine, qui s'était laissé aller à l'avarice, et qui avait osé posséder de l'argent en propre. Il devait expier son crime, dans un cercueil de plomb, jusqu'au jour du jugement.

Il remarqua, d'un autre côté, des abbés, des évêques, et même l'empereur Charlemagne, qui se purgeaient par le feu, mais qui devaient être délivrés dans un certain temps.

Il visita ensuite le séjour des bienheureux qui sont dans le ciel, chacun à sa place et selon ses mérites.

Après cela, l'ange du Seigneur lui déclara quels crimes étaient les plus odieux devant Dieu, et il nomma en particulier la sodomie, comme le plus abominable.

Quand Vétin fut éveillé, il raconta au long toute cette vision, qu'on écrivit aussitôt. Il prédit en même temps qu'il n'avait plus que deux jours à vivre; il se recommanda aux prières des religieux, et mourut en paix le matin du troisième jour. Cette mort ar-

riva le 31 octobre 824, à Augre-la-Riche (1). — Et la vision extravagante de ce moine ignorant, offrit de précieux matériaux aux burlesques peintures qu'on nous a faites de l'abîme infernal.

— Il y a beaucoup de visions, qui ne sont que des allégories. Telle est, entre mille autres, celle-ci d'Aristophane, dans une comédie, où il raille cruellement Cléon et le peuple d'Athènes :

« Il me sembla, étant à mon premier sommeil,
 » que je voyais des brebis assises, avec des bâtons
 » et des manteaux; et une baleine, semblable à une
 » truie enflée, qui les haranguait. »

(Voyez *Apparitions, Révélations, Songes, etc.*)

VOEUX. — Une reine de France, que l'on croit être Catherine de Médicis, fit vœu que si elle terminait heureusement une entreprise, elle enverrait à Jérusalem un pèlerin, qui en ferait le chemin à pied, en avançant de trois pas, et en reculant d'un pas à chaque troisième. Il fut question de trouver un homme assez vigoureux pour entreprendre le voyage, et assez patient pour reculer d'un pas sur trois. Un picard se présenta et promit d'accomplir scrupuleusement le vœu. Il remplit ses engagements, avec une exactitude dont la reine fut assurée par des perquisitions. Cet homme, qui était marchand de profession, reçut en récompense une somme d'argent et fut anobli (2).

(1) Lenglet Dufresnoy

(2) Saint-Foix.

— L'histoire nous a conservé plusieurs traits à peu près semblables. Tout le monde connaît les vœux indiscrets de Gédéon, de Saül, d'Idoménée ; et ce vœu ridicule de Clovis, qui promettait à Dieu de l'adorer, s'il lui donnait la victoire.... Malheureux insensés qui composent avec leur maître ! qui osent proposer *un marché* à l'éternel !....

VOITURE DU DIABLE. — On vit, pendant plusieurs nuits, dans un faubourg de Paris, une voiture noire, traînée par des chevaux noirs, conduite par un cocher également noir, qui passait au galop des chevaux, sans faire le moindre bruit. Elle paraissait sortir, tous les soirs, de la maison d'un seigneur mort depuis peu. Le peuple se persuada que ce ne pouvait être que la voiture du diable, qui emportait le corps.

On reconnut par la suite que cette jonglerie était l'ouvrage d'un fripon, qui voulait avoir à bon compte la maison du gentilhomme. Il avait attaché des coussins autour des roues de la voiture, et sous les pieds des chevaux, pour donner à sa promenade nocturne l'apparence d'une œuvre magique.

VOIX. —

*Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens.*

VIRG.

— Sous le règne de Tibère, à peu près vers le temps de la mort de Jésus-Christ, le pilote Tha-

mus , côtoyant les îles de la mer Égée , entendit un soir , aussi-bien que tous ceux qui se trouvaient sur son vaisseau , une grande voix qui l'appela plusieurs fois par son nom. Lorsqu'il eut répondu , la voix lui commanda de crier , en un certain lieu , que le grand Pan était mort.

A peine eut-il prononcé ces paroles dans le lieu désigné , qu'on entendit , de tous côtés , des plaintes et des gémissemens , comme d'un grand nombre de personnes affligées de cette nouvelle (1).

L'empereur Tibère assembla des savans pour expliquer ces paroles. On les appliqua à Pan , fils de Pénélope , qui vivait plus de mille ans auparavant. — Ce *grand Pan* , suivant Eusèbe , était Jésus-Christ lui-même , dont la mort causa une douleur et une consternation générale. Elle arriva effectivement sous l'empire de Tibère ; et Dieu voulut apparemment la faire connaître à tout l'univers par une voix surnaturelle. — Selon d'autres , il faut entendre , par le *grand Pan* , le maître des démons , dont l'empire était détruit par la mort de Jésus-Christ. (Cependant il a depuis possédé bien des gens , et fait bien des tours de maître.) — Les écrivains sensés attribuent aux échos les gémissemens qui se firent entendre au pilote Thamus ; et quelques-uns mettent tout le fait au rang des fables.

Cette grande voix , dit le comte de Gabalis , était produite par les peuples de l'air , qui donnaient avis

(1) Eusèbe, après Plutarque.

aux peuples des eaux que le premier et le plus âgé des sylphes venait de mourir.... Et, comme il s'en-suivrait de là que les esprits élémentaires étaient les faux dieux des païens, il confirme cette conséquence, en ajoutant que les démons sont trop malheureux et trop faibles pour avoir jamais eu le pouvoir de se faire adorer; mais qu'ils ont pu persuader aux hôtes des élémens de se montrer aux hommes, et de se faire dresser des temples; et que, par la domination naturelle que chacun deux a sur l'élément qu'il habite, ils troublaient l'air et la mer, ébranlaient la terre, et dispensaient les feux du ciel à leur fantaisie: de sorte qu'ils n'avaient pas grande peine à être pris pour des divinités.

— Clément d'Alexandrie raconte qu'en Perse, vers la région des mages, on voyait trois montagnes, plantées au milieu d'une large campagne, et distantes également l'une de l'autre. En approchant de la première, on entendait comme des voix confuses de plusieurs personnes qui se battaient; près de la seconde, le bruit était plus grand; et, à la troisième, c'étaient des bruits d'allégresse, comme d'un grand nombre de gens qui se réjouissaient.

Le même auteur dit avoir appris d'anciens historiens, que, dans la Grande-Bretagne, on entend, au pied d'une montagne, des sons de cymbales et de cloches qui carillonnent en mesure.

— Il y a en Afrique, dit Isigone, dans certaines familles, des sorcières qui ensorcellent par la voix et la langue, et font périr les blés, les animaux et

les hommes *dont elles parlent*, même pour en dire du bien.

X.

XAPHAN. — Démon du second ordre. Quand Satan et ses anges se révoltèrent contre Dieu, Xaphan se joignit aux mécontents ; et il en fut bien reçu, car il avait l'esprit inventif. Il proposa aux rebelles de mettre le feu dans le ciel ; mais il fut précipité avec les autres, au fond de l'abîme, où il est continuellement occupé à souffler la braise des fourneaux, avec sa bouche et ses mains.

On voit aisément que Xaphan n'est autre que Phaëton, un peu défiguré.

XEZBETH. — Démon des prodiges imaginaires, des contes merveilleux, et du mensonge. Il serait impossible de compter ses disciples.

XYLOMANCIE. — Divination par le bois. On la pratiquait particulièrement en Esclavonie. C'était l'art de tirer des présages, de la position des morceaux de bois sec, qu'on trouvait dans son chemin. On faisait aussi des conjectures non moins certaines, pour les choses à venir, sur l'arrangement des bûches dans le foyer, sur la manière dont elles brûlaient, etc. C'est peut-être un reste de cette divination qui fait dire aux bonnes gens, lorsqu'un tison se dérange, *qu'ils vont avoir une visite.*

Y.

YEUX. — Les sorcières ont deux prunelles dans un œil (1).

— Les sorcières Illyriennes avaient la même singularité dans les deux yeux. Elles ensorcelaient mortellement ceux qu'elles regardaient, et tuaient ceux qu'elles fixaient long-temps (2).

— Il y avait, dans le Pont, des sorcières qui avaient deux prunelles dans un œil, et la figure d'un cheval dans l'autre (3).

— Il y avait, en Italie, des sorcières qui, d'un seul regard, mangeaient le cœur des hommes et le dedans des concombres (4).

— On redoute beaucoup, dans quelques contrées de l'Espagne, certains enchanteurs qui empoisonnent par les yeux. Un Espagnol avait l'œil si malin, qu'en regardant fixement les fenêtres d'une maison, il en cassait toutes les vitres. Un autre, même sans y songer, tuait tous ceux sur qui sa vue s'arrêtait. Le roi qui en fut informé, fit venir cet enchanteur, et lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'empoisonneur obéit, et les criminels expiraient à mesure qu'il les fixait. Un troisième faisait assembler dans un champ toutes

(1) Boguet.

(2) Isigone.

(3) Didymas.

(4) P. Della Valle.

les poules des environs , et sitôt qu'il avait fixé celle qu'on lui désignait , elle n'était plus (1).

Z.

ZAGAM.—Démon des faux-monnoyeurs et de la fourberie. Il a la figure d'un taureau et des ailes de griffon. Il change l'eau en vin , le sang en huile , le plomb en argent , et le cuivre en or.

ZÈLE. — Fleury rapporte que Sergius , père de saint Romuald , s'étant fait moine au monastère de saint Sévère , près de Ravenne , s'en repentit au bout de quelques mois , et voulut retourner dans le monde ; mais saint Romuald alla le trouver , le lia fortement , prit un bon bâton , et le rossa si bien , pendant quelques jours , qu'il lui fit revenir la vocation. Peu de temps après , ajoute l'historien , saint Romuald eut le plaisir d'apprendre que son père était mort très-saintement.

ZÉPAR. — Grand-duc de l'empire infernal. Il a la forme d'un guerrier. Il pousse les hommes à la pédérastie (2).

ZOROASTRE. — Zoroastre passe pour le premier et le plus ancien de tous les magiciens ; comme Caïn fut le premier homicide ; Nembrod , le premier

(1) *Voyage de Dumont*, liv. 3.

(2) Wierius.

tyran ; Ninus , le premier idolâtre ; et Simon , le premier hérétique (1).

Sixtus Senensis reconnaît deux magiciens de ce nom : l'un , roi des Perses , et auteur de la magie naturelle ; l'autre , roi des Bactriens , et inventeur de la magie noire ou diabolique (2).

L'historien Justin dit que Zoroastre régnait dans la Bactriane , cinq mille ans avant la guerre de Troie ; qu'il fut le premier magicien , et qu'il infecta le genre humain des erreurs de la magie.

— Voici ce que l'anglais Hyde rapporte sur Zoroastre , d'après un historien arabe : — Le prophète Zoroastre étant venu du paradis prêcher sa religion chez le roi de Perse Gustaph , le roi dit au prophète : « Donnez moi un signe ? » Aussitôt le prophète fit croître , devant la porte du palais , un cèdre si gros , si haut , que nulle corde ne pouvait ni l'entourer , ni atteindre sa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle , Gustaph crut à Zoroastre.

Quatre mages , ou quatre sages (c'est la même chose) , gens jaloux et méchants , empruntèrent du portier royal , la clef de la chambre du prophète , pendant son absence , et jetèrent parmi ses livres des os de chiens et de chats , des ongles et des cheveux de morts , toutes drogues , comme on sait , avec les-

(1) Naudé.

(2) Quelques historiens prétendent qu'il fut consumé par le feu du ciel.

quelles les magiciens ont opéré de tout temps. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier et un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son portier. On y trouva les maléfices, et voilà l'envoyé du ciel condamné à être pendu.

Comme on allait pendre Zoroastre, le plus beau cheval du roi tombe malade; ses quatre jambes entrent dans son corps, tellement qu'on n'en voit plus. Zoroastre l'apprend; il promet qu'il guérira le cheval, pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord étant fait, il fait sortir une jambe du ventre, et il dit : « Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe, que » vous n'ayez embrassé ma religion. — Soit, » dit le monarque. Le prophète, après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent Zoroastriens; et les autres jambes firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au lieu du prophète, et toute la Perse reçut sa foi.

— Bundari, historien arabe, conte que Zoroastre était Juif, et qu'il avait été valet de Jérémie; qu'il mentit à son maître; que Jérémie, pour le punir, lui donna la lèpre; que le valet, pour se décrasser, alla prêcher une nouvelle religion en Perse, et fit adorer le soleil au lieu des étoiles.

— Le voyageur français qui a écrit la vie de Zoroastre, après avoir observé que son enfance ne pouvait manquer d'être miraculeuse, dit qu'il se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent Pline et Solin. Il y avait alors, comme tout le monde le sait,

un grand nombre de magiciens très-puissans; et ils savaient bien qu'un jour Zoroastre en saurait plus qu'eux, et qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens fit amener l'enfant, et voulut le couper en deux; mais sa main se sécha sur-le-champ. On le jeta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages, mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jeta parmi les loups, ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à téter toute la nuit. Enfin il fut rendu à sa mère Dogdo, ou Dodo, ou Dodu, femme excellente entre toutes les femmes, ou fille admirable entre toutes les filles (1).

— Bérose prétend que Zoroastre n'est autre que Cham, fils de Noé. Il ajoute qu'il noua l'aiguillette à son père, et le rendit impuissant.

— Les cabalistes ont de Zoroastre une opinion toute différente; mais, si les démonomanes le confondent avec Cham, les cabalistes le confondent avec Japhet. Ainsi les uns et les autres s'accordent à le faire fils de Noé.

« Zoroastre, autrement nommé Japhet, dit le » comte de Gabalis, était fils du salamandre Oro- » masis, et de *Vesta*, femme de Noé. Il vécut douze » cents ans, le plus sage monarque du monde; après » quoi, il fut enlevé par son père. Sa naissance pa- » raissait un outrage pour Noé; mais les patriar- » ches tenaient à grand honneur d'être pères putatifs

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*.

» des enfans que les esprits voulaient bien avoir avec
» leurs femmes.

» (Cette Vesta, étant morte, fut le génie tutélaire de
» Rome; et le feu sacré, que des vierges conservaient
» avec tant de soin sur son autel, brûlait en l'honneur
» du salamandre son amant. Outre Zoroastre, il na-
» quit de leur amour une fille d'une rare beauté et
» d'une grande sagesse, la divine Égérie, de qui Numa
» Pompilius reçut toutes ses lois. Ce fut elle qui
» engagea Numa à bâtir un temple en l'honneur de
» Vesta sa mère (1). Les livres secrets de l'ancienne
» cabale nous apprennent qu'elle fut conçue, dans
» l'espace de temps que Noé passa sur les flots,
» réfugié dans l'arche cabalistique.

» Noé, sorti de l'arche, voyant que Vesta sa
» femme ne faisait qu'embellir par le commerce
» qu'elle avait avec Oromasis, redevint passionné
» pour elle. Cham, craignant que son père ne fit de
» nouveaux enfans (2), prit son temps, un jour que
» le bon vieillard était plein de vin, et le fit eunu-
» que (3).

» Il faut admirer ici l'honnêteté du salamandre
» Oromasis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir

(1) Il paraît que cette Égérie vécut aussi fort long-temps. Fille de Noé, épouse de Numa, il ne lui manque plus que d'être mère de Mahomet.

(2) On ne conçoit pas trop cette crainte : Cham avait-il peur d'être trop à l'étroit sur la terre?....

(3) Le rabbin Levi dit la même chose, mais sans en donner la raison.

» pitié de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre
» le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son
» éternelle fécondité : en conséquence Zoroastre ,
» ou Japhet , prononça six fois , alternativement avec
» son frère Sem , en marchant à reculons vers le pa-
» triarche , le redoutable nom *Jabaniah* ! et ils res-
» tituèrent le vieillard en son entier.

» Cette histoire mal entendue a fait dire aux Grecs
» qu'*Uranos* avait été mutilé par un de ses enfans ;
» mais ceci est la vérité de la chose. D'où l'on peut
» voir combien la morale des peuples du feu est
» plus humaine que la nôtre. »

— Telles ont été, dans toute la terre, toutes les his-
toires des anciens temps , dit Voltaire ; c'est la preuve
de ce que nous avons dit souvent, que la fable est la
sœur aînée de l'histoire. Je voudrais, ajoute le même
auteur, que , pour notre plaisir et pour notre instruc-
tion, tous ces grands prophètes de l'antiquité, les Zo-
roastre, les Mercure-Trismégiste, les Abaris, les Numa
même, etc., etc. , etc. , revinssent aujourd'hui sur la
terre, et qu'ils conversassent avec les philosophes, les
moins savans de nos jours , qui ne sont pas les moins
sensés ; j'en demande pardon à l'antiquité , mais je
crois qu'ils feraient une triste figure.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

Ouvrages nouveaux, qui se trouvent chez le même Libraire, avec les prix pour Paris, et francs de port par la poste.

ESQUISSE de la Révolution de l'Amérique espagnole, ou Récit de l'origine, des progrès et de l'état actuel de la guerre entre l'Espagne et l'Amérique espagnole, contenant les principaux faits et les divers combats, etc., traduit de l'anglais. Paris, 1818, 1 vol. in-8°. 5 fr. ; 6 fr 25 c., franc de port.

LES FAUSSES APPARENCES, Roman traduit de l'anglais, par madame Elisabeth de Bon ; 2 vol. in-12., 5 fr. — 6 fr.

LE DEVOIR, Roman traduit de l'anglais, par la même ; 2 vol. in-12., seconde édition, imprimée par Didot. 5 fr. ; — 6 fr.

THÉODORA, femme de Justinien ; par M. le marquis de Vaquier-Limon. 3 parties, en 2 vol. in-12., 5 fr. — 6 fr.

HISTOIRE abrégée-chronologique de tous les Souverains de la terre : Rois, Reines, Empereurs, Impératrices, Papes, Sultans, Princes, etc., etc., qui ont péri de mort violente, depuis les temps les plus recu'és jusqu'à nos jours. 2 vol. in-12., 5 fr. — 6 fr.

LETTRES DE HENRI IV à madame de Grammont, à Jean d'Harambure, à Catherine de France, à Henri III, au seigneur de Vérac, etc., etc. 1 fort vol. in-12., 3 fr. — 3 fr. 75 c.

HISTOIRE de plusieurs Aventuriers fameux, depuis la plus haute antiquité jusques et compris Buonaparte, qui, par leurs impostures, leurs crimes et leur audace, se sont emparés du pouvoir des souverains, ont abusé de la crédulité des peuples, ont occasionné des révolutions sanglantes et causé des guerres cruelles. 2 vol. in-12., 5 fr. — 6 fr.

OEUVRES de Voltaire, en 35 vol., ou en 50 vol. in-12., à 3 fr. 50 c. le vol., et 4 fr. 50 c. (Toutes les éditions de cet auteur en différens formats.)

LES CONTES NOIRS, ou les Frayeurs Populaires, Nouvelles, Contes, Aventures merveilleuses, bizarres et singulières, sur les Apparitions, les Diables, les Spectres, les Fantômes, les Brigands, etc.; par M. de Saint-Albin. Paris, 1818 ; 2 vol. in-12., fig. 5 fr. — 6 fr.

COELEBS, ou le Choix d'une Épouse, roman moral ; par mad. Hannah-More ; trad. de l'anglais sur la 13^e. édit. par M. Hubert, de Hartwell-Fram. 4 vol. in-12., 9 fr. — 11 fr. — Et 2 vol. in-8., 12 fr. — 15 fr.

DELASSEMENS du Sage, ou nouveau choix d'Épigrammes, d'Historiettes, d'Aventures plaisantes, bons Mots, Contes, Anecdotes, etc., etc., etc., publiés pendant le 18^e. siècle. 2 forts vol. in-8., 9 fr. — 12 fr.

CONTES de Paul-Philippe Gudin, précédés de Recherches sur l'origine des Contes, pour servir à l'histoire de la poésie et des ouvrages d'imagination. 2 vol. in-8., dont le premier est consacré à l'*Histoire des Contes*, et le second à des *Contes* dans le genre de ceux de La Fontaine, Grécourt et Vasselier. 9 fr. — 12 fr.

TABLEAU des Découvertes et des Établissements des Européens en Afrique, publié par la Société d'Afrique, et traduit de l'anglais par M. Cuny. 2 gros vol. in-8., 10 fr. — 13 fr. Quelques exemplaires en *papier vélin*, le double ; et en *papier fin*, in-4., 18 fr. — 21 fr.

Cet ouvrage peut tenir lieu de tous les voyages et ouvrages écrits sur l'Afrique. Il en est le résumé le plus clair et le plus précis.

LE DICTIONNAIRE critique et raisonné des Etiquettes de la cour de France, contenant le tableau de la cour, de la société et de la littérature du 18^e. siècle ; par mad. de Genlis. 2 vol. in-8., 12 fr. — 15 fr.

L'AMBASSADE de lord Amherst à la Chine en 1816 et 1817, contenant le détail exact de la partie politique de cette mission, du voyage d'Angleterre en Chine, de celui de l'embouchure du Pic-Ho à Canton, et du retour de Canton à Spithead ; avec des observations sur l'état du pays et sur la politique, le caractère et les mœurs des Chinois, par Ellis ; traduit de l'anglais par M. Mac-Carty. 2 vol. in-8., figures et cartes. 15 fr. — 18 fr.

Nouveau Vocabulaire Français, par de Wailly, 7^e édit., 1818, in-8. 7 fr. — 10 fr.

